THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PA6005
Book .M5
1867

YUDIN COLLECTION

MATINÉES LITTÉRAIRES

NOUVEAU COURS
DE
LITTÉRATURE ROMAINE

PA6005
.M5
1867

MATINÉES LITTÉRAIRES

NOUVEAU COURS

DE

LITTÉRATURE ROMAINE

PAR

EDOUARD MENNECHET

REVU ET COMPLÉTÉ

PAR M. CHARPENTIER

INSPECTEUR HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DE PARIS
AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

1867

PA6005
.M5
1867

104837
'07.

YUDIN

PA 6005
M5
1867

PREMIÈRE LEÇON

TEMPS ANTÉRIEURS AU SIÈCLE D'AUGUSTE

COMÉDIE

PLAUTE. — TÉRENCE.

Si l'on veut se rendre compte de la littérature d'une nation, si l'on veut l'étudier avec fruit et la juger avec discernement, il est trois choses qu'il importe avant tout de connaître : ce sont les éléments de sa langue, le caractère de son peuple, et les événements de son histoire. Si la langue est rude et pauvre, le caractère farouche et belliqueux, l'histoire pleine de révolutions et de guerres, comment espérer qu'une littérature nationale puisse naître du sein des discordes civiles et du tumulte des champs de bataille? Comment le poëte aurait-il pu faire entendre sa douce voix, à travers les clameurs de la foule séditieuse et les cris du soldat victorieux?

Rome existait depuis plus de cinq cents ans, et le peuple romain était à peine encore sorti de la barbarie. Quelle était l'origine de ce peuple appelé à de si hautes

destinées? Quelques Scythes vagabonds étaient-ils venus, après avoir franchi les Alpes, s'établir par le droit du glaive dans les riantes plaines de l'Italie? Une colonie de Pélasges avait-elle franchi les mers et arrêté sa course errante sur les bords du Tibre, et quelques Troyens, échappés à l'incendie de leur ville, avaient-ils été appelés par le destin à fonder sur les ruines du Latium le vaste empire romain, sous la conduite du gendre de Priam? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. Si le langage des Romains trahit parfois une origine grecque ou asiatique, leur caractère révèle plus encore les vertus farouches des hommes du Nord. Les savants discutent depuis des siècles à cet égard, et tous peuvent avoir raison, car il peut se faire que les glaces et les rochers des Alpes n'aient pas plus arrêté les races celtiques dans leurs émigrations vers le climat du Midi, que les écueils de l'Adriatique et les tempêtes de la Méditerranée n'ont empêché les vaisseaux de Tyr et de Sidon de cingler vers les rivages de l'Occident. Une fusion s'opéra entre ces peuplades aventurières : Pélasges, Asiatiques, Celtes, conduits par l'esprit de brigandage, ou si l'on veut, par l'esprit de conquête, se réunissent sous le glaive d'un chef adroit et ambitieux. Une ville se fonde, un peuple se forme : ce chef, c'est Romulus; cette ville, c'est Rome; ce peuple, c'est le peuple romain.

De ce mélange de différents peuples, il résulta que la langue des Romains ne fut ni pélasgienne, ni asiatique, ni celtique, mais un composé de ces diverses langues; et si la religion des peuples de l'Orient triompha du culte des peuples du Nord dans la cité naissante, c'est qu'elle était moins austère et plus favorable aux exigences des passions humaines. La langue des Romains ne fut sans

doute alors et longtemps encore après qu'un langage barbare, sans règles, sans principes, sans harmonie : on put la parler; on ne pouvait pas l'écrire. Il fallut que la langue grecque, s'insinuant à travers ces divers idiomes, les réunît, les fondît au feu de son génie et en arrondît pour ainsi dire les angles et les aspérités, en amollît la rudesse et la dureté, et s'efforçât de leur donner cette souplesse, cette grâce et cette suavité qui la caractérisaient elle-même; mais elle ne put y parvenir entièrement, et la langue romaine conserva toujours, sous la forme grecque qu'on lui fit prendre, cet air mâle et robuste, cette allure fière et vigoureuse, qui trahissaient son origine et qui formèrent son caractère distinctif.

Il ne fallut pas moins de six siècles pour que le langage des Romains devînt la langue latine. C'est probablement l'histoire de toutes les langues, dont l'enfance est toujours plus ou moins longue; on peut en juger par la nôtre, qui ne fut réellement fixée qu'après plusieurs siècles d'existence.

On doit moins s'étonner encore du temps que met à se former la langue de Virgile et de Cicéron, quand on parcourt l'histoire de Rome sous les rois et sous les consuls. Quel spectacle nous offre cette République romaine, l'effroi de l'univers? Au dehors, des guerres continuelles; au dedans, des dissensions civiles. Le génie des armes est trop absolu pour souffrir la rivalité du génie des lettres. D'ailleurs, cet amour de la pauvreté, qu'on a tant loué dans les anciens Romains, était la conséquence plutôt que la cause de leur mépris barbare pour les sciences et les arts. Mais peut-être, sans cette rudesse de mœurs, qu'on décorait du nom de vertu, ils n'auraient pas été les conquérants et les maîtres de l'univers. C'était là leur

plus haute ambition, et le grand poëte du siècle d'Auguste, Virgile, ne croyait assurément pas faire injure au peuple romain, quand il disait :

D'autres avec plus d'art, cédons leur cette gloire,
Coloreront la toile et d'une habile main
Feront vivre le marbre et respirer l'airain,
De discours plus flatteurs charmeront les oreilles,
Décriront mieux du ciel les pompeuses merveilles.
Toi, Romain, souviens-toi de venger l'univers ;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers ;
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde :
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde.

Aussi une langue encore informe, un caractère encore farouche, une existence toujours agitée, tout s'unissait pour retarder chez les Romains le développement et les progrès des sciences, des lettres et des arts. On pourrait croire, par les chefs-d'œuvre de la littérature grecque, qu'elle n'eut point d'enfance, car les plus anciens sont en quelque sorte les plus parfaits. Mais si Homère trouva toute faite une langue aussi riche qu'harmonieuse, aussi variée qu'expressive, on doit penser qu'elle avait mis des siècles à arriver à ce point de perfection. Les premiers poëtes de la Grèce disposèrent d'un instrument sonore et flexible, dont les sons harmonieux se prêtèrent également à rendre les émotions de l'âme les plus suaves et les plus énergiques : telle était la langue grecque au temps d'Homère. Les premiers poëtes de Rome ne trouveront qu'un instrument rude et grossier, propre tout au plus à l'expression de sentiments altiers et violents : telle était la langue latine pendant les premiers siècles de Rome. L'agriculture était alors toute la science des Romains, la guerre toute leur occupation.

Les premiers Romains ne restèrent cependant point

étrangers à toute poësie : ils chantaient en marchant au combat, ils chantaient après la victoire, ils chantaient aux funérailles des guerriers. Les temples des dieux et les salles des festins retentirent, comme les champs de bataille, des accents de leur muse encore inculte et barbare. Bientôt leurs voisins d'Étrurie leur apportèrent les vers Fescennins; les Osques les initièrent aux fables Atellanes, et les Romains s'en servirent pour célébrer, après la moisson et les vendanges, les louanges des divinités rustiques. A ces louanges des dieux se mêlèrent des railleries et des sarcasmes que s'adressaient sous la forme de dialogues les acteurs de drames improvisés sur les places publiques, et auxquels on donna le nom de *satires*, du mot latin *satura*, mélange.

Les satires faisaient depuis trois siècles les délices du peuple, lorsqu'une loi des décemvirs les supprima, tant la licence des poëtes était alors sans bornes.

Les jugements d'Horace et de Tite-Live nous autorisent à ne pas regretter la perte de ces productions que le goût sévère d'Auguste condamna à périr dans les flammes. Ainsi, pendant longtemps toute la littérature romaine se borna à des hymnes sacrés et à des chansons licencieuses, également dignes d'oubli; et peut-être serait-elle restée dans une éternelle enfance sans un événement qui ne paraissait pas de nature à l'en faire sortir.

L'an de Rome 390, une peste horrible répandit la consternation parmi le peuple romain : on eut d'abord recours aux prières et aux sacrifices pour apaiser les dieux irrités, et telles étaient alors l'ignorance et la superstition de ce peuple célèbre, que le dictateur crut désarmer la colère des dieux en enfonçant un clou au côté droit du temple de Jupiter! Jupiter resta insensible à ce

singulier hommage, et la désolation s'accrut au point que les magistrats imaginèrent, afin de combattre le fléau, d'appeler de Toscane des baladins et des bateleurs nommés *histri* (dont nous avons fait histrions), pour amuser les Romains et les distraire de l'idée de la mort. Cet amusement se bornait à des danses plus ou moins grotesques qui s'exécutaient au son de la flûte. L'enfance d'un art ressemble à sa décrépitude : l'art dramatique chez les Romains commença par des danses et des mimes, sous les consuls ; il finit, sous les empereurs, par des danses et des pantomimes. Suivons-le pas à pas jusqu'au règne d'Auguste.

Fescennia avait donné ses rhythmes et Atella ses fables aux Romains ; mais de tous les spectacles ceux qu'ils préféraient étaient les luttes des bêtes féroces et les combats de gladiateurs. Les jeux sanglants du cirque eurent toujours plus d'attrait pour les enfants de Romulus que les plaisirs intellectuels du théâtre. Les poëtes dramatiques de Rome ne parvinrent jamais à triompher de cette passion, dominante parmi le peuple. Il avait besoin de voir le sang des animaux et même celui des hommes couler dans l'arène ; alors sa joie était entière et il applaudissait avec transport : malheur au poëte, fût-il un Plaute ou un Térence, qui osait entrer en concurrence avec de pareils divertissements !

Ce ne fut que l'an 514 de Rome, que parut le Thespis romain. Rome venait de terminer sa première guerre avec Carthage, lorsque Livius Andronicus, Grec d'origine, esclave de Salinator et précepteur de ses fils, *osa* (c'est l'expression de Tite-Live) faire représenter une pièce, dans la forme des drames de son pays. Il traduisit même quelques tragédies, sans faire d'autre changement que de

substituer des noms romains à des noms grecs. Cette innovation, sans art et sans goût, eut cependant un tel succès, qu'elle lui mérita sa liberté et une place sur le mont Aventin, pour y donner ses représentations dramatiques. Il y jouait lui-même, chantant et dansant tour à tour, et quelquefois tout ensemble. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu, et nous devons peu le regretter, au jugement de Cicéron qui les condamne comme indignes d'une seconde lecture. Il est probable que, formé sur le modèle de l'ancienne comédie grecque, il se nourrissait d'allusions personnelles qui étaient moins dans le goût des Romains que dans celui des Grecs.

Peut-être avec le temps un poëte national, un poëte romain aurait surgi de la foule de ces affranchis de Rome dont le génie restait esclave de la Grèce. Mais les Grecs ayant appelé les Romains à leur secours dans leur guerre contre Philippe, roi de Macédoine, vers l'an de Rome 555, il arriva que les Romains les protégèrent en les conquérant. La Grèce devint romaine par le droit de la force, et Rome devint grecque par le droit du génie. « La Grèce captive, captiva ses farouches vainqueurs, nous dit Horace, et porta les arts dans la sauvage Italie. » Les otages, les prisonniers des villes grecques, amenés à Rome, y apportèrent le goût des lettres, et la langue d'Homère devint pour les Romains l'objet d'un culte presque universel. Horace près d'un siècle après, voulait qu'on eût entre les mains, nuit et jour, les chefs-d'œuvre de la littérature grecque.

Les rhéteurs grecs affluèrent alors dans Rome, et y étouffèrent tous les germes d'une littérature nationale. Les architectes, les peintres et les statuaires de la Grèce et de l'Asie Mineure, attirés par l'appât des richesses et par

l'attrait de la gloire, suivirent à Rome les poëtes, les rhéteurs et les philosophes, et y furent accueillis avec transport par la jeunesse romaine. Vainement Caton le Censeur et quelques vieux Romains, craignant qu'on ne préférât la gloire de bien dire à celle de bien faire, tentèrent de chasser de la république tous les philosophes; ils n'obtinrent du Sénat qu'un décret, dont une circonstance fortuite empêcha bientôt l'exécution. Les Athéniens ayant pillé Orope, ville de Béotie, furent condamnés à une amende de 500 talents. Ils envoyèrent une députation au Sénat pour plaider leur cause, et les députés qu'ils choisirent parmi les orateurs les plus éminents des diverses écoles de philosophie, furent Carnéades l'académicien, Diogène le stoïcien, et Critolaüs le péripatéticien. Diogène avait une éloquence véhémente et rapide, celle de Critolaüs était simple et douce, et la parole de Carnéades était douée d'un charme irrésistible qui portait la persuasion dans les cœurs et la conviction dans les esprits.

L'enthousiasme qu'ils produisirent fut tel qu'on abandonnait pour les entendre les jeux du cirque, et le Sénat, effrayé de leur succès, se hâta de les congédier; mais en partant, ils laissèrent à la jeunesse un goût si vif et si passionné pour la philosophie, qu'elle s'appliqua dès lors aux sciences et aux lettres non moins qu'à l'art de la guerre, qui jusqu'alors avait été son occupation favorite.

Parmi les poëtes de cette époque, nous devons, à côté et au-dessus de celui de Névius, citer le nom d'Ennius.

Né à Rudies, dans la Calabre, Ennius vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans, et fut amené à Rome par Caton l'Ancien qui lui fit donner le droit de bourgeoisie. Scipion l'Africain s'honora d'être son ami

et l'eut pour compagnon de ses exploits dans la seconde guerre punique. Soldat et poëte comme Eschyle, Ennius, au jugement de Lucrèce, est le premier des Latins qui ait obtenu sur l'Hélicon une couronne immortelle. Quintilien le compare à ces grands chênes que le temps a respectés et qui pourtant nous frappent moins par leur beauté que par la vénération qu'ils nous inspirent. Une tragédie de Médée et quelques fragments de ses satires, de ses comédies et des annales de la république romaine qu'il avait mises en vers hexamètres, attestent le génie à la fois mâle et rude de ce poëte, dont la plus grande gloire est, selon nous, d'avoir fait dire à Virgile qu'il avait *tiré des perles du fumier d'Ennius.* Ennius avait de lui-même une opinion plus haute encore, et c'est lui qui nous apprend, avec une modestie trop habituelle aux poëtes, que l'esprit d'Homère avait passé en lui et qu'il était l'Homère des Latins.

Nous arrivons au moment où le théâtre de Rome, va s'élever avec Plaute et Térence, presque au niveau de celui d'Athènes. Mais avant d'étudier ces deux maîtres de la scène latine, nous devons vous dire les divers genres d'ouvrages dont elle se composait.

Les comédies, dont les sujets étaient grecs, furent nommées *palliatæ*, à cause du vêtement grec, *pallium*, que portaient les acteurs. Si les personnages étaient Romains, on les nommait *Togatæ*, parce que les acteurs étaient revêtus de la toge romaine. Les magistrats étaient-ils mis en scène, leur robe bordée de rouge, appelée *prætexta*, donnait au drame le nom de *Prætextata.* Les chevaliers dont l'habit était le *trabea*, faisaient nommer *Trabeatæ* les comédies où ils jouaient les principaux rôles. Enfin on désignait sous le nom de *Tabernariæ* les

pièces dont les personnages, d'un ordre inférieur, fréquentaient habituellement les tavernes de Rome. Un dernier genre, le plus bas de tous, était celui des mimes, dont les grossières obscénités amusaient la populace dans les carrefours de Rome.

Par un singulier et malheureux hasard, il ne nous est parvenu aucune des comédies *Togatæ* qui étaient destinées à peindre les mœurs romaines. Il est à croire qu'elles manquaient de force comique, et que la censure sévère exercée à Rome sur les pièces de théâtre ne permettait pas de tourner en ridicule les magistrats et les grands de la république. Les poëtes comiques Romains avaient en outre à vaincre une difficulté qui serait insurmontable pour les nôtres : ils ne pouvaient mettre en scène, dans leurs rôles de femmes, que des courtisanes ou des esclaves. Une dame romaine eût été offensée dans sa dignité de se voir traduite sur un théâtre, même sous les couleurs les plus favorables. Une double censure politique et littéraire interdisait tant de sujets et tant de personnages aux poëtes qu'on doit leur pardonner de nous avoir fait si peu connaître les Romains de leur temps. Il est à croire cependant qu'en les affublant de noms et de costumes grecs, ils ne les ont pas tellement déguisés que nous ne puissions bien souvent les retrouver. Cette gêne, imposée par le despotisme ombrageux de la république romaine, est sans doute une des causes de la monotonie des formes de la comédie latine. Nous ne dirons point avec un grand critique (Laharpe) que nous ne voyons, dans les vingt pièces de Plaute qui nous sont parvenues, qu'un même canevas dramatique, où reparaissent éternellement, sous divers noms, les mêmes personnages : une jeune courtisane, une vieille femme qui la vend, un jeune homme qui l'achète, un valet

fourbe et gourmand, un vieillard trompé, un soldat fanfaron et un parasite ridicule; mais nous conviendrons que la variété manque dans les caractères mis en scène par la comédie latine, et que la comédie italienne s'est montrée en quelque sorte son héritière maladroite en adoptant comme elle certains types dramatiques, tels qu'Arlequin, Pasquin, Lelio, Cassandre, Isabelle, Colombine, qu'elle semble prendre à tâche de présenter toujours dans des fables qui ne diffèrent que par les détails de l'intrigue.

Les justes reproches adressés aux comiques latins de tourner dans un même cercle de personnages plutôt grecs que romains, doivent moins retomber, selon nous, sur l'indigence ou la faiblesse de leur genre que sur les entraves dont l'entourait la susceptibilité ombrageuse des magistrats. Il faut même admirer avec quel art ils parvenaient à peindre des mœurs générales, quand les mœurs particulières et les allusions personnelles leur étaient si sévèrement interdites. Nous ne savons s'il nous est permis de les excuser également de la licence obscène et grossière de langage qui nous choque dans la comédie latine, et d'en accuser la grossièreté et l'obscénité du peuple romain. Le désir de plaire et le besoin d'être applaudi doivent-ils faire descendre un poëte au niveau de ceux qui l'écoutent? N'est-ce pas à lui plutôt de les élever à sa hauteur? n'est-ce pas à lui de s'efforcer de corriger à la fois le langage et les mœurs, qui ont entre eux tant d'affinité? Qui pourrait croire, en lisant les comiques latins, que le théâtre à Rome était une institution religieuse, placée sous la protection des dieux? Il est vrai que les dieux de Rome n'étaient rien moins que chastes, et peut-être les poëtes latins pensaient-ils se les rendre

favorables en abaissant ainsi l'humanité, pour que les dieux n'eussent point à rougir devant les hommes.

Mais peut-être le mot qui nous paraît obscène, l'expression qui nous semble grossière ne l'étaient point à Rome. Les poëtes latins, qui passent pour avoir le goût le plus délicat, emploient souvent des images et des termes que n'oseraient se permettre nos écrivains les plus licencieux. Est-ce le génie des langues latine et française qui explique seul ces différences ? serait-ce que les Romains, plus scrupuleux que nous sur les mœurs, l'étaient moins sur les paroles, et qu'à mesure que la corruption augmente chez un peuple, il devient, par une sorte de compensation, plus sévère sur le choix des mots ? La pruderie passe alors des mœurs au langage, et, comme le dit le père Bourdaloue : « Quand on a perdu la réalité de la pudeur, on en affecte avec plus d'éclat les dehors et les apparences. »

Nous pensons que les mots latins qui nous choquent ne blessaient pas plus les oreilles pudiques des matrones romaines que la nudité des athlètes du cirque n'offensait les chastes regards des vestales, qui assistaient en première ligne à ces spectacles dont l'indécence nous révolterait aujourd'hui. La pudeur est un sentiment presque inconnu à l'antiquité, quoiqu'on en ait fait une divinité et qu'on lui ait élevé des autels. La véritable pudeur est née, dans les temps modernes, de la religion chrétienne, non moins austère dans son langage que dans ses préceptes. Que l'on compare sa morale à celle du paganisme et l'on comprendra sans peine pourquoi, comme l'a dit un poëte,

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;
> Mais le lecteur français veut être respecté.

Les mots n'ayant d'inconvenance que dans la pensée qu'on y attache, nous sommes autorisés à croire que les poëtes latins ne méritent pas tous les reproches qu'on leur fait pour la licence de leur langage ; on écrivait sans doute avec la même liberté qu'on parlait, et si les magistrats chargés de la police des théâtres toléraient ces obscénités, c'est qu'elles ne choquaient ni les lois, ni les mœurs, ni la religion des Romains.

L'art dramatique était encore dans l'enfance à Rome, et les ouvrages d'Ennius y étaient seuls en faveur, lorsque, vers la fin de la seconde guerre punique, au temps où Caton l'Ancien lançait du haut de la tribune contre Carthage les foudres de son éloquence, apparut sur la scène, comme poëte et acteur, un jeune homme, né à Sartine, dans la condition la plus obscure. On le nommait Marcus Accius ; mais la forme plate et allongée de ses pieds, lui fit donner le surnom de Plautus, et ce sobriquet était destiné à devenir immortel. Ce fut sous ce nom, dont l'étymologie n'est pas bien certaine, qu'il acquit en peu de temps une immense réputation et quelque fortune. Plaute, ayant risqué cette fortune dans des opérations commerciales où sans doute il joua le rôle de dupe, fut, dit-on, réduit à se mettre aux gages d'un boulanger, pour y tourner la meule ; et comme ces fonctions étaient habituellement celles d'un âne, il reçut à cette occasion le surnom d'Asinius, que la postérité n'a point adopté.

Ces humbles occupations ne l'empêchèrent point de se livrer à des travaux plus dignes de lui. Tout en tournant la meule, il composait des comédies que les édiles faisaient représenter, sans s'informer peut-être de la triste condition du poëte. Ces trois années d'épreuves ne furent

point sans doute inutiles à son talent d'observateur ; mais peut-être doit-on regretter que ses observations ne se soient pas élevées plus haut que la bourgeoisie de Rome. N'ayant pas été, comme son prédécesseur Ennius et son successeur Térence, admis dans l'intimité des grands personnages de la république, il ne songea point à leur plaire dans ses comédies ; il rechercha avant tout le suffrage du peuple dont le goût n'était pas bien délicat, et que de grosses plaisanteries avaient seules le privilége de faire rire. Il y réussit ; mais ce fut au préjudice de sa gloire littéraire, qui en souffrit même de son temps. On en voit la preuve dans le prologue de sa comédie des *Captifs ;* il y annonce aux spectateurs : « qu'ils ne se repentiront point d'avoir écouté cette pièce, qu'elle n'offre point, *comme ses autres comédies,* la peinture de mauvaises mœurs, et qu'on n'y trouvera point de ces vers obscènes, que la mémoire n'ose retenir. » Plaute, par cet aveu, semble reconnaître ses torts ; mais comme il y persévère, on doit croire que son génie l'y portait ou bien que le peuple lui en faisait un devoir. Cicéron lui-même, le grave Cicéron n'était point choqué de ces licences de Plaute, lui qui nous dit : « Il y a deux manières de plaisanter : l'une triviale, impudente, condamnable, obscène ; l'autre élégante, polie, ingénieuse, facétieuse ; et c'est ce genre qui caractérise Plaute, notre compatriote, et les anciens comiques grecs. » Comment concilier ce suffrage du grand orateur romain avec le jugement sévère qu'a porté sur Plaute l'auteur de l'*Art poétique :* « Nos ancêtres, nous dit Horace, ont loué les vers et les plaisanteries de Plaute ; mais ils les ont admirés trop complaisamment, pour ne pas dire sottement, s'il est vrai que vous et moi, nous sachions distinguer, dans les plaisanteries,

le bon et le mauvais goût, et si nous avons l'oreille assez délicate pour bien juger de la cadence et de l'harmonie des vers. » La contradiction entre ces deux jugements de Cicéron et d'Horace est plus apparente que réelle : l'un était plus sensible à la force comique des pensées, et l'autre à l'élégance harmonieuse des expressions ; l'un jugeait en moraliste, l'autre en poëte. Peut-être même faut-il tenir compte de la différence des époques dans cette double appréciation : Cicéron était le défenseur d'une république qui tolérait toutes les libertés ; Horace le courtisan d'un prince qui les avait toutes anéanties.

Et ce n'est pas seulement Cicéron qui rend hommage au talent de Plaute : c'est Varron qui disait que si les muses voulaient parler en latin, elles emprunteraient le langage de Plaute ; c'est Pline le Jeune qui, voulant faire l'éloge des lettres d'une Sévigné romaine, disait qu'il avait cru lire Plaute ou Térence ; c'est Aulu-Gelle qui l'appelle le maître de la langue romaine ; c'est enfin Horace, ce même Horace si sévère pour le style et les plaisanteries du comique latin, qui nous dit, dans une épître à Auguste : « Voyez comme Plaute représente un jeune homme amoureux, un père avare, un corrupteur artificieux ! » Il aurait pu ajouter : « Voyez avec quelle vigueur de pinceau il nous montre ces libertins à cheveux blancs, ces courtiers de mariage, ces spéculateurs de dot, ces marchands fripons, ces soldats fanfarons, ces valets fourbes et ces courtisanes éhontées, qui nous font voir la société romaine, sous un tout autre jour que ne l'ont présentée les historiens et, selon nous, avec bien plus de vérité. » Qu'importe que les intrigues de ces pièces soient empruntées à des comédies grecques d'Épicharme, de Démophile, de Philémon et de Ménandre?

Qu'importe que les noms et les costumes des personnages soient grecs ? les caractères qu'il trace, les vices qu'il flétrit, les ridicules qu'il raille sont romains, et plusieurs même sont de tous les temps et de tous les pays : ils appartiennent à l'humanité. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que les nombreux emprunts qu'ont faits à Plaute la plupart des écrivains dramatiques que nous admirons le plus. Molière lui doit l'*Amphitryon* et l'*Avare*, deux chefs-d'œuvre. Regnard, le *Retour imprévu* et les *Ménechmes;* Rotrou, Destouches et Beaumarchais l'ont ou traduit ou copié, et nous trouverions parmi les poëtes de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Italie, une foule d'imitateurs de Plaute qui sans doute lui pardonnaient volontiers quelques images grossières et quelques expressions triviales en faveur de cette verve comique qui permet de lui appliquer ce qu'on a dit de Regnard : qu'*il n'est jamais médiocrement plaisant*. N'ajoutons qu'un fait qui, selon nous, répond à toutes les critiques dont La Harpe, qui le jugeait au point de vue du dix-huitième siècle, s'est fait l'interprète. Applaudi avec transport par le peuple romain, au temps des Scipions, il l'était encore au siècle d'Auguste et même trois cents ans plus tard sous le règne de Dioclétien. Ne nous étonnons donc point que saint Jérôme trouvât grand plaisir à lire les comédies de Plaute et même à les expliquer aux enfants. Tant de glorieux suffrages, joints à celui du temps qui seul consacre les hautes renommées, ne permettent pas d'accuser d'une sotte et ridicule vanité l'épitaphe qu'on prétend qu'il composa lui-même pour sa tombe, et que nous devons plutôt à l'un de ses admirateurs. En voici la traduction :

Depuis que de la mort Plaute s'est vu la proie,
Le théâtre est désert, la Comédie en pleurs.
Sur son tombeau, les ris, les plaisirs et la joie
Avec la Poésie, unissent leurs douleurs.

Nous connaissons vingt comédies de Plaute. Quelques critiques lui en attribuent un bien plus grand nombre et le font vivre jusqu'à un âge très-avancé, tandis que d'autres le font mourir à 40 ans, l'an de Rome 569, cent soixante-quatre ans avant Jésus-Christ. Les circonstances de sa vie et de sa mort sont également incertaines, mais pour un poëte, sa vie est dans ses œuvres et les œuvres de Plaute sont impérissables.

Nous n'avons point la prétention de vous les faire connaître toutes ni même de vous signaler, par des citations, combien tous nos auteurs de comédies leur doivent de sujets heureux, d'intrigues amusantes, de caractères comiques et de vers plaisants ; nous choisirons celle de ses pièces que nous ne croyons pas avoir été imitée, et qui cependant méritait peut-être cette distinction, quoiqu'elle soit la moins intriguée de toutes les comédies de Plaute. Elle est intitulée : *Rudens*, *le Câble*, et en voici la courte analyse.

Le théâtre représente, au fond, la mer encore agitée par la tempête ; des rochers bordent le rivage. D'un côté, on voit un temple dédié à Vénus, de l'autre une modeste villa, appartenant à un citoyen qui vit dans la retraite : on aperçoit au loin la ville de Cyrène.

Un certain Demonès est venu s'établir dans cette villa située sur les bords de la mer ; il a été contraint de quitter Athènes, sa patrie, parce qu'en voulant secourir les autres il s'est mis dans l'embarras et a perdu une fortune acquise avec probité. Quelques années auparavant, un

marchand d'esclaves acheta d'un pirate une petite fille charmante que ce pirate avait enlevée à Demonès. Ce marchand a amené cette petite fille à Cyrène, et un jeune homme de cette ville en est devenu amoureux, un jour qu'elle venait de prendre sa leçon de musique. Le jeune homme, nommé Pleusidippe, a fait prix avec le marchand pour lui acheter la belle Palestra. son esclave; mais le marchand, après avoir reçu les arrhes du marché, s'embarque avec ses esclaves et fait route vers la Sicile. Le jeune homme apprend le départ du marchand et se met à sa poursuite; une tempête éclate et le vaisseau se brise contre un rocher. Deux jeunes esclaves, dont l'une est Palestra, sont jetées sur le rivage. Palestra se désole d'avoir perdu dans le naufrage une caisse qui contenait les jouets de son enfance, qui peuvent servir à la faire reconnaître de ses parents. La prêtresse de Vénus les accueille avec bonté et leur donne l'hospitalité dans le temple. Le marchand qui a échappé comme elles, a perdu une valise qui renfermait son or et la cassette de Palestra. A son aspect, les deux esclaves se réfugient dans le temple et se mettent sous la protection de Vénus. Le vieux Demonès et le jeune Pleusidippe viennent en outre les prendre sous leur garde. Cependant un pêcheur, esclave de Demonès a trouvé dans ses filets la valise que le marchand d'esclaves a perdue. Ici nous ne pouvons résister au désir de citer Plaute lui-même, en l'abrégeant quelque peu.

GRIPUS, *pêcheur*, *esclave de Demonès.*

« Je rends grâce à Neptune, mon protecteur, qui habite les eaux salées et poissonneuses, puisqu'il m'a laissé sortir de ses domaines sain et sauf, et chargé d'un riche butin; ma pêche est abondante et nouvelle, car je n'ai

pris aujourd'hui d'autre poisson que celui que je porte ici dans mon plat. En me levant cette nuit courageusement, et en bravant l'affreuse tempête, j'ai préféré le gain au sommeil, et je n'ai point épargné mes peines pour soulager la pauvreté de mon maître et adoucir ma propre servitude. Le paresseux est un homme de rien que je méprise. L'homme qui veut remplir ses devoirs doit ne pas attendre que son maître s'éveille pour s'en acquitter. Ceux qui dorment trop le font à leurs dépens; moi j'ai été diligent, et j'ai trouvé de quoi être paresseux, si je le veux. J'ai trouvé cela dans la mer (il montre une valise); ce qu'elle contient est pesant et ce doit être de l'or. Personne ne sait que je l'ai trouvée. Voilà, Gripus, une occasion de te faire affranchir par le préteur: je vais maintenant employer près de mon maître la prudence et l'adresse, et je lui offrirai peu à peu de l'argent pour prix de ma liberté. Une fois libre, j'achèterai un champ, une maison, des esclaves; je ferai le commerce avec de grands vaisseaux, je traiterai de pair avec les rois; je construirai ensuite un navire pour moi seul, et j'imiterai Stratonice: j'irai de ville en ville sur mon navire. Dès que mon nom sera devenu illustre, je bâtirai une grande ville, et je lui donnerai le nom de Gripus; elle sera un monument de ma gloire et de mes hauts faits, et j'y établirai mon puissant royaume. Voilà les grandes choses que je roule dans mon esprit. Maintenant, cachons cette valise, et que le roi, en attendant son royaume, se contente, pour toute nourriture, de sel et de vinaigre. »

(Gripus veut s'éloigner. Trachalion, esclave de Pleusidippe l'arrête.)

TRACHALION.

« Holà! arrête!

GRIPUS.

« Pourquoi m'arrêterais-je?

TRACHALION.

« Un moment donc; j'ai une chose importante que je veux te communiquer.

GRIPUS.

« Qu'est-ce? Dis-le moi.

TRACHALION.

« Vois si personne ne nous suit.

GRIPUS.

« Est-ce que cela m'intéresse?

TRACHALION.

« Sans doute, mais es-tu en état de me donner un bon conseil?

GRIPUS.

« De quoi s'agit-il? Dis-le-moi promptement.

TRACHALION.

« Je te le dirai, mais donne moi ta foi que tu me garderas un fidèle secret.

GRIPUS.

« Qui que tu sois, je t'en donne ma foi et je serai fidèle.

TRACHALION.

« Écoute : j'ai vu un homme qui commettait un vol; je connais le maître que l'on volait. J'accoste alors le voleur et je lui fais cette proposition en ces termes : Je connais l'homme que tu as volé; donne-moi la moitié de ton vol, et je ne lui dirai rien. Le voleur ne m'a point encore répondu : que crois-tu juste qu'il me donne? la moitié? je veux que tu me le dises.

GRIPUS.

« Il doit te donner plus encore; s'il refuse, tu dois prévenir le maître.

TRACHALION.

« Je suivrai ton conseil. Maintenant fais bien attention, car cela te regarde entièrement.

GRIPUS.

« Au fait.

TRACHALION.

« Cette valise, je connais depuis longtemps le maître auquel elle appartient.

GRIPUS.

« Comment?

TRACHALION.

« Je sais comment elle a été perdue.

GRIPUS.

« Mais moi je sais comment et par qui elle a été trouvée, quel en est le maître à présent. Il ne t'importe pas plus qu'à moi de le savoir. Fais-moi connaître celui à qui elle appartenait; je connais celui à qui elle appartient maintenant. Personne ne me l'ôtera, toi pas plus qu'un autre.

TRACHALION.

« Et si le maître venait lui-même, ne l'aurait-il pas?

GRIPUS.

« Cette valise n'a pas au monde d'autre maître que moi, sache-le bien; je l'ai pêchée dans mes filets.

TRACHALION.

« En vérité?

GRIPUS.

« Diras-tu qu'il n'y a dans la mer qu'un seul poisson qui

m'appartienne? cependant ceux que je prends, ils sont à moi dès qu'ils sont pris. Je les regarde alors comme ma propriété. Personne ne les réclame, personne n'en demande sa part. Je les vends publiquement à mon profit. La mer est commune à tout le monde.

TRACHALION.

« Alors cette valise nous appartient en commun, puisqu'elle a été trouvée dans la mer.

GRIPUS.

« Quelle impudence! Si ce que tu dis était vrai, les pêcheurs mourraient de faim. Dès qu'ils auraient apporté leurs poissons au marché, personne n'en achèterait; mais chacun en demanderait sa part, en disant qu'ils ont été pris dans la mer qui est commune à tous.

TRACHALION.

« Que dis-tu, impudent? oses-tu comparer une valise à des poissons? Est-ce à tes yeux la même chose? As-tu jamais vu un pêcheur prendre un poisson nommé valise, et l'apporter au marché?

GRIPUS.

« Quoi! tu n'as jamais entendu parler d'un poisson nommé valise?

TRACHALION.

Scélérat, il n'en existe point.

GRIPUS.

« Au contraire, il en existe. Moi, qui suis pêcheur, je le sais; à la vérité, on en prend rarement. Il n'est aucun poisson qui s'approche moins souvent du rivage.

TRACHALION.

« Espères-tu, fripon, m'en imposer par des paroles? De quelle couleur est ce poisson?

GRIPUS.

« On en prend peu de la couleur de celui-ci. Il s'en trouve d'un rouge pourpre et de grands très-noirs.

TRACHALION.

« Soit : si tu n'y prends garde, tu pourrais bien être transformé en valise : ta peau deviendra rouge d'abord, et noire ensuite.

GRIPUS.

« Quel scélérat j'ai rencontré là aujourd'hui ! »

La querelle s'anime de plus en plus entre Gripus et Trachalion : ils sont près de se battre et ils cherchent à s'arracher l'un à l'autre la valise. Enfin ils conviennent de s'en rapporter à Demonès. Il apprend le sujet de la dispute : on ouvre la valise, et on y trouve la cassette qui contient les jouets d'enfance de Palestra. Demonès les reconnaît pour ceux de la fille qui lui a été enlevée. Tout s'explique, Palestra est la fille de Demonès, et elle devient la femme de Pleusidippe. Le marchand d'esclaves retrouve sa valise et en est quitte pour payer l'affranchissement de Gripus.

Cette comédie, dont une analyse si incomplète ne peut donner qu'une faible idée, est une des plus morales de Plaute et présente une assez grande analogie avec les drames de nos jours. On y trouve des situations touchantes et des scènes comiques habilement combinées, et plus d'un écrivain moderne, pourrait y apprendre l'art de soutenir l'intérêt de scène en scène, pendant cinq actes, par une fable simple et naturelle, sans avoir recours à cette foule d'incidents extraordinaires qui indiquent moins, selon nous, la richesse de l'imagination du

poëte, que la stérilité de sa pensée et la faiblesse de ses créations.

Nous regrettons de ne pouvoir vous faire connaître autrement que de nom, un écrivain que Cicéron regarde comme le meilleur poëte comique que Rome ait produit. On le nommait Cécilius. Il composa trente comédies dont les éloges unanimes de l'antiquité font vivement regretter la perte. Quel devait être leur mérite, puisque les meilleurs juges du siècle d'Auguste les préféraient à celles de Térence?

Qu'était-il ce Térence, qui fut l'un des plus beaux génies de Rome? Térence, dont les écrits sont peut-être les plus parfaits modèles de l'élégance, de la délicatesse et de l'urbanité romaines, Térence, que Lélius et Scipion, les plus nobles et les plus puissants citoyens de la République, honorèrent du titre d'ami? Térence était un esclave africain, sans famille, sans patrie, acheté, dès son jeune âge, par le sénateur Térentius Lucanus, qui rendit son nom immortel en permettant à son esclave de le porter. Si le contraste de la position et des talents du poëte nous étonne, par les idées d'abjection que présente à notre esprit le mot esclave, c'est que nous oublions ce qu'était quelquefois un esclave chez les Romains. Tout citoyen d'une ville ou d'un pays en guerre avec la République, qu'il fût soldat ou capitaine, s'il était pris les armes à la main, tombait dans l'esclavage : on le conduisait à Rome, la tête rase, les mains liées; on l'exposait à l'encan sur une place publique, avec un écriteau sur sa poitrine qui indiquait son savoir faire; puis le crieur demandait à haute voix : qui veut un philosophe? qui a besoin d'un cuisinier? à deux talents le philosophe! à

quatre talents le cuisinier! Et le cuisinier était vendu le double du philosophe.

Une autre sorte d'esclaves étaient ceux qui naissaient de pères et de mères esclaves. Si, dès leur jeunesse, ils montraient d'heureuses dispositions, on les cultivait avec soin : on leur donnait des maîtres habiles ; on en faisait des musiciens, des peintres, des poëtes et des philosophes. Ces esclaves ne peuvent être confondus avec ceux qui remplissaient les rudes et humbles fonctions de la domesticité. Instruits dans les sciences, dans les lettres ou dans les arts, ils faisaient l'orgueil et les délices de leurs maîtres. Mécène crut faire un grand présent à Virgile en lui donnant un de ses esclaves, et Cicéron, dans une lettre où il annonce à l'un de ses amis la mort de son père, donne en même temps des larmes à un esclave qui avait été le compagnon de ses études. Ainsi, plusieurs hommes éminents dans les sciences et dans les lettres avaient été esclaves : on cite entre autres le poëte comique Cécilius, le fabuliste Phèdre et le stoïcien Epictète. Térence esclave, comme eux, eut le bonheur d'avoir un maître qui le fit élever avec soin et s'empressa de l'affranchir, dès qu'il eut reconnu en lui le génie d'un poëte.

Plaute n'était plus depuis vingt ans ; mais le mouvement donné par lui à la littérature dramatique ne s'était point arrêté à sa mort. Cécilius lui avait succédé, et sous ce grand poëte, le goût des Romains s'était formé à la délicatesse, à la grâce et à la pureté, et la langue latine était devenue plus chaste, plus élégante et plus harmonieuse.

On préparait à Rome les fêtes de Cybèle, et les édiles avaient demandé une comédie au poëte Cécilius pour

cette solennité. L'un d'eux, l'édile Acilius, venait de se mettre à table, lorsqu'un de ses esclaves lui annonce qu'un affranchi du sénateur Térentius Lucanus, demande à lui parler. L'édile, sans se lever du lit où il était couché, suivant l'usage des Romains, lorsqu'ils prenaient leurs repas, ordonne qu'on introduise l'affranchi; l'exiguïté de sa taille, la maigreur de son corps, la couleur africaine de son teint et surtout la modestie de son costume, tout se réunit pour donner à l'édile une opinion peu favorable de l'importun qui est venu le troubler à l'heure de son dîner. Il le fait asseoir sur un tabouret et, après s'être amusé un moment de la contenance embarrassée du visiteur, il s'informe de l'objet de sa visite.

« Vous préparez, dit l'affranchi de Térentius, des jeux scéniques pour les fêtes de Cybèle, et je viens vous soumettre mon ouvrage.

— Vous arrivez trop tard, jeune homme, répond l'édile : le poëte Cécilius a fait une comédie sur notre demande.

— C'est lui-même qui m'envoie à vous pour lire la mienne.

— Eh bien ! lisez, je vous écoute. »

Le jeune poëte commence alors la lecture de la comédie de l'*Andrienne*, son premier ouvrage. Le hasard voulut que l'édile Acilius fût un homme d'esprit et de goût. A peine eût-il entendu une vingtaine de vers, qu'il se leva, et interrompant sa lecture : « Mon cher Térence, car c'est ainsi, je crois, qu'on vous nomme, prenez place ici, près de moi : dînons d'abord et nous verrons le reste ensuite. » L'esclave, l'affranchi, n'était plus, aux yeux de l'édile, qu'un grand poëte, et toute distinction entre eux avait cessé aussitôt. L'*Andrienne* fut

jugée, à la lecture, ce qu'elle était : un chef-d'œuvre ; et les applaudissements unanimes des Romains, prouvèrent à Acilius qu'il ne s'était pas trompé. Si l'édile n'eût été qu'un sot, le poëte repoussé, découragé, humilié, eût peut-être brûlé son œuvre, et les lettres latines perdaient une de leurs plus belles gloires. A quoi tiennent souvent les destinées littéraires !

Nous connaissons de Térence six comédies qui toutes furent applaudies : l'*Hécyre* seule eut moins de succès que les autres, parce que le poëte en avait banni le personnage plaisant, et les Romains, ce peuple si grave, avaient surtout besoin de rire au théâtre, même aux dépens de la raison et du goût. La fable de ses comédies est toujours grecque, comme celle de Plaute, et la plupart de ses sujets sont pris à Ménandre. Comme ce comique ne nous est pas parvenu, il est difficile de juger à quel point Térence l'a traduit et imité ; mais dans quelle estime il devait être parmi les anciens, pour que Jules César ait cru faire l'éloge de Térence, en l'appelant un demi-Ménandre !

Les talents de Térence lui firent quelques amis, et ses succès de nombreux ennemis ; mais ses amis furent les citoyens de Rome les plus éminents par leur naissance et leur savoir : les Lélius, les Furius et les Scipion, tandis que ses ennemis se composèrent de cette foule médiocre et envieuse qu'importune toujours la vue d'un esprit supérieur. Ne pouvant ni contester le mérite ni le succès des comédies de Térence, ils imaginèrent d'en attribuer toute la gloire aux illustres amis de l'auteur. Ils supposèrent que Térence n'était que le prête-nom des Scipion et des Lélius. C'était l'exposer, en donnant un démenti à cette calomnie ou en n'y répondant pas, à sacrifier leur

amitié à sa réputation ou sa réputation à leur amitié. Voici avec quelle dignité modeste Térence répondit à ses ennemis dans le prologue de sa comédie des *Adelphes* : « Quand des malveillants disent que d'illustres citoyens aident le poëte et travaillent assidûment avec lui, il se tient pour honoré par cette offense ; il se glorifie de plaire à des hommes qui plaisent à tous les Romains, qui ont servi sans relâche et sans orgueil la République en paix comme en guerre, et les particuliers dans toutes les circonstances périlleuses. » Ce n'est point là un aveu, comme l'ont pensé quelques critiques ; c'est au contraire le seul désaveu que put faire Térence d'une prétendue collaboration, dont ces grands personnages se seraient fait honneur au lieu de la cacher. Il est beau sans doute d'être un grand homme de guerre, mais l'est-il moins d'être un grand poëte? L'histoire nous offre un grand nombre d'illustres capitaines et de fameux conquérants ; mais on a bientôt fait le compte du petit nombre d'hommes de génie capables de chanter leurs hauts faits.

Laissons donc à Térence tout l'honneur de ses comédies ; laissons à Lélius et à Scipion la gloire d'une amitié pure et désintéressée pour le poëte qui les consultait sans doute, mais qui sans doute aussi ne demandait que des conseils à leur goût éclairé. Térence devait être à Rome le poëte favori des hommes bien élevés, car aucun poëte n'eut plus de grâce dans l'esprit, d'élégance dans la diction et de noblesse dans les sentiments. A la vérité, il n'a ni la verve ni la gaieté de Plaute ; il met rarement ses personnages dans ces situations vives et fortes où le cœur se trahit et met au grand jour les vices ou les ridicules; mais aussi, jamais pour provoquer le rire, il ne fait grimacer les visages, jamais il ne force le carac-

tère, jamais il n'abuse du langage. Doué d'un tact exquis, d'une imagination enjouée, d'un jugement fin, d'une organisation délicate, Térence dans ses scènes, dans son dialogue, n'a que peu de passion, peu de mouvement; mais on y trouve tant de raison, tant d'élégance, tant de vérité qu'on croit qu'il n'y manque rien. On se félicite surtout de n'y pas rencontrer ces personnages outrés, burlesques et faux, qui blessent à la fois les convenances et la vérité. S'il n'a pas au même degré que Plaute cette puissance d'invention, cette verve de gaieté, cette énergie de style qui charmaient le peuple de Rome, il possède au suprême degré cette unité dans le dessin, cette précision dans le trait, et cette vérité dans la couleur qui distinguent le portrait d'avec la caricature : il a surtout ce bon goût et cette fine plaisanterie qui charmaient à Rome la bonne compagnie. Térence est à nos yeux une de ces belles et nobles statues de l'art antique, qu'on ne se lasse ni de regarder, ni d'admirer, parce que chaque nouveau coup d'œil y découvre une nouvelle beauté.

Les six comédies de Térence sont toutes plus ou moins imitées du théâtre grec, et toutes ont été plus ou moins imitées sur le théâtre français. Placé entre Ménandre, Diphile et Apollodore, ses modèles et ses maîtres, et Molière, Brueys et Palaprat, le P. De la Rue et autres, ses disciples et ses imitateurs, Térence est un fanal qui brille en partie d'une lumière empruntée, mais qu'il a su s'approprier si heureusement qu'on ne songe point à lui en faire un reproche. On peut croire même, malgré l'opinion de César, qu'il a égalé, sinon surpassé ses modèles, tandis qu'à l'exception de Molière, il n'est aucun de ses imitateurs qui ne soit resté fort au-dessous de lui. Pour s'en convaincre il suffit de lire l'*Andrienne* et l'*École des Pères* que le

P. De la Rue a fait représenter sous le nom du comédien Baron, et qui sont à peu près traduites de l'*Andrienne* et des *Adelphes* de Térence. La Fontaine a également traduit plutôt qu'imité une comédie de Térence, *l'Eunuque*, et cette fois le poëte latin est loin d'avoir été vaincu par le poëte français : Brueys et Palaprat ont plus heureusement tiré parti de la même pièce dans leur comédie du *Muet*. Cervantes et M. Scribe n'ont pas dédaigné de prendre dans l'*Hécyre*, malgré son peu de succès à Rome, les sujets et plusieurs détails du conte et du drame de Léocadie. Mais de tous les imitateurs et traducteurs de Térence il n'en est qu'un seul qui l'ait surpassé, et c'est Molière. On reconnaît sans doute le *Phormion* dans les *Fourberies de Scapin*, et les *Adelphes* dans l'*École des Maris*. Il y a cependant entre le modèle et la copie la même différence qu'entre le bloc de marbre dégrossi par le praticien et la statue achevée par le sculpteur. Molière a imité en maître, c'est-à-dire qu'en imitant il a créé.

Dans les *Adelphes* de Térence, comme dans l'*École des Maris* de Molière, ont voit deux frères, deux vieillards, d'humeur différente et de caractère opposé. Mais laissons Térence exposer lui-même le sujet de sa pièce et la leçon de morale qu'il veut donner aux pères sur la manière d'élever leurs enfants. C'est Micion, l'un des vieillards, qui parle. Il est inquiet de ce que son fils adoptif, Eschine, n'est pas rentré la dernière nuit.

« De quelles inquiétudes ne suis-je pas tourmenté ! Je crains qu'il n'ait eu froid, qu'il ne soit tombé dans quelque précipice, ou qu'il ne se soit brisé quelque membre. Quelle démence de prendre quelqu'un en affection, en

tendresse, au point qu'il nous soit plus cher qu'il ne l'est à lui-même! Et cependant il n'est pas mon fils; c'est le fils de mon frère, d'un frère qui ne me ressemble en rien. Dès ma jeunesse, j'ai mené à la ville une vie heureuse et paisible, et, ce qu'on regarde comme un bonheur, je ne me suis point marié. Mon frère, au contraire, a vécu aux champs, se condamnant aux économies et aux privations de tout genre. Il a pris femme et a eu deux fils. J'ai adopté l'aîné et je l'ai élevé depuis son enfance; je l'ai traité, je l'ai aimé comme s'il eût été mon propre fils. Il a seul toute ma tendresse, tout mon amour, et je fais tout pour qu'il me paye de retour: je lui fais des présents; je lui pardonne ses torts; je n'use point de mes droits sur lui; enfin je l'ai accoutumé à ne point me cacher ces tours de jeunesse dont les autres font mystère à leurs parents. Car celui qui a pris l'habitude de mentir à son père et de le tromper, le fera plus aisément encore avec les étrangers. C'est, je n'en doute point, par l'honneur et la bonté plutôt que par la crainte qu'il faut retenir les enfants. Mon frère n'en convient pas avec moi: ma conduite lui déplaît. Il vient souvent me crier aux oreilles: « Que faites-vous, Micion? Pourquoi perdez-vous notre jeune homme? Pourquoi le laissez-vous aimer et boire à sa guise? Pourquoi fournissez-vous à toutes ses dépenses? Vous l'habillez trop richement; vous êtes trop indulgent pour lui! » C'est lui qui est trop dur, trop injuste et trop sévère. Et il se trompe, selon moi, de croire que l'autorité qui s'appuie sur la crainte, est plus solide et plus durable que celle qui repose sur l'amitié. Voilà par quelle raison j'ai adopté ce système. L'enfant qui ne fait son devoir que dans la crainte du châtiment, s'observe tant qu'il croit qu'on

peut découvrir sa faute; dès qu'il espère la cacher, il revient à son penchant. Mais celui que vous vous attachez par les bienfaits remplit de cœur ses devoirs ; il tâche de vous rendre ce que vous faites pour lui. Présent, absent, il est toujours le même. C'est le devoir d'un père d'accoutumer son fils à faire le bien de son propre mouvement et non par la crainte des autres. Voilà en quoi diffèrent un père et un maître. Celui qui ne peut pas se conduire ainsi, doit avouer qu'il ne sait pas gouverner des enfants. Mais ne vois-je pas celui dont je parlais? Oui, vraiment, c'est lui-même. J'ignore pourquoi il est triste. Il va sans doute gronder suivant sa coutume.

MICION, DÉMÉA.

MICION.

« Je suis charmé, Déméa, de vous voir arriver en bonne santé.

DÉMÉA.

« Ah! vous voilà à propos : c'est vous que je cherche.

MICION.

« Pourquoi êtes-vous triste?

DÉMÉA.

« Vous me demandez pourquoi je suis triste, lorsque nous avons un Eschine?

MICION.

« Ne l'avais-je pas dit d'avance? — Qu'a-t-il fait?

DÉMÉA.

« Ce qu'il a fait! lui qui n'a honte de rien, qui ne craint personne, qui se croit au-dessus de toutes les lois. Car je ne parle point du pays. Mais aujourd'hui quelle conduite vient-il de tenir?

MICION.

« Qu'est-ce donc?

DÉMÉA.

« Il a enfoncé une porte et il est entré dans une maison étrangère; il a battu et laissé pour mort le maître et toute la famille, il en a enlevé la femme qu'il aimait. Tout le monde crie que c'est une action indigne; que de gens m'ont accueilli à mon arrivée avec cette nouvelle! Elle est dans toutes les bouches. Enfin, s'il a besoin d'un exemple, ne voit-il pas son frère, s'appliquer à ses affaires, vivre aux champs avec économie et sobriété. Ce n'est pas lui qui ferait rien de semblable. Mais lorsque je lui fais ces reproches, c'est à vous, Micion, que je les adresse. C'est vous qui souffrez qu'il se perde.

MICION.

« Rien de plus injuste qu'un homme sans expérience, qui ne trouve rien de bien que ce qu'il fait lui-même.

DÉMÉA.

« Que voulez-vous dire?

MICION.

« Je veux dire, Déméa, que vous jugez mal toute cette affaire. Ce n'est pas, croyez-moi, un grand crime à un jeune homme d'aimer les femmes et le vin; ce n'en est pas un non plus d'enfoncer des portes. Si nous ne l'avons fait, ni vous ni moi, c'est que notre pauvreté nous a empêchés de le faire. Ne vous attribuez donc pas un honneur que vous ne devez qu'à votre indigence. C'est une injustice; car, à sa place, nous aurions fait comme lui. Si vous étiez un homme raisonnable, vous permettriez à votre fils que vous gardez chez vous, de s'amuser tandis que son âge le lui permet. Cela vaudrait mieux que s'il se

livre à des plaisirs qui ne seront plus de saison lorsqu'il vous mettra en terre, après avoir longtemps attendu votre mort.

DÉMÉA.

« Oh! Jupiter! vous qui êtes un homme raisonnable, vous me ferez devenir fou. Ce n'est pas un crime à un jeune homme de se conduire ainsi!

MICION.

« Écoutez, afin que vous ne m'en parliez pas davantage. Vous m'avez donné votre fils pour que je l'adoptasse; il est devenu mon fils. S'il fait des fautes, Déméa, c'est sur moi qu'elles retomberont, j'en supporterai la plus grande partie. S'il s'amuse, s'il boit, s'il se parfume, c'est à mes dépens. Est-il amoureux? C'est moi qui donnerai l'argent; tout cela ne me gênera point. Quand je ne lui en donnerai plus, eh bien, on ne le recevra plus. Il a enfoncé une porte? On la rétablira. Il a déchiré des vêtements? On les réparera. Grâce aux dieux, j'ai assez de biens pour suffire à ces dépenses, et jusqu'à présent elles ne m'ont point mis dans la gêne. Enfin, ou cessez vos querelles, ou prenons l'arbitre que vous voudrez. Je montrerai qu'en ceci les plus grands torts viennent de vous.

DÉMÉA.

« Malheureux que je suis! Apprenez à être père de ceux qui le sont réellement.

MICION.

« Vous êtes son père par la nature, moi par mes conseils.

DÉMÉA.

« Vous! des conseils!

MICION.

« Ah! si vous continuez, je m'en irai.

DÉMÉA.

« Et vous en agissez ainsi!

MICION.

« Faut-il vous entendre dire toujours la même chose?

DÉMÉA.

« Je dois veiller sur lui.

MICION.

« Et moi, ne veillé-je pas sur lui? Mais, Déméa, nous avons l'un et l'autre à donner des soins pareils aux deux frères; occupez-vous de l'un et moi de l'autre. Prendre soin des deux, c'est presque me redemander celui que vous m'avez donné.

DÉMÉA.

« Ah! Micion.

MICION.

« Cela me paraît ainsi.

DÉMÉA.

« Eh bien donc, puisque cela vous plaît, qu'il dissipe, qu'il dépense, qu'il se perde! Cela ne me regarde plus. »

Ce fragment, quelque imparfaite qu'en soit la traduction, s'il ne fait pas connaître l'élégance et la concision du style de Térence, suffit du moins pour montrer avec quelle simplicité il pose ses personnages, et avec quel naturel il les fait parler. Aucun poëte comique ne sait mieux que lui semer son dialogue de réflexions morales et de sentences judicieuses qui naissent de la situation. Molière en cela peut seul lui être comparé.

Vous avez vu que l'idée première des *Adelphes* est la

même que celle de l'*École des Maris*. Mais Molière n'a point pris la fable du poëte latin; il a substitué deux jeunes filles aux deux jeunes gens, parce que de nos jours et dans notre pays, la leçon, qui résulte de ce double système d'éducation, lui a paru plus utile et surtout plus comique en l'appliquant aux femmes. Reconnaissons toutefois que si l'intrigue est plus piquante et plus ingénieuse dans Molière, elle est plus naturelle et plus morale dans Térence. Molière fait commettre à la jeune fille élevée sévèrement des légèretés bien plus condamnables que les fautes du jeune homme, esclave de la rigueur de son père. Nous ne voulons point établir ici de comparaison entre deux poëtes comiques, placés à près de deux mille ans de distance l'un de l'autre, chez deux peuples si différents que les Romains sous la République et les Français sous Louis XIV; et cependant en lisant ces traits profonds qu'ils ont semés dans leurs ouvrages, on reconnaît qu'ils ont l'un et l'autre pénétré tous les replis du cœur humain, toujours le même dans tous les temps et dans tous les lieux, et qu'ils peuvent tous les deux s'appliquer ce beau vers de Térence, resté dans la mémoire des siècles :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

« Je suis homme, et rien de ce qui touche l'humanité ne m'est étranger. »

DEUXIÈME LEÇON

POÉSIE

LUCRÈCE. — CATULLE.

Nous avons vu que la langue latine, qui d'abord n'était qu'un jargon composé de grec éolien, d'étrusque et de quelques idiomes des peuples du Nord, ne s'était formée que lentement, et que les vers Fescennins et les farces Atellanes furent longtemps la seule littérature connue des Romains. Rome ne s'occupait alors qu'à établir par les armes sa domination sur les peuples de la terre, sans penser à les éclairer. Livius Andronicus, qui le premier avait fait connaître aux Romains la tragédie et la comédie de l'ancienne Grèce, eut aussi la gloire de les initier aux merveilles de l'épopée, par une traduction de l'Odyssée d'Homère. La première guerre Punique inspira à Cn. Nacrius un poëme historique, et le fameux Ennius se lança plus hardiment dans la poésie épique, en chantant les *Annales romaines*. Scipion l'Africain, dont le nom y brillait en première ligne, trouvait admirables les vers de son poëte favori, et il fallait bien que dans le nombre il s'en trouvât de beaux, puisque Virgile ne dédaigna pas de lui en emprunter, ce qu'il appelait *tirer de l'or du*

fumier d'Ennius. Aucun de ces poëmes ne nous est parvenu, et ce ne fut qu'après que Plaute et Térence eurent poli les aspérités et assoupli la roideur de la langue latine, que naquit un poëte qui entreprit la tâche la plus difficile, celle de présenter, sous une forme poétique, les sciences qui semblent le moins se prêter au langage de la poésie : la Géographie, la Physique, l'Astronomie et la Philosophie.

Ce poëte, né à Rome environ quatre-vingt-dix ans avant l'ère chrétienne, et lorsque les Romains ne connaissaient encore que des imitations plus ou moins heureuses des poëtes grecs, a selon nous l'immense avantage d'être le premier qui ait montré un génie original dans une carrière toute nouvelle, l'union de la philosophie et de la poésie. Lucretius Carus (Lucrèce) eut à Rome le rare mérite, dans son grand poëme, *De naturâ rerum*, « De la Nature des choses, » de s'affranchir de cet esprit servile d'imitation que l'on remarque dans la poésie romaine. Au risque de s'égarer, il marcha seul et sans guide dans une route difficile et infréquentée, et la postérité doit lui tenir compte des obstacles qu'il eut à vaincre et dont il triompha souvent avec bonheur.

Disciple fervent de la secte d'Épicure, c'est au développement poétique des doctrines de ce philosophe qu'il a consacré son poëme, et nous ne pourrions le comprendre, si ces doctrines ne nous étaient pas connues. Essayons donc de tracer en peu de mots l'histoire des différentes sectes philosophiques qui, de la Grèce, étaient venues à Rome poursuivre leurs luttes et répandre leurs doctrines. Comme il n'était pas à Rome un poëte, un orateur, un historien, un philosophe qui n'appartînt à l'une ou l'autre de ces sectes, il importe de les connaître.

Après les temps d'Homère et d'Hésiode, l'amour toujours croissant des peuples de la Grèce pour les compositions poétiques fit naître une classe d'hommes, nommés Rapsodes, dont la profession était de venir dans les fêtes publiques et dans les jeux solennels, pour y réciter des fragments des anciens poëtes. Bientôt ils ne se bornèrent plus à de simples récits : ils discutèrent sur le mérite des poëtes et expliquèrent leurs doctrines. Plusieurs érigèrent des écoles pour y enseigner leurs théories, et leurs disciples les honorèrent du titre de philosophes ou de sophistes, car ils s'annonçaient pour enseigner la sagesse et pour la pratiquer.

La plus ancienne école de philosophie fut fondée par Thalès, six cent quarante ans avant l'ère chrétienne : on la nomme la secte Ionique, parce qu'elle prit naissance en Ionie. Thalès se rendit célèbre par ses connaissances en géométrie et en astronomie : on sait peu de choses de ses doctrines métaphysiques. Il enseigna la croyance dans une cause première, une Providence qui règle et gouverne tout ; mais il supposa que la Divinité animait l'univers comme l'âme anime le corps. Les doctrines morales de l'école Ionique se distinguent par la pureté et la raison. Anaxamandre et Anaxagore furent les principaux disciples de Thalès.

Bientôt après s'éleva la secte Italique, fondée par Pythagore, qui était né environ cinq cent quatre-vingt-six ans avant notre ère. On croit qu'il dut à l'Égypte une grande partie de sa science, et qu'à l'exemple des prêtres égyptiens, il avait une doctrine publique pour le peuple et une doctrine particulière pour ses disciples : la première formait un bon système de morale ; la seconde était probablement un mystère peu intelligible. Ses

notions sur la Divinité ressemblaient à celles de Thalès ; mais il croyait à l'éternité de l'univers et à sa coexistence avec la Divinité. Il enseignait la transmigration des âmes dans des corps différents. Ses disciples vivaient en commun; ils s'abstenaient rigoureusement de manger la chair des animaux; ils avaient la plus haute estime pour la musique qu'ils regardaient comme un moyen de calmer les passions. Pythagore croyait que la terre était une sphère, que les planètes étaient habitées, et que les étoiles fixes étaient autant de soleils qui servaient de centres à d'autres systèmes planétaires. On voit par là combien l'astronomie était déjà avancée. Les plus illustres disciples de Pythagore furent Empédocle d'Agrigente, qui, dit-on, employa la mélodie des vers à chanter les doctrines philosophiques de son maître, et Épicharme de Mégare, en Sicile, qui, suivant Théocrite et Aristote, est le premier poëte qui ait composé des comédies.

Xénophane fonda la secte Éléatique ou Éléenne, 500 ans avant notre ère ; ses principaux adeptes furent Parménide, Zénon et Leucippe, citoyen d'Élée. Les notions métaphysiques de cette secte sont entièrement inintelligibles : ils affirmaient que les choses n'avaient ni commencement ni fin, ni variations, et que tous les changements que nous apercevons étaient une erreur de nos sens. Leucippe professe cependant la doctrine des atomes, comme principes générateurs de toutes les substances matérielles : Démocrite et Héraclite appartenaient à la secte Éléenne.

L'école Socratique naquit de la secte Ionique. Socrate, le plus sage et le plus vertueux des Grecs, mourut 401 ans avant Jésus-Christ. Il combattit la fausseté de la logique des sophistes, qui consistait dans une série d'arguments

généraux à l'aide desquels ils pouvaient soutenir également le pour et le contre dans toutes les questions, avec quelque apparence de raison. Socrate ramenait toujours ses adversaires à la précision des faits : il commençait par établir une proposition simple et incontestable ; dès qu'elle lui était accordée, il en déduisait une autre non moins évidente, en sorte que l'adversaire était conduit pas à pas et de concessions en concessions à reconnaître le véritable côté de la question et à s'avouer vaincu. Ses rivaux perdirent tout leur crédit comme philosophes, mais ils eurent celui d'obtenir la ruine de l'homme qui avait triomphé d'eux. C'est dans les écrits de Platon et de Xénophon, ses deux plus illustres disciples, que nous trouvons les doctrines de Socrate : il professait la croyance dans une cause première, dont la bonté égalait la puissance, et qui était à la fois le créateur et le régulateur de l'univers. Il reconnaissait dans l'homme un agent moral, l'immortalité de l'âme, et un état futur de récompenses et de châtiments. Il flétrit le polythéisme superstitieux de son pays, et mourut victime d'une accusation d'impiété.

La philosophie de Socrate fut cultivée avec succès par la secte Cyrénaïque, mais les cyniques la poussèrent jusqu'à l'extravagance. La vertu consistait, suivant eux, à renoncer à tous les biens de la vie. Ils se vêtaient de haillons ; ils dormaient et mangeaient dans les rues, ou bien ils erraient dans les campagnes, un bâton à la main et un sac sur le dos, se désaltérant, comme Diogène, le plus célèbre de tous, dans l'eau des ruisseaux, sans autre tasse que le creux de la main. Ils condamnaient la science comme inutile, et unissant l'impudence à l'ignorance, ils se complaisaient dans de grossières plaisanteries et

d'ignobles invectives, dont l'usage a pris d'eux le nom de cynisme.

La secte Académique eut Platon pour fondateur. Ce philosophe exerça sur les esprits plus d'empire qu'aucun autre, non-seulement par le mérite réel de ses doctrines, mais encore par l'éloquence persuasive avec laquelle il les répandit. Platon avait les idées les plus élevées de la Divinité et de ses attributs. Il les avait puisées probablement aux sources hébraïques pendant son séjour en Phénicie. Selon sa doctrine, l'âme humaine était une portion de la Divinité, et cette alliance avec l'Esprit éternel pouvait devenir plus intime et plus étroite, en affranchissant l'âme du joug grossier des sens. Cette doctrine, si flatteuse pour l'orgueil de l'homme, produisit cet enthousiasme mystique si puissant sur les imaginations ardentes.

La philosophie de Platon eut pour adversaires les quatre sectes Péripatéticienne, Sceptique, Stoïque et Épicurienne.

Aristote, fondateur de la secte Péripatéticienne, fut le précepteur d'Alexandre le Grand : il établit son école au Lycée à Athènes. Ce philosophe eut plus de partisans et plus d'adversaires qu'aucun autre. La brièveté sentencieuse de son style a jeté beaucoup d'obscurité sur ses doctrines métaphysiques et a donné lieu à de nombreux commentaires : ses écrits sur la physique attestent un grand esprit d'observation et une étude profonde de la nature. Sa poétique et sa rhétorique sont la preuve de son goût et de son jugement. La passion particulière d'Aristote était de classer et de combiner toutes les connaissances qu'il avait acquises, de manière à les réduire à un petit nombre de principes : ce qui est un

danger en philosophie et un obstacle aux progrès de la science.

La secte Sceptique, fondée par Pyrrhon, ne formula aucun système ; mais elle s'efforça d'affaiblir ceux des autres sectes philosophiques. Elle fit du doute universel la seule et véritable sagesse : à ses yeux, aucune différence essentielle n'existait entre le vice et la vertu, au delà des conventions humaines. La tranquillité d'esprit lui paraissait le plus grand bonheur, et, pour l'obtenir, il fallait une indifférence absolue pour tous les dogmes et toutes les opinions.

Les Stoïques, sectateurs de Zénon, se proposaient le même but, la tranquillité d'esprit, mais ils prenaient une autre voie pour y arriver. Ils s'efforçaient de s'élever au-dessus de toutes les passions et de toutes les affections humaines. Ils croyaient que la nature et Dieu lui-même étaient gouvernés par des lois fixes et immuables. L'âme étant une portion de la Divinité, l'homme ne pouvait se plaindre d'une nécessité à laquelle Dieu même était soumis. Ses peines et ses plaisirs étaient déterminés par les mêmes lois qui réglèrent son existence ; la vertu consistait à se soumettre à ces lois immuables de la nature, et le vice à les combattre : en sorte que le vice était une folie, et la vertu la véritable sagesse. Ce principe de résignation s'est appuyé trop souvent sur l'orgueil ou l'apathie.

Enfin, Épicure enseigna aux hommes que le bonheur suprême était pour eux dans le plaisir ; mais il limita la signification de ce mot, à la pratique de la vertu. Si le plaisir est le but, tout homme peut le chercher par toutes les voies qui peuvent l'y conduire. Épicure a pu trouver le sien dans la tempérance et dans la chasteté ; mais

d'autres ne le virent que dans l'intempérance et les voluptés ; et c'est ainsi que ses principaux disciples comprirent sa doctrine. Épicure croyait que la Divinité était indifférente à toutes les actions des hommes ; ses adeptes en conclurent qu'ils pouvaient ne prendre conseil que de leur conscience, et suivre leur penchant naturel comme le plus sûr guide vers le bonheur.

Parmi ces doctrines philosophiques, qui faisaient dire au docte et sage Varron qu'il n'y a point de rêves de malade qu'un philosophe n'ait soutenus comme une vérité, Lucrèce eut le malheur et le tort de choisir celle d'Épicure et d'y subordonner son poëme, dont le vaste sujet embrasse à la fois le monde matériel et le monde moral, les choses et les idées. Il devait en résulter de graves erreurs en physique et de funestes égarements en philosophie. Les erreurs en physique nous étonnent peu : la science n'était encore, au temps de Lucrèce, qu'à l'état d'essai et d'étude ; les conjectures étaient plus ou moins ingénieuses, plus ou moins plausibles ; mais l'analyse et le calcul n'étaient point encore venus en aide au génie pour pénétrer dans les mystères de la nature. Les grandes vérités, éparses çà et là dans son poëme et que l'expérience des siècles a confirmées, semblent plutôt naître de l'inspiration du poëte, que de la pénétration de l'observateur et de la réflexion du philosophe. Nous sommes cependant émerveillés de l'étendue et de la variété de ses connaissances qui parcourent, en quelque sorte, un monde sans limites, et sans nous arrêter à signaler des erreurs trop reconnues de nos jours, pour qu'il soit nécessaire de les combattre, nous appelons votre blâme sévère sur cette philosophie matérialiste qui nous montre souvent, dans Lucrèce, l'apôtre de l'athéisme. Nous

avons le bonheur de ne comprendre l'athéisme chez aucun peuple, ni dans aucun siècle. Toutes les religions, même les plus fausses, même les plus absurdes, peuvent se concevoir et s'expliquer : l'athéisme seul ne se conçoit, ni ne s'explique. Je me trompe : l'orgueil de l'homme explique toutes les folies, comme tous les crimes. Qu'une intelligence aussi haute que celle de Lucrèce, à l'exemple de tous les philosophes de l'antiquité, ait repoussé, de toute l'indignation de la vertu et de la raison, les divinités scandaleuses et insensées dont l'imagination des poëtes avait peuplé le ciel et la terre ; que l'indignation du poëte les ait renversées et réduites au néant, il ne pouvait en être autrement. Les dieux de Rome étaient des dieux officiels qui avaient des temples partout, excepté dans le cœur des gens de bien et des hommes éclairés. Nous aimons à trouver dans Lucrèce la même impiété qui fit condamner Socrate à boire la ciguë. Mais Socrate ne condamna pas les faux dieux du paganisme pour n'en reconnaître aucun autre ; il ne prétendit point que le monde était l'œuvre d'une agglomération fortuite d'atomes, et que l'homme n'était qu'un vil assemblage de parties, sorties par hasard du néant et destinées à y rentrer ; et c'est là cependant tout ce que Lucrèce a cru découvrir, dans l'étude poétique qu'il a faite de la nature ! Il entrevoit le principe de la gravitation, que la gloire de Newton est d'avoir démontré, et il s'efforce, dès le début de son poëme, de réfuter l'idée que l'univers a un centre auquel tout tend, par la grande loi de la nature ! Il reconnaît que le bonheur ne peut venir que de la stricte observation de la vertu : il le proclame, il l'enseigne ; et il veut que l'homme n'ait que l'homme pour juge de ses actions, que tout son châtiment soit dans

sa conscience ! C'est là toute la base de sa morale ; et il ne veut pas plus que la main puissante d'un être suprême dirige, maintienne et surveille la sublime harmonie de l'univers, qu'il ne consent à ce qu'un regard du divin créateur pénètre dans les abîmes du cœur humain. Oui, sans doute, le crime devrait trouver en lui-même sa honte et son tourment : cette théorie est belle et renferme une haute leçon ; mais si l'humanité se refuse à la recevoir, si la conscience se tait, ne faut-il pas qu'une voix plus haute se fasse entendre? Et cette voix, c'est celle du juge suprême : c'est la voix de Dieu.

Quelques admirateurs du génie poétique de Lucrèce prétendent que ses doctrines philosophiques sont mal comprises et souvent défigurées par les critiques et les commentateurs. Ils nous le montrent luttant avec courage et génie contre l'adoration fanatique de dieux absurdes, dont les images étaient arrosées de sang humain ; ils nous le présentent assistant, avec toute la bonté de son cœur, toute la modération de son esprit et toute l'élévation de son âme, aux sanglantes proscriptions de Marius et de Sylla, et ne pouvant comprendre, dans ce hideux spectacle, l'action mystérieuse de la Divinité ; ils nous citent même des vers où les mots qui indiquent l'existence *d'une certaine force cachée*, semblent annoncer qu'il avait au moins le pressentiment d'un pouvoir supérieur aux événements ; ils ajoutent enfin que le mot nature est, pour lui, une expression équivalente au terme qui nous retrace le véritable régulateur de l'univers.

Il nous répugne trop de penser qu'un poëte comme Lucrèce fut athée, pour que nous n'accueillions pas avec empressement des explications qui tendent à prouver le contraire. Pouvait-il croire réellement que l'âme, créée

avec la matière, périssait avec la matière, le poëte dont la haute intelligence nous apparaît si souvent illuminée d'un rayon divin? Pouvait-il croire que tout meurt avec nous, le poëte qui, en mourant, laissait après lui un si brillant témoignage de l'immortalité de son génie?

Mais s'il reste encore quelques doutes sur les doctrines religieuses de Lucrèce, on n'en peut avoir sur la puissance de son talent. Si le philosophe et le moraliste ont encouru de sévères reproches, le poëte a presque toujours recueilli des éloges unanimes. L'analyse d'un poëme didactique, qui ne comporte ni fable, ni action, ni événement, n'offrirait qu'une sèche nomenclature des divers sujets qu'il traite, presque sans ordre et sans méthode. Dans les six livres ou chants dont il se compose, le poëte passe en revue tous les phénomènes de la nature, depuis la formation du monde, les révolutions des astres, les bouleversements terrestres, la naissance de l'homme, l'origine des sociétés, jusqu'à la végétation de la plante qui naît, croît et meurt, après avoir donné à l'homme le parfum de ses fleurs et la saveur de ses fruits. De la terre, il s'élance dans les airs pour y découvrir les phénomènes célestes, tels que le tonnerre, les trombes, la pluie et l'arc-en-ciel; puis il se précipite dans les entrailles de la terre, et là il observe cette puissance invisible qui soulève les flammes de l'Etna et force la terre à exhaler ces vapeurs mortelles qui répandent la désolation dans les cités et dans les campagnes.

Sans doute, des théories abstraites, des descriptions techniques, des raisonnements philosophiques, répugnent à la poésie; mais le poëte qui, à force de talent, est parvenu, en partie, à triompher des difficultés de son sujet n'a-t-il pas autant de droit à notre estime et à nos éloges

que l'écrivain, plus heureux sans doute, dont le génie a pu suivre sans peine la route qu'il s'était tracée. C'est le cultivateur qui parvient à féconder un sol ingrat, par l'intelligence et le travail. « Ce qui nous occupe et nous séduit dans Lucrèce, a dit un célèbre critique de nos jours, M. Villemain, c'est le talent du grand poëte, talent plus fort que les entraves d'un faux système et que l'aridité d'une doctrine qui semble ennemie des beaux vers, comme de toutes les émotions généreuses : puis il ajoute que Lucrèce s'élance par moments à une hauteur d'enthousiasme et de poésie qui n'a de rivale que dans la sublimité d'Homère lui-même. »

La lecture du poëme de Lucrèce est maintenant sans danger. Ses doctrines en religion sont tombées aujourd'hui au-dessous même de ses connaissances en physique. On ne s'étonne pas de l'entendre dire que l'âme périt tout entière avec le corps, et rentre, comme la matière, dans le néant, quand il a fait de l'homme une plante, ayant d'abord ses racines dans le sein de la terre et recevant la vie du limon qui l'alimente, jusqu'à ce qu'elle s'en détache pour conquérir une autre existence. Dans quelles absurdités sont tombés même les hommes de génie, quand leur orgueil a tenté d'expliquer des mystères inexplicables ! Mais voyez comme Lucrèce se relève de ses erreurs, lorsque, dans le magnifique tableau de l'origine des sociétés, il trace la formation du langage :

Le besoin révéla les secrets du langage :
Notre voix des objets bientôt transmit l'image ;
Nul ne pouvant saisir l'objet qui l'a charmé,
Par un geste éloquent l'enfant s'est exprimé.
Chaque être avec la vie obtient l'intelligence,
Et de ses facultés reçoit la conscience.

De sa corne, un taureau croit venger son affront
Avant que la nature en ait armé son front.
Les nourrissons de l'ours et du tigre vorace
Tentent de déchirer l'objet qui les menace :
Ils sont fiers de leurs dents qui ne sont pas encor.
A peine éclos, l'oiseau cherche à prendre l'essor,
Et couvert à demi d'une plume naissante,
S'échappe et se confie à son aile impuissante.
Un inventeur unique et libre dans son choix,
Du langage jamais n'a pu dicter les lois.

. . . .

L'organe des humains, et sonore et flexible,
Retraça de leurs goûts la nuance insensible;
Empressés d'annoncer leurs plaisirs ou leurs maux,
A chaque sentiment ils adaptaient des mots.
Refuses-tu ces dons à leur intelligence,
Lorsque des animaux la muette éloquence,
Par des sons variés exprime tour à tour
Le plaisir, la douleur, la vengeance ou l'amour?
Vers toi, cette molosse approche menaçante :
La vois-tu soutenir sa lèvre frémissante,
Et te montrant à nu sa redoutable dent,
A son âpre fureur préluder en grondant?
A-t-elle cette voix, lorsque sa vigilance,
Fait retentir des nuits le lugubre silence?
De ses petits, foulés mollement sous ses pas,
Quand sa langue assouplit les membres délicats,
Quand elle les provoque avec de doux murmures,
Leur imprime en jouant d'innocentes morsures,
De l'amour maternel combien le tendre accent
Diffère de ce cri douloureux et perçant
Qu'elle exhale en rongeant le fer qui la captive,
Ou des sons arrachés à sa terreur plaintive,
Lorsque, rampante aux pieds de son maître irrité,
Elle offre au châtiment sa docile fierté!
Ce rapide coursier vole et bondit sur l'herbe;
Il cherche avec ardeur sa compagne superbe,
Dresse ses crins mouvants, frissonne de désir,
Et frappe les échos de l'accent du plaisir.
A-t-il ces cris d'amour dans le sein des alarmes,

Quand ses naseaux fumants s'ouvrent au bruit des armes?
Vois ces nombreux oiseaux, hôtes légers des airs,
Le ramier dans les bois, l'alcyon sur les mers ;
S'ils redoutent la faim, s'ils trouvent l'abondance,
De leur mobile voix ils changent la cadence.
Leur accent prophétique, avec des tons divers,
Appelle les beaux jours, signale les hivers.
Du corbeau centenaire ainsi, dans le bocage,
Le dur croassement fait pressentir l'orage.
De sa voix monotone, interprète des sens,
Si la brute avec art module les accents,
De l'homme plus adroit, le fertile génie
Trouva, pour ses pensers, l'expressive harmonie.

C'est à l'élégante et heureuse traduction de Lucrèce, par M. de Pongerville, que nous empruntons cette citation. Notre langue plus harmonieuse qu'énergique se refuse parfois à reproduire la mâle rudesse du poëte latin; et le hardi relief de ses images qui lui ont mérité le surnom de poëte-sculpteur, ne peut se retrouver qu'en partie dans une traduction, quelque habile qu'elle soit. Vous avez dû cependant reconnaître la nature du talent de Lucrèce dans l'étude consciencieuse qu'en a faite M. de Pongerville. Vous la retrouveriez plus encore dans l'horrible tableau de la peste ou dans les séduisantes peintures de l'amour; mais là je craindrais d'attrister votre âme, ici, d'alarmer votre pudeur. Lucrèce n'est pas de ces poëtes qui affaiblissent par l'expression l'énergie de leur pensée. Loin de là, c'est l'expression même qui chez lui donne à la pensée la force qu'elle n'a pas toujours.

Nous le dirons cependant. Si la lecture de Lucrèce nous paraît sans danger, elle n'est pas toujours sans fatigue. Il poursuit ses raisonnements avec une telle persévérance, il développe ses systèmes avec tant de com-

plaisance que malgré le miel dont il couvre les bords du vase, l'amertume du breuvage atteint souvent les lèvres. Écartons l'absinthe pour ne goûter que le miel, et voyons avec quelle éloquence il reproche à l'homme ses craintes pusillanimes en présence de la nécessité qui le condamne à mourir.

Homme, pourquoi gémir au bout de ta carrière?
Ancus lui-même, Ancus a fermé sa paupière,
Lui qui plana si loin du vulgaire des rois.
Ces héros, dont le monde a révéré les lois,
Du faîte de la gloire obligés de descendre,
A la terre étonnée ont confié leur cendre.
Ce roi qui, resserré dans ce vaste univers,
Guida ses légions sur l'abîme des mers,
Ce premier conquérant de l'empire de l'onde,
Recula devant lui les limites du monde,
Asservi cependant à la rigueur du sort,
Courbe son front altier sous la faux de la mort.
Ce vaillant Scipion, ce foudre de la guerre,
A réuni sa cendre aux cendres du vulgaire.
Des sciences, des arts les nobles inventeurs,
De nos maux renaissants divins consolateurs,
Homère, souverain de leur troupe sacrée,
Cachent dans le tombeau leur poussière ignorée.
Démocrite, averti que l'outrage des ans
Usait de sa vigueur les ressorts languissants,
Au-devant de la mort s'avança d'un pas ferme;
De sa vie Épicure enfin trouva le terme,
Lui qui, foulant aux pieds d'importunes grandeurs,
Des enfants de la gloire éclipsa les splendeurs,
Comme le dieu du jour, en sa noble carrière,
Des célestes flambeaux fait pâlir la lumière...
Et tu crains de mourir, homme inutile et vain!
Du néant de tes jours tu redoutes la fin!
Mais partout la douleur ou la mort te menace;
L'avenir t'épouvante et le présent te lasse.
Du temps qui nous poursuit le vol te paraît lent,
Un long sommeil t'accable et tu dors en veillant.

De spectres entouré, vil jouet du mensonge,
La vie enfin pour toi n'est qu'un pénible songe;
Et d'écueils en écueils, tu flottes emporté
Entre l'effroi, le doute et la crédulité.

Si nous ne retrouvons pas toujours dans la traduction française du poëme *de la Nature* le même génie, le même feu, la même vigueur, la même audace, le même sublime que dans le texte latin, nous devons reconnaître que de tous les poëtes de l'antiquité Lucrèce offre à la fois, par la nature de sa poésie et par le sujet qu'il a traité, le plus de difficultés à vaincre aux traducteurs. Molière avait le premier entrepris de traduire Lucrèce en vers français; mais désespérant de réussir dans la partie philosophique, il se contenta de mettre en vers les fragments poétiques, et en prose tout ce qui est dissertation et raisonnement. Il avait presque achevé ce travail, lorsque son valet de chambre s'avisa un jour de prendre le premier cahier pour en faire des papillotes. Dans son dépit, Molière jeta le reste au feu. Nous pouvons croire qu'il était peu satisfait de sa traduction, pour la sacrifier ainsi dans un moment d'humeur. Molière n'avait pas, comme tant d'autres, une foi aveugle dans son génie.

On est peu surpris d'apprendre que le poëte qui ne voyait rien au delà de la mort que le néant, et qui niait l'action de la Providence sur les destinées humaines, ait terminé ses jours par un suicide, à l'âge de quarante-quatre ans; et cependant il avait pour amis les hommes les plus vertueux de la République. Lucrèce semble avoir voulu confirmer par son genre de mort les funestes doctrines de son poëme. On a dit, pour son excuse, qu'atteint d'une aliénation mentale il s'était donné la mort dans un de ces moments de délire qui lui étaient habituels, et

pendant lesquels on prétendait même qu'il composait ses vers. Nous voudrions croire à cette folie; mais nous craignons que la seule démence de Lucrèce n'ait été son manque de foi dans l'auteur suprême de cette nature qu'il avait chantée, et dans l'immortalité de l'âme, dont il était lui-même, en la niant, un si glorieux témoignage. Lucrèce est mort en holocauste à son poëme : le suicide est la mort de l'athée.

De Lucrèce à Catulle, la transition est brusque; ils se ressemblent si peu par le sujet de leurs chants! Mais dans le développement de la littérature romaine, ils marchent à côté l'un de l'autre. Catulle est né à Vérone dans la Gaule cisalpine, l'an de Rome 667, d'une famille illustre que César honorait toujours de ses visites lorsqu'il se rendait dans les Gaules. On le nomme Caïus Valérius Catullus. Il reçut l'éducation la plus cultivée; aussi les poëtes, ses rivaux et ses amis, le désignent par l'épithète de docte, qu'ils ne méritent pas tous. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse et acquit une connaissance approfondie de la littérature grecque. Arrivé à Rome, il se lia sans peine avec les hommes les plus éminents dans les lettres et dans l'État. Il montra ses premiers vers à Cicéron, qui les approuva d'autant plus qu'ils contenaient l'épigramme la plus mordante contre César. César ne s'en vengea qu'en invitant le poëte à souper : Catulle, vaincu par la générosité du dictateur, lui fit des excuses. Craignant alors que Cicéron, qui s'était déclaré son protecteur, ne lui sût mauvais gré de s'être humilié devant un maître, Catulle s'empressa d'adresser au grand orateur de Rome les vers suivants.

« O toi Cicéron! le plus éloquent des fils de Romulus; toi sans rival dans le passé, dans le présent et dans l'a-

venir, reçois les actions de grâces de Catulle, de Catulle le dernier de tous les poëtes, comme tu es le premier de tous les orateurs. »

Cicéron pardonna tout à cette flatterie et encouragea les essais du jeune Catulle, qui bientôt se vit recherché non-seulement par les plus illustres Romains, mais encore par les plus belles Romaines. Il était lui-même doué d'une beauté rare, et ce présent du ciel lui fut peut-être plus funeste que favorable. Quelques ôdes et quelques fragments épiques qu'il nous a laissés prouvent que, s'il eût été moins avide de plaisirs, Catulle aurait pu devenir le rival de Virgile dans l'épopée, et d'Horace dans la poésie lyrique. Mais il s'enivra des poisons de la volupté, et sa lyre, moins joyeuse mais plus tendre que celle d'Anacréon, ne résonna plus guère que pour l'amour. Il chanta plusieurs beautés de Rome qu'il aima tour à tour; mais celle qui lui inspira les plus beaux vers et qu'il aima le plus sans doute, fut la belle Lesbie, dont le véritable nom était Clodia. Il n'est personne qui ne sache par cœur l'élégie de Catulle sur la mort du moineau de Lesbie, élégie qu'il dédia à Virgile, son maître et son ami, et qui sera toujours admirée comme un modèle de grâce, de délicatesse et de goût. La voici :

Pleurez, Grâces; pleurez, Amours!
Le moineau chéri de Lesbie
Vient de finir ses heureux jours :
Les dieux lui portaient trop d'envie.

Elle l'aimait plus que ses yeux :
Il était si beau, si fidèle!
Mille baisers délicieux
L'enchaînaient toujours auprès d'elle.

Si quelquefois il s'éloignait,
Un signe, la moindre caresse,

Tout aussitôt le ramenait
Auprès de sa belle maîtresse.

Mais, hélas! cet aimable oiseau,
Descend sur le sombre rivage :
Parque inhumaine, ton ciseau
De l'Amour a détruit l'ouvrage.

O toi qui faisais les plaisirs
De ma chère et tendre Lesbie!
Quoi! tu meurs! ses pleurs, ses soupirs
Ne peuvent te rendre à la vie!

Oiseau digne d'un meilleur sort,
Objet de l'amour le plus tendre,
Vois quels regrets cause ta mort,
Par les pleurs que tu fais répandre!

La sensibilité de Catulle ne s'est pas montrée seulement dans des poésies inspirées par l'amour. Il avait quitté l'Italie pour aller voir à Troie un frère qu'il aimait tendrement; il n'arriva que pour lui élever un tombeau, et sa profonde douleur s'exhala dans des vers qui prouvent que l'âme du poëte n'était pas moins élevée que son esprit. Ennemi déclaré de toute affectation, il exprime ses sentiments avec autant de naturel que d'élégance; et sa poésie tantôt douce et simple, tantôt ardente et énergique, se prête également aux tendres émotions et aux mouvements passionnés.

Écoutez, pour vous en convaincre, d'abord ces deux strophes de l'Épithalame en l'honneur de Manlius et de Junie :

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

« Une fleur solitaire, épanouie à l'écart dans les jardins, dont les troupeaux ignorent l'existence, que le sol de la charrue a respectée, que les zéphyrs caressent, que

la terre nourrit, que la rosée désaltère, fait naître les désirs des bergers et des bergères. Mais, que cette même fleur soit arrachée de sa tige, ni les bergers, ni les bergères ne la désirent plus. Ainsi une vierge, tant qu'elle est pure, se voit entourée d'hommages; mais dès que la fleur de sa chasteté a été flétrie, elle perd à tous les yeux son charme le plus doux.

CHŒUR DE JEUNES GARÇONS.

« La vigne que le ciel a fait naître dans un sol aride, jamais ne s'élève, jamais ne voit mûrir une grappe parfumée : ses rameaux languissants rampent au niveau de ses racines; aucun taureau ne laboure la terre où elle est née; aucun vigneron ne la cultive. Mais, si cette même vigne marie ses pampres à l'orme protecteur, les taureaux et les vignerons unissent leurs efforts pour la rendre fertile. Ainsi la vierge, qui reste vierge, vieillit dans un triste abandon; tandis que celle qui s'unit à un époux qu'elle aime, lui devient chaque jour plus chère et fait la joie de sa famille. »

Ces chants sont pleins de grâce et de naturel; ils sont même empreints d'une naïveté dont la poésie romaine était avare, et qui décelait une origine grecque. C'est qu'en effet Catulle s'inspirait des poëtes de la Grèce, mais rarement il leur était inférieur dans l'expression d'un sentiment tendre et d'une âme sensible. Catulle s'était essayé avec succès dans la poésie épique : il m'est facile de vous le prouver en vous lisant un fragment de son poëme des *Noces de Thétis et de Pélée*, dans lequel il raconte les amours d'Ariane et de Thésée, et le cruel abandon dont fut victime la fille de Minos. Écoutez les dernières plaintes qui s'échappent de ses lèvres, au moment

où, seule sur le bord des mers qui baignent ses pieds de leurs ondes, elle voit fuir au loin la voile qui emporte son volage époux.

« Perfide Thésée, dit-elle, c'est donc ainsi qu'après m'avoir enlevée aux rivages où règne mon père, tu m'abandonnes sur cette plage inhabitée ! C'est donc ainsi que, bravant le courroux des dieux, tu oublies tes serments et emportes tes parjures dans tes foyers ! Rien n'a donc pu toucher ton cœur impitoyable ? Barbare, tu n'as donc pas eu compassion de mon cœur desolé ? Est-ce là le sort que tu m'avais promis ? est-ce là l'espérance que tu m'avais donnée ? Un heureux hymen, d'éternelles amours : voilà tes promesses, voilà tes serments. Mais les vents les ont emportés. Eh ! quelle femme osera désormais croire à tes serments ? quelle femme pourra se fier aux paroles des hommes ? Un désir coupable enflamme-t-il leurs cœurs ? Combien de promesses, combien de serments sont prononcés sans crainte ? Mais à peine ils ont obtenu ce qu'ils désirent, les parjures, les trahisons leur coûtent peu. C'est moi qui t'ai arraché tremblant des bras de la mort, oubliant pour toi l'amour que je devais à mon frère, et moi, pour récompense, tu me laisses mourir sans sépulture sur ce rivage et devenir la proie des bêtes féroces et la pâture des oiseaux voraces ! Quelle lionne t'enfanta sur une roche déserte ? quelle mer te vomit de son sein écumant ? Est-ce la Syrte ? est-ce la dévorante Scylla ou l'immonde Charybde qui t'apprirent à payer d'un tel prix l'épouse à qui tu dois la vie ?

« Si ton horreur pour les sanglants principes de mon père te rendait moins cher notre hyménée, ne pouvais-tu du moins me conduire dans ta patrie ? Là, qu'il m'eût

été doux de te servir comme une esclave, d'arroser tes pieds de l'eau limpide des fontaines, et de couvrir ta couche de son vêtement de pourpre !

« Mais pourquoi adresser aux vents mes plaintes inutiles? Insensée que je suis ! ils ne peuvent m'entendre ni me répondre. Le perfide ! il est déjà loin au milieu des mers. Aucun mortel ne s'offre à ma vue sur ce vaste désert ; le sort cruel me refuse jusqu'à des témoins de ma douleur. Plût aux dieux que jamais les flottes d'Athènes n'eussent touché les rivages de Crète ! Plût aux dieux qu'un perfide étranger n'eût jamais conduit dans nos ports le navire qui apportait au redoutable taureau son cruel tribut, et que cachant la barbarie de son cœur sous des dehors si doux, il ne fût jamais venu implorer mes secours dans le palais de mon père ! Où fuir ? quel espoir me reste? Chercherai-je un asile sur les monts Idoménéens? Ah ! quelle vaste mer me séparerait de lui ! Aurai-je recours à mon père, moi qui l'ai abandonné pour suivre le meurtrier de mon frère? Puis-je espérer quelque consolation dans l'amour d'un époux, quand l'ingrat accuse la lenteur des rames qui l'emportent loin de moi? Dans cette île pas d'abri propice, pas de fuite possible. La mer, partout la mer l'environne. Pas d'espoir de salut : tout est muet, tout est désert, tout est la mort.

« Non, mes yeux ne se fermeront point ; non, mon âme ne s'échappera point de mon corps sans qu'à ma dernière heure j'implore de la justice du ciel le châtiment de la trahison qui me tue. Euménides, vous qui punissez les crimes des mortels ; Euménides, vous dont les serpents hérissés sur votre front annoncent la fureur qui vous anime, venez, accourez ici. Entendez les plaintes que ma détresse, mon désespoir et mon aveugle rage arra-

chent de mon âme désolée : elles sont justes, ces plaintes qui s'échappent du fond de mon cœur. Ne souffrez pas que ma douleur s'évanouisse en vaines imprécations. Faites, ô déesses terribles, que Thésée et ceux qui lui sont chers subissent à leur tour tous les traitements que le cruel me fait souffrir. »

Catulle avait publié son poëme de *Thétis et Pélée* longtemps avant que Virgile eût songé au poëme de l'*Énéide*, et c'est toujours un mérite d'avoir peint le premier, sous de si vives couleurs, le désespoir d'Ariane abandonnée, dût-il être surpassé par celui de Didon mourante, après l'abandon d'Énée. Catulle d'ailleurs a d'autres titres à notre admiration, et s'il le cède à Virgile dans l'épopée, il est son maître dans l'épigramme. Et sans rappeler ici celle qu'il lança contre le tout-puissant César, je veux du moins vous montrer avec quelle verve malicieuse il châtie les mauvais poëtes. Écoutez cette épigramme qu'il adresse à son ami Calvus :

« Si je ne t'aimais plus que mes yeux, mon cher Calvus, combien je te haïrais pour le livre dont tu m'as fait présent? Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait pour que tu m'assommes de pareils vers? Puissent les dieux confondre le poëte qui t'envoya tant de misérables rapsodies! Si, comme je le soupçonne, c'est le pédant Sulla qui t'a fait hommage de cette nouveauté, c'est bien, c'est heureux pour la gloire à venir de tes travaux. Mais, grands dieux! quel abominable livre! Quand tu l'as envoyé à ton pauvre Catulle, tu avais donc juré sa mort aux jours des Saturnales? Mais, faux ami que vous êtes, vous n'en serez pas quitte ainsi : demain, dès qu'il fera jour, je cours chez tous les

libraires; je rassemble toutes les œuvres de Cæsius, d'Aquinius et de Suffénus, et, pour votre supplice, je vous condamnerai à dévorer tous ces poisons. Loin de moi, méchants poëtes, fléaux du siècle, loin de moi! »

Quel dommage qu'un poëte dont la lyre pouvait ainsi se monter sur des tons si variés, soit mort à la fleur de l'âge, et qu'il n'ait pas préféré la gloire au plaisir! C'est un malheur commun à la plupart des disciples du philosophe Épicure, qui ne se doutait pas qu'on donnerait à sa doctrine sur la vertu une interprétation si favorable au vice. A qui veut vivre beaucoup en peu d'années, le ciel refuse de longs jours: tous ces jeunes poëtes qui ne se contentent pas d'aimer dans leurs vers seulement, usent leur vie dans les voluptés et tous meurent avant l'âge. Catulle est mort à trente ans, et le poëte Cornélius Sévère, qui le premier peignit dans ses vers les embrasements de l'Etna, et promettait à Lucrèce, et même à Virgile un rival redoutable, ne fera que nous apparaître comme un météore, mais non sans laisser après lui des traces de lumière.

TROISIÈME LEÇON

—

ÉLOQUENCE

CICÉRON.

Si les temps paisibles qui suivent les agitations populaires sont les plus favorables à la poésie, c'est au sein même de ces agitations que l'éloquence trouve ses plus hautes inspirations. Le poëte a besoin de recueillement et de repos: pour chanter les héros, il faut que le champ de bataille ne lui apparaisse que de loin; il faut que les cris des mourants ne lui arrivent pas confondus avec les chants des vainqueurs; il faut surtout que, dans les discordes civiles, la voix de ses amis mourants sous le poignard ou sur l'échafaud ne porte point le deuil dans son âme; car alors il serait tenté de briser sa lyre plutôt que de la souiller du sang des victimes et de la prostituer à la louange des bourreaux. La mission de la poésie sur la terre est toute d'humanité. Elle doit calmer les passions, conseiller la vertu, enseigner le bonheur. Il en devrait être ainsi sans doute de l'éloquence, et ce serait là son plus beau triomphe. Mais l'orateur est comme le guerrier dans le combat, ou le marin dans la tempête. C'est alors seulement que leur génie se révèle et grandit

avec le danger. De chaque parole de l'orateur, comme de chaque ordre du guerrier ou du marin, dépend la victoire ou la défaite, et cette parole, comme cet ordre, c'est le moment qui l'inspire. Il faut que le guerrier ait sous les yeux l'ennemi qui l'attaque, le marin les vagues qui l'assiégent, l'orateur les passions qui s'agitent. Autrement il sommeille comme le guerrier pendant la trêve, et le marin pendant le calme. Reconnaissons donc que la poésie et l'éloquence ne s'abreuvent point aux mêmes sources, mais disons en même temps, qu'il n'y a de véritable éloquence comme de véritable poésie, que celle qui, s'inspirant de la morale et de la vertu, se voue et se consacre au bonheur de l'humanité.

Il n'est point étranger à nos études de rechercher si la poésie, qui embrasse la nature entière, le ciel et la terre, Dieu et l'homme, mérite d'obtenir la prééminence sur l'art oratoire. L'éloquence n'a pas des domaines moins étendus, ni moins variés que la poésie surtout depuis que le christianisme semble avoir rapproché la distance de l'homme à Dieu. Mais faut-il plus de génie pour être un grand poëte que pour être un grand orateur? c'est la seule question qui puisse nous occuper.

Le génie de l'homme a deux facultés distinctes qu'on ne peut confondre : l'esprit ou l'imagination, l'âme ou l'inspiration. L'imagination décrit avec vérité, avec grâce, avec abondance ; l'inspiration agit avec rapidité, avec précision, avec feu : l'une peint fidèlement les objets et les met en quelque sorte sous les yeux ; l'autre pénètre dans tous les sens et s'insinue jusque dans les replis les plus cachés du cœur; la première, par la vivacité de ses couleurs et par la variété de ses tableaux, arrête et enchante les regards ; la seconde, par la chaleur de ses pen-

sées et par la rapidité de ses mouvements, excite et enflamme les esprits. L'imagination est un fleuve fertile, dont les eaux mollement répandues font naître la verdure et les fleurs dans les campagnes qu'elles arrosent. L'inspiration est un torrent qui bondit et se précipite, renversant, entraînant tout dans sa course impétueuse. Le poëte ou l'orateur qui n'aura que de l'imagination écrira sans doute avec élégance, mais froidement; le poëte ou l'orateur, doué seulement d'inspiration, ne s'élèvera d'abord que pour ramper ensuite. Celui-là seul sera un grand poëte ou un grand orateur, qui réunira ces deux présents du ciel : l'imagination et l'inspiration. C'est de leur accord, c'est de leur alliance que naît ce don admirable, ce don divin, qu'on nomme le génie. Demander maintenant s'il faut plus de génie pour être poëte que pour être orateur, c'est demander si la poésie peint avec plus d'énergie, et remue plus puissamment les cœurs que l'éloquence. Nous ne le pensons pas ; nous croyons même qu'il est plus difficile de réussir en éloquence qu'en poésie. Quel est le but de la poésie? — Plaire. Quel est celui de l'éloquence? — Persuader ! Mais n'est-ce pas gouverner à son gré l'esprit des hommes, fléchir les volontés, déraciner les préjugés, dompter les passions, enfin tenir, en quelque sorte, les cœurs dans ses mains et les faire agir à son gré? Suffit-il de plaire pour obtenir un si puissant empire, un aussi beau triomphe? Ah! si les Périclès, les Démosthène et les Cicéron, lorsqu'ils répandaient des fleurs sur les héros morts pour la patrie, lorsqu'ils défendaient l'indépendance de leur pays contre la tyrannie d'un maître, lorsqu'ils sauvaient les lois de la violence et de la corruption, arrachaient à leurs auditeurs des larmes, des applaudissements et des acclamations, comme les

Sophocle et les Euripide, lorsqu'ils exposaient les malheurs d'Œdipe et les remords de Phèdre, c'est que les mêmes causes produisent les mêmes effets, c'est que l'éloquence et la poésie, ces filles du ciel, sont également nobles et belles, c'est que leur gloire est la même; c'est enfin qu'elles se partagent le cœur de l'homme, comme un trône qui leur appartient également.

« *On naît poëte, on devient orateur*, a-t-on dit depuis des siècles. Nous pensons que le génie de l'éloquence n'est pas moins que le génie de la poésie, un don de nature, une faveur du ciel. Sans doute, le travail et l'étude perfectionnent l'orateur. Mais dira-t-on qu'ils sont inutiles au poëte? Quelque hardi que nous puissions paraître à nous élever contre la plupart des critiques qui se sont occupés d'éloquence et de poésie, il nous semble qu'il est vrai de dire qu'on naît orateur aussi bien que poëte, et que même les qualités qui font le grand orateur dépendent plus de la nature que celles qui font le grand poëte. Il faut que l'orateur ait reçu du ciel une constitution robuste, un organe sonore, des traits expressifs, des gestes naturels et surtout une fermeté d'âme et une élévation de caractère que les périls ne puisssent ébranler et que la calomnie n'ose atteindre. Aucune de ces qualités, ni de ces vertus n'est indispensable au poëte. Sa puissance et sa gloire sont tout entières dans son génie. La puissance et la gloire d'un orateur sont tout à la fois dans son éloquence et dans sa vie; on ne peut bien juger l'une sans connaître l'autre. Étudions donc sous ce double rapport l'homme extraordinaire en qui semble se résumer toute l'éloquence romaine.

Est-ce à dire que Cicéron soit le seul grand orateur dont Rome puisse s'enorgueillir? Non, sans doute. Mais

il fut le plus grand de tous, et il est à peu près le seul dont l'éloquence nous soit connue. Il est hors de doute que dans une république, où la tribune aux harangues était ouverte à tous les citoyens et servait de marchepied pour arriver aux emplois et aux dignités, l'art de la parole n'ait été en honneur, avant même que la langue fût régulièrement formée. On pourrait même croire à l'éloquence des anciens Romains, s'il était possible de supposer que les discours rapportés par Tite-Live dans son histoire, lui aient été transmis, des archives de la république, avec le récit des événements. Mais on sait plus positivement que l'art oratoire ne fit à Rome que peu de progrès jusqu'aux temps de Caton le Censeur et des Gracques. Les orateurs qui les devancèrent pouvaient avoir le génie de la parole; mais ce génie était encore rude et grossier : l'art ne l'avait point formé à l'élégance, à l'harmonie. Il ignorait l'arrangement des mots et l'enchaînement des périodes; le goût enfin ne lui avait pas encore appris qu'on n'arrive au cœur qu'en charmant l'oreille, et qu'il faut séduire l'esprit pour captiver la raison.

Les Gracques furent les premiers à se former à l'éloquence par l'étude des orateurs grecs. Leur mère, Cornélie, fille de Scipion l'Africain, dont le nom sera en vénération parmi les hommes, tant qu'ils honoreront le savoir et aimeront la vertu, Cornélie avait élevé ses fils pour être de bons citoyens et de grands orateurs. Elle ne réussit qu'en partie à dompter la fougue de leur caractère, et leur éloquence ne s'occupa qu'à soulever les passions : elle se fit toute populaire ; ils dédaignèrent de la rendre élégante et fleurie pour conserver sa véhémence et son énergie : ils parlèrent en tribuns du peuple, et le peuple, pour lequel ils se dévouaient, leur apprit, par

leur mort tragique, que toujours il abandonne ses amis dans leur défaite ou les punit dans leur triomphe, tant il a besoin d'être ingrat.

Ce ne fut qu'au septième siècle de Rome que la langue latine s'éleva jusqu'à la véritable éloquence, dans la bouche des Antoine, des Crassus, des Scévola, des Sulpicius et des Cotta; mais nous ne connaissons cette éloquence que par le glorieux témoignage qu'en a rendu dans son livre *de l'Orateur* celui qui les éclipsa tous, Cicéron.

Marcus Tullius Cicéron naquit à Arpinum, cité du pays des Sabins, le 3 janvier 647 de la fondation de Rome (110 ans avant l'ère chrétienne): sa famille appartenait à l'ordre des chevaliers, mais Cicéron ayant le premier rempli des fonctions dans l'État, on le traita d'*homme nouveau*, comme s'il fût sorti des rangs du peuple. Il pouvait à la vérité se passer de titres de noblesse. Il tenait les siens du génie. Mais n'eût-il reçu de ses aïeux que le surnom de Cicéron, dès son enfance il disait qu'il saurait bien rendre ce nom aussi glorieux et aussi illustre que ceux des Scaurus et des Catulus, qui, comme le sien, n'étaient d'abord que des sobriquets. On voit qu'il prédisait vrai. Le père de Cicéron aimait les lettres et n'eut pas de peine à les faire aimer à son fils. L'éducation littéraire d'un jeune Romain commençait par l'étude de la poésie grecque, et surtout par celle d'Homère que l'on considérait comme le père non-seulement de la poésie, mais encore de l'éloquence. A cette étude succédait celle de la philosophie; puis on arrivait à l'art oratoire, qui était le terme et le but de toute éducation. Cicéron, conduit à Rome par son père, fit de tels progrès et acquit dans les écoles publiques une telle réputation, que les

pères, doutant du témoignage de leurs enfants, venaient eux-mêmes le voir et l'interroger pour s'assurer de la vérité. Ses condisciples le vénéraient au point de lui faire cortége lorsqu'ils le rencontraient dans les rues de Rome. Peut-être faut-il accuser ces hommes précoces de lui avoir inspiré cet orgueil qui fut une de ses faiblesses, quand il devint homme.

Dès qu'il eut pris la robe virile, à l'âge de seize ans, Cicéron fut confié aux soins de l'augure Q. Mutius Scévola, qui était alors l'homme d'État le plus renommé pour sa connaissance des lois ; et bientôt, il fut en état de tenir tête aux plus habiles légistes de Rome. Le philosophe Philon l'initia à tous les secrets de la secte académique ; et un petit poëme qu'il composa alors permit de croire qu'il serait un jour aussi bon poëte que bon orateur. Il eut la sagesse de choisir et l'esprit de bien choisir. De ce moment, il n'eut plus qu'une pensée : le jour il suivait les hommes de loi au barreau, les magistrats à la tribune ; il les écoutait attentivement, et rentré chez lui, il résumait les discours qu'il avait entendus ou traduisait les plus belles harangues des orateurs de la Grèce. Lorsqu'il éprouvait le besoin de se délasser de ces graves travaux, c'était à la philosophie ou à la poésie qu'il demandait de reposer son esprit et de recréer son imagination. Il chercha même dans la guerre une distraction à la gravité de ses études ; et Sylla eut la gloire de lui faire faire ses premières armes, dans l'expédition contre les Marses. Les guerres civiles le rendirent à ses études, et le barreau lui parut alors le seul champ de bataille où il fût glorieux de se signaler. Mais il n'y voulut paraître qu'armé de toutes pièces, et ce ne fut qu'après s'être exercé jour et nuit dans l'art de la parole, qu'après

avoir amassé dans son arsenal toutes les armes de l'éloquence, qu'il descendit dans la lice, pour s'attaquer au plus redoutable des adversaires, au premier des orateurs de ce temps, à Hortensius.

La première tâche qu'il s'imposait n'était pas seulement difficile ; elle était encore périlleuse, et ce fut ce qui détermina Cicéron à l'entreprendre. Les proscriptions de Sylla avaient cessé ; mais ses complices, qui en avaient profité pour s'enrichir des dépouilles des victimes, ne se montraient nullement disposés à les restituer. L'un d'eux, l'affranchi Chrysogon, dans la crainte de rendre au fils de Roscius d'Amérie les biens de son père, l'accusa de l'avoir tué. Personne n'osait prendre sa défense, tant le danger de déplaire à Sylla paraissait encore redoutable. La voix de l'accusateur se faisait seule entendre et Roscius était menacé de payer de sa vie ses droits à l'héritage de son père, lorsque le jeune Cicéron, affrontant tout à la fois l'éloquence d'Hortensius, la vengeance de Chrysogon et le ressentiment de Sylla, eut le courage de défendre l'innocence de Roscius et l'honneur de la faire triompher. Les juges, convaincus par la force de ses arguments, entraînés par le charme de son éloquence, lui donnèrent gain de cause contre Hortensius et contre Sylla. C'était là une victoire à effrayer le vainqueur. Cicéron n'en fut point alarmé, et longtemps encore après, ce souvenir de son premier succès le consolait de ses malheurs. Ses amis cependant lui conseillèrent un voyage en Grèce, et il partit pour Athènes, où il lui semblait d'ailleurs utile d'aller s'abreuver aux sources même de l'éloquence, dans la patrie de Platon, d'Aristote et de Démosthène. C'est là qu'il forma avec Atticus cette amitié qui ne se rompit qu'à la mort, là qu'il apprit tous les

secrets de l'élocution académique, toutes les ressources de l'action oratoire ; là qu'il se fortifia dans les sentiments patriotiques dont témoigna sa vie entière ; là que sa voix acquit cette puissance et cette flexibilité, son geste cette grâce et cette énergie, son maintien cette noblesse et cette dignité, qui firent de lui l'orateur le plus accompli. A Rhodes, ayant à parler en présence du célèbre Apollonius et du philosophe Posidonius qui n'entendaient pas la langue latine, il fit son discours en grec. L'étonnement fut général, et les éloges unanimes. Apollonius seul garda le silence. Cicéron, craignant son mécontentement, lui demanda son avis : — « Et moi aussi, Cicéron, répondit l'illustre rhéteur, je te loue et je t'admire ; mais j'ai compassion de la pauvre Grèce, en voyant que le savoir et l'éloquence, les seuls biens qui nous fussent restés, sont par toi conquis sur nous et transportés aux Romains. »

Fier d'un pareil suffrage, Cicéron revint en Italie, et chemin faisant, il eut la curiosité de consulter l'oracle de Delphes. La prêtresse d'Apollon lui répondit : «Si tu veux être illustre, prends conseil de toi et non des autres. » Cicéron, de ce jour, n'écouta plus que sa conscience, et si elle l'égara quelquefois, ce fut la faute de l'oracle.

Revenu à Rome, il prit leçon des comédiens Roscius et Æsopus qui lui enseignèrent l'art de régler la voix et d'en adoucir les intonations : il put dès lors railler impunément les orateurs qui criaient, pour ne savoir pas parler, semblables, disait-il, à des boiteux qui montent à cheval, pour ne savoir marcher. L'éloquence étant à Rome un titre aux emplois, il se fit nommer sans peine questeur en Sicile dans un temps de disette, et il sut tellement concilier les devoirs de sa charge et ceux de l'humanité que lorsque les Siciliens vinrent à Rome

demander vengeance des concessions et des crimes de Verrès, ce fut à Cicéron qu'ils s'adressèrent pour accuser le proconsul devant le peuple romain. C'était un honneur, mais un danger. Cicéron accepta l'un et l'autre. Verrès était riche et puissant ; et tous les grands de la république avaient intérêt à ce qu'on n'examinât pas trop sévèrement la conduite des gouverneurs des provinces : ils regardaient, comme un exemple fâcheux, le châtiment d'un préfet qui peut-être n'était pas plus coupable qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, d'extorsion et de cruautés envers les peuples soumis à leur pouvoir.

Tous les moyens sont employés pour soustraire Verrès à la juste sévérité des lois. Mais Cicéron s'arme d'un zèle infatigable : il part pour la Sicile, recueille tous les témoignages dont il a besoin, et prévoyant que ses adversaires, au nombre desquels est encore le fameux Hortensius, veulent traîner le procès jusqu'à l'époque du consulat de Métellus et d'Hortensius, les amis de Verrès, il se hâte de revenir à Rome, suivi de ses témoins. Trois mois lui ont suffi pour amasser des preuves accablantes et pour préparer sept harangues plus redoutables encore pour le coupable proconsul. Il n'en prononça que deux : — Hortensius n'osa pas répondre. Et que pouvait-il répondre à ce récit terrible du supplice de Gavius :

« Dans la place publique de Messine, on battait de verges un citoyen romain, et au milieu de ses douleurs, au milieu des coups dont on l'accablait, un seul cri, un seul gémissement se faisait entendre : *Je suis citoyen romain !* Il pensait que ce seul titre devait écarter de lui les tortures et les bourreaux ; mais loin d'écarter la main des licteurs, pendant qu'il invoquait en vain le nom de

Rome, une croix, une croix infâme, l'instrument de mort des esclaves, était dressée pour ce malheureux qui jamais n'avait cru qu'il existât au monde une puissance dont il pût craindre un pareil traitement. O doux nom de la liberté ! O droits augustes de nos ancêtres ! Loi Porcia ! Loi Sempronia ! Puissance tribunitienne si amèrement regrettée et qui vient enfin de nous être rendue, est-ce là votre pouvoir ? Avez-vous donc été établie pour que dans une province de l'Empire, dans le sein d'une ville alliée, un citoyen romain fût livré aux verges des licteurs par le magistrat même qui ne tient que du peuple romain ses licteurs et ses faisceaux ?... Toi, Verrès, tu as osé attacher à une croix celui qui se disait citoyen romain !... Et cette croix que les Messinais, suivant leur usage, avaient fait dresser dans la voie Pompéia, pourquoi l'as-tu fait arracher ? Pourquoi l'as-tu fait transporter à l'endroit qui regarde le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie ? Pourquoi ? c'était, tu l'as dit toi-même, tu ne peux le nier, tu l'as dit publiquement, c'était afin que Gavius, qui se vantait d'être citoyen romain, pût, du haut de son gibet, regarder en expirant sa patrie : tu as choisi ce lieu, afin que cet infortuné, mourant dans les tourments, vît, pour comble d'amertume, quel espace étroit séparait le pays où la liberté règne et celui où il mourait en esclave !...

« Enchaîner un citoyen romain est un attentat ; le battre de verges est un crime ; le faire mourir est presque un parricide ; que sera-ce de l'attacher à une croix ? L'expression manque pour cette atrocité, et pourtant ce n'a pas été assez pour Verrès : qu'il meure, a-t-il dit, en regardant l'Italie ! Qu'il meure à la vue de la liberté et des lois ! Non, Verrès, ce n'est pas seulement Gavius, ce n'est pas un seul homme, un seul citoyen que tu as atta-

ché à cette croix; c'est la liberté elle-même, c'est le droit de tous, c'est le peuple romain tout entier. Croyez tous, croyez que s'il ne l'a pas dressée au milieu du Forum, dans l'assemblée des comices, devant la tribune aux harangues, s'il n'en a pas menacé tous les citoyens romains, c'est qu'il ne le pouvait pas. Mais au moins il a fait ce qu'il pouvait : il a choisi le lieu le plus fréquenté de la province, le plus voisin de l'Italie, le plus exposé à la vue; il a voulu que tous ceux qui naviguent sur ces mers vissent, à l'entrée même de la Sicile, et comme au seuil de l'Italie, le monument de son audace et de son crime!... »

Verrès, comme anéanti sous ces foudroyantes paroles, s'enfuit devant les autres harangues qui le menaçaient encore. Il s'exila de lui-même, et les magistrats satisfaits de cette peine volontaire, ne le condamnèrent qu'à une amende pécuniaire qui était loin d'égaler ses dilapidations. Telle était la justice à Rome pour les grands de l'État. L'exil parut un châtiment assez rude pour Verrès, coupable de vol et d'assassinat; mais, revenu à Rome, pendant les proscriptions d'Octave et d'Antoine, Verrès eut l'imprudence de refuser à ce dernier les vases corinthiens et les statues grecques qu'il avait dérobés à la Sicile, et ce refus, plus condamnable aux yeux du triumvir que tous ses crimes passés, lui mérita l'honneur d'être compris parmi les victimes de ses proscriptions. Dépouiller la Sicile de ses vases, de ses statues, c'était à peine un tort : les refuser au triumvir, c'était un crime digne de mort.

Nommé successivement édile, préteur et consul, Cicéron ne faillit à aucun des devoirs de ces importants

emplois ; à une époque où les Hortensius, les Pompée, les César, les Antoine se disputaient le sceptre de l'éloquence, Cicéron était le prince des orateurs de Rome ; il prouva bientôt qu'il en était le meilleur citoyen. Transportons-nous à Rome, dans ces jours d'agitation et de désordre, où Cicéron, pendant son consulat, eut à lutter contre Catilina.

L'ancien esprit de Rome n'existait plus : la dégradation des esprits avait suivi la corruption des mœurs. Marius et Sylla avaient prouvé que les Romains pouvaient subir des tyrans. L'amour de la liberté et le respect des lois fondées sur l'égalité ne pouvaient plus subsister avec cette puissance monstrueuse et ces richesses énormes, que la conquête de tant de contrées avait données aux principaux chefs de la république. Jules César s'appuyait sur le parti populaire pour renverser Pompée, qui jouissait de toute la faveur du sénat. Pompée, sans aspirer ouvertement à la tyrannie, désirait que des troubles et des désordres missent l'État en danger, afin que les Romains fussent réduits à la nécessité de se placer sous sa protection en le nommant dictateur. Les grands à qui les dépouilles des trois parties du monde ne suffisaient pas pour assouvir leur luxe effréné, craignaient tout ce qui pouvait réprimer leurs exactions et relever l'autorité des lois. Un petit nombre de bons citoyens, et Cicéron à leur tête, soutenaient seuls la république sur le penchant de sa ruine. En butte à la haine secrète ou déclarée des deux factions rivales qui ne s'entendaient que pour anéantir les lois et détruire le gouvernement, Cicéron et ses amis ressemblaient à ces rochers battus à la fois par les flots et par les vents, et dont le front demeure inébranlable aux coups de la tempête.

C'était le plus haut poste d'honneur que le consulat; mais après que Cicéron l'eut emporté sur Catilina, il devint le poste du péril. Il exigeait autant de prudence que de courage, autant de modération que de fermeté : on peut en juger par un événement peu important en apparence, mais qui prouve quelle était à Rome la disposition des esprits. Jusqu'à cette époque, les sénateurs avaient seuls des siéges marqués au théâtre : les chevaliers s'asseyaient pêle-mêle avec le peuple. Lucius Roscius Othon, préteur, publia un édit qui assignait des siéges distincts pour les chevaliers, en avant de ceux des simples citoyens. Le peuple se trouva humilié, et lorsque Othon entra au théâtre, il fut reçu par des sifflets; les chevaliers au contraire l'accueillirent avec des applaudissements : les sifflets du peuple redoublèrent et les chevaliers se mirent à applaudir avec une nouvelle fureur : déjà les injures s'échangeaient de part et d'autre, et tout le théâtre en confusion s'attendait à voir s'engager la bataille, lorsque parut Cicéron. Il appela le peuple au temple de Bellone, et là son éloquence persuasive et entraînante parvint non-seulement à calmer l'effervescence populaire, mais encore l'amena à reconnaître les droits des chevaliers. Telle fut même la puissance de sa parole que les citoyens qui avaient sifflé Othon revinrent au théâtre pour mêler leurs applaudissements à ceux des chevaliers. Son triomphe auprès du peuple n'avait pas été moins grand, lorsqu'il avait fait renoncer le peuple lui-même aux avantages de la loi agraire proposée par le tribun Rullus.

C'est ce moment de sourde agitation que l'audacieux Catilina, exclu deux fois du consulat, et confiant dans l'appui secret de César, a choisi pour mettre Rome à feu

et à sang. Le meurtre et l'incendie sont désormais les seules voies qui peuvent le conduire au pouvoir. Catilina n'hésite point : il brûlera Rome ; il tuera le consul ; il se baignera dans le sang de ses concitoyens. Cicéron a découvert ces horribles projets. Fulvie, la maîtresse de Curius, l'un des conjurés, lui a révélé tous les secrets de la conjuration. Il convoque aussitôt le sénat, qui l'investit d'un pouvoir égal à celui de dictateur, et il prend toutes les mesures qui peuvent sauver l'État. Deux jours après, Cicéron qui a tout su, tout prévu, tout disposé, rassemble de nouveau le sénat au Capitole, pour lui rendre compte de la conspiration. Il vient de monter à la tribune ; déjà même il a commencé à exposer les sanglants projets de Catilina. Un sénateur entre dans la salle et va prendre sa place accoutumée ; Cicéron l'a reconnu, c'est Catilina. Alors le consul s'interrompt, et pénétré d'une vertueuse indignation, il s'écrie :

« Quand cesserez-vous enfin, Catilina, d'abuser de notre patience? Combien de temps encore votre fureur osera-t-elle nous insulter? Quel sera le terme où s'arrêtera votre audace effrénée? Quoi! ni la garde qui veille la nuit au mont Palatin ; ni celles qui sont disposées dans toute la ville, ni tout le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié où j'ai convoqué le sénat, ni même l'indignation que vous lisez sur tous les visages, rien enfin de tout ce que vous voyez ne vous avertit que vos complots sont découverts, qu'ils sont dévoilés au grand jour, qu'ils sont enchaînés de toutes parts? Pensez-vous qu'aucun de nous ignore ce que vous avez fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée, dans quelle maison vous avez rasemblé

vos conjurés, quelles résolutions vous avez prises. O temps! ô mœurs! le sénat en est instruit, le consul le voit et Catilina vit encore! Il vit! que dis-je? Il vient dans le sénat; il s'assied dans le conseil de la république! il marque du regard ceux d'entre nous qu'il a désignés pour victimes; et nous, sénateurs, nous croyons avoir assez fait si nous évitons le glaive dont il veut nous égorger! Il y a longtemps, Catilina, que les ordres du consul auraient dû vous faire conduire à la mort... Si je le faisais en ce moment, tout ce que j'aurais à craindre, ce serait que ma justice ne parût trop tardive et non pas trop sévère. Mais j'ai d'autres raisons pour vous épargner encore. Vous ne périrez que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant qu'il puisse être, si abandonné, si semblable a vous, qui ne convienne que votre mort est juste et légitime. »

Après avoir retracé avec une énergie toujours croissante, les plans de la conjuration et arraché le masque du visage de Catilina, Cicéron poursuit ainsi :

« Sors enfin de Rome, Catilina, les portes sont ouvertes, pars. Il y a trop longtemps que l'armée rebelle de Mallius t'attend pour général. Emmène avec toi tous les scélérats qui te ressemblent ; purge cette ville de la contagion que tu y répands; délivre-la des craintes que ta présence y fait naître, qu'il y ait des murs entre nous et toi ! tu ne peux rester plus longtemps, je ne le souffrirai pas ; je ne le supporterai pas, je ne le permettrai pas. Hésites-tu à faire, par mon ordre, ce que tu faisais de toi-même? Consul, j'ordonne à notre ennemi de sortir de Rome. Et qui pourrait encore t'y arrêter? comment peux-tu supporter

le séjour d'une ville où il n'y a pas un seul habitant, excepté tes complices, pour qui tu ne sois un objet d'horreur et d'effroi? Quelle est l'infamie domestique dont ta vie n'ait pas été chargée? Quel est l'attentat dont tes mains n'aient pas été souillées? Enfin quelle est la vie que tu mènes? Car je veux bien te parler un moment, non pas avec l'indignation que tu mérites, mais avec la pitié que tu mérites si peu. Tu viens de paraître dans cette assemblée: eh bien, dans ce grand nombre de sénateurs, parmi lesquels tu as des parents, des amis, des proches, quel est celui de qui tu aies reçu un salut, un regard? Si tu es le premier qui ait essuyé un semblable affront, attends-tu que des voix s'élèvent contre toi, quand le silence seul, quand cet arrêt, le plus accablant de tous, t'a déjà condamné, lorsqu'à ton arrivée, les siéges sont restés vides autour de toi, lorsque les consulaires, au moment où tu t'es assis, ont aussitôt quitté la place qui pouvait les rapprocher de toi? Avec quel front, avec quelle contenance, peux-tu supporter tant d'humiliations? Si mes esclaves me redoutaient, comme tes concitoyens te redoutent, s'ils me voyaient du même œil dont tout le monde te voit ici, j'abandonnerais ma propre maison, et tu balances à abandonner ta patrie, à fuir dans quelque désert, à cacher dans quelque solitude cette vie coupable et réservée aux supplices! Je t'entends me répondre que tu es prêt à aller en exil si le sénat en prononce l'arrêt. Non, je ne le proposerai pas au sénat; mais je vais te mettre à portée de connaître ses dispositions à ton égard, de manière que tu n'en puisses douter. Catilina, sors de Rome, et puisque tu attends le mot d'exil, exile-toi de ta patrie. Eh quoi, Catilina, remarques-tu ce silence? et t'en faut-il davantage. Si j'en disais autant à Sextius, à

Marcellus, tout consul que je suis, je ne serais point en sûreté dans le sénat. Mais c'est à toi que je m'adresse, c'est à toi que j'ordonne l'exil, et quand le sénat me laisse parler ainsi, il m'approuve; quand il se tait, il prononce; son silence est un décret. »

Catilina essaya de répondre; mais les murmures des sénateurs étouffèrent sa voix et il sortit laissant pour adieux au sénat ces menaçantes paroles : « Puisqu'on me pousse à bout, j'éteindrai sous des débris l'incendie qu'on allume autour de moi! » On sait qu'il mourut les armes à la main, à la tête des rebelles. La mort de ses principaux complices eut moins d'éclat. Condamnés par le sénat, contre l'avis même du consul, ils furent exécutés dans la prison; lorsque Cicéron se montra à leurs partisans: *ils ont vécu*, dit-il, et ce seul mot les frappa tellement de terreur qu'ils se dispersèrent à l'instant. « Quand le soir fut venu, nous dit Plutarque, dans la vieille et bonne traduction d'Amyot, et qu'il se voulut retirer en sa maison, passant par la place, le peuple le reconvoya, non jà plus en silence sans mot dire, ainsi avec grandes clameurs à sa louange et battements de mains partout où il passait, en l'appelant sauveur et second fondateur de Rome. Et y avait à toutes les portes des maisons force flambeaux, torches et lumières, de sorte qu'il faisait clair comme de jour parmi les rues. »

Peu de jours après, Caton devant le peuple et Catulus dans le sénat demandèrent et obtinrent qu'un décret solennel donnât à Cicéron le nom de *père de la patrie*, titre glorieux que la flatterie attacha souvent à la dignité impériale, mais que Rome libre, nous dit Juvénal, ne décerna qu'à Cicéron.

Nous ne pouvons suivre le grand orateur romain dans toutes les circonstances de sa vie publique, ni dans toutes les affaires où son éloquence vint au secours de la justice ou de l'amitié. C'est là une étude qui ne peut être trop méditée et approfondie par les hommes qui suivent à la fois la carrière du barreau et celle de la politique. Ils ne pourront voir sans surprise et sans admiration le même orateur qui, comme consul, veillait au salut de l'État et le sauvait par son courage et sa fermeté, mettre en même temps au service de son ami Muréna accusé faussement de brigue et de corruption, cette éloquence qui foudroyait les grands criminels. Rien ne prouve mieux la chaleur de son âme et la flexibilité de son génie, que cette merveilleuse activité d'esprit qui suffisait à tous les devoirs de l'homme et du citoyen, de l'ami et du consul.

Nous venons de voir le sénat et le peuple proclamer d'une voix unanime Cicéron *père de la patrie;* nous venons d'entendre les acclamations de la foule qui l'accompagnent jusqu'à sa demeure; nous l'y avons laissé enivré de bonheur et de gloire. Pouvait-il croire qu'au moment où il écrivait l'histoire de son consulat en prose grecque et en vers latins, et lorsque la tribune aux harangues retentissait encore de ces paroles : *je jure que j'ai sauvé la République*, il suffirait d'un Clodius, d'un homme perdu de dettes et de débauches, pour forcer le père de la patrie à s'exiler de cette patrie, pour faire raser sa maison de campagne, vendre ses meubles à l'encan, élever sur le terrain de sa maison de ville un temple à la liberté, et livrer aux insultes de la populace de Rome sa femme et ses enfants. Accablé de tant de malheurs, Cicéron était près d'y succomber. Les lettres seules parvenaient à adoucir les souffrances de son âme plus forte contre le danger

que contre l'infortune. Banni de Rome depuis dix mois, il n'espérait plus y rentrer, lorsque par un de ces retours si communs dans les républiques, il se vit rappelé par un décret du peuple et le sénat vint en corps le recevoir aux portes de la ville, et le conduisit en triomphe jusqu'à sa demeure que la République fit rétablir à ses frais. Cicéron se laissa moins éblouir par ce retour de la faveur publique, qu'il ne s'était laissé abattre par l'ingratitude du peuple au moment de son exil. Il cessa de croire à la République et se rangea du parti de Pompée, qui du moins avait des vertus.

Nous voudrions n'avoir aucun blâme à jeter sur une vie si glorieuse à tant d'égards; mais comment taire qu'après la bataille de Pharsale qui mit le monde dans les mains de César, il eut la faiblesse, lui soldat de Pompée, lui vieux défenseur de la République, de composer un poëme en l'honneur du vainqueur de son ami, du destructeur des libertés romaines, en un mot de César. Heureusement ce poëme ne nous est point parvenu, et nous ne devons regretter cette perte ni pour la gloire du poëte, ni pour l'honneur du citoyen. S'il ne suivit pas l'exemple de Caton qui, en restant fidèle au vaincu, fit douter de la justice des dieux, Cicéron ne se fit pas du moins le bas adulateur du nouveau maître de Rome: il osa même écrire l'éloge de ce Caton qu'il n'avait pas eu le courage d'imiter, et son éloquence eut le bonheur de triompher de la colère de César et de faire tomber de ses mains l'arrêt de mort de Ligarius. Ce fut en se dévouant ainsi au salut de ses anciens amis, qu'il effaça en quelque sorte la tache qu'avait faite à sa gloire son empressement à reconnaître le droit du plus fort. Peut-être le génie d'un homme tel que César est une excuse pour Cicéron;

mais alors comment justifier la joie qu'il laissa paraître à l'assassinat de ce grand homme?

Combien nous aimions mieux le voir, plutôt que de courber la tête sous un nouveau maître, se retirer dans sa maison de campagne de Tusculum, et le rival de Platon par la philosophie, comme il l'était déjà de Démosthène par l'éloquence, écrire ces traités qui, selon nous, ne forment pas la moindre part de sa gloire littéraire. Ici, nous voyons le grand orateur nous apparaître sous un nouveau jour; c'est un philosophe, un moraliste, un sage, qui de sa retraite jette un regard tantôt triste, tantôt railleur, sur les misères et les folies humaines. Durant cinq années, tandis que le bruit des tempêtes publiques arrivait encore jusqu'à lui, l'homme d'État s'efforça d'oublier les soucis de la politique dans les charmes de la philosophie. Y parvint-il? on peut en douter, tant il est vrai que dans tous les temps quiconque a goûté des charmes du pouvoir en regrette même les tourments. On peut croire que Cicéron cherchait du moins les éléments d'un bonheur moins sujet aux caprices de la fortune. Dans les dissertations, en forme de dialogue, auxquelles il a donné le nom de *Tusculanes*, il fait dépendre le bonheur de cinq conditions: le mépris de la mort, la résignation dans le malheur, la fermeté dans les épreuves de la vie, l'habitude de vaincre ses passions, et la persuasion que la vertu ne doit chercher sa récompense qu'en elle-même. Les doctrines de l'Académie et du Portique n'avaient jamais eu un plus éloquent interprète. Cicéron croyait que l'âme était immortelle et la mémoire lui paraissait une merveilleuse faculté qui ne pouvait appartenir à la matière. A ceux qui niaient l'immortalité de l'âme, parce qu'ils ne comprenaient pas ce qu'elle pouvait être lors-

qu'elle est séparée du corps, il répondait : « Et comprenez-vous mieux ce qu'elle est, quand elle y est unie ? »

C'est dans le même sentiment qu'il écrivit son traité *Sur la Nature des dieux* : son but est de prouver l'existence d'une providence et de combattre par le raisonnement et par le ridicule, les philosophes qui refusaient de croire au pouvoir créateur d'un être suprême, ou qui croyaient à des divinités plus absurdes et plus vicieuses que les hommes même. Le traité sur les différents *Devoirs* de l'homme est la plus haute leçon de morale qu'ait reçue le genre humain, avant qu'il connût la morale divine de l'Évangile. Il parle de la vieillesse avec tant de charme qu'en le lisant, on se prend à désirer de vieillir pour connaître les douces consolations qu'il promet au déclin de la vie; quand il vante les douceurs de l'amitié, on reste convaincu qu'il ne savait pas moins les sentir que les peindre, et que l'ami d'Atticus comprenait moins que tout autre ce triste axiome d'un ancien philosophe. « Nous devrions aimer, comme si nous devions un jour haïr. »

C'est dans les lettres de Cicéron à Atticus, l'ami de toute sa vie, lettres qu'il écrivit pour la postérité, sans penser à elle, que l'on trouve le modèle le plus parfait du style épistolaire, et en même temps l'histoire la plus piquante, la plus attachante et la plus vraie des événements dont il fut témoin et souvent le principal acteur. Tour à tour noble et familier, simple et élégant, toujours naturel, quelquefois sublime, il déploie dans cette admirable correspondance toute la chaleur d'un ami, toute la tendresse d'un époux, toute l'indulgence d'un père, toute la bonté d'un maître. Ce qu'il écrivait, il y a près de deux mille ans, dans ces épanchements de la confiance et de l'amitié, a traversé les âges, sans avoir vieilli, comme

ces monuments de l'art antique, éternellement jeunes, éternellement beaux. Et pourquoi ce privilége? C'est que là tout est simple, naturel et vrai; c'est que le sublime s'y trouve comme par hasard et sans intention; c'est que l'âme de Cicéron y vit tout entière, avec ses joies, ses craintes, ses vertus, ses faiblesses; que nous l'y voyons tantôt précédé des faisceaux consulaires et foudroyant les conspirateurs, tantôt au sein du foyer domestique, occupé à répandre parmi les hommes la morale et la vérité, toujours éloquent même quand il s'égare, toujours spirituel même quand il raisonne, toujours bienveillant même quand il raille, enfin toujours Romain, même quand Rome le proscrit.

Il est facile sans doute de signaler dans sa carrière politique, comme on l'a fait souvent, des moments de faiblesse et d'oubli. Mais à la distance où nous sommes placés de lui, pouvons-nous bien nous rendre compte de toutes les raisons qui l'ont fait agir? Manquait-il donc de courage et de fermeté, le consul, homme nouveau comme on l'appelait, qui osait lutter contre des hommes tels que Sylla, César, Catilina, Clodius et Antoine? Il en est malheureusement du courage du citoyen, comme du courage du guerrier; et l'on sait ce mot si remarquable de l'un des plus braves capitaines des temps modernes : « *Je fus brave tel jour.* » Cicéron put tenir le même langage, et parmi les hommes d'État des temps modernes en est-il beaucoup qui osassent, pour crime de lâcheté politique, jeter la pierre à l'auteur des *Catilinaires* et des *Philippiques?*

Ces *Philippiques* se composent de quatorze harangues contre la tyrannie d'Antoine. Cicéron les avait nommées ainsi, en souvenir des discours de Démosthène contre

Philippe de Macédoine; Antoine ne lui paraissait pas moins dangereux pour les libertés de Rome, que Philippe n'avait paru à Démosthène redoutable pour l'indépendance de la Grèce. Cicéron était déjà vieux lorsqu'il entreprit de soutenir les colonnes chancelantes de la République; elles devaient l'écraser dans leur chute, il le prévoyait. Mais ce danger ne l'effraya point et il dit hautement au tout-puissant triumvir : « Dans ma jeunesse, j'ai défendu la République, je ne l'abandonnerai point dans ma vieillesse. J'ai bravé l'épée de Catilina, je ne tremblerai point devant la tienne! » La lutte entre ces deux hommes était trop inégale. Antoine demanda à ses collègues, Octave et Lépide, la tête de Cicéron : ils la lui abandonnèrent, en échange de celles de Paulus, frère de Lépide et de Lucius César, oncle d'Antoine, qu'il livra à ses collègues. Cet infâme marché conclu, et l'arrêt de mort signé, on chercha un bourreau pour l'exécuter. Il se trouva parmi les légionnaires un capitaine de mille hommes, qui devait à l'éloquence de Cicéron la vie et l'honneur. On le nommait Popilius Léna. C'est lui qui se présente pour gagner le prix du sang de son bienfaiteur, et il reçoit des triumvirs mission d'assassinat, lui soldat de la République, lui citoyen romain! Soutenu d'une bonne escorte, il se met à la poursuite de Cicéron que ses amis ont forcé de quitter Rome. Il le rejoint à Formie au moment où ses serviteurs, après l'avoir placé dans une litière, le transportaient vers la mer, par des chemins détournés. Dès qu'il entend les pas des hommes qui le poursuivent, Cicéron fait arrêter sa litière, donne à ses serviteurs qui se préparaient à le défendre, l'ordre de s'éloigner, et prenant sa barbe avec sa main gauche, comme il avait coutume quand il était ému, il regarde fièrement ses meur-

triers. Voyant qu'ils hésitent : « Vous semblez craindre, » leur dit-il, et il avance la tête hors de la litière pour recevoir le coup mortel qui ne se fit pas attendre. Popilius porta à Antoine les mains et la tête de Cicéron, et Antoine les fit, par dérision, attacher à cette tribune du haut de laquelle, suivant l'expression de Tite-Live, Cicéron avait fait entendre une éloquence que n'égala jamais aucune voix humaine.

Ainsi mourut Cicéron, à l'âge de soixante-trois ans. Ni Virgile, ni Horace n'ont parlé de lui, tant ils craignaient de déplaire à Auguste. Auguste cependant avait dit de lui : « C'était un savant homme qui aimait fort son pays. » Il eût été mieux de le sauver des fureurs d'Antoine, que de lui rendre cette justice tardive, quand il n'était plus.

Nous n'en dirons pas plus sur le caractère de Cicéron; et à ceux qui seraient tentés de lui reprocher ce besoin invincible qu'il éprouvait de parler à toute occasion des services qu'il avait rendus à l'État, nous répondrons que l'ingratitude des Romains l'y autorisait. Et d'ailleurs si le génie est à ce prix, est-ce donc l'acheter trop cher que de lui permettre cette conscience de sa force, ce sentiment de sa puissance, que la médiocrité envieuse se plaît tant à lui reprocher?

Si maintenant nous avions à louer nous-mêmes, comme il le mérite, le grand orateur romain, nous dirions, avec Tite-Live, que, pour louer dignement Cicéron, il faudrait un autre lui-même. Nous serions peut-être en droit, puisque tant d'autres l'ont fait, de tracer ici un parallèle entre Démosthène et Cicéron. Mais pourquoi essayer ce qui a été fait de main de maître par Fénelon?

« Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît

supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je ne fais; il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole, il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire, il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la République, ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voit que la patrie; il ne cherche point le beau; il le fait sans y penser, il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit et non à ses paroles. On le perd de vue, on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron que de la rapide simplicité de Démosthène. »

Opposerons-nous notre opinion personnelle aux justes observations d'un des écrivains modernes qui ont le plus de droit à juger les orateurs de l'antiquité? Non, assurément. Si nous en appelions à Cicéron lui-même, nous l'entendrions nous dire que l'éloquence de Démosthène est un fleuve d'or, et que de toutes ses harangues c'est la plus longue qu'il préfère. Mais Fénelon n'a comparé Cicéron et Démosthène que sous le rapport de l'éloquence, et ce n'est là qu'une part de la gloire de l'orateur romain. Nous devons ajouter que tandis que Cicéron tonnait contre Verrès et contre Catilina, contre Clodius, contre

Antoine; tandis qu'il sollicitait pour Ligarius la clémence de César et qu'il défendait en orateur et en poëte le poëte Archias; tandis que parvenu, par ses vertus et ses talents, aux premières dignités de Rome, il sauvait, par sa vigilance et son courage, la république des fureurs d'un traître, ce même Cicéron trouvait encore le temps de dévoiler tous les secrets de son art dans d'excellents livres sur la rhétorique, de discuter et d'approfondir les opinions des philosophes, de fixer les limites du bien et du mal, de discourir sur la nature des dieux et sur les lois, de fournir des consolations à la vieillesse et des conseils à l'amitié, enfin de tracer à tous les hommes leurs devoirs comme hommes et comme citoyens. C'est là une gloire que Cicéron ne partage point avec Démosthène. Si nous avons peine à cacher notre préférence pour Cicéron, malgré l'autorité si imposante de Fénelon, qu'on nous permette pour la justifier, de suppléer aux lumières qui nous manquent par celle du plus judicieux des critiques de l'antiquité, de Quintilien. Voici comment il s'exprime dans son résumé sur les orateurs latins :

« C'est surtout dans l'éloquence que Rome peut se vanter d'avoir égalé la Grèce. En effet, à tout ce que la Grèce a de plus grand, j'oppose hardiment Cicéron. Je n'ignore pas quel combat j'aurai à soutenir contre les partisans de Démosthène; mais mon dessein n'est pas d'entreprendre ici ce parallèle inutile à mon but, puisque moi-même je cite partout Démosthène comme un des premiers auteurs qu'il faut lire ou plutôt qu'il faut savoir par cœur. Je ferai seulement observer que la plupart des qualités de l'orateur sont au même degré dans tous les deux, la sagesse, la méthode, l'ordre des divisions, l'art

des préparations, les dispositions des preuves, enfin tout ce qui tient à ce qu'on appelle l'invention. Dans l'élocution, il y a quelque différence. L'un serre de plus près son adversaire, l'autre prend plus de champ pour combattre. L'un se sert toujours de la pointe de ses armes, l'autre en fait souvent sentir aussi le poids. On ne peut rien ôter à l'un, rien ajouter à l'autre. Il y a plus de travail dans Démosthène, plus de naturel dans Cicéron. Celui-ci l'emporte évidemment pour la plaisanterie et le pathétique, deux puissants ressorts de l'art oratoire. Peut-être dira-t-on que les mœurs et les lois d'Athènes ne permettaient pas à l'orateur grec les belles péroraisons du nôtre; mais aussi la langue attique lui donnait des avantages et des beautés que la nôtre n'a pas. Nous avons des lettres de tous les deux, il n'y a nulle comparaison à en faire. D'un autre côté, Démosthène a un grand avantage, c'est qu'il est venu le premier, et qu'il a contribué en grande partie à faire Cicéron ce qu'il est. Il s'était attaché à imiter les Grecs, et nous a présenté, ce me semble, en lui seul, la force de Démosthène, l'abondance de Platon, et la douceur d'Isocrate. Mais ce n'est pas l'étude qu'il en a pu faire, qui lui a donné ce qu'il y a dans chacun d'eux. Il l'a tiré de lui-même, et de cet heureux génie, né pour réunir toutes les qualités. On dirait qu'il a été formé par une destination particulière de la Providence qui voulait faire voir aux hommes jusqu'où l'éloquence pouvait aller. En effet, qui sait mieux développer la vérité? Qui sait émouvoir plus puissamment les passions? Quel écrivain eut jamais autant de charmes? Ce qu'il arrache de force, il semble l'obtenir de plein gré, et quand il vous entraîne avec violence, vous croyez le suivre volontairement. Il y a dans tout ce qu'il dit, une

telle autorité de raison, que l'on a honte de n'être pas de son avis. Ce n'est point un avocat qui s'emporte, c'est un témoin qui dépose, un juge qui prononce; et cependant tous ces différents mérites dont chacun contenait un long travail à tout autre que lui, semblent ne lui avoir rien coûté; et dans la perfection de son style, il conserve toute la grâce de la plus heureuse facilité. C'est donc à juste titre que parmi ses contemporains, il a passé pour le dominateur du barreau, et que dans la postérité, son nom est devenu celui de l'éloquence. Ayons-le donc toujours devant les yeux, comme le modèle que l'on doit se proposer; et que celui-là soit sûr d'avoir profité beaucoup, qui aimera beaucoup Cicéron. »

QUATRIÈME LEÇON

LES HISTORIENS LATINS

JULES CÉSAR. — SALLUSTE.

Avant de nous livrer à l'étude des historiens romains, n'est-il pas utile de rechercher quelles doivent être les principales qualités d'un historien? Dans la poésie et même dans l'éloquence, l'imagination joue le premier rôle: l'observation rigoureuse des règles posées d'avance par les rhéteurs n'y semble pas d'une absolue nécessité. Dès qu'un poëte nous plaît et nous émeut, dès qu'un orateur nous touche et nous entraîne, peu nous importe de savoir si c'est en vertu des règles d'Aristote ou des préceptes de Quintilien, ces deux grands législateurs de la poésie et de l'éloquence antiques. Mais il est des devoirs plus impérieux imposés à l'historien; ce sont ces devoirs qu'il faut connaître, afin de juger s'ils ont été remplis. L'histoire est une science, et toute science a des règles fixes, qu'on ne peut violer sans détruire la science même.

Quelle magistrature est plus haute que celle de l'historien? Il a pour clients les rois et les peuples, pour faits

les révolutions des empires, pour lois la morale et la vérité, pour auditoire les siècles! Et dans ce grand procès que trouve-t-il pour éclairer sa justice? Les erreurs de la tradition et les mensonges de l'esprit de parti. C'est bien lui qui, selon l'expression d'Horace, marche sur des charbons ardents recouverts d'une cendre trompeuse. Que lui demanderons-nous d'abord? La conscience. La conscience de l'historien est l'interprète du magistrat. Comment serait-il juste, sans la volonté de l'être? Et cette conscience, qui peut la donner? La droiture du cœur et la sagacité de l'esprit. C'est peu pour lui d'aimer la vertu et de haïr le vice, de fuir l'erreur et de chercher la vérité; il faut encore qu'il sache les reconnaître sous le masque qui les couvre à ses yeux, et si son discernement ne vient en aide à sa bonne foi, il juge sur les apparences, le plus trompeur des témoignages. La vérité une fois dévoilée à l'historien, qu'importe s'il n'a pas le courage de la dire? Et ce courage, ce n'est pas seulement contre les autres qu'il doit l'avoir, c'est encore contre lui-même. S'il a l'énergie nécessaire pour lutter contre les passions de son siècle et de son pays, aura-t-il la force de combattre ses propres passions? saura-t-il se dépouiller de toute opinion systématique pour juger avec la même impartialité les républiques et les monarchies, les peuples et les rois? l'impartialité est le plus impérieux des devoirs de l'historien; et peut-être le plus difficile à remplir. Est-il parvenu à découvrir la vérité sur les hommes et les événements; est-il résolu à la montrer telle qu'il l'a vue? sa tâche n'est encore qu'à demi faite. Cette conviction loyale et sincère qui est en lui, il faut qu'il la fasse partager à ses lecteurs. On ne le croit pas sur parole; il doit prouver la vérité qu'il veut établir; démontrer l'erreur qu'il veut

détruire. C'est alors que toutes les qualités de l'écrivain lui deviennent nécessaires, et, la première de ces qualités, c'est la clarté. Il doit faire en sorte, non pas seulement qu'il nous soit possible de le comprendre, mais encore qu'il soit impossible que nous ne le comprenions pas. Élégant et rapide quand il raconte, poétique et coloré quand il décrit, lumineux et serré quand il discute, éloquent et profond quand il moralise, l'historien doit avoir tous les styles à ses ordres, et se montrer tour à tour narrateur, logicien, critique, orateur, philosophe et poëte.

Les historiens se divisent en deux classes distinctes : les uns, se plaçant sous la bannière de l'impartialité, se bornent à raconter les faits et laissent au lecteur le soin de les juger comme il l'entend. Les autres, rangés sous l'étendard de la morale, se font les juges des hommes et des événements, et semblent vouloir imposer au lecteur leurs opinions et leurs jugements. Ces deux systèmes suivis rigoureusement à l'exclusion l'un de l'autre, nous semblent également contraires au véritable but de l'histoire, qui est l'enseignement des peuples, et de ceux qui les gouvernent. Les faits de l'histoire ne peuvent suffire pour éclairer les hommes, les arrêts de l'histoire n'ont point assez d'autorité pour les convaincre. Que faire donc? Demander aux faits eux-mêmes les enseignements de la morale. Pourquoi n'exigerait-on pas de l'historien, d'être à la fois narrateur exact et moraliste sévère? Ces deux qualités ne peuvent-elles se trouver réunies dans le même homme? Qui peut douter que l'historien qui y parviendrait ne remportât la palme de l'histoire? Nous verrons que ceux qui en ont le plus approché ont suivi la route que nous indiquons.

La république romaine durait depuis six cents ans et

elle n'avait pas encore d'historien. Elle ne méritait pas d'en avoir pendant les quatre premiers siècles de son existence toujours précaire et incertaine. L'État romain n'avait pas alors plus de dix lieues en largeur et en longueur, et ses chefs étaient plutôt des capitaines de bandits que de véritables rois d'une nation puissante. Ce ne fut que l'an de Rome 360, que Veïes fut prise après une espèce de siége ou de blocus qui avait duré dix années, comme celui de Troie, et aucun Homère n'avait eu l'idée de chanter cette conquête. Veïes, aujourd'hui Civita-Vecchia, n'est qu'à six lieues de Rome. La puissance romaine ne s'étendait pas au delà. Les faits, dont se composait alors son histoire, transmis et altérés par la tradition, n'acquéraient quelque importance que par le merveilleux dont on les entourait en les racontant. L'allaitement de Romulus par une louve, l'enlèvement des Sabines, le combat des Horaces et des Curiaces, l'aventure de Lucrèce, le dévouement de Curtius ont tellement grandi sous la plume des historiens et des poëtes, qu'il nous semble aujourd'hui que ces premiers Romains étaient des hommes d'une nature supérieure à celle des autres peuples. Ils ont tant exalté la vertu de Rome républicaine qu'on a fini par y croire, sans plus d'examen, comme si la vertu consistait dans le pillage des nations. Puis ils ont flétri la corruption de Rome impériale, comme si le vice ne consistait qu'à jouir des richesses qu'on a volées. La morale ne condamne pas moins la dépravation des Romains de la république que les excès des Romains de l'empire. Un peuple qui durant six siècles ne connut que les superstitions les plus grossières pour toute religion; qui dans les sciences et dans les arts se fit honneur de son ignorance comme d'une gloire, qui

foulant aux pieds les droits de l'humanité, s'abreuvait dans ses jeux du sang des peuples qu'il avait vaincus ; qui, étouffant dans son cœur tous les sentiments de la nature, n'obéissait qu'à une politique farouche érigée en vertu patriotique, un tel peuple serait resté en exécration aux autres peuples, sans les brillantes couleurs dont les historiens sont venus parer et ennoblir l'injustice de ses victoires et les cruautés de sa domination. Le seul art des Romains fut la guerre, durant six siècles, et si les sciences, les lettres et les arts n'eussent légitimé leur conquête du monde, quel historien eût osé se faire l'apologiste de leur sanguinaire usurpation ?

Ce ne fut que l'an 654 de Rome (100 ans avant l'ère chrétienne), lorsque la république romaine était déjà depuis longtemps la terreur des nations, que naquit le premier de ses historiens qui fut en même temps le plus grand de ses capitaines, Caïus Julius César. Il appartenait à l'illustre famille Julia, qui faisait remonter son origine à Énée et à Vénus. Témoin, dans son enfance de la lutte sanglante entre Sylla et Marius dont il était le neveu, il comprit qu'à une époque d'anarchie la carrière de l'ambition était ouverte au génie, et que le plus hardi devait être le plus heureux. Deux grands partis divisaient alors la république romaine, les sénateurs ayant pour chef Pompée, et le peuple qui en attendait un. César s'offrit et fut accepté. Il était brave et éloquent, adroit et audacieux. C'est au peuple qu'il demanda la puissance dont il devait se servir pour le dominer, et le peuple la lui donna sans crainte ; car César se parait des vices et des vertus qu'il savait plaire à la multitude. Il fut à lui seul l'âme, la tête et le bras de sa conspiration ; il ne se fia qu'à lui-même, et la seule fois

où ses amis purent entrevoir à quel ambitieux la république avait affaire, ce fut le jour où traversant un petit village des Alpes, il leur dit : « J'aimerais mieux être le premier dans ce village que le second dans Rome. » Tout César était dans cette parole. Mais pour être le premier dans Rome, par la puissance, il fallait en être le premier par la gloire, et ce fut dans les Gaules qu'il vint forger les chaînes de Rome.

Cette tâche fut plus rude qu'il ne l'avait espéré. Il fallut à César dix années de combats, de trahisons et de perfidies pour soumettre les Gaules à la domination romaine. Peut-être même n'aurait-il jamais eu cette gloire, si les Gaules eussent formé alors une seule et même nation, conduite par un seul chef, et animée d'un même esprit d'indépendance. César eut à conquérir huit cents villes et trois cents peuples ; il en triompha successivement. Leur division les lui livra, leur union les eût sauvés. C'est encore aujourd'hui la plus grande gloire de César, que la conquête des Gaules. Il y ajouta celle d'en être lui-même l'historien, et s'il eût borné là son ambition, il ne serait pas tombé sans honneur au pied de la statue de Pompée sous le poignard parricide de Brutus. Mais laissons le dictateur pour nous occuper de l'historien.

Les *Commentaires* de César sur la guerre des Gaules et les guerres civiles qui la suivirent ont pour nous un intérêt tout particulier : c'est en quelque sorte un monument national pour la France. César nous fait connaître ce qu'étaient ces vieux Gaulois dont nous descendons en partie. Il nous révèle leurs mœurs, leurs lois, leur caractère, leur religion, dont les souvenirs auraient peut-être péri avec eux. Il nous montre leur courage dans le combat, leur fermeté dans la mort. On aime à entendre

un vainqueur rendre aux vaincus un si noble témoignage. Généreux et clément par nature, César ne fut injuste et cruel que par nécessité, et si trois millions de Gaulois restèrent sur les champs de bataille ou furent emmenés captifs à Rome, c'est que la résistance fut énergique et non que la victoire fut impitoyable.

Ce n'est point, dans les *Commentaires*, un historien qui raconte ce que les traditions lui ont appris; c'est un témoin qui nous dit : j'ai vu; c'est un acteur qui nous dit : j'ai fait. Et les détails sont tellement précis, tellement positifs, qu'il semble impossible d'élever le moindre doute sur la véracité du narrateur. Il parle de lui-même, comme il parlerait d'un étranger, avec la même franchise, avec la même bonne foi ; il se garde bien de se prodiguer des louanges inutiles ; il laisse aux événements le soin de faire l'éloge de son courage ou de son génie. S'agit-il de former un campement, d'assiéger une ville, de franchir un fleuve, il nous apprend tout l'art de la guerre, toute la science des batailles par le récit de ce qu'il a fait; il nous semble le voir tracer une de ces enceintes qui gardent encore son nom, disposer ces machines qui renversaient les tours et les murailles, et diriger les travaux de ce pont qui, en dix jours, réunit les deux rives du Rhin, la Gaule et la Germanie. Il n'a été donné à aucun grand capitaine de combattre et d'écrire comme César. Il est à la fois Xénophon et Alexandre. Loin d'avoir recours à la pompe des narrations, à l'éclat des pensées, à la variété des images et à la magie du style pour grandir sa gloire, c'est à l'exactitude, à la simplicité, à la clarté de ses récits qu'il doit tout l'intérêt qui s'attache à ses *Commentaires*. Aucun écrivain n'a plus que César ce qu'on nomme la propriété des mots. Jamais avec lui d'interpré-

tation douteuse. Jamais il ne s'égare dans des phrases obscures où ne se perd dans des locutions embarrassées ; sa pensée est toujours aussi nette et positive que son expression est claire et correcte ; il va droit au but : deux mots de lui suffisent pour le peindre comme héros et comme historien. « Cesse de craindre, dit-il au pêcheur qui le conduisait dans sa barque à travers une mer orageuse : tu portes César et sa fortune ! » Voilà le héros ! « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! écrivait-il après la défaite du roi de Pont. » Voilà l'historien ! Cicéron qui aimait trop la liberté de son pays pour ne pas haïr le grand capitaine qui voulait la détruire, Cicéron qui appelait César le plus scélérat des hommes, quand il jugeait le dictateur, a rendu hommage à l'historien. S'il ne voit dans les *Commentaires* que des matériaux pour l'histoire, il se hâte d'ajouter : « Peut-être quelques sots écrivains croiront pouvoir broder ce canevas, mais les gens de goût se garderont bien d'y toucher. » Les *Commentaires* de César sont à nos yeux le modèle le plus parfait de la forme et du style qui conviennent aux mémoires historiques ; et ce n'est pas leur moindre gloire d'avoir été traduits par Henri IV et médités par Napoléon.

Si César n'est qu'un habile annaliste, parce qu'il manque de profondeur dans les pensées et d'élévation dans le style, on ne peut faire le même reproche à Salluste que Quintilien place au premier rang des historiens romains. Crispus Sallustius était né au pays des Sabins, 80 ans avant l'ère chrétienne. Élevé à Rome, il ne se fit d'abord remarquer que par la conduite la plus dissolue, à l'exemple de tant d'autres grands personnages qui n'en étaient pas moins en crédit auprès du peuple romain. Il est rare que, dans les républiques, la vertu soit un titre à la faveur

populaire. A Athènes, Aristide était banni et Socrate buvait la ciguë; à Rome, Caton se déchirait les entrailles et Cicéron livrait sa tête aux assassins, sans que le peuple songeât à les défendre et à les venger. Salluste, au contraire, à qui le déréglement de ses mœurs avait mérité la honte d'être fouetté de la main des licteurs, obtint, bientôt après, du peuple témoin de son humiliation, les charges de questeur et de tribun. Il n'en devint alors que plus audacieux à étaler les scandales de sa vie, et le sénat le chassa de son sein, comme infâme, sur la demande des censeurs. Dépouillé de son rang de sénateur et tombé dans le mépris des gens de bien, Salluste, à défaut de vertu, eut recours à son génie pour se relever de sa honte, et il y parvint. Son précepteur, le grammairien Prætextatus, ayant remarqué son penchant pour les études historiques, lui traça un sommaire de l'histoire romaine, en l'engageant à choisir, pour la traiter, l'époque qui lui conviendrait le mieux. Salluste n'hésita point : il choisit la conspiration de Catilina. Catilina n'avait-il pas, comme lui, encouru la réprobation des bons citoyens, et, comme lui, mérité d'être chassé du sénat! C'en était assez pour que Salluste cherchât à grandir, dans l'histoire, le personnage qui avait avec lui quelques traits de ressemblance. Mais le devoir de l'historien est-il seulement de ne rien dire qui soit faux? Ne doit-il pas encore ne rien taire de ce qui est vrai? Cacher la vérité, c'est mentir à l'histoire ; et il est difficile d'avoir foi dans la conscience d'un historien qui, en racontant la conspiration de Catilina, ne trouve rien à dire à la gloire de Cicéron. C'est à peine si, dans le récit de cette conspiration, il est fait mention du consul qui la découvrit, qui la déjoua, qui en triompha, qui la punit. Dans cette histoire, où les détails abon-

dent, tous les honneurs, toutes les récompenses que la reconnaissance de Rome décerna à Cicéron, pour son courage, pour sa vigilance, pour sa fermeté, sont comme s'ils n'étaient pas. Si Salluste eût été le seul historien de cette époque, on pourrait croire que l'ingratitude des Romains envers Cicéron a commencé le jour même où il eut la gloire de sauver Rome du pillage et de l'incendie. Pourquoi donc ces perfides réticences? Pourquoi ce silence menteur? Il est pénible de le dire : c'est que Térentia, l'épouse répudiée de Cicéron, était devenue la femme de Salluste, et, pour lui complaire non moins que pour satisfaire son inimitié personnelle, l'historien étouffa la voix de sa conscience et de la vérité. Mais cette coupable injustice à été moins nuisible à Cicéron qu'à Salluste : elle a fait mettre en doute sa véracité comme historien, et justifie le soin qu'a mis Cicéron de se rendre lui-même la justice qui lui était refusée par ses ennemis.

Si l'on peut reprocher à Salluste d'avoir écrit la conspiration de Catilina en haine de Cicéron et du sénat, on ne peut lui supposer, dans l'histoire de la guerre de Jugurtha, d'autre intention que d'élever un monument historique digne de son talent. Ce fut à son retour du gouvernement de Numidie, et lorsque la protection de César eut empêché qu'on ne lui demandât compte de ses dilapidations dans cette province, qu'il entreprit d'écrire cette guerre dont il avait recueilli, sur les lieux mêmes, tous les documents nécessaires à son travail. Retiré dans ce palais somptueux et ces magnifiques jardins qui attestaient ses immenses richesses, Salluste essaya d'effacer le souvenir de ses propres concussions en flétrissant celles des principaux chefs de l'État. Il déclama en Caton contre l'insatiable avidité des gouverneurs de provinces, après

s'être conduit en Verrès dans son gouvernement de Numidie ; il peignit, sous les plus odieuses couleurs, la corruption de son siècle, comme s'il n'en eût pas été l'un des hommes les plus corrompus; il exaltait la vertu dans les termes du plus ardent enthousiasme, au sortir de ces orgies où il s'était montré l'esclave de tous les vices. Peut-on croire que, dans sa conscience, il ne se fît pas justice à lui-même comme il la faisait aux autres, et que son hypocrite probité se trouvât à l'aise au milieu du luxe accusateur de ses jardins et de son palais? Non, sans doute; mais l'ennemi de Cicéron et le protégé de César se flattait de couvrir la honte de sa vie par la gloire de ses ouvrages : il comptait sur son génie pour le rétablir dans l'estime des siècles; la postérité a été juste envers Salluste : elle a condamné l'homme et admiré l'historien. Occupons-nous de ce dernier.

La conspiration de Catilina et la guerre de Jugurtha, sont les deux seuls écrits historiques de Salluste qui nous soient parvenus. Le premier a plus d'intérêt par le sujet, le second lui est supérieur par le talent. Là, Rome entière est menacée dans son existence même par l'un de ses plus audacieux citoyens; ici, c'est un petit roi numide qui tente de s'affranchir du joug des Romains; là, Rome est le théâtre des événements; ici, c'est une province éloignée ; là, c'est le peuple romain qui est en guerre avec lui-même; ici, quelques légions seulement combattent dans un coin de l'Afrique; là, c'est un fils rebelle armé contre sa patrie, de torches et de poignards; ici, c'est un prince étranger qui ne met en péril qu'une armée romaine. Mais quels sont les généraux de cette armée? C'est Marius, c'est Sylla, ces deux terribles rivaux de gloire et de crimes. Tout leur génie suffit à peine pour

triompher de ce Jugurtha, qui formé sous Scipion à l'art de la guerre, a appris des Romains à les vaincre, qui, perfide autant que brave, a jeté de l'or aux puissants de Rome, afin d'avoir le droit, en succombant, de mépriser ses vainqueurs. Il succombe enfin; mais la trahison seule le livre enchaîné aux Romains, qui semblent moins grands dans leur triomphe que le vaincu dans sa défaite. Quelle puissance que le génie d'un grand historien! C'est lui seul, en quelque sorte, qui fait les héros, ou du moins qui les grandit à sa taille. Combien d'hommes, véritablement grands par leur vertu, par leur génie, sont tombés dans l'oubli, parce qu'il leur a manqué un historien pour les entourer d'une auréole de gloire! Combien aussi, sans doute, d'hommes médiocres par eux-mêmes ont dû toute leur renommée à l'écrivain qui, de sa main puissante, les a élevés sur le pavois de l'histoire!

Salluste était digne de peindre les événements et les hommes de son temps. Toujours maître de son pinceau, il décrit les lieux, raconte les faits, trace les caractères avec une supériorité qui ne l'abandonne jamais. Tantôt il pénètre dans les profondeurs du cœur humain, pour y découvrir le mobile secret des actions des hommes, et rien n'échappe à sa sagacité; tantôt il s'élève, dans l'appréciation des événements, aux plus hautes considérations de la politique, et le lecteur qui le suit s'étonne de la merveilleuse lumière qu'il répand sur les mystères de la destinée des nations. Thucydide, qu'il avait pris pour modèle, lui est inférieur en force et en énergie. On peut retrancher, dans l'historien grec, des phrases entières, sans que le mérite de la diction en soit altéré, sans que la pensée de l'écrivain en paraisse moins complète. Qu'on ôte un mot à Salluste, et le sens est détruit. Toujours égale-

ment concis, nerveux et clair, son style est moins heurté, moins rude et surtout plus élégant que celui de Thucydide. Ce qu'il décrit, on le voit; ce qu'il raconte, on le sait; ce qu'il dit, on l'entend. Ses harangues, qu'on trouve trop longues, sont des modèles d'éloquence, et elles sont tellement dans le caractère et dans la situation des personnages qui les prononcent, qu'il semble que l'historien n'a fait que les recueillir. Telle est surtout la fameuse harangue de Marius au peuple romain, après sa nomination au consulat. Elle est citée dans tous les cours de littérature; mais, comme il est probable qu'elle est l'ouvrage de Marius lui-même, nous choisirons, de cet historien, deux fragments qui n'appartiennent qu'à lui et qui le font connaître sous d'autres rapports. Voici, par exemple, comment il juge le génie et le caractère de César et de Caton :

« Il y avait peu de différence entre eux pour la naissance, l'âge et l'éloquence: leur grandeur d'âme et leur gloire étaient égales, mais opposées. César devait sa réputation de grandeur à ses bienfaits, à sa munificence; Caton devait la sienne à l'intégrité de sa vie. Le premier se fit remarquer par une clémence généreuse, le second se fit respecter par une dignité sévère. La gloire de César était de donner, de soulager, de pardonner: celle de Caton de n accorder rien. L'un était le refuge des malheureux; l'autre le fléau des méchants. On louait le caractère facile du premier et la fermeté inébranlable du second. Enfin César s'était fait une règle d'être laborieux, vigilant, de se dévouer aux intérêts de ses amis, de négliger les siens, de ne rien refuser de ce qu'il jugeait digne d'être donné par lui, et de ne désirer pour lui-même qu'un grand pou-

voir à exercer, une armée à commander, une guerre nouvelle à conduire, afin d'y faire briller son génie. Caton au contraire, faisait son étude de paraître modeste, probe et surtout sévère. Il ne luttait point de richesses avec le riche, ni d'intrigues avec les intrigants, mais de valeur avec le plus brave, de modération avec le plus modeste, de probité avec le plus honnête : il aimait mieux être vertueux que de le paraître ; c'est ainsi que moins il cherchait la gloire plus il l'obtenait. »

Il est difficile de faire mieux sentir le contraste de ces deux grands hommes, et lorsqu'on voit l'un tomber par un assassinat, l'autre périr par un suicide, on s'afflige de penser que ni la gloire, ni la vertu ne peuvent garantir du malheur et du crime.

Peu d'historiens ont mieux décrit que Salluste les agitations d'un combat et les alternatives de la victoire : on croit voir marcher les légions romaines de Marius et voltiger les cavaliers numides de Jugurtha ; on est présent à toutes les batailles, à tous les siéges. Ne nous semble-t-il pas assister à la prise de la forteresse du roi numide, quand nous lisons ce récit :

« Non loin du fleuve Meluchа, qui sépare les royaumes de Jugurtha et de Bocchus, un énorme rocher, isolé au milieu d'une plaine, s'élevait à une hauteur immense, couronné par un château de médiocre grandeur où l'on n'arrivait que par un sentier fort étroit. Tout le reste était aussi escarpé que si on l'eût taillé de main d'homme. Les trésors du roi étaient renfermés dans cette forteresse ; aussi Marius en poussa l'attaque avec vigueur. Mais ici le hasard le servit mieux que la prudence, le

château était suffisamment pourvu d'armes et de soldats, il avait des grains en abondance et une source d'eau vive, et il était inattaquable à l'aide des terrasses, des tours et des autres machines de guerre. Le seul chemin qui pût y conduire était très-étroit et bordé de précipices des deux côtés, on ne pouvait dresser les mantelets qu'avec un extrême péril et sans espoir de succès, car dès qu'on les approchait des murailles, ils étaient aussitôt détruits par les pierres et le feu: la pente rapide du terrain ne permettait pas aux soldats de se tenir en avant des travaux, ni de se garantir dans leurs opérations par les mantelets; les plus braves se faisaient tuer ou blesser, les autres perdaient courage.

« Marius, après tant de travaux inutiles et de jours perdus, se demandait avec inquiétude s'il devait renoncer à une entreprise jusqu'alors sans résultats, ou en attendre le succès de la fortune qui l'avait servi tant de fois; il avait déjà passé des nuits et des jours à flotter entre ces deux partis, lorsque le hasard voulut qu'un Ligurien, simple soldat des cohortes auxiliaires, sorti du camp pour chercher de l'eau, aperçût du côté de la citadelle opposé à l'attaque, des colimaçons qui grimpaient le long des rochers. Il en prend un, puis deux, puis un plus grand nombre, et dans son ardeur pour en trouver encore, il gravit peu à peu jusqu'au sommet de la montagne. Là, se voyant seul, il céda à la curiosité naturelle à l'homme de voir du nouveau, et comme en cet endroit un grand chêne avait poussé entre les fentes du rocher, et selon la loi naturelle, après s'être courbé en avant, s'était redressé en hauteur, le Ligurien, s'appuyant tantôt sur les branches de l'arbre, tantôt sur les saillies du rocher, parvint à l'esplanade du château, pendant que les Numides com-

battaient du côté opposé. Après avoir examiné avec soin tout ce qui pouvait servir son dessein, il descendit par le même chemin, non pas au hasard comme il était monté, mais en étudiant le terrain et en observant tout attentivement. Il va trouver aussitôt Marius et lui raconte ce qu'il a fait; il l'engage à tenter une attaque du côté où il a gravi le rocher, offrant de servir de guide et de s'exposer le premier au péril. Marius envoie vérifier le rapport du soldat; chacun, selon son caractère, juge que l'escalade est ou n'est pas praticable; mais Marius s'anime à l'espoir du succès. Parmi les trompettes de l'armée, il choisit cinq hommes des plus agiles, et leur adjoint quatre centurions pour les soutenir. Tous doivent obéir au Ligurien et l'expédition est fixée au lendemain.

« A l'heure dite, toutes les dispositions étant prises, on se met en marche. Les centurions, d'après les instructions de leur guide, ont changé d'armures et de costumes; leur tête est découverte pour mieux voir et leurs pieds tout nus pour mieux grimper sur les rochers, ils portent sur le dos leurs glaives et des boucliers de cuir, à la façon des Numides, afin que le poids en soit plus léger et le choc moins bruyant. Le Ligurien marche devant sur les rochers; il attache aux vieilles racines qu'il rencontre des cordes qui aident ses compagnons à monter; quelquefois il tend la main à ceux qu'effraye un chemin si nouveau pour eux; quand la montée devient trop rude, il les fait passer devant lui l'un après l'autre, sans leurs armes qu'il leur porte ensuite; il tente le premier les passages qui paraissent dangereux, montant et descendant plusieurs fois, puis se jetant de côté pour leur faire place, il les encourage et les excite à passer. Enfin après de longues et nombreuses fatigues, ils arrivent à l'esplanade du château,

entièrement déserte de ce côté, les Numides étant tous, comme les jours précédents, occupés du côté opposé à combattre l'ennemi.... Tandis que Romains et Numides, également acharnés, sont aux prises et combattent avec fureur les uns pour la gloire, les autres pour leur salut, le son des trompettes et des clairons se fait entendre derrière eux; les femmes et les enfants, qui s'étaient approchés pour voir le combat, s'enfuient les premiers; leur exemple entraîne ceux qui sont sur le rempart, et bientôt, armés ou non, tous prennent la fuite. A cette vue, les Romains redoublent d'ardeur; ils se précipitent; ils blessent, ils tuent, et avides de gloire, ils passent sur les morts pour escalader les murailles, et pas un seul ne s'arrête pour piller. Aussi le hasard servit si heureusement la témérité de Marius que dans une faute même il trouva la gloire. »

Vous avez dû remarquer combien ce récit est à la fois rapide et pittoresque, et cependant la traduction est loin de reproduire la rapidité et la précision du texte latin. Salluste a un tel besoin de rendre sa pensée concise et son expression énergique, qu'il ne se fait souvent aucun scrupule d'inventer des mots nouveaux, lorsque les anciens ne lui suffisent pas : on voit toujours qu'il se travaille à rendre sa phrase aussi courte que possible, au risque même d'en altérer la clarté; et cependant cet amour de la brièveté dans le style ne l'a pas empêché de se complaire, avant d'aborder son sujet, dans de longues introductions qui ne semblent pas avoir un rapport assez direct avec le but qu'il se propose pour qu'on en sente l'utilité. Il peut arriver quelquefois que le lecteur, effrayé de la longueur de ses dissertations morales, aban-

donne le philosophe au moment où se montre l'historien et perde ainsi le plaisir qui l'attendait plus loin, semblable au voyageur qui n'a pas le courage de franchir une colline escarpée pour arriver dans un riant vallon. Si les critiques, qui blâment la longueur des introductions de Salluste, les comparaient aux préfaces qu'on est aujourd'hui dans l'usage de placer en tête de tous les livres, ils reconnaîtraient que son seul tort est de n'avoir pas séparé l'introduction à l'histoire de l'histoire même. Ils n'auraient eu alors que des éloges à donner à l'élévation de pensées et à la dignité de style qu'un lecteur plus patient et plus attentif se plaît à y admirer.

Salluste passa les neuf dernières années de sa vie dans sa riante maison de campagne de Tivoli, que César avait fait bâtir, partageant son temps entre le travail et les plaisirs, toujours admiré pour ses écrits, toujours décrié pour ses mœurs. Il mourut à l'âge de cinquante ans, l'an de Rome 718.

CINQUIÈME LEÇON

SIÈCLE D'AUGUSTE

VIRGILE

Les Romains pouvaient se consoler de la mort prématurée de Lucrèce. Le jour même où le chantre de la nature échangeait la vie pour l'éternité, un jeune homme, âgé de seize ans, recevait à Milan la robe virile et prenait place sur les bancs où la jeunesse romaine venait étudier la philosophie. Il n'appartenait point à une famille patricienne. Né l'an de Rome 684 (70 ans avant l'ère chrétienne) dans le petit village d'Andes, voisin de Capoue, il devait le jour à d'honnêtes cultivateurs, qui ayant reconnu en lui des goûts moins vulgaires que ceux des bergers, compagnons de son enfance, l'avaient envoyé à Crémone d'abord, puis à Milan, pour y étudier les sciences et les lettres, alors en honneur dans toute l'Italie. On le nommait Publius Virgilius Maro, nom obscur comme la plupart de ceux qu'ont portés les hommes de génie. De Milan, il se rendit à Naples où l'éloquence et la poésie tenaient alors leurs plus célèbres écoles, rivales de celles

d'Athènes et d'Alexandrie. Là le jeune Virgile s'abreuva aux sources grecques, et se nourrit de la lecture des poëtes et des philosophes qui avaient élevé si haut la gloire de la Grèce. La grande révolution qui venait de s'accomplir dans les destinées de Rome par le triomphe du jeune Octave sur Brutus et Cassius, dans les plaines de Philippes, arracha Virgile à ses paisibles études. Le modeste patrimoine de ses pères se trouva compris dans les terres distribuées en récompense aux vainqueurs, et il partit pour Rome afin d'en réclamer la restitution. Présenté à Mécène par Pollion et à Auguste par Mécène, il obtint la faveur de l'empereur et l'amitié du ministre. Rentré dans ses biens, il sentit le besoin de chanter le bonheur de la vie pastorale, qui lui était rendu, et la reconnaissance fut la première muse du poëte. Il composa dix églogues à l'imitation des idylles de Théocrite, et plusieurs d'entre elles renferment des louanges aussi délicates qu'ingénieuses pour le jeune Octave. Ces églogues, qu'on nomme les *Bucoliques*, présentent-elles une peinture fidèle des mœurs, des goûts et du langage des bergers de l'antiquité ? Retrouve-t-on dans les vers élégants du courtisan les idées simples des laboureurs ? Nous ne le pensons pas. Cependant nous croyons que dans les temps anciens et surtout dans la république romaine, la classe des bergers et des laboureurs n'était point encore tombée dans l'état d'ignorance et de grossièreté où nous la pourrions supposer. Après la guerre, rien n'était plus en honneur à Rome que l'agriculture. Les consuls et les dictateurs, comme nous le dit Pline, en sortant du Capitole où ils étaient montés triomphants, retournaient dans leurs terres, enorgueillies de se voir cultivées par leurs mains victorieuses. Ils quittaient sans regret et sans

honte l'épée du général pour reprendre la charrue du laboureur, et l'on sait où la république trouva Cincinnatus, lorsqu'elle vint lui confier le salut de la patrie. Les travaux de la campagne n'étaient donc point confiés à des mercenaires ; et, comme au temps des peuples pasteurs, les cultivateurs appartenaient souvent aux premières familles de l'État. Les *Bucoliques* de Virgile sont un tableau sans doute embelli et orné de la vie pastorale ; mais il diffère beaucoup moins de la réalité que les nombreuses imitations qu'en ont faites des poëtes modernes. Ces imitations, dont nous aurons à nous occuper plus tard, sont loin d'égaler le modèle, et ce modèle, qui est lui-même une imitation, paraît à quelques critiques inférieur aux idylles du Sicilien Théocrite. Nous ne sommes point de cet avis. Nous trouvons plus d'élégance, plus de variété, plus de charme, plus d'intérêt dans les compositions du poëte romain : elles étaient à Rome dans une telle faveur qu'on les récitait souvent sur le théâtre. Cicéron, en entendant l'une d'elles s'écria dans son enthousiasme : *Magnæ spes altera Romæ ! Voilà une nouvelle espérance pour notre grande Rome !*... Comme ce vieillard qui assistait à la première représentation des *Précieuses ridicules* s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière ! voilà la bonne comédie !* Cicéron et le vieillard ne s'étaient pas trompés. Molière fit le *Misanthrope*, Virgile écrivit les *Géorgiques*.

Octave venait de triompher à Actium de son rival Antoine, et, dans son retour à Rome, il s'arrêta quatre jours à Atella pour s'y reposer de ses fatigues. L'auteur des *Bucoliques,* qui durant les troubles civils s'était réfugié à Naples pour y cultiver en paix la poésie, vint à Atella embrasser son ancien ami Mécène et saluer le

nouveau maître de l'Empire. Octave accueillit le poëte, en homme qui comprend combien la gloire des lettres ajoute à la grandeur du souverain qui les protége et qui les aime, et il permit à Virgile de lui lire le poëme des *Géorgiques*, dans lequel, à l'exemple d'Hésiode, il avait décrit les travaux de la campagne et tracé les devoirs des cultivateurs.

Octave ne vit-il dans les *Géorgiques* qu'une œuvre d'art et applaudit-il en poëte au génie d'un poëte qui, le premier peut-être, avait donné à la langue latine la grâce, l'élégance et l'harmonie de la langue d'Homère ? ou bien, le futur empereur découvrit-il, en profond politique, dans ces ravissantes peintures de la vie champêtre un puissant mobile pour inspirer aux vétérans de son armée l'amour des travaux rustiques? Nous avons peine à croire, malgré toutes les merveilles attribuées dans l'antiquité à la puissance de la poésie, que des soldats, accoutumés au tumulte des camps et au bruit des batailles, aient pu être convertis au bonheur paisible de la vie des champs par le charme des vers de notre poëte, comme la fable prétendait que les animaux féroces s'étaient laissé attendrir aux accents d'Orphée. Nous croyons qu'en aucun temps un poëme comme les *Géorgiques* n'a pu devenir un moyen d'action sur les intelligences toujours peu délicates d'une soldatesque ignorante. La voix du général, le son de la trompette et un chant de guerre : voilà toute la poésie du soldat.

Quoi qu'il en soit, il est certain du moins que de ce moment le chantre des *Géorgiques* devint le poëte favori d'Octave César, et ce poëme, indépendamment de tout but politique, méritait bien une pareille distinction. Hésiode, dans son poëme des *Travaux et des jours,* avait

donné ses conseils sur l'agriculture dans le style le plus simple et dans la forme la plus didactique. C'était plutôt un dictionnaire qu'un poëme sur l'art de cultiver la terre. Démocrate, Xénophon, Aristote, Théophraste, Caton le Censeur et le docte Varron avaient traité en prose le même sujet. Virgile seul a fait un poëme, et depuis près de deux mille ans, l'admiration qu'il inspire n'a fait que s'accroître, tant la véritable poésie est à l'abri des égarements du goût et des révolutions des empires.

Le poëme des *Géorgiques*, que Virgile mit sept années à composer pendant son séjour à Naples, renferme quatre livres distincts, dont l'analyse ne serait qu'une sèche nomenclature des soins et des travaux imposés aux cultivateurs. Ici tout l'intérêt, et en quelque sorte tout le mérite du poëme est dans la forme sous laquelle ces préceptes sont tracés : c'est ainsi que la broderie qui recouvre une étoffe lui donne seule de la valeur et du prix. Il faut lire le poëme entier pour sentir avec quel art et nous pouvons dire avec quel génie le poëte triompha des difficultés sans nombre que la sécheresse des détails techniques présentait au langage poétique. Le premier livre traite du labourage, des instruments nécessaires au cultivateur, de la différence des saisons, des époques des semences et des signes précurseurs des orages ou qui annoncent le beau temps. Le second livre indique la manière de planter les arbres et l'art de les faire fructifier. Le troisième enseigne les moyens d'élever les troupeaux et les secrets pour les garantir des maladies. Enfin le quatrième est presque entièrement consacré aux abeilles, dont il décrit les mœurs et les habitudes, avec autant de soin que le ferait l'écrivain le plus minutieux, du peuple dont il aurait à raconter l'histoire. Ne semble-

t-il pas que de pareils sujets soient incompatibles avec la poésie, ou que du moins la poésie ne puisse parvenir à élever à sa hauteur un enseignement si aride et si contraire aux élans du génie ? Eh bien, ouvrons les *Géorgiques;* voyons d'abord comment Virgile, après l'effrayant tableau des orages qui portent la dévastation dans les campagnes, trouve encore des couleurs plus terribles pour peindre les prodiges qui suivirent la mort de César. Il s'adresse au soleil :

Quand César expira, plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière;
Tu refusas le jours à ce siècle pervers :
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? tout sentit notre douleur profonde,
Tout annonçait nos maux : le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlements des chiens, et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!
Des bataillons armés dans les airs se heurtaient,
Sous leurs glaçons tremblants, les Alpes s'agitaient :
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables,
Des bois muets sortaient des voix épouvantables :
L'airain même parut sensible à nos malheurs,
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs,
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent ;
Et pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit, forêts, bergers, troupeaux ;
Le prêtre environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes.
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs :
Même en un jour serein, l'éclair luit, le ciel gronde;
Et la comète en feu vient effrayer le monde.

Rappelant ensuite les malheurs des deux dernières

guerres civiles, le poëte revient à son sujet par la transition la plus ingénieuse et en même temps la plus philosophique :

> Un jour, le laboureur, dans ces mêmes sillons.
> Où dorment les débris de tant de bataillons,
> Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
> Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
> Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
> Et des soldats romains les ossements rouler.

Voilà comment un grand poëte trouve le secret de mêler à des préceptes techniques les plus hautes leçons de la philosophie et les plus nobles accents de la poésie; il convertit en or tout ce qu'il touche. Ici le poëte est sublime de grandeur; nous allons le voir sublime de simplicité, lorsque après avoir enseigné l'art de planter et de cultiver les arbres, après avoir montré à combien d'usages différents l'homme peut les employer, il décrit le bonheur de la vie champêtre. Écoutons-le encore dans la traduction de Delille, le chef-d'œuvre des traductions :

> Ah ! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
> Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur !
> Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
> La terre lui fournit un aliment facile.
> Sans doute, il ne voit pas, au retour du soleil,
> De leur patron superbe adorant le réveil,
> Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques,
> Des flots d'adulateurs inonder ses portiques.
> Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
> De riches tapis d'or, des vases précieux :
> D'agréables poisons ne brûlent point ses veines;
> Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines;
> Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui;
> Mais que lui manque-t-il ? La nature est à lui,
> Des grottes, des étangs, une claire fontaine
> Dont l'onde, en murmurant, l'endort sous un vieux chêne;

Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts :
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse ;
La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

Il me faudrait citer le poëme tout entier, si je voulais vous faire connaître toutes les beautés qu'il renferme. On ne peut trop admirer, dans le troisième chant, avec quelle verve de style il décrit les mœurs des animaux que l'homme a soumis à son joug, depuis le taureau sauvage et le cheval superbe jusqu'au timide mouton et à la chèvre agile. Le tableau de l'hiver dans la Scythie fait passer dans l'âme du lecteur le froid glacial qu'il a sous les yeux, et lorsqu'il nous montre l'horrible fléau de la peste poursuivant les troupeaux dans la prairie et les atteignant au bercail, frappant l'oiseau dans l'air et le poisson au sein des eaux, on croit assister à ce désolant spectacle ; et tel est l'art du poëte que l'âme ne serait pas plus émue de pitié, lors même que l'homme serait le théâtre où se livre cette lutte horrible entre la vie et la mort.

Il semble cependant que Virgile ait réservé toute la puissance de son talent et toute la magie de son style pour le quatrième livre, où il se complaît à raconter l'histoire des abeilles. Ce livre est à lui seul un poëme entier. Le poëte sait à tel point nous intéresser aux mœurs, aux travaux, aux combats, aux désastres du petit peuple ailé dont il s'est fait à la fois l'Hérodote et l'Homère, qu'on oublie en quelque sorte qu'il s'agit d'insectes, et lorsqu'il compare les occupations des abeilles à celles des cyclopes, la comparaison paraît aussi naturelle

qu'ingénieuse. La pensée du lecteur a grandi avec celle du poëte et se trouve merveilleusement préparée au magnifique épisode d'Aristée, dans lequel l'histoire si touchante d'Orphée et d'Eurydice a inspiré au poëte de Mantoue les plus beaux vers peut-être qu'ait produits la Muse latine. Nous les citerons encore. C'est Protée qui révèle à Aristée la cause de la mort de ses abeilles.

Tremble, un dieu te poursuit! Pour venger ses douleurs,
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivais sa fidèle Eurydice :
Eurydice fuyait, hélas! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recélaient sous ses pas.
La mort ferma ses yeux : les nymphes, ses compagnes,
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes :
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira,
Le Rhodope en gémit et l'Èbre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre et charmant son veuvage,
Tendre épouse, c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.
C'est peu : malgré l'horreur de ces profondes routes,
Il franchit de l'enfer les formidables voûtes;
Et, perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la parque inflexible, et les pâles furies
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries.
Il chantait; et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitants de ces obscurs royaumes,
Des spectres pâlissants, de livides fantômes,
Accouraient, plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres;
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendait aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,

Victimes, que le Styx dans ses prisons profondes
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'Enfer même s'émut : les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides :
Ixion immobile écoutait ses accords;
L'Hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts,
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.
Enfin, il revenait triomphant du trépas :
Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas,
Proserpine à ce prix couronnait sa tendresse.
Soudain ce faible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait :
Bien digne de pardon... si l'enfer pardonnait.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne... Il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait : un coup d'œil a détruit son bonheur.
Le barbare Pluton révoque sa faveur;
Et des enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie...

. . . .

Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers, il pleura sa disgrâce;
Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui glissant dans son nid une furtive main,
Ravit les tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.
Pour lui plus de plaisirs, plus d'hymen, plus d'amour,
Seul, parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts, du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleurait Eurydice, et plein de ses attraits
Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain, mille beautés s'efforçaient de lui plaire;

Il dédaigna leurs feux, et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Èbre roula sa tête encore toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir, formant un faible son,
D'Eurydice en flottant, murmurait le doux nom.
Eurydice! ô douleur! Touchés de son supplice,
Les échos répétaient : Eurydice! Eurydice!

Ces vers de Delille sont beaux assurément; mais quand on les compare aux vers de Virgile, on ne peut que s'affliger de l'impuissance d'une traduction à faire connaître toutes les beautés du texte latin. Un seul poëte en France aurait pu traduire Virgile, en lui conservant sa grâce et son harmonie : ce poëte, c'est Racine.

Lorsque Virgile avait lu ses *Géorgiques* à Octave, le futur empereur avait reconnu dans le poëte des travaux champêtres un rival du grand poëte qui avait donné à la Grèce l'Iliade et l'Odyssée. Mécène avait demandé à Virgile les *Géorgiques ;* Octave lui demanda un poëme épique, et Virgile fit l'*Énéide.*

Quelles durent être les pensées du poëte, après une invitation si formelle du vainqueur d'Actium ? Suivons-le dans sa demeure où le bruit de Rome ne peut l'atteindre, et où, seul avec son génie et en présence d'une statue d'Homère, il médita longuement sur l'ordre qu'il venait de recevoir. Pouvait-il choisir pour son héros un homme dont les mains, rouges encore du sang de ses concitoyens, essayaient déjà sur son front la couronne impériale et jetaient les bases de sa puissance sur les débris des libertés publiques ? Son âme romaine repoussa sans doute cette idée ; mais il se dit en même temps que son devoir était de plaire à son ancien bienfaiteur devenu le maître de

l'empire, et rappelant à sa mémoire les tristes événements dont il avait été témoin, il chercha, dans l'intérêt des Romains, comme Homère l'avait fait dans celui des Grecs, vers quel grand but moral il devait diriger la pensée de son poëme. Quel terrible spectacle déroula sous ses yeux le tableau des guerres civiles, dont Rome saignait encore ! La république avait reçu une blessure mortelle dans le premier duel entre Marius et Sylla. Le peuple, triomphant avec Marius, avait presque entièrement secoué le joug de la noblesse. Les chefs du peuple, sous le spécieux prétexte de faire justice des oppresseurs de la liberté, se vengèrent de leurs ennemis personnels. Sylla, vainqueur à son tour, proscrivit les têtes du parti contraire, au nom de cette même liberté, qu'il voulait étouffer également. La liberté, dans les temps d'anarchie, ressemble à ces victimes qu'on pare de fleurs pour les immoler. Marius avait brisé la puissance sénatoriale ; Sylla brisa la puissance populaire : la tyrannie dut s'élever sur leurs ruines ; elle était la conséquence inévitable de l'anéantissement des lois fondamentales et de la constitution du peuple romain.

Après la mort de ces deux usurpateurs, la république avait paru renaître ; mais cette vie nouvelle fut sans force et sans énergie. Pompée, Crassus et César avaient goûté les douceurs du pouvoir absolu. Chacun d'eux étant un obstacle à l'élévation des deux autres, une amitié feinte s'établit entre eux et ils partagèrent la puissance, dont aucun ne pouvait s'emparer seul. Leur ambition se déguisa en patriotisme. La république se crut sauvée, heureuse et triomphante. Mais ce salut n'était qu'un mensonge, comme l'amitié dont il était l'ouvrage.

Crassus meurt, Pompée se trouve seul en présence de

César, et pour l'anéantir, il fait rendre contre lui par le sénat plusieurs décrets injustes et offensants. César, insulté, et trop faible pour résister par les lois à la noblesse qui obéit à son rival, prend les armes et jette une seconde fois dans la république les brandons de la guerre civile. Sa cause est juste contre Pompée ; elle ne l'est pas contre son pays ; mais il confond l'un et l'autre dans sa vengeance, et le ciel s'étant déclaré pour lui, il se fait des lauriers de Pharsale une couronne de dictateur. L'assassinat le punit de son usurpation ; la république redresse un moment la tête sous Cassius et Brutus ; mais elle tombe bientôt, avec les assassins de César, dans les plaines de Philippes, et cette fois, c'est pour ne plus se relever.

Ainsi le peuple romain a été joué trois fois grossièrement. Trois fois, dans un même siècle, il est devenu esclave, et toujours sous le prétexte de le rendre à la liberté. Enfin, le dernier coup est porté, et la république est changée en monarchie par la conduite prudente et habile d'Octave et aussi peut-être par son bonheur. La république romaine sera désormais l'empire romain : le triumvir Octave se nommera à l'avenir l'empereur César Auguste.

Virgile a vu ce grand changement comme une nécessité, peut-être même comme un bonheur. Il sait que la république est perdue sans ressources, que ses chefs n'existent plus, que le sénat, formé dans un nouveau moule, a tendu de lui-même sa tête au joug, dans la crainte d'y être forcé. Pesant alors dans le fond de son âme le passé, le présent et l'avenir de Rome, il comprend que la corruption a pénétré trop avant dans les entrailles de la république pour que l'amour de la liberté puisse

jamais l'en chasser. Sans doute aussi il se rappelle qu'il tient tous ses biens, toutes ses richesses, des bontés du maître, qui l'estime, l'aime et le comble d'honneurs : il se persuade aisément que ce maître est le meilleur que Rome puisse avoir, que les arts de la paix vont fleurir sous son patronage; il voit que, malgré sa puissance absolue, le tyran délègue souvent au sénat une partie de son autorité, qu'il gouverne dans l'intérêt général et pour la plus grande gloire de Rome; et il en conclut que c'est l'intérêt véritable de la république d'être gouvernée ainsi et que les Romains peuvent être heureux, s'ils veulent renoncer à être libres.

Quel est alors le devoir du poëte? D'inspirer au peuple le respect pour un pareil prince, puisque ce respect le conduira à l'obéissance, et cette obéissance au bonheur. Telle sera donc la morale de son poëme, honorable pour l'empereur auquel il donnera une céleste origine, honorable pour le peuple romain, qui partagera avec son chef la gloire d'être issu des héros de Troie, honorable enfin pour le poëte qui acquittera ainsi la dette de la reconnaissance.

C'était une opinion reçue, que les Romains descendaient des Troyens et Jules César de Iulus, fils d'Énée. Cette croyance populaire suffisait à Virgile, quoique sans doute il ne la partageât pas lui-même, pour faire de l'établissement des Troyens en Italie le sujet de son poëme, et prendre pour héros l'un des aïeux de l'empereur, le Troyen Énée. Mais quelles grandes qualités donnera-t-il à ce héros? Le fera-t-il, comme le héros de l'Iliade, violent, emporté, sacrifiant tout à sa haine, à sa vengeance, et ne rachetant les défauts de son caractère que par l'énergie de son âme et la vaillance de son bras?

Le montrera-t-il sous les mêmes couleurs dont Homère a peint son Ulysse, si prudent, si rusé, si défiant et si adroit? Non : il ne convient à Virgile de rappeler ni les violences du triumvir, ni les ruses de l'empereur. Il a oublié Octave ; il ne voit qu'Auguste s'efforçant d'établir sa puissance sur le respect envers les dieux et sur les tendres affections de famille, montrant autant de courage et d'habileté dans la guerre que de sagesse et de modération dans l'exercice de son pouvoir, reconnaissant envers ceux qui l'ont servi, faisant justice à tous, amis ou ennemis, et régnant en père plutôt qu'en maître sur le peuple qui s'est donné à lui et auquel il se dévoue. Énée aura toutes les vertus d'Auguste. Il sera vaillant, populaire, éloquent, politique et religieux, car Auguste est doué de toutes ces qualités : il se caractérisera d'un mot par l'épithète de *pieux,* car la piété comprend l'accomplissement des devoirs envers les Dieux, envers la patrie, envers la famille. La piété, c'est la vertu, et la vertu doit l'emporter sur la vaillance, car la vaillance, sans la vertu, n'est qu'une qualité secondaire, qui n'exclut aucun vice, tandis que la vertu les exclut tous et comprend la vaillance. Virgile fera enfin un prince parfait du héros troyen, car Auguste est à ses yeux les plus parfait des princes.

Lorsque le chantre de l'*Énéide* eut ainsi bien arrêté dans sa tête le sujet de son poëme, et le caractère de son héros, il consulta Aristote et il relut Homère, quoiqu'il le sût par cœur. Cette étude lui apprit que, malgré l'opinion d'Aristote qui assigne le premier rang à la tragédie, un poëme épique, vraiment digne de ce nom, est incontestablement la merveille, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Son but est de former aux vertus héroïques, par la puissance de l'exemple, et pour y parvenir, il doit

plaire et instruire à la fois. L'action doit être une, grande et complète, afin de captiver l'imagination, d'élever l'âme et de satisfaire l'esprit et le cœur. Les épisodes les moins importants doivent se rattacher au sujet et concourir au but, en sorte qu'il semble qu'on ne puisse les en détacher sans nuire à l'ensemble, ni les changer de place, sans en détruire l'effet. Les moindres parties d'un poëme épique doivent avoir le caractère épique. Tout doit y être simple, grave, majestueux, sublime : rien ne doit y détourner de la haute pensée du poëte, et le poëte doit bien se garder, quand il élève un palais de marbre, d'y mêler la brique et la pierre, qui ne pourraient qu'en altérer l'ensemble, en détruire l'harmonie et en dénaturer le caractère.

Il est hors de doute que la narration a précédé l'action dans les œuvres de l'esprit humain ; c'est-à-dire que l'épopée est venue avant le drame. Le drame n'est autre chose que le récit mis en action. Les poëtes dramatiques de la Grèce n'ont fait que s'emparer des épisodes et des fragments d'Homère pour les développer dans une action qu'ils ont ensuite montrée sur le théâtre. Ce qu'il avait resserré, ils l'ont étendu. De ses membres, ils ont fait des corps : d'un Hercule, ils ont tiré une foule de pygmées, tous cependant animés du souffle divin qu'ils avaient reçu de leur créateur.

Pénétré de ces grandes vérités sur l'importance de la tâche qu'il s'est faite, Virgile se met à l'œuvre, au milieu des jouissances d'une vie paisible et glorieuse. De nombreux esclaves se pressent à son réveil, attendant ses ordres, et l'accompagnent lorsqu'il se rend au palais de Mécène et à la cour d'Auguste. Paraît-il au théâtre, le peuple se lève et le salue de ses acclamations, à l'égal de

l'empereur lui-même. La foule ensuite le reconduit en triomphe jusqu'à sa demeure où l'attendent un somptueux festin et de joyeux convives. Le bruit de Rome le trouble-t-il dans ses travaux, une riche et élégante villa lui offre à la fois tous les charmes de la campagne et tout le luxe des cités. Ce n'était pas ainsi qu'Homère, aveugle et pauvre, errait de ville en ville, chantant ses vers dans l'espoir d'obtenir un asile et du pain ; mais le ciel élève et grandit tellement les fronts qu'il a marqués du sceau du génie, que les coups du sort ne peuvent pas plus les abattre que les faveurs de la fortune ne peuvent les flétrir.

Durant douze années, Virgile travailla sans relâche à son *Énéide*. Il était à cet âge où le génie est dans toute sa force, et quelques vers confiés à l'amitié et répétés de bouche en bouche faisaient déjà présager qu'Homère avait enfin trouvé un rival : Properce même annonçait en vers élégants la victoire du poëte romain. Rome entière les répétait avec enthousiasme. Virgile seul repoussait des éloges qu'il ne croyait pas mériter. Naturellement doux, modeste et même timide, il semblait embarrassé de sa gloire et se dérobait, en rougissant, à l'empressement de la foule avide de le contempler. La pureté de ses mœurs et la candeur de son caractère lui avaient fait des amis de tous les grands hommes de son siècle et même de tous les poëtes. Un seul, nommé Cornificius, avait tenté de flétrir la gloire de Virgile, dont le génie était un supplice pour sa nullité. Il fit même courir des fragments obscènes qu'il attribua effrontément au chantre des *Géorgiques*. Virgile pouvait le perdre en signalant à l'empereur cette infâme calomnie ; mais trop généreux pour se venger, il se contente de dire : « Je ne sais pour-

quoi Cornificius déchire ma réputation : je ne l'ai jamais offensé, au contraire, je l'aime beaucoup ; mais j'ai la vengeance en main : je vais m'étudier à devenir plus habile, et il en mourra de dépit. »

Si un envieux lui attribua des vers qu'il n'avait pas faits, un autre plus adroit tenta de s'attribuer des vers qu'il avait faits. C'était un distique à la louange d'Auguste, qui fut affiché la nuit aux portes du palais, sans qu'on pût savoir quelle main l'avait écrit. Virgile ne le trouvait peut-être pas assez bon pour s'en déclarer l'auteur. Mais Auguste en ayant paru flatté, un mauvais poëte, nommé Bathylle, eut la hardiesse de se présenter pour recevoir la récompense promise à l'auteur du distique : Virgile s'en vengea en écrivant les premiers mots d'autres vers dont il invitait l'imposteur à remplir la mesure et le sens. Ces mots, répétés quatre fois, étaient :

Sic vos non vobis.....

Il fallut que Virgile achevât lui-même les vers qu'il avait commencés : on peut les traduire ainsi littéralement :

C'est moi qui fis ces vers, un autre en eut l'honneur :
Ainsi ce n'est pas pour lui que l'oiseau bâtit son nid,
Ainsi ce n'est pas pour elle que la brebis se couvre de sa toison,
Ainsi ce n'est pas pour elle que l'abeille compose son miel,
Ainsi ce n'est pas pour lui que le bœuf laboure la terre.

Auguste fit plus pour Virgile que de le combler de ses bienfaits : il l'admit, dit-on, dans son conseil secret, le jour où, dégoûté de la puissance suprême et peut-être effrayé du sort de César, il consulta ses amis les plus intimes sur son projet d'abdiquer l'empire et de rétablir la république. Agrippa, honnête homme, mais mauvais

politique, conseilla à l'empereur de suivre l'exemple de Sylla. Mécène, plus adroit courtisan, s'efforça de lui faire adopter un avis contraire. Auguste, placé entre les opinions opposées de son gendre et de son favori, invita Virgile à faire connaître la sienne. Voici ce que répondit le poëte :

« Le changement d'un gouvernement républicain en une monarchie absolue est ordinairement suivi d'une infinité de malheurs. La haine et l'injustice font naître des craintes et des jalousies perpétuelles; mais si le peuple trouve un homme juste en qui il puisse mettre sa confiance, ce sera un avantage pour chacun en particulier et pour tous en général qu'un tel homme soit le souverain. Si donc vous voulez continuer à vous montrer juste et magnanime, comme vous l'avez été jusqu'à présent, votre puissance sera sans danger pour vous et utile à tous les autres. »

Ainsi, un poëte eut l'honneur de décider la plus grave question qui pût être soumise au jugement des hommes, et comme après avoir blâmé la révolution qui s'était faite, il se prononça pour le maintien de la monarchie fondée par Auguste, on peut croire que sa faveur près de l'empereur n'en fut point altérée.

Cependant l'*Énéide* venait d'être achevée, et l'empereur voulut être un des premiers à en entendre la lecture. Très-versé lui-même dans les lettres grecques et latines, Auguste faisait ses délices de la poésie : il la cultivait même avec succès. On lui attribuait une tragédie d'*Ajax*, une réponse au *Caton* de Brutus, des exhortations à l'étude de la philosophie et une Vie de Drusus; et ses courtisans n'étaient pas les seuls à louer la grâce de son esprit et la délicatesse de son goût. L'étude des lettres et

le commerce des hommes lettrés avaient fait du soldat sanguinaire et féroce un monarque juste et bienfaisant. Ce qui n'est peut-être pas moins à son honneur, c'est que, malgré sa qualité de poëte, il ne se montrait ni jaloux, ni envieux du talent des autres : il savait rendre hommage à la supériorité du génie, et lorsque les grands hommes de son siècle se rassemblaient dans la bibliothèque d'Apollon qu'il avait fait construire dans son palais, ils y trouvaient leurs statues élevées, avant leur mort, par la munificence impériale. Là, l'empereur s'effaçait derrière le poëte, et du tout-puissant maître du monde, il ne restait plus que le rival et l'ami des poëtes et des orateurs dont Rome s'honorait alors.

Ce fut dans cette bibliothèque d'Apollon, qui renfermait tous les trésors littéraires de la Grèce et de l'ancienne Rome, que l'empereur convoqua les personnages les plus illustres de son temps pour y entendre le nouveau poëme de l'auteur des *Géorgiques*. Au nombre des invités on remarquait d'abord Mécène, le protecteur ou plutôt l'ami du poëte, qui ne se contentait pas de servir Auguste en paix comme en guerre, dans le conseil et à la tête des armées, mais qui au milieu de ces graves occupations avait encore trouvé le temps d'écrire deux tragédies, *Prométhée* et *Octavie*, des poésies, des harangues, et de se mêler aux folles dissipations de la jeunesse romaine. Son style, disait-on, ressemble à son costume : il est aussi lâche, aussi flottant que sa toge. Ses expressions ont la même singularité que sa parure, que son cortége, que l'ameublement de son palais. C'eût été un homme d'un grand génie, s'il eût voulu marcher par le chemin le plus droit, s'il n'eût pas affecté de se rendre inintelligible. Son éloquence enveloppée, chancelante,

déréglée est celle d'un homme ivre : dans sa manière d'écrire, comme dans sa manière de s'habiller, c'est toujours Mécène.

Près de lui on voyait Caïus Asinius Pollion à la fois poëte, orateur, historien, consul et triomphateur. Non moins distingué par ses lumières que par sa valeur, il était l'oracle du sénat et l'un des soutiens de l'empire. Plusieurs tragédies sur des sujets nationaux lui avaient acquis une telle renommée, que Virgile le comparait à Sophocle. Il avait écrit l'histoire des guerres civiles, et l'on s'accordait à lui trouver un style plein de noblesse et de grandeur : Horace l'avait loué comme historien, dans une ode qui aurait suffi à sa gloire. L'empereur l'estimait plus qu'il ne l'aimait, car Pollion conservait dans sa conduite et dans ses discours toute la fierté républicaine, ce qui lui avait attiré de la part d'Auguste plusieurs épigrammes auxquelles il n'avait pas daigné ou osé répondre.

Venaient ensuite Lucius Varius et Plotius Tusca, les amis et les conseillers de Virgile : le premier avait fait applaudir au théâtre une tragédie de Thyeste ; le second s'était rendu célèbre par la pureté de son goût comme critique.

D'autres écrivains illustres, tels que Domitius Marsus, l'épigrammatiste, le docte Valgius, le tendre Tibulle et le spirituel Horace s'étaient empressés de se rendre à l'invitation de l'empereur.

Enfin parut la belle et vertueuse Octavie, sœur d'Auguste ; depuis la mort du jeune Marcellus, son fils, elle ne quittait jamais de noirs vêtements, image trop fidèle du deuil de son âme. Elle était suivie des sénateurs Claudius, Memmius et Cluentius dont la prétention était

de compter pour aïeux les chefs de l'expédition troyenne et les compagnons d'Énée.

Lorsque Virgile eut déroulé les feuillets de son manuscrit, il se fit un profond silence, et le poëte commença :

> Moi qui, jadis, assis sous l'ombrage des hêtres,
> Essayai quelques airs sur mes pipeaux champêtres,
> Qui depuis, pour les champs désertant les forêts,
> Et soumettant la terre aux enfants de Cérès,
> La forçai de répondre à leur avide attente,
> Aujourd'hui, saisissant la trompette éclatante,
> Je chante les combats et ce guerrier pieux
> Qui, banni par le sort des champs de ses aïeux,
> Et des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
> Aborda le premier aux champs de Lavinie.

Tels étaient en effet les seuls événements que l'histoire ou plutôt les traditions offraient au poëte. Une bande de fugitifs, échappés avec peine au sol et à l'incendie de Troie, cherchant à travers les mers la seconde patrie que des oracles ont promise à leur infortune, et forcés, pour jeter sur cette terre inconnue les fondements d'une ville nouvelle, d'en chasser les paisibles possesseurs : étaient-ce là des aventures et des exploits bien dignes de remplir le vaste cadre d'une épopée, à la manière de l'Iliade ? Non, assurément. Voyons cependant, en suivant la marche du poëte, comme tout va s'embellir et grandir à nos yeux.

Énée et ses compagnons, après avoir erré quelque temps sur les mers, se dirigent vers l'Italie, pour obéir au destin. Mais Junon, qui a toujours présent l'outrage que lui a fait le Troyen Pâris et dont la ruine de Troie n'a point assouvi la vengeance,

> Tant il entre de fiel dans les haines des dieux !

l'implacable Junon s'indigne de les voir aborder aux rivages du Latium: elle invoque les secours d'Éole, le dieu des vents, qui à sa prière déchaîne les aquilons contre la flotte troyenne :

..... L'orage affreux, qu'anime encor Borée,
Siffle et frappe la voile à grand bruit déchirée :
Les rames en éclats échappent au rameur;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit : les uns sur la cime des flots
Demeurent suspendus ; d'autres au fond des eaux,
Roulent épouvantés de découvrir la terre :
L'onde, en grondant, répond aux éclats du tonnerre ;
Le fond des mers bouillonne, et les sables mouvants
Sont poussés par les flots et battus par les vents.

Énée, qu'alarme le danger de ses compagnons et qui lui-même craint de périr sans gloire dans l'abîme des mers, regrette de n'être pas mort, les armes à la main, sous les remparts de Troie, et il implore les dieux. Neptune entend sa prière, gourmande les vents, d'un mot calme la tempête, et pousse les navires troyens dans un port inconnu. Énée et son fidèle Achate vont à la découverte; ils rencontrent une femme qui leur apprend que la terre où ils ont abordé, est l'empire de la belle Didon, la veuve de Sichée; elle engage Énée à se rendre à Carthage et à se présenter à la reine, puis elle s'éloigne; mais à l'œil du héros

Elle offre, en détournant sa tête éblouissante,
D'un cou semé de lis la beauté ravissante :
De ses cheveux divins les parfums précieux
Semblent, en s'exhalant, retourner vers les cieux :
Sa robe, en plis flottants, jusqu'à ses pieds s'abaisse;
Elle marche, et son port révèle une déesse.

Cette femme est en effet Vénus, la mère d'Énée, qui a obtenu de Jupiter que la colère de Junon serait impuissante et que l'ordre des destins serait accompli.

Énée obéit et se rend à Carthage. Didon lui apparaît dans tout l'éclat de sa gloire et de sa beauté ; elle accueille en reine le héros troyen, le conduit dans son palais, et prépare une fête splendide pour célébrer son arrivée. Par ordre de Vénus, l'amour, sous les traits du jeune Ascagne, fils d'Énée, inspire à Didon une tendre compassion pour le bel étranger que le destin a conduit à sa cour. Elle lui demande le récit de ses malheurs, de sa gloire, et ce récit, qui présente, dans le tableau si terrible de la ruine de Troie, le spectacle si touchant des vertus du héros qui a sauvé son père et ses dieux au péril de sa vie, ne permet plus à la malheureuse Didon de combattre son fatal amour.

Lorsque Virgile eut achevé la lecture de ce second chant de son poëme où sont retracés tous les détails de cette horrible nuit, qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle, un enthousiasme unanime éclata parmi ses auditeurs. On ne se lassait pas d'admirer par quelle inspiration du génie le poëte avait trouvé le secret d'amener sans effort le récit de cette grande catastrophe qui semblait manquer à l'Iliade, et tous étaient d'accord pour reconnaître qu'Homère lui-même n'aurait pu atteindre à un pathétique plus sublime et plus touchant. L'un rappelait le magnifique épisode de Laocoon et prédisait qu'un statuaire y trouverait un chef-d'œuvre ; l'autre citait la description de l'incendie de Troie et défiait tout l'art des Apelles d'enfanter un pareil tableau. Un troisième, appelant sa mémoire à son secours, répétait cette belle comparaison de la chute d'Ilion :

Ainsi, comme un vieux pin, qui du haut des montagnes,
Dominait fièrement sur les humbles campagnes,
Lorsque des bûcherons, réunissant leurs bras,
De son tronc ébranlé font voler les éclats,
L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa chute pesante ;
Attaqué, mutilé, déchiré lentement,
Enfin, dans un dernier et long gémissement,
Il épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines :
Ainsi croule Ilion.

Mais ce qui avait surtout excité l'admiration et même arraché des larmes parmi les auditeurs, c'était le récit de la mort du vieux Priam. Auguste, qui l'avait retenu en entier, se plut à le redire :

Voyant les Grecs vainqueurs au sein de ses remparts,
Son antique palais forcé de toutes parts,
L'ennemi sous ses yeux, d'une armure impuissante,
Ce vieillard charge en vain son épaule tremblante,
Prend un glaive à son bras dès longtemps étranger,
Et s'apprête à mourir plutôt qu'à se venger.
Dans la cour du palais de ses rameaux antiques,
Un laurier, embrassant les autels domestiques,
Les couvrait de son ombre : en ces lieux révérés,
Hécube et ses enfants ensemble retirés,
Ainsi qu'aux sifflements des tempêtes rapides
S'attroupe un faible essaim de colombes timides,
Le pressaient ; embrassaient les images des dieux.
Dès qu'elle voit Priam, vainement furieux,
Par un dernier effort oubliant sa faiblesse,
Saisir les dards rouillés qu'illustra sa jeunesse :
« Cher époux, dit Hécube, où courez-vous, hélas!
Contre un destin cruel que peut ce faible bras?
Mon Hector même en vain renaîtrait de sa cendre.
Approchez : de nos dieux l'autel va nous défendre,
Ou sous le même fer nous expirerons tous. »
Par ces mots, du vieillard désarmant le courroux,

La reine enfin l'entraîne et le place auprès d'elle.
Tout à coup de Pyrrhus fuyant la main cruelle,
A travers mille dards, un dernier fils du roi
S'échappe, et du palais dépeuplé par l'effroi
Traverse tout sanglant la longue galerie.
Pyrrhus le suit : déjà, tout bouillant de furie,
Il le presse, il le touche, il l'atteint de son dard.
Enfin, au saint autel, asile du vieillard,
Son fils court éperdu, tend les bras à son père,
Hélas! et dans son sang, tombe aux pieds de sa mère.
A ce spectacle affreux, quoique sûr de la mort,
Priam ne contient plus son généreux transport :
« Que les dieux, s'il en est qui vengent l'innocence,
T'accordent, malheureux, ta juste récompense;
Toi, qui d'un sang chéri souilles mes cheveux blancs,
Qui sous les yeux d'un père égorges ses enfants!
Toi, fils d'Achille! Non : il ne fut point ton père;
D'un ennemi vaincu respectant la misère,
Le meurtrier d'Hector, dans son noble courroux,
Ne vit pas sans pitié Priam à ses genoux,
Et pour rendre au tombeau des dépouilles si chères,
Il me renvoya libre au palais de mes pères;
Tiens, cruel...» A ces mots au vainqueur inhumain
Il jette un faible trait, qui du solide airain,
Effleurant la surface avec un vain murmure,
Languissamment expire et pend à son armure.
— « Eh bien, cours aux enfers conter ce que tu vois,
A mes nobles aïeux, va dire mes exploits :
Dis au fils de Thétis que son sang dégénère :
Mais avant, meurs! » — Il dit, et d'un bras sanguinaire,
Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,
Et nageant dans le sang du dernier de ses fils,
Il pousse vers l'autel la vieillesse tremblante :
De l'autre, saisissant l'épée étincelante,
Lève le fer mortel, l'enfonce et dans son flanc
Arrache avec la vie un vain reste de sang.

Chacun, dans l'auditoire, applaudit de nouveau à ces beaux vers récités par Auguste, et ce fut vainement qu'Horace voulut leur comparer ceux qui peignent la

fuite glorieuse du héros, emportant son vieux père et ses dieux à travers les ruines de sa patrie.

Virgile, reprenant la lecture de son poëme, fait raconter à Énée les dangers qu'il a courus après avoir quitté Troie. On trouva que l'aventure de l'île des Cyclopes avait moins d'intérêt que celle d'Ulysse chez Polyphème, et que l'épisode des Harpies était une tradition peu digne de l'épopée; mais on reconnut le grand poëte dans la touchante entrevue d'Énée et d'Andromaque au tombeau d'Hector. On y admira sous quels nobles traits il avait peint l'inconsolable douleur et la sublime résignation de la veuve du plus grand des Troyens et de la mère du jeune Astyanax, plus grande peut-être dans l'esclavage et le malheur que lorsque les triomphes de son époux et les caresses de son fils la rendaient la plus glorieuse des femmes et la plus heureuse des mères. Jamais aucun poëte de la Grèce, jamais Homère lui-même n'avaient déployé une sensibilité plus profonde et plus vraie que Virgile dans ce bel épisode d'Andromaque.

L'émotion qu'il avait produite durait encore lorsque commença la lecture du quatrième chant. La reine de Carthage s'est abandonnée sans crainte au charme qu'elle éprouve à écouter Énée; son âme reste comme suspendue aux lèvres du héros, et lorsqu'il a cessé de parler, elle écoute encore. Junon a vu naître cet amour qui doit servir son projet d'écarter les Troyens du Latium. Vénus elle-même, qui craint de nouveaux dangers pour les jours de son fils, se joint à Junon pour retenir Énée dans les murs de Carthage et l'y enchaîner par un nouvel hymen. Didon veut associer le chef des Troyens aux destinées de son empire. Mais comment lui faire oublier les promesses et les ordres du destin ? Junon et Vénus

conspirent avec la reine de Carthage, elles veulent que la récompense et l'honneur lui fassent un devoir de sacrifier son brillant avenir à l'amour de Didon. Leur volonté fatale s'accomplit :

Déjà la Renommée, en traversant les airs,
En a semé le bruit chez cent peuples divers.
Faible dans sa naissance et timide à sa source,
Ce monstre s'enhardit et s'accroît dans sa course.
La terre l'enfanta pour se venger des cieux;
Elle aime à publier les faiblesses des dieux.
Digne sœur des géants qu'écrasa leur tonnerre,
Son front est dans l'Olympe et ses pieds sur la terre :
Rien ne peut égaler son bruit tumultueux,
Rien ne peut égaler son vol impétueux ;
Pour voir, pour écouter, pour semer les merveilles,
Le monstre ouvre à la fois d'innombrables oreilles,
Par d'innombrables yeux surveille l'univers,
Et par autant de voix fait retentir les airs.
La nuit, d'un vol bruyant il poursuit sa carrière;
Jamais le doux sommeil ne ferme sa paupière :
Le jour, il veille assis sur le palais des rois,
Et de là, répandant son effrayante voix,
A l'univers surpris incessamment raconte
La vérité, l'erreur, et la gloire et la honte.
Parmi cent bruits divers, la déesse, en son cours,
D'Énée et de Didon publiait les amours.
« Un Troyen disait-elle est entré dans Carthage ;
Un secret hyménée à la reine l'engage :
Et tous deux, oubliant le soin de leur grandeur,
Se livrent sans remords à leur coupable ardeur. »

Jupiter est informé par le jaloux Iarbe, son fils, du mépris que l'on fait de ses ordres et des arrêts du destin. Il envoie Mercure, son messager, rappeler Énée au sentiment de ses devoirs. Mercure accomplit la mission, et parle au nom du souverain des dieux. Le héros troyen ne peut hésiter à obéir. L'envoyé de Jupiter lui a dit :

De ta postérité, pourquoi trahir l'espoir?
Pourquoi trahir un fils sur qui déjà se fonde
Le sort de l'Italie et l'empire du monde?

Énée ordonne à ses compagnons de tout préparer en secret pour le départ, mais ce secret ne peut échapper à l'œil d'une amante. Didon a tout vu, elle sait tout. Que peut répondre Énée à ses reproches, à ses prières, à ses larmes? Qu'il obéit à la volonté des dieux; que l'intérêt de son fils, non moins que l'ordre de son père, lui commandent le plus douloureux des sacrifices, et que ce fatal départ est l'arrêt du destin, non le vœu de son cœur :

Durant ces mots, Didon dévorant son offense,
A peine à contenir sa longue impatience,
Avec le froid dédain de son courroux altier,
Le mesure des yeux, le parcourt tout entier,
Se détourne en silence, et de sa sourde rage,
En ces mots à la fin laisse éclater l'orage :
« Non, tu n'es point le fils de la mère d'Amour;
Au sang de Dardanus, tu ne dois point le jour.
N'impute point aux dieux la naissance d'un traître ;
D'une race divine, un traître n'a pu naître :
Moins horrible que toi, le Caucase en fureur
De ses plus durs rochers fit ton barbare cœur ;
Et du tigre inhumain la compagne sauvage,
Cruel, avec son lait t'a fait sucer sa rage.
Car enfin, qui m'arrête? Après ses durs refus,
Après tant de mépris, qu'attendrais-je de plus?
Auteur de tous mes maux, a-t-il plaint mes alarmes?
Ai-je pu de ses yeux arracher quelques larmes?
S'est-il laissé fléchir à mes cris douloureux ?
A-t-il au moins daigné tourner vers moi les yeux?
Prosternée à ses pieds, plaintive, suppliante,
N'a-t-il pas d'un front calme écouté son amante?
Le cruel! quand pour lui, j'ai tout sacrifié,
M'a-t-il pour tant d'amour rendu quelque pitié?
Ah ! de ses cruautés quelle est la plus coupable?

Ô de l'hymen trahi, vengeresse équitable,
Junon! qu'attends-tu donc? Ton époux n'est-il plus
Et la terreur du crime, et l'appui des vertus?
Des vertus! A quel signe, ô dieu! les reconnaître?
A qui se confier, quand Énée est un traître?
Sans secours, sans asile, errant de mers en mers,
Par les flots en courroux jeté dans nos déserts,
Je l'ai reçu, l'ingrat! Des fureurs de l'orage
J'ai sauvé ses sujets, ses vaisseaux du naufrage.
Je lui donne mon cœur, mon empire, ma main :
O fureur! et voilà que ce monstre inhumain
Ose imputer aux dieux son horrible parjure,
Me parle et d'Apollon, et d'oracle et d'augure!
Pour presser son départ, l'ambassadeur des dieux,
Est descendu vers lui de la voûte des cieux :
Dignes soins, en effet, de ces maîtres du monde!
En effet, sa grandeur trouble leur paix profonde!
C'en est assez, va, pars, je ne te retiens pas :
Va chercher loin de moi, je ne sais quels états.
Au tranquille bonheur que t'offrent ces rivages,
Va, préfère les vents, les flots et les orages;
Pour prix de mes bienfaits donne-moi le trépas.
S'il est encore un dieu redoutable aux ingrats,
J'espère que bientôt, pour prix d'un si grand crime,
Brisé contre un écueil, plongé dans un abîme,
Tu paieras mes malheurs, perfide! et de Didon
Ta voix, ta voix plaintive invoquera le nom;
Et moi, je poursuivrai l'ingrat qui me délaisse;
Absente, à tes regards je m'offrirai sans cesse.
Des funestes brandons prêts à me dévorer,
Barbare, à ton départ les feux vont t'éclairer;
Et, lorsque de mon corps affranchissant mon âme,
Les dieux de mon destin auront coupé la trame,
Ne crois pas m'échapper : à toute heure, en tous lieux,
Spectre pâle et sanglant, j'assiégerai tes yeux.
Oui, je serai vengée ; et dans l'empire sombre,
Le bruit de tes malheurs viendra charmer mon ombre. »

Ces menaces, ces prières ne peuvent rien contre l'ordre des dieux. Le destin veut qu'Énée reste inflexible; il

pleure cependant sur la malheureuse Didon, mais des larmes sont tout ce qu'il peut donner à la reine qui lui a tout sacrifié, sa gloire, son repos, son honneur. Des larmes !... qu'est-ce pour Didon que des larmes? C'est le sang de l'ingrat qu'elle demande ; c'est la mort de son fils, de tous les Troyens que sa vengeance invoque à grands cris. C'est peu encore. Sa haine prophétise l'avenir de la grande lutte qui doit naître entre la cité qu'elle a fondée et la ville que doit fonder Énée, entre Carthage et Rome. Résolue à ne pas survivre à sa honte et à son abandon, elle prépare un bûcher sur lequel elle place les vêtements et les armes du traître qui la fuit, et apercevant de loin les voiles qui s'éloignent du port, elle se frappe du glaive que l'ingrat lui a laissé. Bientôt la flamme s'élève du bûcher qui la consume ; Énée la voit briller, à l'horizon, et c'est à peine, s'il donne un regret à la reine qui meurt pour lui.

Virgile venait d'achever la lecture de ce magnifique épisode de Didon, qui, à lui seul, est tout un poëme, et les applaudissements se taisaient. L'émotion était trop profonde pour qu'on songeât à l'exprimer, autrement que par des larmes. Jamais la poésie n'avait obtenu un plus beau triomphe, elle s'était fait oublier. Cette hardie fiction de faire mourir Didon deux cents ans avant sa naissance, pour mettre en présence Rome et Carthage, en la personne de leurs fondateurs, était devenue une réalité : c'était Didon elle-même qu'on venait de voir et d'entendre. On avait frémi de ses menaces, on s'était attendri à ses prières, on avait pleuré à ses larmes. On avait assisté aux tristes apprêts de sa mort; on l'avait entendue exhaler ses derniers vœux sur sa couche de flammes, et le coup mortel qui l'avait frappée avait

atteint tous les cœurs. Aussi nul n'avait pensé à applaudir, nul ne s'était dit qu'il y avait là un poëte qui récitait ses vers, un empereur qui les écoutait; on n'était plus à Rome, on était à Carthage, et toutes ces âmes romaines s'étaient éprises de pitié pour cette belle reine qui avait bâti la rivale de Rome et légué à son peuple sa haine contre les Romains.

Lorsque enfin cette émotion générale se fut calmée, les poëtes, en qui ne s'éteint jamais complétement un sentiment de jalousie, se demandèrent s'il n'était pas possible de retrouver la Didon de Virgile dans la Calypso d'Homère ou dans l'Ariane d'Apollonius. Mais cette comparaison ne fit que grandir encore, dans leur estime et leur admiration, la création du poëte romain. Elle leur parut même si sublime, qu'ils ne songèrent point à le blâmer d'avoir sacrifié Énée à Didon, en le montrant si froid et si ingrat, quand elle est si noble et si touchante. Peut-être pensaient-ils que le beau rôle en amour appartient à celui qui le premier trahit la foi jurée, et qu'après tout il vaut encore mieux être bourreau que victime. Cette opinion devait être en faveur dans la ville qui s'était faite la maîtresse du monde.

Pendant la lecture du cinquième chant presque entièrement consacré aux jeux funèbres qu'Énée fait célébrer sur la tombe de son père Anchise, on eut souvent occasion d'admirer la grâce et la fécondité du génie du poëte qui savait ainsi varier ses tableaux. Le combat du ceste entre Darès et Entelle, et la joûte sur les eaux, où le poëte, en nommant les principaux chefs troyens, flattait l'orgueil des premières familles de Rome, obtinrent un suffrage unanime; on trouva seulement quelque froideur dans les regrets que le héros troyen donne à son père, et

Homère cette fois parut l'emporter sur son imitateur, dans le tableau de la douleur d'Achille pleurant sur les cendres de son ami Patrocle. Énée obéit à un usage, Achille obéit à son cœur; la piété du fils est loin d'égaler la tendresse de l'ami. Cependant elle va enfanter un chef-d'œuvre, et cette fois, si Virgile suit encore le vol d'Homère, c'est pour s'élever plus haut que lui. Énée, inquiet sur l'avenir, descend aux Champs-Élysées pour y interroger son père, non sur les temps passés, ou présents, comme le fait Ulysse dans Homère, mais sur les temps qui ne sont pas encore; il ne veut point lui demander, comme le roi d'Ithaque, quel est le sort de sa famille, mais quelles seront les destinées de ses descendants. C'est l'avenir de Rome qui se révèle aux yeux des Romains; c'est Romulus, Numa, Brutus, Scipion, Caton et César qui leur apparaissent dans tout l'éclat de leur grandeur future. Toutes les traditions nationales, qui depuis sept siècles composent la grande histoire du peuple romain, tous ces triomphes dont il est si fier, ne seront plus des souvenirs périssables : la poésie les a gravés de la main du génie sur un monument plus durable que la pierre et l'airain, et ce monument, c'est le poëme de Virgile, c'est l'*Enéide*. Et quelle n'est pas la joie de celui qui fut le triumvir Octave, le collègue d'Antoine et de Lépide, d'entendre la voix prophétique du poëte, s'écrier :

Mais celui que le ciel promit par cent oracles,
Pour qui seront les dieux prodigues de miracles,
Le second des Césars, le premier des humains,
C'est Auguste : c'est lui dont les puissantes mains,
Rendront au Latium, heureux par son génie,
Ce brillant âge d'or de l'antique Ausonie.....

Non! Hercule, vainqueur de ses fameux rivaux
Dont la terre vengée admira les travaux,
Hercule, triomphant du monstre d'Érimanthe,
Qui de Lerne à ses pieds foula l'Hydre écumante,
Dont la flèche atteignit la biche aux pieds d'airain;
Non, le dieu de Nysa, qui sut plier au frein
Des tigres asservis à ses mains souveraines;
Qui, de festons de pampre entrelaçant leurs rênes,
Jusqu'aux portes du jour a fait voler son char,
N'ont point vu tant de lieux qu'en a conquis César.

A ces vers qui consacrent sa gloire, l'empereur s'incline devant le poëte, comme devant un dieu qui l'associe à son immortalité. Que sont les louanges vulgaires de ses courtisans près de ce magnifique éloge? Quelles basses flatteries pourront désormais charmer l'oreille de César, depuis qu'il a entendu Virgile apprendre son nom aux échos de l'avenir?

Mais tout à coup le poëte a pris un accent douloureux et sombre. Un nuage de tristesse a obscurci son front radieux, et tout l'auditoire, sans en comprendre encore la cause, semble déjà partager sa pénible émotion. La belle Octavie s'approche et paraît écouter avec un nouvel intérêt :

Alors brille à leurs yeux un guerrier plein de charmes,
Joignant l'éclat des traits à l'éclat de ses armes :
Tout respire dans lui la grâce et la vertu ;
Mais son regard est triste et son front abattu.
« O mon père, excusez ma vive impatience :
Auprès de Marcellus, quel jeune homme s'avance?
Mon père, est-ce son fils, ou quelqu'un de son sang?
Que ce nombreux cortége annonce bien son rang!
Entre ces deux guerriers, quel air de ressemblance!
Mais seul, parmi ce bruit il garde le silence :
Lui seul à tant d'honneurs demeure indifférent.
Ah! que demandes-tu, dit Anchise en pleurant :

Cette fleur, d'une tige en héros si féconde,
Les destins ne feront que la montrer au monde.
Dieux, vous auriez été trop jaloux des Romains
Si ce don précieux fût resté dans leurs mains!
Pleure, cité de Mars : Pleure Dieu des batailles;
Oh! combien de sanglots suivront ses funérailles!
Et toi, Tibre, combien tu vas rouler de pleurs,
Quand son bûcher récent t'apprendra nos malheurs!
Quel enfant, mieux que lui, promettait un grand homme?
Il est l'orgueil de Troie : il l'eût été de Rome.
Quelle antique vertu! quel respect pour les dieux!
Nul n'eût oser braver son bras victorieux,
Soit qu'une légion eût marché sur sa trace,
Soit que d'un fier coursier il eût guidé l'audace.
Ah! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
Si tu peux du destin vaincre un jour le courroux,
Tu seras Marcellus!...

A ce nom, à ce portrait du fils qu'elle a perdu et qu'elle pleure toujours, la malheuseuse Octavie, trop faible contre une si vive émotion, n'a que la force de se jeter évanouie dans les bras du poëte. Ses larmes coulent comme le jour funeste où ce fils, destiné à l'empire par le choix d'Auguste et par ses vertus, fut enlevé à son amour; mais ses larmes sont moins amères, sa douleur est moins poignante. Il lui semble qu'un baume consolant vient d'être versé sur sa blessure, et lorsqu'elle ouvre ses beaux yeux, c'est un regard de reconnaissance qui se fait jour à travers ses pleurs, et qui porte à l'âme du poëte la récompense de sa touchante inspiration.

Après ce sixième chant, où le génie de l'épopée paraissait avoir atteint son plus haut point de perfection, on se demanda si Virgile n'avait pas eu tort de prodiguer, dans la première partie de son poëme, de si grandes beautés, qu'il devait lui être impossible de se maintenir à une

telle élévation dans la carrière qu'il avait encore à parcourir. On fut donc peu surpris de voir que, si dans les six premiers chants de l'*Enéide*, Virgile s'était montré en imitant l'Odyssée, le rival et souvent le rival heureux d'Homère, dans les six derniers où il avait imité l'Iliade, il était presque constamment resté inférieur à son modèle. L'arrivée en Italie d'un héros, annoncé par d'anciens oracles, la lutte qu'il engage contre un tyran farouche et un prince belliqueux, auxquels il enlève à l'un son royaume, à l'autre sa fiancée; les dieux et les peuples se partageant entre les deux rivaux; enfin la fondation de la ville éternelle : tels étaient les grands événements annoncés par le poëte; mais on trouva que son vol avait moins de hardiesse et d'élévation, et qu'il avait manqué de force ou de temps pour achever son œuvre comme il l'avait commencée. Au lieu des grands caractères que l'on s'attendait à voir se développer, à la manière des héros de l'Iliade, on trouva un monarque qui n'a pas une volonté à lui, qui, après avoir reçu les Troyens avec cordialité, permet à la reine et à son gendre futur de leur faire la guerre, et se renferme dans son palais pour ne pas y prendre part; une princesse qui semble indifférente à la guerre sanglante dont elle est l'objet; une reine qui cherche dans le suicide une consolation à la défaite de ses peuples; un tyran dont la cruauté révolte sans effrayer, enfin deux héros dont le combat n'excite aucun intérêt, ni pour le triomphe de l'un ni pour la chute de l'autre. A la vérité, le poëte des six premiers chants se révèle encore tout entier dans une foule de passages tels que l'épisode de Nisus et Euryale, les funérailles de Pallas, et la description du bouclier d'Énée. On ne peut se défendre de quelque intérêt pour Lausus,

le fils du cruel Mézence et pour la belle Camille, la reine des Volsques. Mais ce n'est plus cet enthousiasme qui éclatait presque à chaque instant, lorsque le poëte racontait le dernier jour de Troie, allumait le bûcher de Didon, ou soulevait devant son héros le voile de l'avenir. Virgile ne se trompa point sur l'effet qu'avait produit la lecture de son poëme. Personne ne sent mieux que le poëte lui-même ce qui manque à son œuvre : malheur à celui dont l'amour propre parle plus haut que la conscience! Les louanges que donnèrent à Virgile Auguste et les amis du poëte ne l'empêchèrent point de reconnaître qu'il avait encore beaucoup à faire pour élever l'*Enéide* au niveau de l'Odyssée. Il lui semblait entendre dans la postérité une voix qui disait :

Il n'est aucun homme, poëte où guerrier, qui l'ait emporté, en tous points, sur le reste du genre humain. Homère n'a point d'égal en génie; Virgile n'en a point en jugement. Ce n'est pas qu'Homère manque de jugement, parce que Virgile en a plus que lui, et que Virgile n'ait point de génie, parce qu'il en a moins qu'Homère. Mais faut-il les comparer l'un à l'autre? Homère a plus d'invention; Virgile a plus d'art : l'un crée avec plus de hardiesse, l'autre met en œuvre avec plus de goût. Homère maîtrise et domine son lecteur, Virgile le charme et le séduit. Homère a plus de grandeur, Virgile plus de sensibilité; l'un étonne, l'autre émeut. Homère prodigue ses trésors avec profusion; Virgile donne les siens avec magnificence. Homère, comme le Nil, répand d'immenses richesses par de subites inondations; Virgile apporte les siennes comme un fleuve abondant et réglé dans son cours. Chacun de ces poëtes ressemble à son héros. Homère est irrésistible comme Achille : tout fuit devant lui

tout cède; plus le tumulte s'accroît, plus il brille, plus il est grand. Virgile, avec une tranquille audace, comme Énée, se possède toujours, et, dans l'action même, il voit tout, il dispose tout. Dans le merveilleux, Homère, comme son Jupiter lorsqu'il veut effrayer le monde, ébranle l'Olympe, embrase les cieux, et fait gronder la foudre. Virgile ressemble au même dieu, mais seulement lorsqu'il délibère, dans sa souveraine sagesse, sur les destinées des empires et qu'il veille au bonheur des hommes. Homère enfin, c'est le soleil qui s'élance éblouissant du sein des mers; Virgile, c'est le soleil qui s'y replonge radieux.

Virgile, écoutant cette voix de la postérité, et jugeant lui-même son œuvre imparfaite, partit pour la Grèce afin de s'inspirer du climat et des lieux qui avaient inspiré Homère. Il sentait bien qu'il ne pourrait jamais échapper au reproche d'avoir imité le chantre d'Achille, qui l'avait devancé dans la carrière, et qui, peut-être imitateur lui-même, paraissait cependant avoir tout créé, même les dieux; mais il espérait, sinon atteindre son modèle, du moins s'en approcher assez près, pour que la postérité pût les confondre dans son admiration. Auguste, son bienfaiteur et son ami, le trouva à Athènes, épuisé par les veilles et les souffrances; il l'emmena avec lui, dans l'espérance que le ciel de l'Italie rendrait au poëte ses forces et sa santé. Mais arrivé à Brindes, dans la Calabre, il ne put aller plus loin. Les fatigues du voyage avaient usé en lui les derniers ressorts de la vie; et, à cette heure fatale où l'homme, en présence de l'éternité, s'humilie sous le regard de Dieu, il sembla à Virgile que son œuvre inachevée devait mourir avec lui. Il écrivit un testament qui partageait ses biens entre son bienfaiteur et ses amis,

et leur recommandait d'anéantir l'*Énéide*, comme indigne d'occuper l'avenir.

L'empereur défendit d'obéir au poëte et eut même le bon esprit de publier son œuvre, sans y rien changer. Virgile fut nommé le Prince des poëtes latins, et surnommé l'Homérique, par ses contemporains. La postérité n'a rien retranché de ces titres de gloire, et si le reproche d'avoir imité Homère pouvait encore troubler son repos dans le séjour des morts, qu'il compte, s'il le peut, le nombre toujours croissant de ses propres imitateurs, et son ombre sera consolée.

SIXIÈME LEÇON

—

HORACE

Dans l'un de ces vastes jardins qui, au siècle d'Auguste, offraient, au sein même de Rome, tous les charmes de la campagne, des ombrages, des fleurs, un air pur, la solitude et le silence; par un de ces beaux jours, qui sont une des gloires de l'Italie, trois Romains, dont le costume appartenait à l'ordre des chevaliers, s'entretenaient familièrement à l'ombre d'un platane, qui étendait, sur leurs têtes, ses rameaux hospitaliers. Leur conversation, animée par un vin vieux de Falerne, que de jeunes et jolies esclaves leur versaient dans des coupes d'or, était étrangère aux graves intérêts qui occupaient alors le nouvel empire romain. La république et la liberté n'étaient plus dans Rome que comme ces dieux de l'Olympe que l'on adorait encore par habitude, mais auxquels on ne croyait plus, et les trois personnages, qui noyaient dans le vin les regrets du passé, s'inquiétaient peu que Rome fût libre, pourvu que César Auguste fût tout-puissant. L'un d'eux était le poëte Lucius Varius, homme d'esprit et de goût, plus renommé par ses bons conseils que par ses bons vers, et dont le suffrage était plus envié

des poëtes que celui de Mécène même. Fier de cette position, il ne se hâtait point de terminer un poëme qu'il avait commencé en faveur d'Agrippa et d'Auguste, dans la crainte de perdre sa réputation de poëte. Il pensait, sans doute, que son meilleur titre pour juger les ouvrages des autres était de n'en avoir fait aucun. Le second, était l'auteur des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, occupé alors de la composition d'un grand poëme épique qui devait le placer au niveau d'Homère, et que Rome attendait avec impatience. Le troisième était Mécène, l'ami, le confident de César Auguste. Modèle accompli de cette urbanité qui faisait le charme de la cour impériale, dispensateur éclairé et juste des bienfaits du souverain, ami plutôt que protecteur des hommes de génie et de talent, dont il se plaisait à entourer le trône de son maître; ennemi déclaré de la bassesse, de l'intrigue et de la médiocrité, Mécène avait mérité qu'on dît de lui que le soleil cesserait de luire, et les rivières de couler, plutôt que Mécène de faire du bien. Sa munificence et sa libéralité étaient telles que l'on n'osait plus louer, en sa présence, ni un tableau venu de la Grèce, ni une statue apportée de Corinthe, ni un vase d'or ou de cristal ciselé dans Syracuse, de peur de trouver, en rentrant chez soi, l'objet rare et précieux d'une louange indiscrète. Mais cette munificence ne provenait point d'une vanité fastueuse, mais d'une bonté naturelle, d'une bienveillance intelligente, d'une noble générosité. Ce même homme, dont la maison était toujours ouverte aux poëtes, aux orateurs, et aux philosophes, quel que fût leur rang ou leur naissance et qui la fermait constamment aux bateleurs, aux bouffons, aux intrigants et aux sots, cet homme qui n'accorda jamais son amitié au hasard et sans examen, et qui préférait à l'éclat des

richesses et des grands noms, les talents, le savoir et la probité, cet homme, qui fut courtisan sans bassesse, riche sans avarice, puissant sans orgueil, libéral sans ostentation, généreux sans prodigalité et poëte sans envie, fut aussi le hardi conseiller, le fidèle ministre, le courageux favori qui, arrachant des mains de son maître la hache des proscriptions, avait osé lui dire ; « *Sors d'ici, bourreau!* » Cet homme était Mécène.

Les trois amis, car Varius, Virgile et Mécène ne se donnaient pas un autre nom, cherchaient à résoudre une question littéraire, à laquelle le confident d'Auguste paraissait attacher quelque importance. « Pourquoi, disait-il, notre littérature latine qui, grâce à vous, mon cher Virgile, n'a plus à envier aux lettres grecques, leur Théocrite, et qui bientôt même leur opposera un nouvel Homère, n'a-t-elle rien produit encore qu'on puisse comparer à Pindare, à Anacréon ? N'avons-nous pas, dans notre histoire, des héros plus dignes que les vainqueurs des jeux Pythiens ou Olympiques, d'inspirer la lyre des poëtes? Qu'est-ce qu'un laurier cueilli dans la poussière de l'arène, auprès de ces palmes triomphales, enlevées aux peuples du monde? Qu'est-ce que la conquête d'un vase d'or ou d'un trépied de bronze, comparée à celle de vingt empires que Rome a soumis à ses lois? Certes, aucun peuple ne ceignit son front de plus de couronnes, n'enrichit ses temples de plus de trophées que le peuple romain ; et cependant aucun poëte de Rome n'a osé détacher, du temple des Muses, la lyre de Pindare, qui, depuis des siècles, reste plus silencieuse encore que celle de Sophocle et d'Euripide. Et nos belles Romaines, quel doit être leur dépit de ne pas trouver parmi nous un Anacréon, pour chanter l'amour qu'elles inspirent! Ont-

elles donc moins de grâce, moins de beauté que ces Laïs et ces Aspasies qui voyaient à leurs pieds les héros, les poëtes et les sages de la Grèce? Le plaisir, l'amour et la volupté, ne sont-ils pas des divinités de Rome aussi bien que d'Athènes; les roses qui parent nos jardins ont-elles moins de fraîcheur, le vin qui remplit nos coupes a-t-il moins de parfums, les esclaves qui le présentent à nos lèvres ont-elles moins de charmes que les roses qui couronnaient le front du poëte de Théos, que les vins dont il enivrait sa raison, que les esclaves qui charmaient encore sa vieillesse? C'est une honte pour Rome de n'avoir encore ni Pindare ni Anacréon. J'en cherche en vain la cause. Nous faudra-t-il toujours remonter aux chansons infâmes, aux rhythmes grossiers des Saliens pour trouver parmi nous des monuments de la poésie lyrique? Et quels monuments! C'est avec raison qu'Auguste en a fait jeter aux flammes la plus grande partie. Ils ne méritaient pas d'occuper les rayons de cèdre de nos bibliothèques: ils usurpaient une place qui peut-être ne sera jamais remplie. »

— Mon cher Mécène, si notre muse lyrique, répond l'auteur des *Géorgiques*, n'a rien produit encore dont Rome puisse s'enorgueillir, c'est notre langue, toujours rebelle au rhythme musical, qui s'y oppose. La langue des Grecs est elle-même une musique, tous les mots en sont doux, harmonieux, sonores; aussi les premiers poëtes chantèrent, et leurs chants se gravèrent aisément dans la mémoire, par le double attrait du rhythme et de la mélodie. Leur inspiration trouvait, sans effort, des accents qui répondaient à leurs pensées, à leurs sentiments, à leurs passions. Tout en Grèce est empreint d'harmonie. Les statues de Phydias et de Praxitèle, les tableaux de Zeuxis

et d'Apelles, non moins que les colonnes du Parthénon, semblent se revêtir d'une teinte harmonieuse qui charme la vue. Le murmure des ruisseaux y paraît plus doux, le chant des oiseaux plus suave, la voix de l'écho plus sonore : comment la lyre du poëte n'y serait-elle pas plus mélodieuse, quand tout semble chanter autour de lui? En est-il ainsi à Rome, où le bruit des armes se fait toujours entendre, à travers les clameurs de la foule qui se presse en tumulte dans le forum et dans les amphithéâtres, où les hurlements des bêtes féroces se mêlent aux cris du gladiateur qu'elles dévorent? En est-il ainsi à Rome où, d'un bout de l'univers à l'autre, affluent des populations barbares avec leurs idiomes incultes et leurs accents sauvages? Comment notre langue, si grossière et si rude à sa naissance, se serait-elle formée et adoucie, lorsqu'il ne parvenait à nos oreilles que des sons heurtés et discords? La poésie lyrique veut être chantée; et comment le poëte latin pourrait-il trouver un rhythme favorable à la musique, lorsque les mots qui sortiraient de ses lèvres suffiraient pour détruire l'harmonie de son chant.

—Vous ne dites pas tout, ajouta Varius. Le caractère du peuple romain ne peut se plier à la mollesse du peuple d'Athènes. Il est trop grave, trop sévère, trop rude même pour comprendre les exigences délicates d'une oreille athénienne. Nos orateurs de tribune et nos acteurs de théâtre ont si peu le sentiment de l'harmonie dans leur débit, qu'ils sont forcés d'avoir un joueur de flûte pour modérer les écarts de leur voix et la ramener dans les tons qui conviennent à l'éloquence ou à la déclamation. La lyre de Pindare, de Stésichore, de Sappho et d'Anacréon est brisée, et pour en rassembler les dé-

bris, il faudrait un homme de génie qui fût à lui seul ce qu'ont été tous les poëtes de la Grèce. Pensez-vous qu'il se présente jamais?

—Et pourquoi, s'écrie alors Virgile, pourquoi sous un prince comme Auguste et sous un ministre comme Mécène, le domaine des lettres ne s'agrandirait-il pas comme celui de l'empire? Rome n'est plus ce qu'elle était au temps de Caton le Censeur. Le sénat ne rend plus de décret pour chasser de nos murs les poëtes et les philosophes. César au contraire les appelle, les protége, les honore et les aime. Les fleurs ont besoin pour éclore d'un soleil qui les réchauffe de ses feux. Auguste est le soleil des poëtes, et vous les voyez naître en foule aux rayons de sa gloire. Il y a peu de jours encore, un jeune homme est venu me lire quelques fragments d'odes imitées de Pindare. Ce ne sont que des essais, mais Hercule, avant d'écraser de sa massue l'hydre de Lerne, s'amusait dès le berceau à étouffer des serpents. Permettez-moi, mon cher Mécène, de vous présenter mon jeune poëte qui, je l'espère, sera bientôt le vôtre. Il attend vos ordres dans le vestibule de votre palais.

— Qu'il soit le bienvenu, amené par vous, repond le ministre. Et un instant après Virgile présentait Horace à Mécène.

Quintius Horatius Flaccus avait alors environ vingt-six ans; sa petite taille, son maintien timide et son air embarrassé n'inspirèrent pas d'abord à Mécène une grande confiance dans le talent du protégé de Virgile. Interrogé sur son pays, sa famille et les premières années de sa vie, il parut hésiter d'abord à répondre, car il avait à faire quelques aveux difficiles; s'étant un peu rassuré :

« Je suis né, dit-il, à Vénuse, petite ville frontière de la Lucanie et de la Pouille, l'an de Rome 688. Mon père n'était qu'un affranchi ; mais toutes les vertus d'un homme libre avaient pris racine en son âme, longtemps avant qu'il eût acquis sa liberté. Il n'avait pour tout bien qu'un champ de peu d'étendue; mais sa pauvreté ne l'empêcha point de vouloir que je fusse élevé comme l'aurait été le fils d'un sénateur. Je ne serai jamais assez insensé, pour ne pas me féliciter d'avoir eu un pareil père, et je ne dirai pas comme tant d'autres : ce n'est pas ma faute, si je n'ai pas eu des parents illustres. Que je suis loin de penser comme eux ! Si la nature nous permettait, après un certain âge, de recommencer une vie nouvelle et de choisir les parents, au gré de son orgueil, heureux et satisfait des miens, je me garderais d'en chercher au milieu des faisceaux consulaires, et sur les siéges curules. Et comment oublier jamais ce que je dois à mon père? Il m'accompagna à Rome, et non content de me donner pour maître le docte et rigide Orbilius, il surveilla lui-même mes études avec cette vigilance que peut seule avoir la tendresse paternelle. Mais il ne se contentait pas de m'initier à tous les secrets de la science et à tous les enchantements des lettres grecques ; il m'enseignait encore, par ses leçons et par ses exemples, ce qu'il jugeait plus important que tout le savoir humain, la vertu. « Mon fils, me disait-il, les philosophes pourront t'apprendre mieux que moi pourquoi telle chose est bonne et telle autre est mauvaise. Tout ce que je puis faire c'est de t'inspirer l'amour des bonnes mœurs en t'enseignant les sages maximes de nos pères, pendant que tu as encore besoin d'être conduit. Quand l'âge t'aura donné la maturité de l'esprit et la force du corps,

tu seras en état alors de te gouverner toi-même. » Puis quand nous allions ensemble par la ville et sur les places publiques : « Vois-tu ce sénateur, me disait-il; il a l'estime et la confiance des honnêtes gens : c'est à lui, mon fils, qu'il faut tâcher de ressembler. Jette les yeux sur cet autre, il est tombé dans le mépris; sa naissance et sa dignité n'ont pu l'en garantir. » Il me semblait en l'écoutant entendre le bon vieillard Déméa des *Adelphes* de Térence, dans les sages instructions qu'il donne à son fils. Lorsque le moment fut venu de m'envoyer à Athènes, mon père n'hésita point à se séparer de moi. J'avais dix-huit ans, et lorsque je mis le pied sur cette terre de la poésie et des arts, il me sembla naître à une vie nouvelle. Combien est grande et forte la puissance des souvenirs! Là, me disais-je, résonnait la lyre de Pindare, lorsqu'il chantait les héros et les dieux, et je croyais l'entendre; ces bosquets de rose ont vu Anacréon chanter le vin et les belles, et j'essayais de l'imiter. Plus loin, dans les jardins d'Académus, les échos semblaient redire encore les sages enseignements de Platon; les flots de la mer en expirant sur la rive, murmuraient à mon oreille les doux accents de Sappho, et lorsque j'élevais mes regards vers la voûte des cieux, je croyais les voir se peupler de tous les dieux d'Homère; Homère lui-même m'apparaissait dans toute sa gloire, éclairant le monde de son génie, comme son Jupiter l'ébranlait de son coup d'œil.

« La mort du grand César vint m'arracher à mes travaux et m'imposa des devoirs pour lesquels je n'étais point fait. Brutus m'appela dans les rangs de son armée et confia même un commandement à mon inexpérience. je n'étais pas fait pour les batailles, et dans la journée de

Philippes qui fut si glorieuse pour vous, noble Mécène, j'oubliai que les mères de la Grèce en remettant à leur fils un bouclier leur disaient : « Reviens dessus ou dessous ». Le mien resta sur le champ de bataille où j'aurais dû rester moi-même, et je revins à Rome, trop convaincu qu'Octave me pardonnerait sans peine d'avoir si peu nui à son triomphe. J'avais mérité qu'on ne daignât ni me craindre, ni me punir ; je cherchai dans les lettres la consolation et l'oubli du passé ; et je me dis qu'ayant marché dans les combats, sur les traces d'Archiloque et d'Alcée, je devais les suivre également dans la carrière où ils avaient trouvé la gloire. L'y trouverai-je comme eux, noble Mécène ? Je n'ose l'espérer. Mais si j'obtiens de vous un regard de bienveillance, mon ambition sera satisfaite. »

Mécène n'était point, comme Agrippa, un grand capitaine ; mais il faisait cas de la bravoure, et soit que l'aveu d'Horace l'eût mal disposé en sa faveur, soit qu'il n'eût pas foi dans le talent poétique d'un soldat de Brutus, il ne fit qu'un accueil assez froid au protégé de Virgile. Neuf mois se passèrent, et ces neuf mois durent paraître neuf siècles au jeune poëte, avant que Virgile et Varius pussent vaincre la répugnance de Mécène. Elle céda enfin à leurs vives instances et peu de temps après le soldat de Brutus était l'ami du favori d'Auguste.

C'est qu'entre ces deux hommes il existait une singulière conformité de goûts, de penchants, de faiblesses, de vertus. C'est que tous les deux, épicuriens par nature et par principes, aimaient également le plaisir ; mais en même temps, à l'exemple de leur maître Épicure, ils employaient tout leur esprit à être honnêtes ; et c'est le plus bel usage qu'on puisse en faire.

Le jour où Horace, présenté pour la première fois à Mécène, vit la richesse de ses jardins, le luxe de son palais, la recherche de sa table, la variété de ses vins, la beauté de ses esclaves, il se dit que le fils d'un pauvre affranchi ne pouvait parvenir à jouir de tous ces biens qu'à force de génie. Il désira devenir un grand poëte et il le devint. Il eut le bonheur de rencontrer sur son chemin la gloire, et il la prit pour compagne de voyage, à la condition qu'elle ne nuirait point au plaisir. C'est au plaisir qu'il sacrifia tout, honneurs, dignités, fortune ; il pouvait être riche et puissant; il se contenta d'être heureux. Il pouvait, sous la dictée de l'empereur, dont il refusa d'être le secrétaire, écrire ces décrets auxquels obéissait le monde ; il aima mieux, sous l'inspiration des Muses, écrire ces odes, ces chansons que devait admirer l'univers. L'ambition ne troubla jamais le repos de son âme, et il aimait trop son bonheur pour connaître l'envie. Il ne demandait aux dieux que de lui conserver dans son vieil âge les goûts qui faisaient le charme de sa jeunesse. Trop ami de la vertu pour aduler les vices, trop homme d'esprit pour louer des sottises, il ne se montrait l'ennemi que des méchants et des sots.

Loin d'attirer à lui l'attention par la supériorité de sa conversation, il employait souvent son esprit à faire briller celui des autres. Pendant que les poëtes ébranlaient, comme le dit Juvénal, les lambris du palais de Fronton et fatiguaient les passants de la lecture de leurs ouvrages, Horace cachait les siens à la foule ignorante et ne les confiait qu'à un petit nombre d'amis éclairés. Aussi habile à manier l'éloge que la censure, il louait et blâmait sans avoir l'air d'y penser. Personne en l'écoutant ne pouvait l'accuser de lâche complaisance ni d'injustes préventions,

et comme il approuvait avec grâce, avec délicatesse, il critiquait avec finesse, avec urbanité. C'était un philosophe aimable qui croyait que pour corriger les hommes il suffisait de les avertir et de les éclairer. Un pareil caractère devait plaire aux grands ; aussi s'empressèrent-ils de lui accorder leur estime et même leur amitié. Ils avaient alors le goût des lettres : Auguste en donnait l'exemple, et son despotisme, loin de s'appuyer sur l'abrutissement des âmes, cherchait à s'établir sur les talents, le mérite et la vérité. Le despotisme de la violence et de la brutalité n'est que de courte durée; celui qui naît de la générosité et de la clémence ressemble tellement à la liberté qu'on le subit sans le sentir; son règne alors est éternel. Tel fut celui d'Auguste, quand il cessa de craindre des rivaux.

Sans doute, lorsque Mécène présenta le jeune poëte au futur empereur, il ne lui dit pas qu'Horace abusait quelque peu de la doctrine d'Épicure; que pour chanter le vin et les belles, comme Anacréon, il avait voulu, comme lui, les connaître et les aimer; il ne lui dit pas que ce même poëte qui célébrait dans ses vers les olives et la chicorée de sa table frugale, venait souvent s'asseoir à la sienne plus somptueuse et plus délicate et qu'il n'en sortait pas toujours avec toute sa raison; il ne lui montra pas certaines chansons, inspirées par l'orgie, que condamnaient également la décence et le goût; mais il lui dit qu'Horace avait le sens aussi juste et aussi droit que l'esprit fin et pénétrant; il lui dit que le poëte, tout poëte qu'il était, avait plus de prudence, plus de raison, plus de sagesse que la plupart des philosophes; il lui dit enfin qu'ennemi de l'intrigue et exempt d'ambition, Horace n'aspirait à jouer à la cour que le rôle d'un poëte aimable

et d'un honnête homme. C'était la vérité. On ne peut s'étonner qu'un poëte comme Horace ait chanté les louanges d'un prince qui trouvait bon qu'en sa présence on exaltât la rigide vertu de Caton, quoiqu'il cherchât peu à l'imiter, et qu'un prince, comme Auguste, ait accueilli les flatteries délicates dont il était l'objet, prévoyant bien qu'elles parviendraient ainsi de siècle en siècle jusqu'à la postérité la plus reculée.

On peut croire qu'Auguste, Mécène et Rome entière avec eux, n'admiraient pas seulement dans Horace le rival d'Anacréon. Ils étaient sans doute charmés de la grâce infinie de ces petites pièces légères et fugitives, où le poëte semble jouer avec son talent. Mais combien ils leur préféraient ces odes philosophiques où la morale s'embellissait de tous les charmes de la poésie, et ces chants sublimes où, rival de Pindare, il s'inspirait de l'amour de la patrie, la plus noble des inspirations ! Horace est le seul poëte de l'antiquité qui ait su monter sa lyre sur les tons les plus divers, et montrer dans tout cette supériorité qui n'appartient qu'au génie.

Reportons-nous par la pensée et par l'étude des coutumes romaines à l'un de ces soupers fins et délicats, auxquels Mécène invitait Horace et ses amis. On n'était plus au temps où le vestibule en hiver, et en été un arbre touffu servaient d'abri à une table de bois couverte seulement de pain, d'œufs, de fromage et de fruits, et autour de laquelle se pressaient, sur des siéges grossiers, la famille et les convives pour le repas du soir. A cette simplicité rustique avait succédé le luxe le plus raffiné. Le bois, l'érable, le citronnier, l'écaille de tortue, l'ivoire même, ornés de cuivre, d'argent, d'or et de pierres précieuses, se façonnaient en tables pour recevoir les mets les

plus rares, les vins les plus exquis, apportés à grands frais des régions lointaines. Représentons-nous Mécène et ses joyeux convives, le front couronné de roses et les cheveux parfumés d'essences, mollement étendus sur de riches coussins, savourant à l'envi dans des coupes d'or le cécube et le falerne. Écoutons les accords de la lyre et de la flûte qui tantôt accompagnent les voix les plus harmonieuses, tantôt préludent aux accents du poëte. Tout à coup, aux bruyants éclats de la joie, le signal du maître a fait succéder le calme et le silence. Horace a pris la lyre, il chante :

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

A ton amour tant que mon cœur put croire,
Tant qu'un rival, de son bras amoureux,
De ton beau cou ne pressa point l'ivoire,
Plus que les rois du monde Horace était heureux.

LYDIE.

Tant que ton cœur, à Pholoé rebelle,
Mit son bonheur à vivre sous ma loi,
Tant qu'à tes yeux je parus la plus belle,
Quelle femme eût osé se comparer à moi?

HORACE.

De Pholoé, que vit naître le Thrace,
Et dont la lyre appelle les amours,
J'aime les chants et j'adore la grâce :
Pour prolonger les siens je donnerai mes jours.

LYDIE.

Au beau Lysis, que j'aime et qui m'adore,
Je vais m'unir par d'éternels liens :
Il a mon cœur : s'il veut ma vie encore,
Pour prolonger ses jours, je donnerai les miens.

HORACE.

Et cependant, si Vénus dans nos âmes,
D'un vain dépit rendait l'amour vainqueur,

Si j'abjurais de mensongères flammes,
Si ma Lydie enfin retrouvait tout mon cœur ?...

LYDIE.

Lysis est beau : toi léger, toi colère :
Tu fus volage et cruel envers moi.
Qu'importe, hélas! puisque tu sais me plaire,
Avec toi je veux vivre, et mourir avec toi.

Des applaudissements unanimes accueillirent ces vers où la tendresse de l'amant et la grâce du poëte s'unissaient pour élever ce dialogue au-dessus de tout ce que la Grèce avait de plus fin et de plus délicat. Sappho même n'avait jamais eu de plus doux accents, et pour la première fois peut-être l'amour avait trouvé un langage qui n'offensait pas la pudeur. Horace n'avait pas toujours été aussi réservé, ni aussi chaste ; on citait de lui plusieurs chansons à faire rougir les matrones romaines, et même à les mettre en fureur ; car ce qu'il savait le moins pardonner aux femmes, c'était d'être laides ou vieilles.

Horace a remarqué que la joie des convives n'a point gagné Mécène, et que le favori d'Auguste, le ministre de ses volontés, conserve un front soucieux ; son amitié s'alarme d'une tristesse dont il ignore la cause et qui peut altérer une santé qui lui est si chère ; et la pensée lui vient d'arracher quelque temps Mécène à la gravité de ses travaux. Il doit aux bienfaits d'Auguste la possession d'un petit bien dans le pays des Sabins ; là un ruisseau limpide, un bois épais, un champ fertile le rendent plus riche et plus heureux que les rois sur leur trône ; il y vit à l'abri de la pauvreté et des privations, car ses désirs ne vont pas au delà de ce qu'il possède. Son ambition serait d'y recevoir son protecteur, son ami, de lui montrer par son exemple que peu de chose suffit au bonheur du sage. Mais com-

ment déterminer Mécène à quitter les plaisirs de l'opulence et les soucis du pouvoir pour venir dans une humble retraite chercher le silence et le repos? C'est à sa lyre qu'il demande ce nouveau triomphe; il se lève et s'avance vers Mécène, il lui dit:

Noble fils des rois de Toscane,
Viens, un nectar t'est préparé,
Que jamais une main profane
N'épancha du tonneau sacré.
Viens, la rose à peine fleurie,
Ornera nos banquets joyeux,
Et des parfums de la Syrie,
Nous embaumerons nos cheveux.

De Tibur laisse la campagne
Et d'Ésul l'humide vallon;
Ne peux-tu quitter la montagne,
Du parricide Télegon?
Viens aux champs, que rien ne t'arrête,
Fuis ce palais audacieux,
Qui porte insolemment sa tête
Jusque dans le palais des dieux.

Cesse de la superbe Rome,
D'aimer la fumée et le bruit :
De cet éclat que l'on renomme
Un grand se dépouille avec fruit.
Loin du faste et de l'opulence,
Souvent un champêtre banquet,
Sous l'humble toit de l'indigence,
Dérida son front inquiet.

Déjà dans la voûte éthérée,
Brille Andromède et Procyon :
La terre ardente est dévorée
Par les feux brûlants du Lion.
Le pâtre que l'ombrage attire,
Cherche la fraîcheur des ruisseaux,

Dont le silencieux Zéphire
Ose à peine effleurer les eaux.

Toi, loin de nos plaisirs tranquilles,
Toujours occupé des Romains,
Tu médites des lois utiles
Au peuple remis en tes mains :
Tu vois avec inquiétude
Ses ennemis se réunir,
Et fais une cruelle étude
De prévoir les maux à venir.

Mécène, un dieu prudent et sage,
Et nous devons tous l'en bénir,
D'un impénétrable nuage
A couvert le sombre avenir :
Il rit de nos vaines misères,
Lorsque, prévoyant les destins,
De maux souvent imaginaires,
Nous nous créons des maux certains.

Ne pensons qu'au jour qui s'écoule ;
La vie, hélas ! n'est qu'un instant.
Le temps est un fleuve qui coule
Et s'enfuit d'un cours inconstant ;
Tantôt à travers la prairie,
Promenant lentement ses eaux,
Il s'endort dans l'herbe fleurie,
Ou serpente dans les roseaux.

Tantôt, quand par d'affreux orages
Soudain les flots sont irrités,
Sa fureur, féconde en ravages,
Parcourt nos champs épouvantés ;
Il entraîne dans les campagnes
Arbres, rochers, maisons, troupeaux,
Et des forêts et des montagnes,
Fait au loin mugir les échos.

Il sait être heureux, l'homme sage,
Qui peut se dire : j'ai vécu !

Quelque avenir qu'il envisage,
Le malheur ne l'a point vaincu.
En vain sur lui la foudre gronde :
Son bonheur n'est point éclipsé,
Et le puissant maître du monde,
Ne peut détruire son passé.

La Fortune injuste et bizarre,
Qui s'obstine à ces jeux cruels,
De ses bienfaits toujours avare,
Les partage avec les mortels.
Si j'éprouve son inconstance,
Mon cœur n'en est point abattu;
J'épouse une honnête indigence
Et m'entoure de ma vertu.

Que sur le vaisseau qui me porte,
Souffle l'aquilon furieux,
Par des vœux que le vent emporte,
Je n'importune point les dieux :
Je confie à leurs soins propices,
Ma frêle barque sur les eaux,
Et je m'endors sous les auspices,
De Zéphire et des deux Gémeaux.

A ces accents dont la douceur pénétrante l'a vivement ému, Mécène presse dans ses bras son poëte favori et lui promet de se rendre à ses vœux. Tout à coup un messager d'Auguste entre avec grand bruit dans la salle du festin : il apporte au ministre l'ordre de se rendre sur le champ auprès de l'empereur, et le ministre s'arrache aussitôt aux plaisirs de la table et aux charmes de l'amitié pour obéir au maître qui commande et ne permet pas de retard. Les convives, troublés dans leur joie et dans leur repos, se lèvent précipitamment et se disposent à se retirer; mais Horace les retient et les engage à attendre le retour de Mécène. — En attendant, leur dit-il, permettez-moi de

vous dire un conte que rappelle à ma mémoire ce qui nous arrive aujourd'hui :

LES DEUX RATS.

Certain rat de campagne, en son modeste gîte,
De certain rat de ville eut un jour la visite ;
Ils étaient vieux amis ; quel plaisir de se voir !
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger ; il vivait de ménage,
Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village.
Il va chercher, au fond de son garde-manger,
Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs ; le citadin, à table,
Mange du bout des dents, trouve tout détestable :
« Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement,
Dans un trou de campagne enterré tout vivant ?
Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile ;
Venez voir de quel air nous vivons à la ville ;
Hélas ! nous ne faisons que passer ici-bas ;
Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas.
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
Doit être de jouir d'une si courte vie,
D'y chercher le plaisir ; qui s'en passe est bien fou. »
L'autre, persuadé, saute hors de son trou ;
Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte,
Ils arrivent de nuit ; la muraille était haute,
La porte était fermée ; heureusement nos gens
Passent sans être vus, sous le seuil se glissant.
Dans un riche logis nos voyageurs descendent ;
A la salle à manger promptement ils se rendent.
Sur un buffet ouvert, trente plats desservis,
Du souper de la veille étalaient les débris.
L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place,
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets qu'il goûte en l'apportant.
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats :

Ils étaient au buffet, ils se jettent en bas,
Courent, mourant de peur, tout autour de la salle...
Pas un trou... De vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulements redouble leur effroi.
« Oh ! oh ! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,
Dit le bon campagnard ; mon humble solitude
Me garantit du bruit et de l'inquiétude ;
Là, je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu,
J'y mange en paix du moins, et j'y retourne... Adieu. »

A peine Horace venait-il de ramener la gaieté parmi les convives, à l'aide de son ingénieux apologue, que Mécène reparut, plus triste encore qu'à son départ. Sa tristesse avait une cause légitime. Auguste, mécontent des agitations de Rome, et plein de foi dans la tradition qui le faisait descendre des anciens rois d'Ilion, veut transporter à Troie le siége de l'empire romain. Ce projet afflige le fidèle ministre plus dévoué à la gloire qu'à la vanité de son maître. Auguste est resté inflexible aux conseils de la raison et aux prières de l'amitié. « Peut-être, dit Mécène à Horace, peut-être est-ce à vous qu'est réservé l'honneur de triompher d'une résolution funeste qui ferait de Rome la sujette de Troie, et de l'Europe l'esclave de l'Asie. Je sais que votre sagesse vous a tenu jusqu'à ce jour étranger aux affaires de l'État ; vous avez refusé les honneurs et les dignités ; mais il est des temps où le poëte a une plus haute mission que de chanter les amours et la gloire. C'est alors qu'un péril menace la patrie, qu'il doit s'armer de sa lyre comme d'une épée pour la défendre. N'avez-vous pas eu le généreux courage de reprocher aux Romains cette fureur des guerres civiles et cette dépravation des mœurs domestiques, qui les ravalent quelquefois au-dessous des barbares et des esclaves? Plusieurs de vos odes, qui sont dans la mémoire

de tous les Romains attestent que vous savez dire au peuple la vérité tout entière. N'oserez-vous donc la faire entendre aux souverains ? Pollion vous dira peut-être qu'on ne doit point écrire contre ceux qui peuvent proscrire : mais moi je répondrai avec vous : « Rien ne trouble l'homme juste et ferme dans ses desseins : ni les cris d'un peuple en fureur, ni les menaces d'un tyran farouche, ni les flots irrités de l'Adriatique, ni les foudres de Jupiter ne peuvent ébranler sa grande âme : que le monde brisé s'écroule ! les ruines du monde le frapperont sans l'effrayer. — Oui, Mécène je vous obéirai, s'écrie Horace, et c'est aux nobles sentiments que vous venez d'exprimer que je devrai mes inspirations. Il sera glorieux pour un poëte d'avoir conservé à Rome son dieu, car ce qu'est Jupiter au ciel, Auguste l'est sur la terre.— Vous aurez cette gloire, répond Mécène. Personne mieux que vous n'a le secret de donner aux vérités les plus sévères l'apparence des louanges les plus délicates. N'admirez-vous pas, dit-il en se tournant vers les convives, avec quelle grâce charmante Horace a su mêler à une invitation de venir à sa campagne les plus hautes leçons de la morale et les plus sages conseils de l'amitié ? Ce que j'aime en vous, mon cher Horace, c'est que votre poésie est toute dans votre cœur ; votre esprit si brillant et si fécond, vous sert à l'embellir sans l'altérer jamais. Vous faites aimer la vertu, même en chantant le plaisir, et la gloire, même en louant la volupté. Il n'est personne qui, en écoutant vos vers, ne soit heureux et fier d'être votre ami, il n'est personne qui n'aspire à le devenir. — Rappelez-vous, dit alors Virgile, les vers si touchants et si beaux qu'il adressa au navire qui m'éloignait de lui et me portait en Grèce. Les dieux pouvaient-ils être

sourds à des accents qui leur rappelaient ceux d'Apollon dans l'Olympe? Et lorsque nous perdîmes notre ami Quintilien Varus, je ne sus que verser des larmes inutiles, Horace rendit les siennes immortelles dans une ode qui est à la fois un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment. — Il est beau, ajoute le poëte Jules-Antoine, d'être à la fois Anacréon par la grâce, et Pindare par le génie! — Non, Jules-Antoine, s'écrie Horace en interrompant son ami, vouloir imiter le sublime essor de Pindare, c'est comme le fils de Dédale, s'élever dans les airs sur des ailes de cire pour donner en tombant son nom à quelque mer. Tel qu'un fleuve, grossi par les orages, et qui du haut des monts se précipite dans la plaine qu'il inonde, tel se répand en flots de poésie le génie impétueux de Pindare. Pour moi, semblable à l'abeille, qui sur le bord des ruisseaux recueille péniblement le suc des fleurs pour en composer son miel, ce n'est, comme elle, qu'à force de travail que je parviens à composer mes vers. Et cependant, ajouta-t-il avec une noble fierté, je sens que je ne mourrai pas tout entier: on dira que, le premier, j'ai donné à la lyre des Romains les sons mélodieux de la lyre des Grecs, et si je parviens à terminer mon œuvre, je m'écrierai avec orgueil: j'ai achevé un monument plus durable que le bronze, plus élevé que les pyramides, un monument que les orages et les aquilons ne peuvent renverser, que le temps et les siècles ne peuvent détruire. Oui, Mécène, si vous daignez me compter parmi les maîtres de la lyre, je porterai jusqu'aux cieux ma tête enorgueillie. »

Cette noble confiance en son génie était permise au poëte dont les chants étaient alors répétés dans les campagnes et dans les cités, dans les chaumières et dans les

palais, et qui devaient l'être un jour dans le monde entier. Le génie d'Horace était aussi varié que fécond. Le poëte lyrique pouvait être, s'il l'eût voulu, le rival de Virgile dans l'épopée et de Térence dans la comédie; mais une paresse naturelle, dans laquelle il semblait se complaire et qui formait une grande partie de son bonheur, lui défendait d'entreprendre des travaux de longue haleine.

La paresse, qui avait fait d'Horace un poëte lyrique, conseilla encore à son esprit moqueur de s'exercer dans la satire plutôt que dans la comédie. Il lui semblait d'ailleurs que pour flétrir les vices et railler les ridicules de son siècle, la satire lui ouvrait une carrière plus indépendante et moins fréquentée. Un poëte s'était fait à Rome une grande réputation comme poëte satirique : c'était Lucilius. Les Romains l'admiraient surtout pour son antiquité : ils jugeaient ses ouvrages, comme on juge les vins, par leur date plutôt que par leur qualité. Mais Horace n'avait garde de régler son jugement sur celui de la multitude ; il ne pensait pas que le vernis d'antiquité, qui rend les médailles précieuses, ajoutât également une valeur aux productions de l'esprit : il examina les anciens poëtes de l'Italie d'après les règles invariables et éternelles du beau et du vrai ; il ne put se résoudre à admirer ni les grossièretés de Plaute, ni le style diffus et incorrect de Lucilius; et, bravant les cris des envieux et les murmures des sots, il osa le dire dans cette immortelle épître aux Pisons, ce code du bon goût; auquel la postérité a donné le titre d'*Art poétique*. Horace ne se contenta pas de critiquer les satires de Lucilius : il fit lui-même des satires, et il y excella, comme dans tout ce qu'il entreprit. C'est qu'il observait lui-même les sages

conseils qu'il donnait aux autres, et qu'il ne prenait jamais une tâche qui fût au-dessus de ses forces. Il n'est aucun philosophe, aucun historien, aucun moraliste qui fasse mieux connaître, dans ses écrits, les vices, les travers et les ridicules des Romains, qu'Horace dans ses satires et dans ses épîtres. On se croit à Rome, au temps d'Auguste, en les lisant. On connaît tous les personnages dont il parle, comme si l'on avait vécu avec eux ; on se prend d'amitié pour ses amis, et l'on a peine à ne pas haïr ceux qui le haïssent. Et il ne manquait pas d'ennemis, le grand poëte, l'ami de Mécène et le favori d'Auguste. Non-seulement ils déchiraient ses poésies, mais encore ils calomniaient son caractère. « C'est un homme dangereux, disaient-ils, qui pour un bon mot ne se fait faute de sacrifier un ami. » Les plaisanteries les plus innocentes étaient dans sa bouche des crimes impardonnables. Si, par modestie, il refusait de lire ses ouvrages en public : « il nous méprise, disaient-ils ; nous ne sommes pas dignes d'entendre ses chefs-d'œuvre : il en réserve la lecture pour les oreilles de Jupiter... » Que répondait Horace ? Il menaçait, de temps en temps, ses ennemis de les rendre à jamais fameux par le ridicule, et leur montrait son esprit comme un glaive toujours prêt à sortir du fourreau ; mais le plus souvent, il les méprisa ; il fit mieux : il sut mettre leur malice à profit, en s'appliquant à perfectionner ses ouvrages et à les rendre vainqueurs de la critique et du temps ; il devint lui-même le plus rigide et le plus sévère de ses censeurs ; il n'épargna ni peine, ni travail pour ôter à ses ouvrages l'air du travail et de la peine, pour y répandre enfin cette aisance et ce naturel, qui font croire que rien n'est plus facile que d'en faire autant, mais qui font sentir à celui

qui ose l'entreprendre que rien n'est, en effet, plus difficile.

L'art et la nature, le génie et le savoir, l'esprit et le goût, Horace réunit tout : son imagination, comme poëte, n'est pas moins vive que son jugement est profond comme philosophe. Il joint l'urbanité et l'atticisme à la simplicité et au bon sens. Il est peut-être le seul écrivain dont on puisse ouvrir le livre au hasard, avec la certitude d'y découvrir une beauté, dès le premier regard, et ces beautés que l'on y trouve en si grande abondance ne sont pas de celles auxquelles nous a déjà accoutumés la lecture des chefs-d'œuvre de la Grèce. Horace avait droit de s'écrier, comme il le fait : « O imitateurs ! troupeau servile !... » Car lui, soit qu'il chante les plaisirs de la table ou les triomphes d'Auguste, les charmes de la médiocrité ou la grandeur de Rome, les douceurs de l'amitié ou les empressements de la gloire ; soit même qu'il flétrisse les vices des Romains, ou qu'il raille leurs travers, soit qu'il condamne au mépris les mauvais écrivains, ou qu'il décerne au génie des palmes immortelles, il est toujours lui-même, toujours Horace ; ce caractère d'originalité qui lui est spécial, n'est pas son moindre titre de gloire, et le moins imitateur des poëtes en est resté le plus inimitable. Virgile disait qu'il était aussi difficile d'arracher un vers à Homère qu'à Hercule sa massue ; on pourrait dire qu'il est aussi difficile d'enlever un vers à Horace qu'à Vénus sa ceinture.

Si Horace n'eût été qu'un grand poëte latin, il serait lu, admiré dans les écoles ; une ou deux traductions, plus ou moins heureuses, l'auraient fait connaître aux gens du monde ; mais les hommes d'étude et quelques poëtes seraient peut-être les seuls à l'admirer, comme

tant d'autres grands écrivains de l'antiquité; mais il n'en est pas ainsi. D'où vient qu'Horace plaît également au jeune écolier qui cherche à le comprendre pour la première fois et au vieux professeur qui l'explique et le commente depuis longues années? D'où vient que l'homme d'État le choisit pour se distraire de ses travaux et l'homme du monde pour se reposer de ses plaisirs? D'où vient que, dans l'affliction, on le prend pour consolateur, et dans la prospérité pour compagnon de sa joie? D'où vient qu'à tous les âges, dans tous les rangs, dans tous les pays, c'est Horace, toujours Horace qui est le poëte de prédilection de l'homme d'esprit, de l'homme de bien, de l'homme de goût? D'où vient enfin qu'il est l'écrivain de l'ancienne Rome qui fait le plus regretter aux femmes de ne pas savoir le latin? C'est qu'Horace n'est pas seulement le plus gracieux des poëtes, mais encore le plus aimable des hommes; c'est qu'en l'admirant, on ne peut se défendre de l'aimer.

Il ne faut pas croire cependant que cette préférence vienne de ce qu'il flatte nos passions. Voyez au contraire comme il peint et caractérise les vices et les folies des hommes! Il les compare à des voyageurs, engagés dans une vaste forêt et qui ont perdu leur chemin; les uns vont à droite, les autres à gauche; tous s'avancent au hasard et s'éloignent du but. Sommes-nous prodigue, avare, ambitieux, hypocrite, superstitieux? Horace ne nous épargne pas de dures et bonnes vérités; il nous place sous les yeux un miroir; il nous force à nous y reconnaître; et nul en s'y regardant ne peut s'empêcher d'avoir honte de lui-même.

Ne croyons pas au reste qu'Horace se soit épargné plus qu'un autre dans ses satires. Voyons comme il se

met lui-même en présence de Dave, son valet : écoutons comment il se traite :

SATIRE VII.

DAVE.

Depuis longtemps j'écoute, et si j'osais, ma foi,
Maître, je vous dirais quelques mots.

HORACE.

Ah ! c'est toi,
Dave?

DAVE.

Oui vraiment, c'est Dave, un ami de son maître,
Un serviteur fidèle.

HORACE.

Ou qui tâche de l'être,
Pour que sa vie échappe à ma sévérité.
Soit; décembre autorise un peu de liberté :
Puisque ainsi nos aïeux l'ont établi dans Rome,
J'y veux bien consentir : Parle...

DAVE.

Je vois que l'homme,
Tantôt se donne au vice et se perd sans retour,
Tantôt est vertueux et pervers tour à tour.
D'anneaux, de vêtements, Priscus change à toute heure :
On le voit déserter sa superbe demeure,
Pour chercher un réduit où ne pourrait entrer
Le fils d'un affranchi sans se déshonorer.
Des voluptés de Rome aujourd'hui fanatique,
Demain, l'amour des arts le conduit en Attique.
Enfin, c'est le mortel le plus capricieux
Qu'ait jamais enfanté le caprice des dieux.
Le bouffon Volanus, par un valet qu'il paye,
Fait relever les dés dont le vain bruit l'égaye,
Depuis que sur son lit, pour avoir trop joué,
En juste châtiment, la goutte l'a cloué,
Dans le vice endurci, le vicieux sans doute
Est plus heureux que l'homme, incertain dans sa route,

Qui n'offre aux passions qu'un courage abattu,
Et suit tantôt le vice et tantôt la vertu.

HORACE.

Mais, à qui ce discours d'une insolence extrême...
S'adresse-t-il ?

DAVE.

A vous.

HORACE.

A moi, drôle !

DAVE.

A vous-même...
Des antiques Romains vous louez les vertus :
Mais qu'un Dieu vous les rende, et vous n'en voudrez plus.
Soit que des vieilles mœurs que prône votre livre,
Vous condamniez l'exemple ou n'osiez pas le suivre,
Soit que la fange immonde où vos pieds ont marché,
Vous tienne dans l'ornière à jamais attaché,
A Rome, c'est aux champs que votre cœur aspire :
Aux champs, c'est à son tour pour Rome qu'il soupire ;
Si vous vous trouvez bien, c'est où vous n'êtes pas.
Le jour, où par hasard vous manque un grand repas,
(Comme si tous les jours à la table d'un maître
Vous étiez, en esclave, obligé de paraître),
Vous êtes enchanté qu'un moment de loisir
De souper au logis vous donne le plaisir ;
Mais, qu'à la fin du jour un billet de Mécène
Vous appelle chez lui, soudain change la scène.
« Esclaves ! dites-vous : mes parfums ! » Est-on sourd ?
Vous criez, tempêtez : on se presse, on accourt ;
Et vous voilà parti ! mais de tous vos convives,
Comment vous répéter alors les invectives !
Que l'on me dise à moi que, gourmand et gourmet,
D'un bon plat, d'un bon vin, je flaire le fumet,
Que je suis paresseux, ivrogne ! — eh bien, mon maître,
J'en conviendrai. Mais vous, qui valez moins peut-être,
De quel droit me gronder? De grands mots revêtus,
Mes vices sont chez vous transformés en vertus.
Cinq cents drachmes, je crois, furent le prix de Dave :
Mais, s'il fallait peser le maître avec l'esclave,

Peut-être... eh quoi, déjà vous vous fâchez ! Pourquoi
Ces regards furieux que vous lancez sur moi ?
Je ne vous dis ici, maître, sur votre compte,
Rien que de Crispinus le portier ne raconte.
   Suis-je, me direz-vous, libertin, débauché?
Mais, suis-je un voleur, moi, qui n'ai jamais touché
A vos vases d'argent, sachant ce qu'il en coûte ?
Écartez le péril, et vous verrez sans doute
Que la nature alors, faisant ce qu'il lui plaît,
Soumet au même joug le maître et le valet.
   Êtes-vous bien mon maître, esclave de tant d'autres?
Nous avons nos soucis ; n'avez-vous pas les vôtres,
Dont nul préteur, je pense, en dépit de nos lois,
Ne vous affranchirait, vous touchât-il vingt fois?
Mon maître, encore un mot : si votre valet Dave
N'est rien, en vous servant, qu'esclave d'un esclave,
Vous n'êtes, comme lui, soumis au même sort,
Qu'un de ces nains de bois que dirige un ressort.

HORACE.

Quel est donc l'homme libre à ton avis?

DAVE.

Mon maître.

C'est le sage qui l'est et qui ne croit pas l'être,
Qui commande à lui-même et que n'étonnent pas
La pauvreté, l'exil, les fers et le trépas.
Méprisant les honneurs, non moins que la richesse,
Il fait de sa vertu comme une forteresse
Où des grands et du sort il brave le courroux :
Mon maître, à ce portrait, vous reconnaissez-vous ?
Cinq talents : c'est le prix qu'une beauté vénale
Demande à votre amour ; et bientôt au scandale
Joignant l'outrage, après avoir reçu votre or,
Elle ferme sa porte et vous arrose encor ;
Puis sa coquetterie en riant vous rappelle.
Osez briser le joug où vous tient cette belle.
Dites : « Me voilà libre! oui, libre! je le veux ! »
Vous ne le pouvez pas : un maître impérieux,
Qui de son aiguillon vous poursuit et vous presse,
Vous ramène tremblant aux pieds de la traîtresse.

Lorsque, pour les beaux-arts épris d'un fol amour,
Devant un Pausias vous restez tout un jour,
Êtes-vous plus sensé que moi quand, d'aventure,
Je m'arrête en passant à voir quelque peinture,
Où l'ocre et le charbon retracent à mes yeux
De nos gladiateurs les combats glorieux?
Il me semble les voir, qui se cherchent, s'évitent;
On dirait dans leurs mains que les glaives s'agitent.
Nous faisons même chose, et l'on dit cependant :
Horace est connaisseur ! Dave est un fainéant !
Qu'à sa table le soir Auguste vous invite :
Certain d'un bon souper, vous y courez bien vite ;
C'est mérite chez vous... Moi, d'un gâteau fumant
Si l'odeur me séduit, je ne suis qu'un gourmand !...
Quand je mange un peu trop, le fouet me châtie :
Vous, les pieds chancelants, la tête appesantie,
D'un excès d'aliments votre estomac chargé
Vous punit, à son tour, pour avoir trop mangé.
Pour un flacon de vin, si, le soir par la ville,
Je troque un petit meuble à mon maître inutile,
Suis-je plus criminel que l'héritier joyeux
Qui dévore en festins les biens de ses aïeux ?
Ajouterai-je encor que dans votre demeure,
Vous ne pouvez rester seul avec vous une heure :
Dans la paix du sommeil, ou dans l'oubli du vin,
Vous fuyez les soucis : vous les fuyez en vain ;
Car, vous ne pouvez pas, tant le mal est extrême,
Échapper, en fuyant, à l'ennui de vous-même.

HORACE.

Une pierre ! un bâton !

DAVE.

Quel esprit de travers !
Cet homme est en démence, ou bien il fait des vers.

HORACE.

Si tu ne t'en vas pas, si tu ne peux te taire,
Je t'envoie à Sabine y labourer la terre.

C'est ainsi qu'Horace lance sur lui-même les traits de la satire et il ne se ménage pas, tant il est ami de la vérité.

Aucun poëte ne s'est peint dans ses vers avec plus de franchise que lui : on l'y retrouve presque partout et toujours avec plaisir, comme un ami que l'on aime pour ses défauts comme pour ses qualités et dont on ne s'éloigne jamais sans regret. Si l'on se demande comment il se fait que le volume, qui contient ses œuvres, soit devenu pour les esprits cultivés le livre de tous les âges, de tous les lieux, de tous les temps, de toutes les conditions; pourquoi le voyageur qui va chercher de nouveaux cieux au delà des mers, le proscrit qui gémit loin des siens sur une terre étrangère, l'infortuné qu'un arrêt de la justice humaine condamne à passer de longs jours dans l'isolement et la captivité, ou celui qui cherche en vain le calme sur un lit de douleur, pourquoi tous choisissent-ils pour ami de leur solitude, pour consolateur de leur infortune, cet apôtre du plaisir, ce chantre de la vie heureuse ? nous répondrons avec lui : c'est que, dans Horace, les leçons d'une raison ferme, les fruits d'une sagesse exercée se mêlent presque toujours aux jeux de son esprit, aux caprices de son imagination ; c'est qu'il éprouva l'une et l'autre fortune, sans en être abattu, sans en être ébloui ; c'est qu'enfin on ne trouve en lui ni les prétentions d'un auteur, ni les lieux communs d'une philosophie dogmatique, et qu'en s'associant à toutes nos faiblesses par l'aveu des siennes, il semble nous rendre plus facile cette immuable sérénité de l'âme, qu'on le voit toujours prêt à opposer aux coups du sort.

Horace était arrivé à l'âge de cinquante-sept ans, sans qu'aucun vif chagrin eût altéré ni son bonheur ni sa santé. Tout à coup Mécène meurt, et en mourant, il dit à Auguste : « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même. » Horace avait écrit à son ami, dans des vers que

pouvait seule inspirer l'amitié la plus vraie et la plus tendre : « Je l'ai juré et je le jure encore : dès que tu me montreras le chemin, compagnons déterminés, nous irons, oui, nous irons ensemble à notre dernier asile. » La prédiction du poëte et le vœu de l'ami s'accomplirent. La cendre de Mécène n'était pas encore refroidie, lorsqu'une cendre plus récente encore fut apportée près de la sienne ; c'était celle d'Horace. La volonté d'Auguste fut qu'on ne séparât pas, dans la mort, ceux qui dans la vie avaient été si étroitement unis.

SEPTIÈME LEÇON

TIBULLE — PROPERCE

Lorsque, de nos jours, un écrivain livre à la publicité l'œuvre de son imagination ou de sa science, mille, dix mille exemplaires de son livre se répandent aussitôt dans les magasins de librairie, et les journaux le signalent à l'attention publique. Tel est le résultat de la découverte si récente encore de l'imprimerie. Il n'en pouvait être ainsi à Rome. La publicité des travaux de l'esprit n'était ni aussi prompte, ni aussi étendue qu'elle l'est aujourd'hui. On avait construit à Rome, dans différentes places, mais principalement autour du Champ de Mars et du Forum, des portiques ou galeries, qui offraient aux Romains une promenade à l'abri du soleil et de la pluie. Ces portiques étaient ornés de colonnes et de statues en marbre, ainsi que de riches peintures. C'est là que vers le milieu du jour les citoyens se réunissaient habituellement pour s'entretenir des affaires publiques. Des groupes s'y formaient pour entendre tantôt un orateur qui débitait sa prose, tantôt un poëte qui déclamait ses vers. Ainsi se formait d'abord une première opinion sur le nouvel ouvrage ; quelquefois il tombait sous la risée publique, et le poëte, pour trouver encore des auditeurs, était ré-

duit à poursuivre les passants dans la rue, ou bien il se contentait d'ébranler de sa voix sonore les lambris du palais de Fronton, et chacun s'enfuyait à son approche. Lorsqu'au contraire des applaudissements avaient accueilli cette première confidence du poëte au public, il rassemblait, dans l'une des bibliothèques de Rome, les poëtes, ses amis et ses rivaux, et là il livrait son œuvre à leurs critiques et à leurs éloges, combattant les unes et acceptant les autres. Les plus modestes écoutaient les observations sans mot dire, quelquefois même ils en reconnaissaient la justesse ; mais ils se gardaient bien de s'y conformer. Si cette seconde épreuve était favorable au poëte, alors il arrivait souvent qu'on le mandait au palais de Mécène ou à la cour d'Auguste, qui lui faisaient la faveur de l'écouter et de l'applaudir. Lorsque ainsi le triple suffrage des citoyens, des érudits et des grands lui était acquis, il confiait son manuscrit à des scribes, qu'on nommait aussi des libraires, et qui en multipliaient les copies, selon le nombre des acheteurs.

Un affranchi grec, nommé Agathon, eut le premier l'idée de rassembler dans une boutique tous les manuscrits jusqu'alors publiés, tant dans la langue grecque que dans la langue latine, et de les vendre au public, comme les marchandises de toute autre nature. Dans la première salle ouverte aux curieux, on voyait, sur des tablettes de bois de cèdre ou de cyprès, les boîtes contenant les feuilles de papyrus et les rouleaux de parchemin, avec une étiquette attachée au manuscrit par un fil rouge et qui indiquait le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur. Les historiens, les poëtes, les rhéteurs, les philosophes, les écrivains dramatiques avaient tous une place distincte, afin d'éviter la confusion et de faciliter les recherches.

De cette salle de vente, où se pressaient les amateurs de livres, on passait dans la salle de travail où se fabriquaient les manuscrits. De nombreux copistes y étaient occupés à reproduire, sous la surveillance d'un rhéteur, les écrits reconnus pour authentiques : les plus précieux et les plus recherchés étaient ceux qui portaient les traces des corrections faites par les auteurs mêmes. Près de chaque copiste, on voyait un petit coffre carré, où se trouvaient des ciseaux pour couper les feuilles d'une même grandeur, un compas et une règle pour tracer les lignes à une égale distance, un petit couteau pour tailler en pointe les roseaux qui servaient à écrire, enfin un cornet en plomb, dans lequel était la liqueur noire, rouge ou jaune qu'on employait habituellement dans les manuscrits. Lorsque les scribes avaient terminé leur copie, soit sur le papyrus, soit sur le parchemin, soit encore sur des bandelettes de lin convenablement préparées, des ouvriers, nommés *Glutinateurs*, assemblaient les feuilles éparses, les classaient, les roulaient en les fixant dans l'ordre prescrit, et fermaient ensuite le volume, en y attachant des bandes de cuir teintes en pourpre et bordées d'un filet d'or. Le manuscrit, ainsi roulé, prenait sa place sur les tablettes de la boutique, où le public venait l'acheter.

Quand on compare les moyens de publicité à la disposition des anciens avec ceux qu'ont inventés les modernes, on peut croire que les œuvres littéraires se répandaient alors beaucoup plus difficilement que de nos jours ; mais peut-être leur effet, pour être plus lent, en était plus durable ; et si les mauvais écrivains tombaient plus promptement dans l'oubli, les bons poëtes, les bons historiens voyaient de jour en jour grandir leur réputation, et une

fois établie, rien ne pouvait la détruire. Aujourd'hui tout s'imprime; mais dans l'antiquité les ouvrages d'un mérite reconnu occupaient seuls l'activité des copistes. Cette circonstance explique comment la plupart des écrits qu'elle nous a légués sont des chefs-d'œuvre. On ne se donnait pas la peine de multiplier les copies des manuscrits de peu d'importance; et à mesure que le temps les détruisait, on ne les renouvelait point. Les pertes que nous avons faites sont donc moins grandes que nous le supposons. Les bibliothèques s'épuisaient en vieillissant, et les bons livres finissaient par en occuper seuls les rayons de cèdre. Sous ce rapport, la découverte de l'imprimerie, qui procure une égale publicité à tous les ouvrages bons ou mauvais, ne paraît pas avoir été aussi favorable aux lettres qu'on le croit généralement.

Puisque nous vous avons introduits dans la boutique du libraire Agathon, supposons un moment qu'un Gaulois, venu à Rome au temps d'Auguste et animé, comme nous, du désir de s'instruire, demande à cet affranchi de lui faire connaître le principal mérite des poëtes qui se sont fait un nom dans l'élégie. Plus versé peut-être que tous les citoyens de Rome dans la littérature de leur pays, ce libraire doit savoir non-seulement ce que les poëtes ont écrit, mais encore ce qu'ils ont été. Tous les jours il les voit, il les entend, il leur parle, et si, plus qu'un autre, il peut apprécier leur talent, plus qu'un autre aussi il est initié à tous les secrets de leurs faiblesses, de leurs misères, de leurs vanités, de leurs passions, en un mot de leur vie entière. En l'interrogeant sur ce qu'il pense des poëtes élégiaques, il dira ce qu'en pensent les Romains, car les libraires ont pour habitude de trouver bons les livres qui se vendent le mieux.

Notre Gaulois, qui ne connaît que les chants de guerre de son pays, veut d'abord savoir ce qu'on entend à Rome par le mot *élégie*, qu'il ne comprend pas bien.

« Le mot élégie, répond le docte libraire, est un composé de deux mots grecs qui signifient plainte ou lamentation. Ce poëme, destiné à exciter dans les âmes un sentiment de compassion pour le malheur, a dû commencer avec la poésie même, car la douleur est naturelle à l'homme et la douleur est la muse de l'élégie.

« Trois poëtes de la Grèce, Callimaque, Philétas et Mimnerme ont servi de modèles, dans l'élégie, aux poëtes de Rome qui ont obéi, comme nos poëtes tragiques et épiques, à un système d'imitation plus nuisible qu'utile à leur gloire. On a emprunté aux Grecs, non-seulement la forme de la composition, mais encore le rhythme des vers. Callimaque alternait les vers hexamètres et pentamètres dans ses élégies : cet exemple a été suivi si fidèlement à Rome, qu'il semble qu'on ne puisse faire de poëmes élégiaques qu'en entremêlant des vers de six et de cinq pieds. Si ce système est en effet plus favorable à l'expression de la douleur, comment se fait-il qu'on l'ait également adopté pour peindre la joie ? Serait-ce donc qu'entre les peines et les plaisirs de l'amour, il n'existe que peu de différence, et que l'amour heureux a ses tourments, comme l'amour malheureux ses jouissances ? Il est certain du moins que toutes nos élégies latines, quel qu'en soit le sentiment, peine ou plaisir, sont en vers hexamètres et pentamètres alternés : aucun de nos poëtes élégiaques n'a osé encore se soustraire à cet usage qui est devenu une loi.

« On nous dit, continua le libraire en s'adressant au jeune Gaulois, que dans votre patrie les chants de vos

bardes druidiques n'offensent jamais les cœurs chastes et les oreilles pudiques de vos concitoyens. Il n'en est pas ainsi à Rome, où d'abord la simplicité des mœurs et plus tard leur corruption, lui succédant tout à coup, n'ont pas permis à la convenance et à la délicatesse des expressions de s'établir dans le langage, parce qu'elles n'existaient pas dans les sentiments; c'est aux vierges de la Gaule, libres et pieuses, que vos poëtes adressent leurs prières et leurs plaintes amoureuses. A Rome, ce sont des affranchies, sans famille et sans nom, des femmes qui n'ont ni père, ni époux pour les défendre, ni principes de vertu pour se défendre elles-mêmes, dont nos poëtes élégiaques accusent les feintes rigueurs ou célèbrent les faveurs antérieures. Jamais la femme d'un sénateur, d'un chevalier, d'un simple citoyen même ne voit son nom flétri par l'amour qu'elle peut inspirer, ni même par celui qu'elle accorde. Les noms que les poëtes immortalisèrent en chantant leurs amours, appartiennent tous à des affranchies célèbres seulement par leur beauté, et souvent n'appartiennent à personne; ils sont une fiction poétique. De ces liens avec des femmes sans pudeur, ou qui n'existent pas, est née la licence du langage de nos poëtes élégiaques. On conçoit qu'avec de pareilles femmes la décence des expressions n'était pas plus nécessaire que la délicatesse des pensées.

— Peut-être, dit le jeune Gaulois, ces poëtes auraient-ils dû se dire que leurs élégies, où s'épanchait à l'aise un amour sans pudeur et sans frein, étaient destinées à avoir d'autres lecteurs que les courtisanes auxquelles ils les adressaient.

— Vous avez raison, répondit Agathon; malheureusement ils semblent tous n'avoir écrit que pour elles seules;

aussi auriez-vous tort de juger des dames romaines par ce qu'ils osent dire à ces effrontées qui, presque toutes, n'ont dû leur liberté qu'au sacrifice de leur vertu. Ne vous attendez donc point, en lisant les poëtes élégiaques de Rome, à y trouver les expresssions d'un amour chaste et vertueux; mais j'aurai soin d'écarter de vos regards ce qui pourrait alarmer la candeur de votre âme gauloise.

— Maintenant que je suis prévenu du caractère que les Romains ont donné à la poésie élégiaque, veuillez me faire connaître les poëtes qui y ont obtenu le plus de succès?

— Regardez ce jeune homme qui vient d'entrer dans ma librairie et qui lit attentivement un volume de Callimaque. Ne remarquez-vous pas la pâleur de son teint et la fatigue de ses traits?... On le nomme Sextus-Amélius Properce. Le malheur l'a frappé dès l'enfance. Il est né à Mévania, dans l'Ombrie, où son père exerçait des emplois importants pendant le triumvirat. Fait prisonnier à la bataille d'Actium, il fut au nombre des sénateurs immolés en victimes au pied de l'autel de Jules César. Le jeune Properce passa ses premières années dans l'indépendance; mais lorsque Auguste s'occupa d'effacer par des bienfaits le souvenir de ses cruautés, il étendit sa protection sur le poëte, qui obtint aussitôt l'amitié de Mécène, de Gallus, de Tibulle et d'Ovide. Doué d'une âme tendre et d'un cœur sensible, il voua sa lyre à chanter l'amour que lui avait inspiré une jeune fille dont il rendra immortel le nom de Cynthie.

« Ce n'est pas seulement la beauté de Cynthie qui me charme, nous a dit ce poëte; et cependant la blancheur de son teint égale celle du lis; la neige de ses joues

s'anime des couleurs de la rose ; ce ne sont pas ses cheveux toujours ondoyants sur son cou d'albâtre, ni ses yeux qui sont pourtant les deux astres qui m'éclairent. Serait-ce la richesse de ses vêtements qui m'aurait séduit? non ; je ne m'enflamme pas pour une chimère. Mais qu'à la sortie d'un festin, elle déploie les grâces de sa danse, il me semble voir Ariane dirigeant le chœur des prêtresses de Bacchus ; qu'elle s'essaye sur une lyre lesbienne, la déesse de l'harmonie n'en tire pas des sons plus enchanteurs. Les vers de la fameuse Corinne sont-ils comparables aux vers de Cynthie? ceux d'Érinne même ne pourraient lutter avec les siens ! »

« Cynthie, en effet, continua le libraire, est aussi remarquable par ses talents et son esprit que par ses grâces et sa beauté. Elle aime Properce, et cependant elle se plaît à le désoler, tantôt par des dédains affectés, tantôt par de feintes infidélités. Fière d'inspirer de si doux accents, elle aime à entendre ses plaintes harmonieuses et passionnées ; et elle ne voit pas qu'elle creuse elle-même la tombe où le poëte va bientôt descendre. Quelquefois un sentiment doux et tranquille règne dans ses élégies, mais parfois aussi c'est le délire de l'amour qui fait résonner sa lyre, et alors il est le premier de tous les poëtes élégiaques. Les chants qu'il a consacrés au triomphe d'Auguste, prouvent que la gloire aurait pu l'inspirer comme l'amour, s'il n'eût pas préféré Cynthie au monde entier. On regrette que sa muse se soit affranchie si rarement des chaînes qui la retenaient aux pieds de Cynthie, et nous aimerions à trouver plus souvent dans ses poésies des vers semblables à ceux où il chante la magnificence de Rome ; les voici :

« Avant qu'Énée abordât en Italie, cette Rome dont vous contemplez la grandeur, n'était qu'une colline couverte de pâturages. Les troupeaux d'Évandre ont foulé cet espace où s'élèvent maintenant des palais consacrés à Apollon. Ces temples, si riches aujourd'hui, ne renfermèrent d'abord que des divinités d'argile. On ne rougissait point alors d'habiter sous des toits de chaume. Le mont Tarpéien était nu : Jupiter y tonnait sans obstacles. Nos taureaux n'avaient point encore sillonné les bords du Tibre..... A quel degré de magnificence est parvenue la demeure des deux frères Rémus et Romulus ! le foyer de leur cabane est le berceau du plus puissant empire. Ce sénat, qu'on voit briller aujourd'hui d'un éclat imposant, n'était composé que de cent pâtres grossiers : une prairie était le rendez-vous de leurs assemblées, qui se convoquaient au son d'un instrument rustique; des voiles flottantes ne décoraient pas d'immenses théâtres ; on n'y brûlait point de parfums. Soumis avec respect à la religion du pays, tout le peuple ignorait qu'il existât des divinités étrangères, et au lieu de ces pompeuses fêtes que nous célébrons plusieurs fois dans l'année, il se contentait d'allumer tous les ans un peu de foin en l'honneur de Palès. »

« Quels sont, demanda le Gaulois, ces deux jeunes chevaliers romains qui saluent familièrement le poëte Properce ? L'un me frappe par la beauté de ses traits, l'autre par l'esprit de sa physionomie ; si je ne me trompe, ce ne sont point là des hommes ordinaires.

— Le hasard vous sert à merveille, répondit le libraire, vous qui désirez connaître nos poëtes élégiaques. Celui dont vous avez remarqué la beauté est le poëte Aulus

Albius Tibulle, et le jeune chevalier qui l'accompagne est son ami Publius Ovide. Le premier jouit à Rome d'une haute estime, non-seulement pour ses talents, mais encore pour son caractère. Né dans nos troubles civils, il a vu, comme Virgile, son patrimoine distribué aux soldats des triumvirs ; mais pour y rentrer, il ne s'est point abaissé, comme Virgile, jusqu'à flatter Auguste. De tous les grands écrivains de ce siècle, il est presque le seul qui n'ait point rampé devant le destructeur de la liberté romaine. Tandis que Virgile, Horace et Ovide ne craignent pas, pour des honneurs ou des richesses, de mettre leur génie aux gages d'un maître tout-puissant, Tibulle, content de sa médiocrité, ne chante que l'amour et l'amitié, Délie et Messala. Messala, ce grand homme, dont la naissance, l'esprit et le savoir, la valeur et la grandeur d'âme sont en vénération dans Rome, Messala qui sait vaincre comme César et qui fait des vers comme Horace, a emmené Tibulle dans ses expéditions guerrières, et Tibulle s'est montré dans les combats le digne ami d'un héros. C'est l'amitié seule qui l'a entraîné au milieu des périls ; car la fierté de son âme a toujours repoussé les bienfaits, et son dévouement pour Messala est aussi désintéressé et aussi fidèle que paraît l'être peu l'amour de la belle Délie pour le galant Tibulle. On vous dira peut-être que Tibulle n'est qu'un libertin, un dissipateur qui a sacrifié un riche patrimoine à l'avidité des femmes qu'il aime : ses ennemis (et les hommes d'un vrai talent en ont toujours) ont répandu ce bruit pour le desservir auprès d'Auguste ; mais la ruine de Tibulle vient des confiscations d'Octave et non de ses dissipations. S'il déclame, dans ses vers, contre la cupidité et l'avarice des belles qu'il courtisait, c'est que n'ayant à leur donner que

des vers, il se voyait souvent sacrifié à un rival plus généreux qu'il ne pouvait l'être. Il ne lui restait de la fortune de ses pères qu'une terre dans le voisinage de Tibur, et il savait y être heureux, comme il le dit lui-même dans ses vers :

« Je ne regrette point l'opulence de mes pères et les riches moissons entassées dans les greniers de mon antique aïeul. Un petit champ me suffit : je ne demande que l'abri d'un humble toit et un lit ou je puisse goûter le repos. Qu'il est doux, dans les longues nuits d'hiver, d'entendre mugir au loin les vents impitoyables et de presser sur son cœur la femme que l'on aime ! Qu'il est doux, quand l'auster inonde la plaine, de s'endormir en sûreté au bruit des torrents ! Je borne là mes vœux, et je laisse la richesse à ceux qui peuvent braver les hyades orageuses et les vagues irritées. Pour moi, content de peu, je renonce aux longs voyages. J'aime mieux dans l'ardente canicule respirer la fraîcheur sous un arbre épais, au bord d'un ruisseau qui serpente. Ah ! périssent tout l'or et les pierreries de la terre, plutôt que mon absence coûte une larme à celle que j'aime ! C'est à toi, Messala, d'étendre tes conquêtes sur la terre et les mers et d'enrichir ton palais des dépouilles de l'ennemi ; pour moi, heureux captif d'une femme adorée, je reste enchaîné à sa porte inexorable. »

« Ne trouvez-vous pas dans ces vers l'expression d'un sentiment vrai et profond ? Tibulle en effet n'est point un poëte qui monte sa lyre au ton qui lui plaît pour chanter un amour qu'il ne ressent pas ou une beauté qu'il ne connaît point. Tibulle est un amant qui aime sincèrement

celle qu'il chante, et qui la chante en poëte, parce qu'il est poëte et amant tout ensemble. La nature semble l'avoir doué de tous les dons de l'esprit et du cœur. C'est le poëte favori des femmes et des amants, parce qu'aucun autre ne pénètre les âmes d'une émotion plus tendre et plus délicate, et que son langage, toujours pur et doux, exprime toutes les nuances des passions avec des accents naturels et vrais. Il nous fait partager ses joies, il nous associe à ses peines. Il nous fait aimer sa Délie et toutes les femmes qu'il aima, car il en aima plus d'une, et toutes avec une égale bonne foi. Où trouver, par exemple, une sensibilité plus vraie que dans ces vers à Délie?

« Puisses-tu n'être belle que pour moi! oui, déplais à tout autre, et je serai content et tranquille. Qu'ai-je besoin d'être envié? Loin de moi cette gloire vulgaire! Le sage sait être heureux en secret. Avec toi, qu'il me serait doux d'habiter un désert, où le pied d'un homme ne serait jamais entré! Dans les tourments tu serais ma consolation, dans la nuit ma lumière, dans ma solitude le monde entier..... »

Ici le libraire fut interrompu par Tibulle lui-même qui lisait à ses deux amis l'élégie nouvelle qu'il venait d'adresser à Néera qui régnait alors sur son âme. Le Gaulois s'approcha pour l'entendre et le poëte commença ainsi :

« Qu'il fut barbare celui qui le premier sépara deux cœurs qui s'aimaient! Qu'il fut insensible et cruel celui qui put survivre à la perte de l'épouse qu'il adorait! Non, je n'aurais point ce courage; je n'ai point tant de force

d'âme. Les peines de l'amour brisent les cœurs les plus forts; je n'ai point honte de le dire: je ne crains pas d'avouer de quels tourments ma vie entière fut agitée. Ah! lorsque je ne serai plus qu'une ombre légère et que les feux d'un brasier funèbre auront blanchi mes os, puisse Néera, les cheveux épars, venir répandre des larmes sur mon bûcher! que sa mère joigne sa douleur à la sienne! que l'une pleure un gendre, et l'autre un époux! Puissent-elles alors invoquer mes mânes et rappeler mon âme près d'elles, en répandant de leurs pieuses mains sur mes cendres une eau sacrée! Puissent-elles recueillir dans leurs robes de deuil ce qui restera de moi, et après l'avoir arrosé d'abord d'un vin précieux, puis d'un lait pur, le presser dans des linges funéraires et les déposer ensuite dans un tombeau de marbre. Que les parfums de l'Arabie y soient répandus avec profusion ; mais surtout que des larmes y coulent, en souvenir de moi, des yeux de ce que j'aime! Je veux enfin que l'on grave sur ma tombe ces vers qui diront à jamais la cause de ma fin déplorable : « Ci gît Lygdamus; il avait perdu l'amour de « sa Néera et il est mort de sa douleur. »

Les deux poëtes, Properce et Ovide, le libraire et le Gaulois, étaient trop émus pour applaudir aux vers de Tibulle qui eut peine en les récitant à retenir ses pleurs. On voyait qu'ils étaient l'ouvrage d'un cœur profondément pénétré des sentiments qui y étaient exprimés. Le libraire s'empressa d'acheter ces vers pour les publier; et comme il avait son franc-parler avec tous les poëtes :

« Comment, dit-il en s'adressant à Properce et à Tibulle, comment se fait-il que vous, Properce, dont l'âme tendre et énergique à la fois sait peindre tour à tour les senti-

ments les plus doux et les plus passionnés, vous ayez si souvent recours à une érudition mythologique qui donne à vos vers une forme pédantesque que n'a point le véritable amour? Vous appelez à votre aide, pour dire que vous aimez, les dieux et les déesses, les héros et les héroïnes des temps fabuleux; et leurs noms, répétés tant de fois sans nécessité, font que vos élégies ressemblent souvent moins à des plaintes amoureuses qu'à des traités de mythologie: vous êtes plus poëte qu'amant, et lorsque vous chantez la beauté, l'esprit et les talents de votre Cynthie, il semble que vous parliez d'une femme qui n'existe que dans votre imagination. Ce qui peut-être le prouve plus encore, c'est que vous n'avez jamais chanté qu'elle, et la fidélité en amour n'est pas plus la vertu des poëtes que la modestie.

— Je conviendrai, répondit Properce, de la justesse de vos critiques, ce qui prouve du moins que notre vanité ne va pas jusqu'à nous croire infaillibles. Mais je dirai, pour mon excuse, qu'ayant pris pour modèle Callimaque et Philétas, j'ai suivi l'exemple qui m'était donné par ces deux maîtres de l'élégie grecque.

— Et pourquoi donc toujours imiter? reprit le libraire avec humeur. Pourquoi ne pas être romains dans la pensée, comme dans le langage. Qu'était-ce que le petit peuple d'Athènes comparé au peuple de Rome? nous sommes ses maîtres par les armes; voulons-nous donc toujours rester ses esclaves par le génie? Quant à vous, Tibulle, j'ai d'autres reproches à vous adresser. Moins fidèle que Properce dans vos amours, vous avez chanté tour à tour et souvent ensemble plusieurs beautés de Rome, et à la passion qui règne dans vos vers, on peut croire que vous les aimiez toutes également. Mais

pourquoi parler sans cesse de magie, d'enchantements, de philtres? L'amour est-il hors de la nature, et pour l'inspirer ou l'éteindre est-il besoin d'avoir recours à des moyens surnaturels?

— Est-ce ma faute, répondit Tibulle à ce reproche, si les belles que nous adorons dominées par une imagination vive et dénuées de toute éducation morale, sont crédules et superstitieuses? Le merveilleux les frappe et les subjugue plus que la vérité; elles croient à la magie plus qu'à l'amour, et les philtres sont tout-puissants à Rome pour soumettre un cœur. Ne voyons-nous pas tous les jours de vieilles intrigantes prétendre que certains breuvages peuvent éteindre et allumer des passions violentes? Ne sont-elles pas parvenues par ce moyen à troubler la raison du malheureux Lucrèce, du poëte de la nature? Ne trouvons-nous pas, dans le prince des poëtes, dans Homère, des exemples de pareils enchantements? Circé n'est-elle pas une séduisante magicienne? On peut nier les effets de la magie, mais non sa puissance sur les imaginations. Pourquoi le poëte refuserait-il d'y avoir recours? La poésie n'est-elle pas elle-même une magicienne qui colore et embellit tout?

— Il est vrai, reprit le libraire; mais ce n'est pas une raison pour consacrer des vers élégants et harmonieux, à la description de cérémonies absurdes et dégoûtantes, qui outragent la morale et choquent le goût. Et puisque vous avez autorisé ma vieille expérience à vous dire à tous vos vérités, c'est par vous, mon cher Ovide, que je terminerai mes critiques dans le seul intérêt de votre gloire. Je ne connais encore de vos ouvrages que des élégies où votre esprit s'amuse à peindre vos amours volages, et ce poëme où vous avez formulé en règles et en

préceptes l'art de séduire et de tromper, et non *l'art d'aimer*, titre faux et menteur que vous lui avez donné. L'amour n'est point un art, vous le savez, et malheur à vous si vous ne le savez pas! Voici un jeune Gaulois qui vient à Rome se former à l'étude des lettres latines : j'ai voulu lui faire connaître le talent de nos poëtes élégiaques, et malgré la licence de leurs expressions, j'ai pu, par un choix heureux, lui réciter des élégies entières de Catulle, de Properce et de Tibulle. Quant à vous, Ovide, vos quatre livres d'élégies amoureuses ne m'en ont pas fourni une seule dont sa pudeur gauloise ne dût s'alarmer. Horace et Catulle ont, j'en conviens, des mots obscènes que repoussent également le goût et la décence ; mais le poison que vous présentez est-il moins dangereux parce que vous avez soin d'en adoucir l'amertume? Vos allusions sont trop claires pour qu'on n'en pénètre pas le sens. Si, chez vous, l'indécence n'est point dans les mots, elle est dans les pensées. La bienséance ne proscrit pas seulement les paroles obscènes, mais encore toutes les images, tous les tableaux dont l'impureté se cache sous un voile transparent. La nudité complète d'une statue choque moins nos regards que ces artifices de draperie qui n'en cachent une partie que pour mieux faire remarquer l'autre. Praxitèle nous a montré sa Vénus sortant chaste et pudique du sein de l'onde : vous, Ovide, en lui mettant sa ceinture, vous nous eussiez fait penser à sa nudité. Cela tient à ce que vous avez plus d'esprit que d'amour, et plus d'imagination que de sensibilité ; vous cherchez plutôt à plaire qu'à toucher. Vous n'aimez dans vos vers que les plaisirs coupables ; mais les succès qu'accompagne le scandale, ne portent bonheur ni à l'amant qui les obtient, ni au poëte qui les chante.

— Vos reproches sont sévères, mon cher Agathon, répondit Ovide, mais je les mérite. La faute, cependant, n'en est point à moi seul, et vous allez en juger. Je suis né, vous le savez, d'une famille noble de la ville de Sulmone. Dès mon enfance, je montrai un penchant prononcé pour l'étude des lettres; on cultiva avec soin mes dispositions naturelles pour la poésie; on m'envoya à Rome, puis à Athènes; et dans ces deux villes de poésie et de plaisir, je m'abandonnai à tous les caprices de mon imagination et à toutes les passions de mon âme. Lorsque je revins près de mon père, j'étais poëte, et je ne pouvais être que poëte; mon père ne crut pas que les lettres pussent m'ouvrir la carrière des honneurs et de la fortune; il exigea de moi d'y renoncer, et me fit étudier les lois et pratiquer l'éloquence. Je voulus lui obéir; mais qui peut vaincre la nature? J'étais poëte malgré mon père, malgré moi. J'essayais de faire des harangues dans le style de Cicéron, mais ma prose prenait involontairement les rhythmes de la poésie, et tout ce que je tentais d'écrire devenait des vers. Entraîné, subjugué par ce penchant instinctif que je prenais pour du génie, je bravai les ordres de mon père, et je me liai avec tous les jeunes voluptueux de Rome, qui, à l'exemple d'Auguste, de Mécène et d'Horace, partageaient leur encens entre les muses et les amours. Insensible à l'attrait des hommes et des dignités, je m'attachai au char de nos plus belles Romaines, et je chantai dans mes vers leurs amours volages et trompeurs. Mais, mon cher Agathon, gardez-vous bien de croire que mes mœurs ressemblent à mes écrits. Si ma muse est un peu libre, ma conduite est plus sage : la plus grande partie de mes vers ne renferme que des fictions et des mensonges; ils sont beaucoup plus hardis

que leur auteur n'a osé l'être. Un livre n'est pas toujours garant des sentiments du cœur. Vous m'accusez de n'avoir chanté que des amours coupables! En voyez-vous beaucoup d'autres à Rome? J'aurais dû les flétrir peut-être; mais alors tous les grands de l'État, et Auguste lui-même, seraient devenus mes ennemis. J'ai fait de l'amour un art, et j'ai outragé la nature, dites-vous? Mais pourquoi Rome entière a-t-elle applaudi à mes enseignements et suivi mes leçons? Pourquoi les magistrats ont-ils permis qu'au théâtre on récitât mes vers les moins chastes? Pourquoi le public a-t-il demandé qu'on représentât sur la scène les tableaux les plus licencieux de mon poëme? La corruption de Rome a-t-elle commencé avec Ovide? Non, assurément. J'ai suivi le torrent au lieu de le remonter. Voilà mon crime. Mais maintenant qu'un chaste amour m'enchaîne à une épouse jeune et belle de l'illustre famille des Fabius, j'ai dû changer les cordes de ma lyre, et après avoir chanté les plaisirs de l'amour, j'ai voulu en montrer les dangers et les malheurs. Vous connaissez tous les personnages antiques qu'un amour funeste a rendus célèbres. J'ai fait écrire des épîtres par ceux dont l'infortune était la plus touchante aux auteurs de cette infortune. J'ai nommé ces épîtres des *Héroïdes*, parce que des héros y jouent presque toujours le principal rôle; et j'ai signalé, en rappelant d'illustres naufrages, les abîmes où vous entraînent des amours coupables: j'en ai peu trouvé de vertueux dans l'histoire des héros; mais il en est un, déjà immortalisé par Homère, que ma muse, trop hardie peut-être, a osé chanter après lui. Je vous demanderai, mes amis, de l'entendre, et ce jeune Gaulois n'a rien à craindre cette fois pour la chasteté de ses oreilles.

PÉNÉLOPE A ULYSSE.

Ulysse, je t'écris : ne réponds pas, mais viens.
Que fais-tu si longtemps sur les bords phrygiens?
Ilion sous vos coups a succombé sans doute ;
Mais combien de malheurs ce triomphe nous coûte!
Oh ! que n'a-t-il péri dans les flots en courroux,
L'infâme qui ravit Hélène à son époux!
Je n'aurais pas, d'une autre expiant l'adultère,
Dix ans baigné de pleurs ma couche solitaire;
Je n'accuserais pas, en proie à mes ennuis,
Et la lenteur des jours et la longueur des nuits;
Je n'aurais pas enfin, de dégoûts abreuvée,
A tisser tristement ma toile inachevée.
Mes maux sont grands : hélas! j'en crains de plus affreux.
Oh! que l'amour inspire un effroi douloureux!
Je voyais les Troyens t'accabler sous leur nombre :
J'étais, au nom d'Hector, aussi pâle qu'une ombre.
Quel que fût le guerrier dont j'apprenais la mort,
Il me semblait te voir descendre au sombre bord.
Les dieux ont eu pitié de ce cœur qui t'adore,
Ilion a péri : mon époux vit encore.
Tous les Grecs ont revu leur foyers paternels;
L'encens fume; et partout les temples, les autels,
Se parent à l'envi des dépouilles de Troie.
La mère y vient porter les tributs de sa joie;
Les vierges, les vieillards, chantent l'heureux retour
Des guerriers qui de Troie ont vu le dernier jour.
L'Épouse, à son bonheur osant à peine croire,
Aux lèvres de l'époux, qui raconte sa gloire,
Demeure suspendue, et ne peut se lasser
De récits qu'elle fait vingt fois recommencer.. ..
Déjà le vieux Nestor des exploits de son père
Avait instruit ton fils, pour les dire à sa mère :
Je savais qu'oubliant mon amour et le tien,
Tu pénétras la nuit dans le camp phrygien,
Seul avec un guerrier pour combattre une armée,
Combien en a frémi ton épouse alarmée!
De cet affreux péril je te savais vainqueur,
Et j'en tremblais encor dans le fond de mon cœur.

Mais que me fait, hélas! qu'Ilion soit en cendre,
Si sa chute à mes vœux ne doit jamais te rendre,
Si comme aux jours où Troie osait braver vos coups,
Je dois toujours en vain attendre mon époux?
Déjà croît la moisson dans les champs où fut Troie,
D'avides étrangers ses trésors sont la proie;
L'herbe couvre ses murs et de ses grands héros
La charrue, en passant, heurte et brise les os.
C'est pour moi seule, hélas! de jour en jour plus triste,
Que Priam règne encore et que Pergame existe!
Ingrat! Pourquoi me fuir et cacher à mes yeux,
Sans pitié pour mes pleurs, ton front victorieux?
Si parfois dans nos ports un étranger se montre,
Pour lui parler de toi je vole à sa rencontre;
Mon amour l'interroge..... Et quand il part, ma main
Lui confie un écrit que je t'adresse en vain.
De Sparte et de Pylos les rois n'ont pu m'apprendre
Sur quels bords les destins t'ont forcé de te rendre.
Où te trouver, Ulysse? Et même, où te chercher?
Si Troie était encor debout sur son rocher,
(Où s'égarent mes vœux!) je serais moins à plaindre :
Je n'aurais pour tes jours que les combats à craindre.
Je saurais quels dangers t'assiégent loin de moi;
Ne les connaissant pas, je les crains tous pour toi,
Et mon cœur inquiet, dans sa douleur profonde,
Rêve tous les périls de la terre et de l'onde.
Je les accuse tous d'enchaîner ton retour.....
Mais, plus à plaindre encor..... peut-être un autre amour
(Car tel est le penchant de votre humeur légère!)
Vous retient infidèle aux pieds d'une étrangère :
Vous riez dans ses bras, sans pitié pour mes pleurs,
Des rustiques travaux qui charment mes douleurs.
Mais non : ce n'est pas là ce que mon cœur redoute.
Libre de revenir, tu reviendrais sans doute.
Mon père te condamne, et fort de son pouvoir,
Il veut d'un autre hymen m'imposer le devoir.
Qu'il t'accuse, s'il veut! je suis à toi, je t'aime!
Pénélope pour toi sera toujours la même :
Mais, si mon père Icare, oubliant sa fierté,
Renonce en ma faveur à son autorité,

Comment de ces rivaux, dont la foule m'assiége,
Fuir les coupables vœux et l'amour sacrilége?
Maîtres dans ton palais, ils osent, devant moi,
Se disputer entre eux tes trésors et ma foi.
Il en vient de Samos, de Zacinthe et d'Ithaque :
Faut-il te les nommer? C'est Pisandre, Eurimaque,
Antinoüs, Médon et vingt autres encor,
Qui tous d'Ulysse absent convoitent le trésor.
Le mendiant Irus et le pâtre Mélanthe
Osent même imiter leur audace insolente.
  Contre tant d'ennemis, quand rien ne les défend,
Que peuvent un vieillard, une femme, un enfant?
Mon Télémaque, à peine échappé de leur piége,
Veut partir pour Pylos : que le ciel le protége!
Et puisse-t-il, fidèle à des devoirs pieux,
Revenir près de nous, pour nous fermer les yeux!
Sous le fardeau des ans, c'est en vain que Laërte
S'efforce d'empêcher notre infaillible perte :
Télémaque, trop jeune, a besoin d'un appui,
Et privé de son père, il ne peut rien sans lui.
Pour moi, que peut, hélas! mon courage inutile?
Oh! reviens, toi, reviens, notre port, notre asile!
Reviens près de ton fils, qui doit tenir de toi
L'art de vaincre en héros et de régner en roi.
Reviens près de ton père avant l'heure suprême;
Près d'une épouse enfin qui t'implore et qui t'aime,
Reviens!... Mais j'étais belle au jour de ton départ...
Pour me voir belle encor ne reviens pas trop tard!

Tibulle, Properce, le jeune Gaulois et le brave Agathon applaudirent aux traits de sentiment répandus dans cette héroïde; mais ils blâmèrent quelques traits d'esprit qui la déparent. Ils parurent douter qu'il fût possible à Ovide de peindre, dans vingt et une épîtres de ce genre, les mêmes situations et les mêmes douleurs sans un peu de monotonie dans les pensées et dans les mots. Ils le défièrent même de triompher de cette difficulté. Ovide accepta le défi, et les ajourna à trois ans pour en juger. Trois ans

après, Properce et Tibulle avaient succombé sous le poids de leur vie épicurienne, et Ovide partait pour l'exil, où il devait finir ses jours au sein du malheur et de la gloire. Nous y suivrons le plus spirituel et le plus infortuné des poëtes.

HUITIÈME LEÇON

OVIDE — PHÈDRE

Il en est des traditions incertaines de l'histoire à l'égard des grands poëtes, comme des traditions mensongères qui concernent les dieux et les héros de la Fable. Ici on choisit les plus ingénieuses; là, les plus dramatiques. Une fois admises par la crédulité avide de merveilleux, elles passent de génération en génération, toujours accueillies avec confiance, et si un examen sévère des faits parvient à découvrir la vérité, cette vérité reste enfouie parmi les travaux ignorés de la science, et l'erreur poursuit sa marche victorieuse à travers les siècles, sans que rien puisse l'arrêter. On ferait un bien gros volume de tous les mensonges historiques qui sont dans la mémoire des hommes comme autant de vérités incontestables. Il suffit qu'un poëte présente d'une manière attrayante une heureuse combinaison de faits mensongers et leur donne une apparence de réalité, pour qu'aussitôt la fable devienne histoire. On ne lui demande pas d'être vraie, mais de le paraître, et la vraisemblance est presque toujours préférée à la vérité. La faute n'en doit pas toujours être imputée aux mensonges des poëtes et des his-

toriens. Les faits sont souvent entourés de mystères impénétrables, et le sphinx de l'histoire ne rencontre pas toujours des Œdipes.

Parmi les faits de l'histoire littéraire du siècle d'Auguste, il n'en est point qui ait été plus souvent discuté, ni qui soit resté plus incertain que l'exil d'Ovide. On sait seulement qu'Ovide à l'âge de cinquante-deux ans, au moment où la publication des *Fastes* et des *Métamorphoses* allait mettre le comble à sa gloire dans Rome et à sa faveur à la cour d'Auguste, tomba tout à coup dans la disgrâce du maître du monde, et fut, par son ordre, exilé sur les bords du Pont-Euxin, aux dernières frontières de l'empire, dans une contrée inculte et glacée, et chez des peuples à demi barbares. Mais ce qu'on ignore, c'est la cause de cette disgrâce aussi subite qu'imprévue, et la sagacité des biographes et des commentateurs d'Ovide s'est épuisée à cet égard en conjectures plus ou moins ingénieuses, mais toujours incertaines.

L'opinion la plus répandue, et la moins fondée cependant, est qu'Ovide, plus confiant dans sa gloire que dans son âge, osa élever ses vœux jusqu'à la fille de l'empereur, la séduisante Julie, et qu'Auguste condamna dans un poëte ce qu'il avait pardonné à tant d'autres. On a dit aussi que l'impératrice même, la sévère Livie, n'avait point été à l'abri des galants hommages de l'auteur de l'*Art d'aimer*. Quelques critiques ont prétendu qu'Auguste, devenu d'autant plus moral en apparence qu'il l'était moins en réalité, s'était avisé tout à coup, après dix années, de trouver coupables les vers trop peu chastes qu'il avait lui-même souvent applaudis, et que, pour arrêter l'immoralité toujours croissante, il avait voulu donner un grand exemple en exilant l'auteur de ces vers,

malgré son amitié et son admiration pour lui. Un érudit de nos jours assigne à cet exil une cause toute politique : il veut qu'Ovide ait été puni d'avoir pris parti, avec son ami Maxime, pour Agrippa, petit-fils d'Auguste, contre Tibère, fils de l'impératrice Livie. Ce qui semble appuyer cette opinion, c'est que le bannissement d'Ovide, l'exil de Julie sœur d'Agrippa, et la mort de Maxime, qui voulait réconcilier avec l'empereur l'héritier légitime de l'empire, eurent lieu à la même époque, et cette coïncidence donne quelque poids à cette conjecture, qui paraît aujourd'hui consacrée par l'assentiment des critiques. C'est cependant donner un démenti à Ovide lui-même, qui assigne à sa disgrâce deux causes d'une tout autre nature.

Écoutons ce qu'il nous dit dans ces élégies, filles de l'exil et du malheur, auxquelles il a donné le nom de *Tristes;* il s'adresse à ses œuvres :

« Qu'ai-je encore à démêler avec vous, tristes fruits de mes veilles, moi, victime infortunée de mon propre génie? Pourquoi revenir aux muses qui ont fait mon crime et causé ma condamnation? N'est-ce pas assez d'en avoir une fois subi la peine? C'est à mes vers que je dois cet empressement fatal des hommes et des femmes à me connaître; c'est à mes vers que je dois le blâme dont César a flétri mes mœurs et moi-même. Effacez mes écrits, et vous effacez tous mes crimes. Mes vers seuls m'ont rendu coupable. Voilà le prix de mes travaux et de mes veilles; l'exil a payé mon génie. Si j'étais sage, j'aurais droit de haïr les doctes sœurs, divinités funestes à celui qui les adore. Eh bien (tant mon mal tient de la folie)! je viens me heurter encore à l'écueil qui m'a déjà brisé.

Semblable au gladiateur vaincu qui rentre dans l'arène, ou au navire naufragé qui retourne dans les mers orageuses... »

Ce passage ne semble-t-il pas indiquer qu'Ovide n'accuse que ses vers d'avoir causé son exil, surtout quand il ajoute, en s'adressant à Auguste : « Ah! qu'il fut barbare et cruel envers moi, celui qui te lut les produits licencieux de ma muse! » Mais alors, comment voyons-nous quelques vers plus loin :

« Pourquoi ai-je vu ce que je ne devais pas voir? pourquoi ai-je rendu mes yeux coupables? pourquoi n'ai-je connu ma faute qu'après mon imprudence? Ce fut sans le savoir qu'Actéon vit Diane toute nue, et il n'en fut pas moins la proie de ses chiens. C'est que sans doute les dieux condamnent même les crimes du hasard, et qu'une faute involontaire ne trouve point grâce à leurs yeux. »

Ici Ovide donne évidemment une autre cause que ses vers à la disgrâce qui l'a frappé. Ses yeux seuls, dit-il, sont coupables, comme le furent ceux d'Actéon lorsqu'il surprit Diane au bain. Cette comparaison semble indiquer que le ressentiment d'Auguste punit dans Ovide l'indiscrétion involontaire de ses regards. Quelle fut la Diane d'Ovide? peut-être l'impératrice Livie. Ovide n'en dit rien; mais quelle que fut sa faute, il fallait bien qu'elle fût grave, même à ses yeux, puisqu'il avoue que son châtiment est juste, et qu'il loue la clémence du prince de n'avoir pas ordonné sa mort. L'injure faite à Auguste par Ovide fut toute personnelle, comme il le dit lui-même, et elle est restée entre eux un secret impénétrable.

L'exil d'Ovide, quelle qu'en soit la cause, a nui sans doute au bonheur du poëte, mais sans doute aussi, il a servi sa gloire. L'infortune est la poésie de la vie humaine. Déjà, la mort prématurée de Tibulle avait inspiré à Ovide la plus belle de ses élégies. Dans son exil il composa les *Tristes*, dont plusieurs sont des modèles de poésie et de sentiment. Écoutons-le nous raconter la nuit de son départ de Rome :

O nuit, qui fus pour moi comme une nuit suprême,
Nuit fatale où je dus quitter tout ce que j'aime,
Pourrais-je retracer tes mortelles douleurs,
Sans que mes tristes yeux se remplissent de pleurs?
  Le jour allait paraître où loin de l'Ausonie
Je devais emporter ma liberté bannie.
Pour ces cruels apprêts, le temps et ma raison
Me manquaient à la fois : j'errais dans ma maison,
Parmi mes serviteurs sans leur faire connaître
Ceux qui dans son exil devaient suivre leur maître.
J'étais comme un mortel que la foudre a frappé,
Et qui, par un prodige à la mort échappé,
Dans le trouble où le jette un péril qu'il ignore,
Immobile et muet, doute s'il vit encore.
  Lorsque enfin mes esprits et mes sens éperdus
Sont par la douleur même à la raison rendus,
Je veux à mes amis, dont la pitié console,
Adresser, en partant, quelque douce parole...
Aux jours de ma fortune ils étaient si nombreux !
Aux jours de ma disgrâce, il n'en restait que deux.
Ma fille, absente alors, ignorait nos alarmes ;
Mais mon épouse et moi nous confondions nos larmes,
Et tous mes serviteurs, gémissants sur mon sort,
Pleuraient sur mon exil comme si j'étais mort...
Leur douleur égalait la douleur où fut Troie,
Lorsque des Grecs vainqueurs elle devint la proie.
  Déjà tout reposait sombre et silencieux,
Diane sur son char s'avançait dans les cieux.
Près de l'humble foyer où s'abritait ma tête,

Du Capitole altier je contemplais le faîte :
« Dieux, m'écriai-je alors, dieux dans Rome adorés,
Je ne verrai donc plus vos temples révérés !
Et vous, divins autels, qu'il faut que j'abandonne,
Recevez mes adieux, puisque César l'ordonne.
Ah ! quoiqu'un bouclier me soit d'un vain secours,
Contre un maître irrité défendez moi-toujours ;
Dites-lui qu'une erreur ne fut jamais un crime :
Faites qu'ainsi que vous, il plaigne sa victime ;
Si ce Dieu redoutable est touché de mes pleurs,
J'aurai plus de courage à subir mes malheurs..... »
Ainsi des immortels j'implorais l'assistance,
Et mon épouse en deuil, avec plus de constance,
Prolongeait sa prière aux Lares du foyer ;
Mais, sans calmer sa peine, ils la laissaient prier.
   Déjà s'est détourné le char brillant de l'Ourse,
Il semble que la nuit précipite sa course.
L'heure est venue... Il faut partir... Que faire ? hélas !
L'amour de la patrie enchaîne ici mes pas.
En voyant les apprêts de cette nuit cruelle,
De ceux qui me suivaient je condamne le zèle...
« Pourquoi tant vous hâter ? chacun de vous sait-il
Qu'il change en ce moment sa patrie en exil ? »
Trois fois je veux franchir le seuil de ma demeure...
Je recule trois fois... je feins d'oublier l'heure,
J'épanche ma douleur en conseils, en discours :
Mes adieux prolongés recommencent toujours.
De mes amis en pleurs fatiguant la tendresse,
Je les prends dans mes bras ; sur mon cœur je les presse,
Et touché de leur deuil, gage de leur amour,
Pourquoi tant me hâter ? me disais-je à mon tour :
C'est Rome que je perds ; c'est Rome que je quitte.
Je suis Romain encor : demain je serai Scythe.
Ma femme... Mes amis... Je pleure et vous pleurez...
Il semble que la mort nous eût moins séparés.
Ah ! profitons du moins du moment qui nous reste,
Pour adoucir l'horreur de cet adieu funeste,
Dans mes bras, sur mon cœur, que je vous presse encor,
Puisque l'instant qui passe est mon dernier trésor...
   Mais déjà du matin luit la fatale étoile ?

Et le jour de la nuit vient déchirer le voile.
L'ordre est donné : je pars... par la douleur brisé,
Je tombe sur le seuil, de fatigue épuisé :
J'entends partout des cris; je vois partout des larmes...
Je cherche vainement à calmer leurs alarmes :
Il semblait que mon âme, en ce moment d'effroi,
Pour rester avec eux se séparait de moi.

Cette traduction si imparfaite d'un fragment d'élégie ne peut donner qu'une faible idée du talent d'Ovide, et c'est le sort de la plupart des traductions ; mais elle prouve du moins que les traits de sentiments ne manquent point au poëte auquel on a tant reproché d'abuser de son esprit. Ce qui nous semble plus digne de blâme que l'abus de l'esprit, c'est sa faiblesse de caractère. Ovide ne sut pas supporter son exil avec la dignité qui convient au malheur. Il ne s'éleva pas à la hauteur de son génie ; il rampa bassement aux pieds d'Auguste, comme ces chiens qui lèchent la main qui les châtie, et pour lui pardonner les flatteries qu'il prodigue à l'inflexible empereur, on a besoin de se rappeler qu'un exil chez les Sarmates devait être pour le joyeux et galant Ovide un supplice plus affreux que la mort. Combien nous aimons mieux le voir chercher l'oubli, ou du moins la consolation de ses chagrins, dans les travaux poétiques qui devaient illustrer son nom! C'est dans l'exil qu'il acheva les *Fastes* et les *Métamorphoses*, ses deux plus beaux titres à l'admiration de la postérité.

Les *Fastes* sont l'histoire poétique des fêtes, des cérémonies, des jeux, des traditions et des croyances du peuple romain, pendant les six premiers mois de l'année. On ne sait pas si l'histoire des six derniers a été composée ou s'est perdue. C'est un livre d'érudition, orné de

tous les charmes de la poésie. Le profond savoir de l'historien s'y pare de la brillante imagination du poëte. La fable s'y marie à l'histoire, sans rien perdre de son attrait, et l'histoire y reçoit de la fable la grâce qui lui manque. L'épisode de la mort de Lucrèce, qui ne peut survivre à son deshonneur, est plein de vie et de mouvement; c'est toute une tragédie en quelques vers. Celui du combat entre Hercule et le géant Cacus, déjà chanté par Virgile, prouve que le génie d'Ovide embrassait tous les genres de poésie. En voici une autre preuve, c'est le récit de la mort du roi Servius Tullius. Ovide explique pourquoi sa statue le montre se voilant le visage avec sa toge. Écoutons le poëte :

« Tullie, dont le nouvel hymen n'a pu s'accomplir que par un double crime, excite sans relâche par ses discours l'ambition de son époux : « Était-ce donc, lui dit-elle, pour vivre dans le respect de tous les devoirs que nous nous sommes rendus dignes l'un de l'autre, en tuant, toi ma sœur, moi ton frère? Il fallait laisser la vie à ton épouse et à mon époux, si nous ne devions pas porter un coup plus hardi encore. Si tu es un homme, il faut que la tête et le trône de mon père soient mon présent nuptial. Va : prends la dot que je te donne. Le crime est un acte de roi; deviens roi par le meurtre de ton beau-père, et que nos mains, en se joignant, soient teintes du sang paternel. » Excité par de tels discours, Tarquin, audacieux sujet, va s'asseoir sur le trône royal. Le peuple étonné court aux armes; le sang coule, le meurtre s'accomplit, le faible vieillard succombe ; et, pendant que son superbe gendre lui arrache son sceptre, le malheureux roi égorgé au pied du mont Esquilin tombe tout san-

glant sur le pavé de mabre, devant son propre palais. Sa fille, montée sur un char, le regard fier et la tête haute, franchissait les rues pour se rendre à la demeure paternelle. A la vue du cadavre, l'esclave qui conduit le char s'arrête et verse des larmes ; mais elle, à haute voix, lui crie : « marche ! ou tu vas recevoir le châtiment de ta pitié ; va, dis-je, dût la roue, en passant, lui écraser la tête ! » En témoignage de ce crime, la rue a reçu le nom de *Scélérate*, éternelle flétrissure du forfait qui l'a souillée. Cependant Tullie ose entrer dans le temple élevé par son père ; alors s'accomplit réellement un prodige. Une statue, assise sur un trône, représentait Tullius ; on raconte que la statue porta une main devant ses yeux, et l'on entendit une voix qui disait : « Voilez notre visage, pour que nos regards ne rencontrent point une fille criminelle ! » Aussitôt on couvre de voiles la statue, et la Fortune défend qu'on les enlève, par ces mots qui sortent de son souterrain : « Le jour où sera découvert le visage de Tullius, Rome commencera à perdre toute pudeur. Matrones, gardez-vous de toucher à ces vêtements d'une main coupable ; qu'il vous suffise de prononcer des prières solennelles, et que la toge romaine ne cesse jamais de couvrir la tête de celui qui fut le septième roi de notre cité ! »

Vous voyez avec quelle énergie de pinceau Ovide trace le tableau du crime de Tullie. Le burin de l'histoire n'a pas de traits plus vigoureux.

Quelques critiques pensent que les *Fastes* sont le plus bel ouvrage d'Ovide. C'est peut-être celui qui présente le plus de difficultés vaincues, et qui atteste le plus d'érudition historique et religieuse. Mais, à moins

d'être un ancien Romain, qui préfère à tout le culte et les traditions de son pays, il est impossible de ne pas regarder les *Métamorphoses* d'Ovide comme son chef-d'œuvre.

Ovide lui-même était de cet avis; et malgré la défiance qu'inspire un poëte, quand il a la faiblesse de parler de ses vers, nous ne contesterons point ce qu'il dit à la fin de son poëme des *Métamorphoses*. « Enfin j'ai terminé un ouvrage que ni le courroux de Jupiter, ni le fer, ni la flamme, ni les années même ne pourront détruire. Qu'il vienne quand il voudra, le jour qui doit arrêter le cours incertain de ma vie : il n'a d'empire que sur ce corps périssable; la plus noble partie de nous-mêmes est immortelle, elle s'élèvera au-dessus des astres, et mon nom ne périra jamais. Partout où s'étendra la puissance romaine, les peuples liront mes vers, et si les pressentiments des poëtes ne sont pas trompeurs, je vivrai par la gloire dans tous les siècles. »

Il paraît, d'après l'exemple d'Ovide, d'Horace et d'autres encore, que les poëtes romains ne craignaient point de rendre hautement à leur génie la justice qu'ils croyaient lui être due. Un poëte français qui, de nos jours s'exprimerait avec cette franchise paraîtrait ridicule, eût-il fait des odes comme Horace et un poëme comme les *Métamorphoses*. Aujourd'hui, l'on se contente de faire dire aux autres ce qu'on pense de soi, sans le dire soi-même. Ce n'est pas un ridicule de moins : c'est une hypocrisie de plus, voilà tout.

Au reste, il pouvait être permis à Ovide d'être fier de son poëme des *Métamorphoses*. Il y est supérieur à lui-même, et l'antiquité romaine n'a pas un livre qui ait été plus utile aux poëtes et aux artistes. La scène qu'il em-

12.

brasse est l'ancien monde mythologique, et les savants du quinzième siècle avaient nommé ce livre *la Bible des poëtes*. C'est qu'en effet le paganisme tout entier s'y déroule majestueusement dans une foule de tableaux tour à tour gracieux et terribles, simples et pathétiques, riants et sévères. Ceux qui veulent l'unité dans un poëme sont étonnés de l'art merveilleux avec lequel le poëte enchaîne les événements, les personnages, les idées, sans que leur inconcevable variété détruise jamais l'ordre et l'harmonie de cette vaste composition. Ceux, au contraire, qui n'estiment un poëte qu'autant qu'il sait multiplier à l'infini les formes et les couleurs des objets, ne peuvent s'empêcher d'admirer comment Ovide a su échapper à la monotonie qui devait naître d'une série de tableaux dont les sujets ont entre eux tant de ressemblance et d'analogie. Voulons-nous bien comprendre ce double mérite de l'auteur des *Métamorphoses*? entrons dans notre musée. Ne sommes-nous pas frappés du spectacle imposant que présente l'ensemble de ces mille tableaux de grandeur différente et de sujets divers, qui en couvrent les murailles? Et en même temps, ne sommes-nous pas charmés de cette variété prodigieuse de génie des peintres, qui nous montre la nature sous des aspects toujours variés et toujours attrayants? Eh bien! le poëme des *Métamorphoses* est comme un musée où seraient représentés par le peintre le plus habile, le plus fécond, le plus brillant, tous les sujets les plus gracieux, les plus touchants, les plus merveilleux de la mythologie de la Grèce et de Rome. L'ensemble peut manquer d'unité, mais non d'harmonie, et les détails, pour être d'une même nature, n'en offrent pas moins la plus piquante variété.

Il nous serait facile de multiplier ici les fragments qui

justifieraient nos éloges du poëme des *Métamorphoses*. Ils se présentent en foule, et nous n'avons que l'embarras du choix, depuis le début qui nous montre le chaos d'où la main de Dieu tira le monde, jusqu'à la mort de Jules César, qui termine le poëme. Si nous donnons la préférence au début, c'est qu'il nous semble présenter de singuliers rapprochements avec le commencement d'un autre livre que vous allez reconnaître dès les premiers mots. Voici comment Ovide décrit l'origine des choses :

« Avant la création de la mer, de la terre et de la voûte des cieux, la nature entière ne présentait qu'un seul aspect, auquel on a donné le nom de chaos : c'était une masse informe et grossière, inerte et sans vie, assemblage confus d'éléments contraires, mal unis entre eux. Le soleil ne versait point sa lumière au monde, la lune ne l'éclairait point de son disque changeant, la terre n'était point suspendue dans les airs, portée par son propre poids, et la mer n'étendait point autour d'elle ses bras immenses; l'air, la terre et la mer étaient confondus ensemble. La terre était sans solidité, l'eau ne coulait point, l'air était sans lumière; aucune forme ne distinguait les corps les uns des autres; rassemblés en désordre, tous les éléments se faisaient la guerre. Dieu ou la nature bienfaisante fit cesser cette lutte. Il sépara la terre d'avec le ciel, l'eau d'avec la terre, et l'air d'avec l'eau. Quand il eut ainsi divisé les éléments, il marqua à chacun d'eux sa place, et établit entre eux les lois d'une immuable harmonie.

« Après que ce Dieu, quel qu'il fût, eut ainsi divisé la matière, il forma d'abord la terre encore inégale, et l'arrondit dans un globe immense ; il ordonna aux mers de se répandre autour de la terre et de se soulever au souffle

impétueux des vents; il creusa les fontaines, les lacs et les vastes marais; il traça la course tortueuse des fleuves entre des rives escarpées, les uns allant se confondre avec d'autres, les autres allant se perdre dans les mers, et changeant en rivages les rives qu'ils battent de leurs flots. Enfin, à sa voix les campagnes s'aplanirent, les vallées s'abaissèrent, les forêts se couvrirent de feuillage, les montagnes s'élevèrent et se couronnèrent de rochers...

« Dès que Dieu eut assigné leurs limites aux divers éléments, les astres, longtemps ensevelis dans la nuit du chaos, commencèrent à briller dans toute l'étendue des cieux, et afin que chaque région eût ses habitants, la voûte céleste devint la demeure des astres et des Dieux; les eaux se peuplèrent de poissons, la terre de bêtes fauves, et l'air d'oiseaux qui l'agitent de leurs ailes. Un être plus noble, doué d'une raison plus haute et fait pour commander aux autres, manquait encore à la création: l'homme naquit. Soit que l'ouvrier sublime qui tira le monde du chaos l'eût formé d'une semence céleste, soit que la terre, à peine sortie des mains du Créateur, eût retenu dans son sein une essence divine, soit enfin que le fils de Japet, en détrempant avec de l'eau cette terrestre argile, l'eût façonnée à l'image des dieux, le Dieu voulut que tandis que les autres animaux courbent la tête et regardent la terre, l'homme seul portât la tête haute et pût contempler les cieux. »

N'est-on pas frappé, en lisant ce passage d'Ovide, de sa ressemblance avec les premiers versets de la *Genèse*? Et quand on trouve les mêmes rapports entre les théogonies des Grecs et des Égyptiens, des Indiens, non-seulement

sur les premiers jours de la création du monde, mais encore sur celle des premiers hommes, sur la durée de leur vie, la force de leur corps, sur l'histoire de leurs crimes et du déluge qui en fut le châtiment, n'est-on pas bien en droit de croire que toutes ces traditions religieuses n'ont qu'une seule et même origine, et qu'en passant de peuple en peuple, et de siècle en siècle, elles ne sont que des textes modifiés et altérés du texte primitif, dont Moïse reçut de Dieu la révélation suprême, et qu'il transmit à la grande famille humaine.

Parmi les épisodes dont se compose le poëme d'Ovide, et qui ne prouvent pas moins la vaste érudition que le prodigieux esprit du poëte, nous signalerons les fables d'Écho et Narcisse, de Vénus et Adonis, de Pyrame et de Thisbé, de Céphale et Procris, de Philomèle et Prognée, et même de Biblis et Caunus, toutes traduites ou imitées avec plus ou moins de bonheur dans notre langue, toutes reproduites sur la toile par une foule de peintres. L'épopée et la tragédie réclament dans les métamorphoses, comme étant de leur domaine, la querelle entre Ajax et Ulysse se disputant les armes d'Achille, et Médée abandonnée par Jason. Cette dernière fable est un chef d'œuvre. Ovide en avait fait une tragédie, et c'est à l'occasion de cet ouvrage que Quintilien disait : « La *Médée* d'Ovide nous a montré à quelle hauteur pouvait s'élever le génie de ce poëte. »

Mais de toutes les métamorphoses, celle que nous préférons vous faire connaître comme le modèle le plus accompli d'une narration poétique, c'est la fable de Philémon et Baucis ; et ce qui a plus encore déterminé notre choix, c'est qu'elle nous offre dans notre langue, si pauvre en bonnes traductions, le modèle le plus accompli des

imitations de l'antiquité. Nous la devons à La Fontaine, le plus original et le plus imitateur de tous les poëtes :

PHILÉMON ET BAUCIS.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux ;
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile :
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le sage y vit en paix et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.
Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ, par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient :
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encore se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le Dieu de l'éloquence ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux,

Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre ; aussitôt Philémon
Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons,
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile ;
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
— Quelques restes de feu, sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs,
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non pas sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois :
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois,
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare,
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais, non façonnés à l'aide du compas :
Encore, assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;

Baucis n'en fit pas moins, tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut, avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand dieu! dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux ;
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout. Que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile ;
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin et font sortir leurs hôtes :
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes.
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
Oh! gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs! »
Il dit ; et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans ;
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants ;
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent sans choix animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes.
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs ;

De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or; tout brille en ce pourpris;
Tous les événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent par miracle en l'Olympe rendus.
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures.
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office.
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encore favorable.
Mais oserai-je écrire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux, debout, prêtait l'oreille.
Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris;
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris :
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales
Philémon regardait Baucis par intervalles :
Elle devenait arbre et lui tendait les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée:
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée.
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe ainsi qu'eux perd la voix.

Même instant, même sort à leur fin les entraîne.
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.

Et c'est le poëme qui renfermait de telles beautés, qu'Ovide, en partant pour son exil, dégoûté de la vie et même de la gloire, avait condamné au feu, comme Virgile son *Énéide!* Heureusement ses amis en avaient des copies, et il arriva que ce même poëte, qui sacrifiait ainsi son poëme entier à un mouvement de colère ou de découragement, refusa plus tard le sacrifice de quelques vers que lui demandaient ses amis. Ils lui avaient conseillé de retrancher trois vers qu'ils jugeaient mauvais ; le poëte n'y consentit qu'à la condition qu'il aurait de son côté le choix de trois vers auxquels on ne pourrait toucher. La condition acceptée, ses amis et lui écrivirent séparément les vers que l'un voulut conserver, et les autres supprimer. C'étaient précisément les mêmes. Cette anecdote nous semble prouver que les poëtes sentent très-bien eux-mêmes où la critique peut les attaquer, mais qu'ils ont la faiblesse de se croire plus forts qu'elle, lors même qu'elle a raison. Que penseraient-ils cependant d'un commandant de place qui, connaissant le côté faible de la ville qu'il est chargé de défendre, négligerait de le fortifier?

Ovide avait le tort, toujours grave dans un écrivain, d'être trop amoureux de son esprit : c'est le reproche que lui fait Quintilien. Il a en effet beaucoup d'esprit, il en a même trop, car il le prodigue aux dépens du sentiment et de la passion qui lui manquent souvent; il en met dans l'amour, dans la douleur; il étudie peu la nature, il cherche peu la vérité; il abonde en descriptions bril-

lantes, en comparaisons ingénieuses, en expressions pittoresques; mais tout ce luxe d'ornements a fait dire qu'il eût été plus riche s'il eût été moins fécond, et quand on le voit s'efforcer toujours de briller par un éclat semblable à celui d'un feu d'artifice, on est tenté de lui dire avec Fénelon : « Trop d'éclairs m'éblouissent; je cherche une lumière douce qui soulage mes faibles yeux. »

Ovide mourut en exil, au milieu des farouches Sarmates auxquels il était parvenu à inspirer l'amour des vers. Ni Auguste, ni Tibère ne permirent au poëte exilé de revoir sa patrie, et sa famille ne put même obtenir que ses cendres fussent rapportées dans cette Rome qui lui était si chère. Les Sarmates, qui par honneur l'avaient dispensé de payer des impôts, lui élevèrent un tombeau, dont on a vainement cherché les traces. Exilé dans la mort, comme dans la vie, des lieux qui l'avaient vu naître, Ovide a retrouvé une patrie dans le monde entier, où six cent-soixante-quatorze éditions de ses œuvres, traduites en douze langues différentes, forment le plus glorieux et le plus impérissable monument qu'un poëte puisse désirer.

Le siècle d'Auguste semble finir avec Ovide, et cependant il est encore un poëte qui appartient, par la nature de son talent, à cette brillante époque de la littérature romaine. Ce poëte était un esclave né en Thrace, qu'Auguste prit en amitié, et qu'il affranchit. On le nommait Phèdre. Arrivé le dernier dans ce cortége de poëtes dont s'entourait le maître du monde, Phèdre eut le bon esprit de n'entrer en rivalité avec aucun d'eux. Il vit une place modeste qui lui parut vacante, et il s'en empara. Phèdre se fit l'Ésope de la cour d'Auguste, comme Virgile en était l'Homère et Horace le Pindare. Sans doute aussi, son

génie l'y portait de préférence à tout autre genre de poésie, et si nous reconnaissons dans le fabuliste romain l'imitateur et le disciple du fabuliste de Phrygie, nous ne craignons point d'affirmer que cette fois l'élève a vaincu son maître, et l'imitateur son modèle. Ésope raconte avec une simplicité qui dégénère parfois en sécheresse. Il met au jour une vérité, sans s'occuper de l'orner et de l'embellir. Il la suppose toujours assez belle de sa propre beauté, et il semble croire qu'un moraliste, un philosophe, un sage ne doit point sacrifier aux grâces. Phèdre, moins austère et moins concis dans la forme de ses apologues, sait les revêtir de tout le charme de la poésie; sa simplicité a de l'élégance, son naturel a de la grâce, sa naïveté a de la noblesse. Il joint la précision du trait à la pureté du style, et la brièveté de son expression n'ôte jamais rien à la clarté de sa pensée. Ce qui le distingue encore parmi les beaux génies du siècle d'Auguste, c'est la droiture de son caractère et la candeur de son âme. Sa morale douce et aimable n'a rien de dogmatique ni de sévère; on voit qu'elle émane du cœur d'un homme de bien.

Il semble qu'un poëte, qui n'attaquait les vices des hommes que sous le voile d'allégories ingénieuses et délicates, avait dû être à l'abri des persécutions et des vengeances. Il n'en fut point ainsi. Après la mort d'Auguste, il tomba dans la disgrâce de Tibère. L'ombrageux empereur et son insolent favori, Séjan, se reconnurent dans la fable du *Loup* et de l'*Agneau*, où l'injustice, la violence et la cruauté d'un tyran sont peintes avec tant d'énergie, et ils ne pardonnèrent point à Phèdre d'avoir si heureusement saisi leur hideuse ressemblance. Le poëte n'échappa à la haine du prince et de son ministre qu'en se réfugiant dans une prudente obscurité, et les Romains

dégénérés l'y laissèrent ainsi que ses ouvrages, tant que durèrent les empereurs. La simplicité et le naturel de Phèdre ne pouvaient être sentis ni appréciés par un peuple plongé dans tous les genres de corruption : aussi resta-t-il enfoui jusqu'en 1596 dans les bibliothèques, où il fut découvert par François Pithou ; de ce moment, on le mit dans les mains des écoliers. La Fontaine alla l'y chercher, et lui fit l'honneur de lui emprunter trente fables, qu'il imita comme imitait La Fontaine. Vous connaissez tous le *Loup* et l'*Agneau*, la *Grenouille* et le *Bœuf*, le *Loup* et la *Cigogne*. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvre qu'on apprend par cœur, en apprenant à lire ; mais ce qu'on sait moins, c'est que Phèdre est le premier inventeur de ces ingénieux apologues, et il est juste de lui restituer cette gloire. Celle de La Fontaine n'en souffrira aucune atteinte ; en veut-on la preuve ? Écoutons Phèdre d'abord.

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

« On raconte qu'un renard invita le premier une cigogne à dîner, et lui servit dans un plat un brouet liquide qu'il lui fut impossible de manger. La cigogne à son tour invita le renard et lui présenta une longue amphore, dans laquelle était sa nourriture : elle y inséra sans peine la tête et put satisfaire son appétit ; mais le convive ne pouvant que lécher extérieurement le cou de l'amphore ne put assouvir la faim qui le tourmentait. Un oiseau voyageur qui passait là lui dit : On doit souffrir patiemment le mauvais exemple que l'on a donné. »

Vous venez d'entendre la traduction littérale de la fable de Phèdre. Voyons maintenant ce qu'elle est devenue entre les mains du fabuliste français.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette,
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la cigogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loua très-fort la politesse,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout : renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure :
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Voilà certes une imitation évidente, manifeste; mais nous sommes tentés de crier à tous les poëtes qu'on accuse d'être les imitateurs de l'antiquité : imitez toujours comme La Fontaine et laissez dire les sots.

Le siècle d'Auguste finit avec Ovide et Phèdre, qui ferment le brillant cortége de beaux génies dont s'entoura le premier des empereurs romains. C'est la plus brillante époque des lettres latines. Arrêtons nous un moment sur le seuil du temple et avant d'en sortir jetons un dernier

regard sur les dieux qui l'habitent. Tant de siècles vont s'écouler avant que nous ne trouvions rien à leur comparer!

Les Romains avaient épuisé sous Sylla, Marius, Pompée et César les joies de la conquête. Partout où l'aigle romaine avait vu des pays riches et fertiles, elle y avait dirigé son vol victorieux, et au temps d'Auguste le monde entier semblait appartenir à ces trois ou quatre millions de citoyens qui composaient tout le peuple romain. Les discordes civiles et les proscriptions qui en furent la suite avaient eu pour but une ambition moins noble que celle des conquêtes.

Les chefs du sénat et du peuple, avides de pouvoir et jaloux les uns des autres, donnaient au monde le spectacle de ces oiseaux de proie qui se livrent bataille sur les corps sanglants de leurs victimes. L'amour de la gloire était mort avec Pompée et César ; l'amour de la liberté avec Brutus, l'amour de la vertu avec Caton, l'amour de la patrie avec Cicéron : il ne restait plus que l'amour des dignités et des richesses qui fait des ambitieux et non de grands hommes. Parmi ces ambitieux la victoire devait rester au plus habile et au plus heureux. Ce fut Octave. maître de Rome et en quelque sorte du monde, il commença par abattre toutes les têtes qui pouvaient se dresser au niveau de la sienne. Il marcha dans le sang pour atteindre au pouvoir ; mais, arrivé au but, il s'efforça d'effacer les traces de ses pas, et de faire oublier ses crimes à force de vertus. Il était injuste et barbare. Il se fait clément et généreux; le plus mauvais des citoyens se transforme dans le meilleur des princes : le tyran de Rome en devient le père.

Mais c'est moins l'empereur que le protecteur

éclairé des lettres que nous avons à juger, et sous ce rapport Auguste tient le premier rang parmi les souverains. Son règne fut celui de la poésie. Poëte lui-même, il eut pour ministres des poëtes, pour favoris des poëtes, pour courtisans des poëtes, pour généraux même des poëtes. Pollion n'était pas seulement le vainqueur des Dalmates, il était le rival de Sophocle. Agrippa était à la fois le Thémistocle et le Périclès de Rome ; et Mécène, qui s'était créé un ministère spécial de la poésie, ne se bornait pas à la protéger. Tous les plus illustres citoyens de Rome, les sénateurs, les consulaires, les chevaliers, qu'ils fussent savants ou ignorants, se mirent à faire des vers, à l'exemple du maître, et pour lui complaire. La jeunesse romaine s'y exerçait, au sortir des écoles ; les pères conscrits se dérobaient aux graves délibérations du sénat pour se couronner de fleurs et invoquer Apollon, pendant leurs repas : le peuple même récitait des vers dans les carrefours de Rome. Les généraux vainqueurs ne retournaient pas à leurs charrues, comme au temps de la république, mais dans leurs palais pour y chanter leurs exploits. La ville aux sept collines était transformée en Parnasse où le dieu des vers était l'empereur, répandant les grâces, les bienfaits, les honneurs, les dignités sur la pléiade des poëtes qui l'enivraient de leur encens.

Il ne faut pas croire qu'Auguste se soit contenté d'un encens grossier, et qu'une basse flatterie ait été un titre à ses bienfaits. Ce qui contribua surtout à la gloire littéraire de son règne et du siècle auquel il donna son nom, ce fut la sûreté de son goût et la justice de ses faveurs. L'intérêt des lettres, d'accord avec celui de sa *politique*, *dirigea sa conduite*, et si l'éloquence eut moins de part que

la poésie aux honneurs dont il était la source, c'est que l'éloquence resta muette sous son règne ou du moins ne fit entendre que des accents étouffés par les chants des poëtes. Dirons-nous avec quelques détracteurs d'Auguste, qu'il n'aimait ni les orateurs, ni les savants, ni les philosophes, qu'il redoutait même comme des ennemis naturels de la puissance absolue? On peut le croire en lisant la fameuse harangue où Mécène, en conseillant à son maître de garder l'empire, lui dépeint les philosophes comme des esprits brouillons ennemis du repos des familles et de la tranquillité de l'État.

Il faut l'avouer: la science et les savants n'étaient pas plus en honneur que la philosophie et les philosophes à la cour d'Auguste. Il est vrai qu'ils le méritaient peu. Si l'on accepta la réforme du calendrier par Jules César et le traité de Vitruve sur l'architecture, la science au temps d'Auguste ne servit guère qu'à des usages absurdes. Astrologue et mathématicien étaient des termes synonymes. La connaissance des astres ne paraissait utile que pour tirer les horoscopes de l'avenir, et tous les grands événements de la terre devaient se lire dans le ciel, comme dans un livre ouvert à certaines intelligences privilégiées. Une comète paraît-elle pendant les jeux célébrés pour la consécration du temple de Vénus que César avait bâti? C'est l'astre de Jules! C'est l'âme de ce grand homme qui, du haut de l'Olympe, demande vengeance. Ce vengeur sera Mercure descendu des cieux sous les traits d'Auguste.

Quant à la physique, elle était moins avancée encore que l'astronomie. Le docte poëte Lucrèce disait que les fous seuls pouvaient croire aux antipodes et à un centre de gravité. On prétendait que la grandeur apparente du

soleil était sa vraie grandeur, qu'il pourrait bien même être plus petit qu'il ne nous apparaît ; que probablement il s'éloignait à son couchant, et que des matières ignées qui se rassemblaient à l'horizon, il s'en formait un nouveau le lendemain matin. On ne raisonnait pas mieux sur les autres phénomènes du ciel et de la terre; aussi ne trouve-t-on chez les poëtes de cette époque presque aucune trace de science, et ils n'en sont pas moins de grands poëtes. La science dans la poésie ressemble en quelque sorte à un glacier sur un volcan.

Mais si la philosophie austère des Caton et des Brutus, si la science des Ptolémée et des Euclide étaient peu en faveur à Rome, la philosophie d'Épicure, qui enseignait la science du plaisir, avait trouvé grâce auprès d'Auguste et des poëtes de sa cour. L'épicurisme, déjà en vogue vers la fin de la République, embrassé d'abord par Jules César, puis par César Octave, s'était complaisamment modifié et plié aux circonstances. Il condamnait la tristesse et la mélancolie ; il prescrivait le plaisir et la joie ; il défendait de se mêler des affaires d'État, et ordonnait la soumission à l'autorité. Pouvait-il ne pas être du goût d'Auguste? Peu lui importait que la doctrine d'Épicure enseignât le mépris pour ces dieux de marbre entassés dans les temples et au Capitole. L'empereur consentait volontiers à être le seul dieu qu'on adorât dans Rome, puisqu'il avait trouvé bon qu'un poëte osât dire : « Auguste est le second fondateur, le père, le génie tutélaire de Rome. Lorsqu'il remontera dans l'Olympe, il boira le nectar, assis entre Pollux et Hercule. Veut-il occuper le trône du ciel? Jupiter lui remettra son sceptre. Veut-il régner sur les mers? Thétis le prendra pour gendre. Mais dès à présent ce n'est plus un Homère, c'est un dieu

présent et visible : qu'on lui dresse des autels et qu'on jure par son nom? »

C'est qu'en effet les poëtes ne croyaient plus qu'à ce dieu qu'ils divinisaient eux-mêmes; et le paganisme, assiégé de toutes parts par les sectes philosophiques, était condamné désormais à n'être plus qu'une poétique fiction, qu'un brillant mensonge, comme ses témples et ses statues n'étaient plus que des monuments du génie ou de l'orgueil des hommes. Quant à la foi, elle n'existait nulle part, pas même dans le peuple. Lorsque Alexandre le Grand avait voulu se mettre au rang des dieux, les Grecs n'avaient pas cru à sa divinité. Lorsque les Romains élevèrent aux honneurs divins César et Auguste, ils ne croyaient plus aux dieux. Les temps étaient venus pour le renouvellement de l'ancien monde ; son agonie avait commencé. Le siècle d'Auguste vit naître le Christ : c'est là encore sa plus grande gloire.

NEUVIÈME LEÇON

TITE-LIVE

Vingt-trois ans avant la mort de l'historien de Catilina, l'historien de Rome était né, afin que le siècle du plus grand des poëtes romains fût aussi celui du plus parfait des historiens.

Titus-Livius appartenait à une famille noble de Padoue; mais il vint à Rome, où l'appelait son génie, non pour y briguer des honneurs, des places et des dignités, mais pour y étudier les lettres, la philosophie, la politique, et surtout pour voir de plus près ce sénat et ce peuple qui remplissaient le monde de leur gloire, après avoir rempli Rome de leurs dissensions. Il y arriva au moment où la république n'existait plus que de nom, et où les factions ne se disputaient que sur le choix du maître qui devait toutes les asservir. Tite-Live assista aux dernières convulsions de la liberté expirante, et peut-être ce spectacle lui inspira-t-il la pensée d'écrire l'histoire de la république romaine, comme on rend un dernier hommage à une grandeur qui s'efface, à une gloire qui s'éteint. Mais comme, en ces jours de proscription, c'eût été une folle et vaine témérité d'entreprendre

de ressusciter un cadavre, il accepta les faits accomplis, et se contenta de graver sur la tombe de la république la plus magnifique des inscriptions, son histoire. Il se persuada peut-être qu'en racontant les vertus des anciens Romains, il donnerait à leurs fils l'envie de les imiter : il arriva que la leçon ne fut point comprise. Tout était changé à Rome, les temps et les mœurs. Un sénat avili, un peuple corrompu pouvaient bien applaudir encore à de glorieux souvenirs; mais ces souvenirs ne pouvaient les réveiller de l'engourdissement, de l'orgie, et du sommeil de la servitude.

Les premiers travaux de Tite-Live ne sont point historiques : il n'appartient point au jeune âge d'écrire l'histoire, qui exige la maturité de la raison et l'expérience des hommes et des choses. Tite-Live composa quelques dialogues sur des questions de morale et les présenta à Auguste. Le nouveau maître du monde y découvrit le grand historien, comme il avait deviné le grand poëte épique dans l'auteur des *Géorgiques*. Il lui proposa d'écrire l'histoire de la république. Tite-Live accepta cette tâche immense, en homme qui se sent la force de l'accomplir; mais il y mit la condition de jouir d'une entière indépendance, et Auguste eut le bon esprit de ne pas s'en offenser. De ce moment, toutes les archives du vaste empire romain, depuis son origine, furent ouvertes aux investigations de Tite-Live. Il recueillit avec un même soin et les traditions populaires qui remontaient jusqu'à la fondation de Rome, et les décrets du sénat et les décisions du peuple qui composaient la législation romaine : les traités de paix et de guerre, les livres sibyllins, les harangues des consuls, des tribuns, des capitaines, des citoyens même, en un mot tout le passé de Rome, recueilli

dans les annales rédigées par les pontifes, fut livré à la pénétration de son esprit et à la rectitude de son jugement. Dirons-nous que son discernement et sa raison lui font défaut lorsqu'il rappelle, sans les détruire, les glorieuses fables dont la tradition entourait le berceau de Rome et l'enfance du peuple romain? Dirons-nous qu'il partageait la crédulité superstitieuse des descendants de Romulus, ou qu'il trompait sciemment l'avenir en donnant les caractères de la vérité historique à de brillants mensonges? L'accuserons-nous enfin d'avoir tellement glorifié les Romains qu'aucun peuple de la terre ne puisse jamais leur être comparé? Nous le pouvons sans doute, car c'est la vérité; mais n'oublions pas que Tite-Live écrivait pour sa nation, et, quand il poétisait son histoire, quand il divinisait les grands hommes, il obéissait peut-être involontairement à cette influence de tout un peuple qui croit en sa force, en sa grandeur, en sa puissance, en sa gloire, en son éternité, et qui ne permet pas qu'on ait de lui une autre opinion que celle qu'il en a lui-même. Tite-Live pouvait-il, devait-il même songer à détruire ces grandes traditions du passé qui s'étaient transmises, depuis des siècles, de génération en génération, et que seules maintenaient encore à Rome le respect et l'admiration pour les hautes vertus qu'on n'avait plus le courage d'imiter. C'eût été la pensée d'un mauvais citoyen que d'anéantir ces nobles croyances; c'eût été l'œuvre d'un misérable historien que de dépouiller les grands événements et les beaux caractères du prestige qui les entourait, par amour pour une vérité douteuse et inutile. Nous savons que, depuis près d'un siècle, le scepticisme a fondé en Europe une école historique : on a voulu tout remettre en question; on a tenté de tout ébranler, dans

l'impuissance de tout détruire. On a exigé, en histoire comme dans la science, des preuves mathématiques, et les témoignages des hommes n'ont plus suffi pour inspirer quelque confiance à une incrédulité qui s'étendait à tout. Nous déplorons cette funeste tendance à tout analyser, tout peser, tout calculer : elle décolore le passé, assombrit le présent et désenchante l'avenir. Malheur à l'historien qui doute de la vertu! malheur au peuple que ses leçons empêcheraient d'y croire!

Si Tite-Live eût apporté dans son livre cet esprit d'incrédulité, il est douteux que la postérité lui eût tenu compte de son scepticisme, et il est certain que ses contemporains l'eussent flétri d'une réprobation universelle. Le peintre qui choisit ses modèles et saisit le moment où leur attitude est plus noble et leurs traits plus expressifs, ne mérite-t-il pas la préférence sur celui qui les prend au hasard et les représente sous leur aspect le moins favorable? Sans doute, l'un et l'autre sont dans la vérité, mais le tableau du premier sera toujours admiré, et l'œuvre du second tombera bientôt dans l'oubli.

Tite-Live avait entrepris d'écrire l'histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 743; mais il n'attendit point que son travail fût terminé pour le faire connaître aux Romains : il en publia successivement diverses parties, et la faveur du nouvel empereur ne fut point altérée par les éloges que prodiguait l'historien aux vertus républicaines d'un autre âge; il lui pardonna même de se prononcer pour Pompée contre César, et se contenta de lui donner le surnom de *pompéien*, laissant à ses opinions toute leur indépendance. Auguste avait senti que toute la grandeur romaine était entre les mains de Tite-Live, et rien ne troubla l'historien dans l'accomplis-

sement de sa tâche, pas même la crainte de déplaire à l'empereur, pas même le désir de flatter l'orgueil des Romains. Son succès fut immense, et les applaudissements unanimes de ses concitoyens récompensèrent ses glorieux travaux. De toutes parts on venait à Rome pour voir de près le grand historien ; les étrangers même venaient de loin lui témoigner leur admiration. Un habitant de Cadix part du fond des Espagnes, il traverse les terres et les mers qui le séparent de Rome, il entre dans la ville des merveilles, se fait conduire à la demeure de Tite-Live, le voit, et repart aussitôt, heureux seulement de l'avoir vu. « C'était, dit saint Jérôme, un fait bien extraordinaire qu'un étranger, entrant dans une ville telle que Rome, y vînt chercher autre chose que Rome même. »

Cet enthousiasme pour Tite-Live était mérité, et, comme l'a dit le Père Rapin, il a égalé la noblesse du peuple dont il a écrit l'histoire par la noblesse de son génie. Il classe les événements avec un ordre admirable, et sa narration, tantôt simple, tantôt majestueuse, donne à chacun d'eux le caractère qui leur convient. Est-ce une bataille qu'il veut nous montrer? il se jette dans la mêlée et nous y entraîne avec lui. Est-ce aux luttes du Forum qu'il veut nous faire assister? il se mêle aux agitations populaires et nous conduit sur ses pas au milieu du tumulte de la place publique. Entrons-nous à sa suite dans le sénat? nous croyons, comme Cynéas, contempler une assemblée de rois. Enfin fait-il monter un orateur à la tribune ou un général sur le champ de bataille? nous croyons le voir et l'entendre, et nous sommes tentés de joindre nos acclamations aux cris des soldats et aux applaudissements de la multitude. C'est que Tite-Live a le secret de donner tout l'intérêt du drame aux récits de

l'histoire : aussi la tragédie lui a-t-elle dû souvent ses situations les plus pathétiques et ses plus touchantes inspirations.

Les critiques ont reproché à Tite-Live le nombre et la longueur de ses harangues; ils ont dit que la plupart étaient de son invention, ou du moins qu'elles n'ont point été prononcées telles qu'il nous les rapporte. Pour juger si ce reproche est fondé, transportons-nous à Rome, et voyons si les lois et les coutumes romaines ne justifient pas l'emploi fréquent des harangues dans l'histoire du peuple romain.

Tant que dura la république, les Romains, sujets et souverains tout à la fois, obéissaient aux magistrats, ou plutôt ils étaient juges des magistrats, et ils n'obéissaient qu'à la loi. Les places d'honneur, de prééminence et d'autorité étaient accessibles à tous les citoyens; mais aucun d'eux ne pouvait s'y asseoir si tous ses concitoyens ne l'y conduisaient, pour ainsi dire, par la main. Toutes les distinctions entre le sénateur et le chevalier, entre le soldat et l'artisan, entre le patricien et le plébéien, s'effaçaient devant le premier et le plus sacré de tous les titres, celui de citoyen romain. Aussi l'éducation n'avait pas d'autre but que de donner de bons citoyens à l'État. Le guerrier, le politique, le philosophe et l'orateur se formaient à cette école, dont le principe était l'amour de la patrie; sans l'amour de la patrie, les talents et les vertus n'étaient rien, et le titre de grand homme n'était accordé qu'à celui qui avait fait de grandes choses pour la patrie. Ce nom de patrie, plus souvent prononcé que celui de père, de fils et d'époux, présidait aux combats, aux affaires, aux jeux; il enchantait le peuple dans les places publiques, la famille au foyer domestique; c'était le pre-

mier mot que bégayait l'enfant qui venait de naître et le dernier qui errait sur les lèvres du vieillard expirant.

A cet amour de la patrie venait se joindre l'amour de la gloire. Tout ce qui peut flatter l'ambition, Rome l'offrait à ses orateurs. Les honneurs, les dignités, les emplois étaient presque toujours le prix de l'éloquence. On vit plus d'une fois le simple citoyen passer de la tribune aux harangues au premier rang dans l'État. Et quelle n'était pas alors sa haute mission? Il devenait le juge et l'interprète des intérêts de la patrie; il devait en exposer les plaintes, les besoins et les vœux. Ses droits s'étendaient sur toutes les parties du gouvernement : les lois, les traités, les alliances, les impôts, la paix, la guerre, tout était de son domaine; enfin il tenait dans ses mains la balance où se pesait la destinée de l'empire du monde.

L'art de persuader un prince ne demande que de l'adresse, il s'agit bien plus alors de convaincre l'esprit que de remuer le cœur; mais l'éloquence qui convient au peuple est celle des passions : aussi tous les citoyens de Rome dont l'histoire a inscrit les noms parmi les chefs de l'État ont eu recours à l'arme de la parole pour s'élever aux honneurs et s'y maintenir. Qu'est-il donc étonnant qu'en écrivant l'histoire romaine Tite-Live ait employé souvent les harangues pour faire connaître à la fois les hommes qai les prononçaient et les événements qui y donnaient lieu? Pense-t-on que les discours des orateurs de nos chambres politiques n'occuperont pas une large place dans l'histoire de notre temps? Et cependant l'éloquence est loin encore d'avoir parmi nous l'influence qu'elle avait à Rome aux jours de la république! Reconnaissons donc que Tite-Live a pu, sans manquer ni à la vraisemblance ni à la vérité, rapporter les plus

fameuses harangues des grands citoyens de Rome, et demandons aux critiques qui les blâment : Aimeriez-vous mieux qu'elles n'y fussent pas? Nous sommes bien certain de leur réponse. Quant à nous, les harangues de Tite-Live, soit qu'elles aient été réellement prononcées, soit qu'elles soient en partie de son invention, nous paraissent le placer au-dessus de tous les historiens : c'est là que se déploie son génie dans toute sa puissance, dans toute son élévation; il y atteint souvent au sublime, et Cicéron seul parmi les Romains l'empêche d'être le premier des orateurs, comme il est le premier des historiens.

Et quelles leçons utiles les peuples ne peuvent-ils pas trouver dans ces harangues, presque toujours inspirées par le respect des lois et l'amour de la patrie! quels nobles exemples ne pourraient pas également y chercher les orateurs qui aspirent à servir leur pays! Écoutons un moment, pour nous en convaincre, le consul Quintius Capitolinus.

« Quoique je ne me sente coupable d'aucune faute, Romains, je me sens pénétré de honte en paraissant devant vous. Quoi! vous savez, et la postérité l'apprendra, que les Èques et les Volsques, qui tout à l'heure pouvaient à peine résister aux Herniques, sont venus en armes jusqu'aux portes de Rome, sous le quatrième consulat de Quintius, et y sont venus impunément! Quoique dès longtemps les choses en soient au point de ne présager rien que de triste, cependant, si j'avais cru que cette année dût être l'époque d'une semblable ignominie, je m'y serais dérobé par l'exil, ou par la mort même, si c'eût été le seul moyen d'échapper à ma dignité; ainsi donc, si

nos ennemis avaient été vraiment des hommes, si des guerriers dignes de ce nom avaient eu entre les mains ces armes qui ont menacé nos remparts, Rome pouvait être prise lorsque Quintius était consul. Ah ! j'avais assez d'ans et d'honneurs, je devais mourir dans mon dernier consulat. Qui donc ces lâches ennemis ont-ils méprisé ? Est-ce nous, consuls? Est-ce vous, Romains? Si la faute est à nous, ôtez-nous une dignité que nous ne méritons pas, et si ce n'est pas assez, ajoutez-y des châtiments; si la faute est à vous seuls, que les dieux et les hommes ne vous en punissent jamais; il suffit de vous en repentir. Non, vos ennemis n'ont pas compté sur leur courage, encore moins sur votre timidité. Tant de fois vaincus et mis en fuite, forcés dans leur camp, dépouillés de leurs biens, passés sous le joug, ils vous connaissent assez, ils se connaissent eux-mêmes. La division des deux ordres, les querelles du Sénat et du peuple, voilà la maladie de l'État, voilà le poison qui nous dévore et nous consume ; tandis que nous ne pouvons nous accorder ensemble ni sur les bornes de l'autorité, ni sur celles de la liberté, que vous ne pouvez souffrir la magistrature patricienne, ni le Sénat, les magistrats du peuple, le courage est revenu à nos ennemis. Mais par les dieux immortels! que vous faut-il encore ? Vous avez voulu des tribuns : pour avoir la paix, nous y avons consenti. Vous avez désiré qu'on eût des décemvirs : ils ont été créés ; les décemvirs vous ont déplu : nous les avons forcés d'abdiquer ; devenus particuliers, votre ressentiment les a poursuivis : nous avons laissé condamner à la mort les plus nobles et les plus distingués des citoyens. Vous avez redemandé vos tribuns : ils vous ont été rendus. Vous avez prétendu au consulat, et quoique cette prétention nous parût contraire

à nos droits, nous avons laissé passer au peuple les distinctions patriciennes. Le droit de protection accordé à vos tribuns, l'appel au peuple, la loi qui soumet le Sénat au plébiscite, tous nos priviléges détruits sous prétexte de rétablir l'égalité, nous avons supporté, nous supportons tout. Quel sera le terme de ces longs débats? quand pourrons-nous avoir une commune patrie, et ne faire qu'un seul et même peuple? Vaincus, nous sommes plus patients et plus paisibles que vous, qui êtes les vainqueurs. N'est-ce pas assez pour vous de nous avoir réduits à vous craindre? C'est contre nous qu'on s'empare du Mont-Aventin, contre nous que l'on se saisit du Mont-Sacré! Mais quand le Volsque était prêt à forcer la porte Esquiline, prêt à monter sur nos remparts, personne ne l'a repoussé. Vous n'avez des armes, vous n'avez des forces que contre nous. Eh bien donc! quand vous aurez assiégé le Sénat, quand vous aurez rempli la place publique de vos fureurs séditieuses, rempli les prisons de sénateurs, allez donc avec ce même emportement et cette même fierté, allez jusqu'à la porte Esquiline, sortez de vos murs, ou, si vous ne l'osez pas, regardez du haut des remparts, regardez vos campagnes ravagées par le fer et par le feu, vos dépouilles enlevées par l'ennemi; voyez fumer vos toits embrasés, et dans ce désordre commun, quand Rome est menacée, quand l'ennemi triomphe, en quel état croyez-vous que soient nos fortunes particulières? Encore un moment, et chacun de vous apprendra les pertes qu'il a faites. Et qu'avez-vous ici qui vous en dédommage? Vos tribuns, peut-être, vous rendront ce que vous avez perdu. Oui, sans doute, en déclamations, en invectives, en accumulant les lois sur les lois, les harangues sur les harangues. En ce genre, vous pouvez tout attendre d'eux;

mais quelqu'un de vous en est-il devenu plus riche chez lui? En a-t-il rapporté à sa femme et à ses enfants autre chose que des haines, des animosités, des querelles publiques et particulières, dont les suites nous auraient déjà été funestes, si la sagesse d'autrui ne vous défendait de vos propres fautes. Ah! quand vous serviez sous vos consuls et non pas sous vos tribuns, dans les camps et non pas dans le forum, quand vos cris faisaient frémir l'ennemi dans les batailles, et non pas le Sénat romain dans vos assemblées, alors, chargés de butin, possesseurs des terres de l'ennemi, riches de ses dépouilles, couverts de la gloire de l'État et de la vôtre, vous retourniez triomphants dans vos foyers. Mais aujourd'hui c'est vous, vous Romains, qui laissez l'ennemi emporter vos dépouilles. Demeurez donc, puisque vous le voulez, restez ici pour écouter vos harangues, passez votre vie dans la place publique. Vous croyez vous dérober à la nécessité des combats, elle vous poursuit; vous n'avez pas voulu vous mettre en campagne contre les Èques et les Volsques, ils sont au pied des murs. Si vous ne les en chassez pas, tout à l'heure ils seront dans cette enceinte, ils monteront au Capitole, ils vous suivront jusque dans vos maisons. Deux ans sont écoulés depuis que le Sénat ordonne de lever des troupes et de conduire une armée au Mont-Algide, et cependant nous restons oisifs, occupés à nous quereller comme des femmes, et jouissant de notre loisir, sans songer que ce loisir d'un moment va multiplier les guerres et les dangers. Je sais qu'on peut vous tenir des discours plus agréables; mais quand mon caractère ne me porterait pas à vous dire des choses utiles et vraies, plutôt que des choses flatteuses, la nécessité m'en ferait une loi. Je voudrais vous plaire, Romains, mais j'aime encore mieux

vous sauver, et à ce prix, je n'examine pas même si vous m'en saurez gré. »

C'est là, assurément, une éloquence forte et courageuse qui ne se compose pas seulement de mots ambitieux et de phrases sonores ; elle renferme des vérités utiles que tous les siècles et tous les peuples ont intérêt à entendre. C'est ainsi que l'histoire s'élève à toute sa hauteur, et atteint le but glorieux qu'elle doit toujours se proposer, l'enseignement de l'humanité. Si Tite-Live, au lieu de faire parler le consul, eût présenté, comme de simples réflexions de l'historien, les dangers qui naissaient pour la république des dissensions entre le Sénat et le peuple, pense-t-on que la leçon eût paru plus forte, et que son livre eût gagné à ce changement? L'histoire de la république romaine est presque tout entière dans les harangues des magistrats romains, et il ne pouvait pas en être autrement. Ils étaient tous les élus du peuple, et c'est au peuple qu'ils parlaient de ses intérêts et de sa gloire. Les orateurs se vantaient de régner sur le peuple, mais ils en étaient plutôt les esclaves, et pour produire l'effet qu'ils se proposaient, ils étaient obligés de se revêtir de la crainte, de la haine, de l'amour, de toutes les passions, enfin, et de tous les préjugés de la multitude. C'est dans ce sens que Diogène disait de Démosthène, qu'il était le maître des orateurs athéniens, mais que le peuple athénien était le maître de Démosthène. Lorsque l'autorité souveraine passa à Rome des mains du peuple dans celles d'un seul homme, l'éloquence et la liberté périrent à la fois. On vit s'élever de tous côtés des poëtes, des rhéteurs, des philosophes ; mais personne ne se montra plus digne du nom d'orateur.

L'histoire romaine de Tite-Live, qui, comme nous l'a-

vons dit, embrassait plus de sept cents ans, se composait de cent quarante-deux livres, et nous en possédons à peine trente-cinq. Tout le reste, si regrettable à tous égards, a péri dans les siècles de barbarie. Dans le temps qu'Achille de Harlay-Sancy, baron de Maule, était ambassadeur de France à Constantinople, le bruit courait que le grand seigneur avait dans sa bibliothèque un manuscrit complet de Tite-Live, où se trouvaient toutes les décades qui nous manquent. Sancy, qui était savant et curieux, offrit dix mille écus au gardien de ce trésor littéraire, s'il consentait à le lui livrer. On le chercha vainement. Peut-être y est-il encore.

Tite-Live mourut la quatorzième année du règne de Tibère, à l'âge de soixante-quatorze ans. On l'inhuma à Padoue, où il était né, et son tombeau fut retrouvé en 1413. Alphonse V, roi d'Aragon, obtint à grand'peine des Padouans le bras droit de l'historien romain. Nous honorons sans doute les restes des grands écrivains; mais les plus précieuses reliques d'un homme de génie sont ses ouvrages, et nous prêcherions volontiers une nouvelle croisade pour aller demander au sultan le monument qu'on prétend qu'il garde dans son sérail, non pour en jouir, mais pour en priver le monde littéraire.

DIXIÈME LEÇON

—

LES POÈTES ESPAGNOLS

LUCAIN.

La littérature romaine avait atteint le plus haut point de sa gloire sous le règne d'Auguste ; elle ne pouvait plus que décroître sous ses successeurs : il en avait été ainsi de la littérature grecque au temps de Périclès. Mais la nuit ne vient pas tout à coup après un jour brillant, et le soleil éclaire encore longtemps après qu'il a disparu à l'horizon. Les rayons du soleil d'Auguste ne s'éteignirent pas entièrement à la mort de cet empereur, et leur éclat, affaibli sous le farouche et sombre Tibère, sous l'insensé et féroce Caligula, et sous le lâche et imbécile Claude, parut se ranimer avec le jeune Néron. Nous voudrions, pour l'honneur des lettres, n'avoir point à écrire, parmi les noms des princes lettrés, un nom qui, selon l'expression d'un poëte, est devenu

> Dans la race future
> Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Mais la vérité nous oblige à dire que le jeune empereur se montra d'abord, dans les lettres, le digne élève de Sé-

nèque, comme il s'était montré le digne disciple de Burrhus dans le gouvernement de l'empire. Néron aimait éperdument la poésie, et surtout la musique. Cette double passion ne se rencontre guère chez les hommes naturellement vicieux. On peut donc croire que ce prince était sincère dans son humanité, lorsque, pressé de signer la condamnation d'un coupable, il s'écriait : « Je voudrais ne pas savoir écrire. » On peut croire encore que, lorsqu'il rassemblait dans l'intérieur de son palais ou dans un jardin, sur le mont Janicule, les amis auxquels il chantait ses vers, en s'accompagnant de la lyre, son âme s'ouvrait avec bonheur aux douces émotions de la poésie. Enfin, chacun à Rome disait, avec le poëte que nous avons déjà cité :

Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

Malheureusement les princes aiment qu'on les flatte, et surtout les princes qui sont poëtes. Néron ne sut pas se défendre des louanges intéressées qu'on prodiguait à sa puissance, plus encore qu'à son talent. Et qui donc à sa cour eût osé lui dire la vérité? Était-ce sous Tibère, cet homme pétri de sang et de boue, qu'un courtisan eût appris à faire entendre sa voix sévère? Néron, comme prince et comme poëte, fut livré à des flatteurs qui le perdirent. Son génie se trouva à l'étroit dans son palais et dans ses jardins : l'empire romain tout entier lui parut à peine un théâtre assez vaste pour y déployer les talents qu'il se supposait. On le vit à Rome, à Naples et dans plusieurs villes de la Grèce étaler tout ensemble sa double prétention de poëte et d'histrion, et contrefaire sur la scène les fureurs d'Oreste, dont il devait plus tard sur-

passer les crimes. Ce ne fut d'abord qu'une passion ridicule; mais bientôt elle devint un délire fatal, une calamité publique. Il avait composé un poëme sur la prise d'Ilion. Comment croire, sur la foi de quelques historiens, qu'il ait fait mettre lui-même le feu à Rome pour juger de la vérité de son tableau de l'incendie de Troie? Ce qui paraît du moins hors de doute, c'est qu'étant revenu d'Antium à Rome, pendant que la ville brûlait encore, il monta sur une tour, d'où il pouvait contempler à l'aise les ravages du feu, et là, en s'accompagnant de la lyre, il chanta les vers de son poëme, sacrifiant ainsi à sa vanité de poëte ses devoirs d'empereur et d'homme. Un pareil mépris des droits de l'humanité permet de tout croire du tyran qui, pour éloigner de lui les soupçons, les rejette sur les chrétiens, afin d'avoir la joie d'éteindre dans leur sang les débris fumants des temples et des autels des dieux du paganisme.

Il est permis de douter du talent poétique de Néron, dont il ne nous est parvenu aucun vestige, quand on sait par quels moyens il obtenait les couronnes et les applaudissements. Il envoyait de maison en maison des chanteurs, avec mission d'affliger du matin au soir les oreilles des citoyens de sa musique et de ses vers, et d'offrir aux hommages des curieux les cordes usées de sa lyre. C'était un crime de haute trahison de ne pas applaudir aux accents de *la voix céleste,* comme on la nommait. « Vous ne l'avez pas écoutée; vous l'avez écoutée avec nonchalance; vous avez ri; vous n'avez pas battu des mains; vous n'avez pas sacrifié à *sa voix céleste!* » (Philostrate) et le châtiment ne tardait pas à suivre cette formidable accusation.

Lorsque Néron se donnait lui-même en spectacle sur

un théâtre, malheur à qui avait l'imprudence de s'absenter de Rome! Les portes étaient fermées, et pour se dérober aux persécutions de la muse impériale, il fallait sauter par-dessus les murailles, au risque de sa vie. Un petit nombre avait seul ce courage; la foule se portait aux amphithéâtres. On voulait voir, tant il importait d'être vu. Une fois pris, on était condamné à s'amuser, sous peine de mort. Vespasien eut peine à échapper au dernier supplice pour avoir eu l'imprudence de s'endormir; il fallait être emporté comme mort pour échapper à la mort même, dont la menace planait sur toute l'assemblée, au moindre signe de mécontentement ou d'ennui.

Néron, au reste, avait pris un moyen infaillible d'être applaudi. Il avait fait rassembler cinq mille jeunes gens vigoureux, qui, sous la direction de chefs habiles, étaient exercés à applaudir en cadence. Dès que Sénèque ou Burrhus (nous avons peine à le dire), qui faisaient les fonctions de souffleurs du prince, donnaient le signal, aussitôt les cinq mille applaudisseurs privilégiés manifestaient tous à la fois leur enthousiasme de commande, et les autres spectateurs étaient impitoyablement battus de verges quand ils s'avisaient de ne pas crier comme eux : *Le beau César! notre Auguste! le deuxième Apollon!*

Ce n'était pas ainsi qu'Auguste honorait la poésie et encourageait les poëtes. Il ne se faisait pas, comme héros, décerner des milliers de couronnes sans les mériter, mais il en décernait lui-même aux poëtes qui les méritaient. Il se contentait d'être le premier dans Rome par la puissance, laissant à d'autres l'honneur de régner au Parnasse par le génie. L'amour d'Auguste pour les vers fut favorable à la poésie et utile aux poëtes; la passion de

Néron ne pouvait que leur être funeste, car il n'admirait que ses vers, et ne croyait qu'à son génie. Cependant, le règne de Néron fait époque dans l'histoire des lettres romaines.

Parmi les poëtes du temps de Néron, il en est un que les critiques modernes traitent avec tant de sévérité, comme homme et comme poëte, qu'à les en croire, nous pourrions nous dispenser de vous en entretenir, puisque notre intention est de vous faire connaître ce que les lettres romaines ont de vraiment digne d'estime et d'admiration, et non ce qu'elles peuvent offrir de contraire à la saine morale et au bon goût.

Nous devons sans doute attribuer à l'amour exagéré des saines doctrines littéraires, et au respect fanatique pour les lois sévères de la raison et du goût, l'esprit de réprobation qui pèse aujourd'hui sur l'auteur du poëme de la *Pharsale*. Mais lorsque nous entendons le judicieux Quintilien nous dire : « Lucain est ardent, impétueux, étincelant de pensées ; » le sévère Tacite ajouter, en parlant du père de ce poëte : « Que l'honneur de l'avoir mis au jour avait grandement contribué à le rendre illustre lui-même ; » lorsque nous lisons dans Montaigne : « J'aime Lucain et le pratique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre. » Enfin, et surtout lorsque l'auteur de la mort de Pompée, le grand Corneille, nous dit : « La lecture du poëte Lucain m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue, j'ai fait cet effort pour réduire en poëme dramatique ce qu'il a traité en épique; » il nous a semblé qu'après de tels suffrages, auxquels on peut joindre encore celui de Laharpe, il était permis de croire que le poëme de Lucain contenait autre

chose que de l'enflure de style et du faux sublime de pensées. Placé entre des opinions aussi diverses et des jugements si contradictoires, nous nous sommes mis nous-même à la recherche de la vérité, et il nous a paru d'autant plus utile de la découvrir, que Lucain n'est pas sans avoir de nos jours de nombreux imitateurs parmi ceux-là même qui se montrent le plus sévères à son égard. Les poëmes épiques sont d'ailleurs des fruits du génie, assez rares pour qu'on leur doive, quand ils se présentent, une sérieuse attention.

Néron, docile encore aux leçons de Sénèque et aux conseils de Burrhus, ne s'était fait connaître aux Romains que par des actes de clémence et par l'amour des lettres, lorsque Sénèque qui se plaisait à encourager ce vertueux penchant dans son élève, lui présenta son neveu Annæus, Marcus Lucanus, qui déjà s'annonçait comme devant marcher glorieusement sur les traces poétiques de sa famille. Né à Cordoue, en Espagne, alors province romaine, d'Annæus Méla, chevalier romain, frère du philosophe Sénèque, le jeune Lucain, tout enfant encore, avait été amené à Rome ; là, Sénèque avait confié son éducation à Palémon, à Virginius et à Cornutus, les trois maîtres les plus habiles dans les belles-lettres et la philosophie. Lucain avait tellement profité de leurs doctes leçons qu'il passait déjà pour savant à l'âge où l'on commence à peine à le devenir. Une étroite amitié, fondée sur des rapports de caractère et en même temps sur un même penchant pour la poésie, unissait Perse et Lucain : ils se confiaient leurs vers et, s'encourageant mutuellement à bien faire, ils pratiquaient la sagesse et la vertu, et rêvaient de gloire et d'immortalité. Le malheur de Lucain voulut, comme nous l'avons dit, que son oncle

Sénèque le présentât à son auguste disciple qui lui offrit son amitié : l'amitié d'un empereur tout-puissant, s'appelât-il Néron, ne pouvait manquer de flatter l'orgueil d'un jeune poëte, qui se sentait appelé à de hautes destinées. Nommé questeur avant l'âge, par la volonté de Néron, puis admis dans le collége des augures, Lucain ne négliga pas de gagner la faveur populaire, en donnant à grands frais un combat de gladiateurs. Ce brillant début dans la carrière des honneurs et des dignités lui fit épouser la fille d'un sénateur romain, Polla Argentaria, dont la richesse et les vertus, l'esprit et l'érudition, la naissance et la beauté étaient en adoration à toute la jeune noblesse de Rome. Enivré de sa fortune et de son bonheur, Lucain donna carrière à son génie poétique, et plus hardi que Virgile qui avait cherché dans les temps passés le sujet de son poëme, et chanté, pour complaire à Auguste, la fondation de l'empire romain, l'ami de Néron, au risque de lui déplaire, entreprit de chanter les derniers combats de la liberté romaine et les luttes glorieuses de son agonie. C'était là, en effet, le plus beau sujet de poëme épique qui pût s'offrir à l'imagination d'un poëte romain. Il ne s'agissait pas, comme dans l'Iliade, de venger l'injure d'un prince à qui un ravisseur avait enlevé sa femme, par la destruction d'une ville à peu près inconnue au reste du monde, ni, comme dans l'*Enéide*, de ramener les fuyards de cette ville incendiée dans un coin de l'Italie pour y fonder une colonie de proscrits. Il s'agissait de l'empire du monde que se disputaient deux héros, dont la gloire remplissait l'univers, César et Pompée. Jamais l'épopée n'avait eu encore un plus beau et plus vaste théâtre pour y déployer toute sa grandeur et toute sa magnificence. Eh bien, veut-

on en un moment se rendre compte de la puissance du génie? Que serait, sans Homère, l'expédition des Grecs contre Ilion? que serait, sans Virgile, l'établissement des Troyens en Italie? des faits à peine aperçus dans l'histoire. Qu'est-ce historiquement qu'Achille comparé à César, Hector à Pompée, Ulysse à Caton? Mais poétiquement, qu'est-ce, pouvons-nous dire, que César comparé à Achille, Pompée à Hector, Caton à Ulysse? L'histoire était si grande par elle-même quand elle faisait agir et parler ces illustres citoyens de Rome, que la poésie, en voulant la grandir encore, ne pouvait que tomber dans l'exagération, et le sublime échappait au poëte par ses efforts même pour dépasser la vérité. Homère et Virgile dominaient leur sujet; Lucain était dominé par le sien. C'est là une première cause de son infériorité. Il en est d'autres encore. Homère avait eu, dans l'Iliade, pour but moral de son poëme, de montrer les dangers des discordes entre les princes engagés dans une expédition commune. Lucain avait voulut s'élever plus haut et présenter l'horrible tableau des guerres civiles, provoquées par l'ambition rivale des deux plus illustres citoyens. Ainsi l'un et l'autre poëte partent à peu près du même point pour amener au même but. Mais Homère ne fait que retarder le succès de l'expédition des princes grecs, par les malheurs de leur désunion : la colère d'Achille s'épuise, la mort d'Hector assure la prise de Troie, et malgré les nobles vertus du héros troyen, nous sommes pour l'implacable Achille dont le triomphe barbare nous satisfait comme si nous étions Grecs. Dans Lucain, c'est César qui triomphe, comme Achille, et qui, plus généreux que lui, pleure sur son ennemi mort : et cependant le vainqueur nous intéresse moins que le vaincu et nous

sommes du parti de Pompée et de Caton. C'est là, selon nous, ce qui nuit à l'effet général du poëme de la *Pharsale*; la victoire de César, loin de nous satisfaire, nous déplaît et nous attriste, parce que le poëte n'a pas su, comme Homère, nous intéresser aux torts de son héros. C'était un grand événement que la destruction de la république romaine et l'établissement du pouvoir absolu sur les ruines de la liberté. La *Pharsale* est le brillant portique du temple qui ne fut construit que par Auguste. Mais l'architecte ne devait pas en outrager le dieu. Lucain est pour Pompée et Caton, et c'est à la victoire de César sur Caton et Pompée qu'il consacre ses chants; il pare de fleurs la victime et jette de la boue au triomphateur : c'est d'une âme noble et généreuse; mais il ne fallait pas se faire républicain pour célébrer la défaite de la république. On conçoit, à voir en quelles mains, depuis la mort d'Auguste, étaient tombées les rênes de l'empire, qu'un jeune poëte, appartenant par son éducation à la secte des stoïciens et par sa naissance à une famille sénatoriale, se soit épris d'amour et d'admiration pour les derniers soutiens de la liberté romaine. Ce devait être un spectacle affligeant pour un ami de la vertu et de la liberté que la dégradation et la servitude où les citoyens de Rome se plongeaient à l'envi, et l'on comprend qu'il ait eu le désir de réveiller dans les âmes de ses concitoyens le souvenir des hautes vertus qu'ils n'avaient pas le courage d'imiter. Si c'était là vraiment la pensée de Lucain, comment lisons-nous au début de son poëme, l'éloge le plus outré du plus grand ennemi de toute vertu, de toute liberté, en un mot de Néron? Était-ce bien au poëte, qui allait se faire le panégyriste de Caton, d'adresser de si honteuses flatteries au tyran de Rome :

Que les dieux conjurés redoublent nos misères,
Que Leucade sous l'onde abîme nos galères,
Que Pharsale revoie encor nos bataillons
Du plus beau sang de Rome inonder ses sillons,
Qu'on voie encore un coup Pérante désolée,
Destins, Néron gouverne et Rome est consolée.
Nous voyons nos travaux dignement couronnés,
Et vous nous ôtez moins que vous ne nous donnez.
Vis donc heureux, César, et rends ta Rome heureuse ;
Couronne une entreprise, et haute et glorieuse,
Puisque dans son éclat on voit mieux ta grandeur;
Rends-lui par tes bienfaits sa première splendeur :
Fais voir les nations calmes et fortunées,
Puis retourne à tes dieux, plein de gloire et d'années.
Certes, quand ils voudront enlever de ces lieux
Le plus rare présent qui soit venu des cieux,
Honteux de te laisser sur la terre où nous sommes,
Et de voir si longtemps un dieu parmi les hommes,
Tu pourras t'égaler au maître des humains
Et porter comme lui la foudre dans tes mains.

On a reproché sévèrement à Lucain ce panégyrique de Néron. Il fut écrit sans doute à une époque où le jeune empereur ne s'était fait connaître encore que par son penchant à la clémence et par son amour pour les lettres. La reconnaissance et l'amitié ont pu d'ailleurs exciter l'enthousiasme du poëte pour le prince qui l'avait fait questeur, augure et qui même lui promettait les honneurs du consulat. Peut-être aussi Lucain voulait-il se faire pardonner les sentiments républicains qui devaient dominer dans son poëme par les louanges qu'il prodiguait au plus mortel ennemi de la liberté romaine. Ces louanges ne sont que ridicules; elles seraient odieuses si le poëte les eût adressées à l'assassin de Britannicus et d'Agrippine. Combien il dut plus tard se les reprocher! Combien il eût voulu les anéantir! Mais ces vers

devaient rester à la postérité, comme un témoignage, non de la bassesse du poëte, mais de l'hypocrisie du prince qui commença par imiter Auguste pour devenir ensuite tout à la fois Octave, Tibère et Caligula, sous le nom à jamais abhorré de Néron.

Lucain, ce sacrifice fait à la reconnaissance ou à la nécessité, entre dans le sujet de son poëme en mettant en présence les deux héros qui se disputent l'empire du monde :

« Pompée, sur le déclin des ans, amolli par le long usage des dignités pacifiques, avait oublié la guerre au sein du repos. Tout occupé de sa renommée, soigneux de plaire à la multitude, poussé par le vent de la faveur populaire et flatté de recueillir les applaudissements de son théâtre, il se reposait sur son ancienne fortune, sans se préparer des forces nouvelles : il lui restait l'ombre d'un grand nom. Tel, au milieu d'une campagne fertile, on voit un chêne antique et superbe, chargé des dépouilles des peuples et des trophées des guerriers. Il ne tient à la terre que par de faibles racines : son poids seul l'y attache encore. Il n'étend plus dans les airs que des branches dépouillées ; c'est de son bois, non de son feuillage, qu'il couvre les lieux d'alentour ; mais quoiqu'il soit prêt à tomber sous le premier effort des vents, quoiqu'il s'élève autour de lui des forêts d'arbres verdoyants et robustes, c'est encore lui seul qu'on révère.

« César, à la gloire, au nom d'un grand capitaine, joignait une valeur qui ne souffrait ni repos, ni relâche, et qui ne voyait de honte qu'à ne pas vaincre dans les combats. Plus la résistance est grande, plus il s'obstine à en triompher. Où l'ambition, où le ressentiment l'appellent

il y vole le fer à la main, et jamais le sang ne lui coûte à répandre. Hâter ses succès, les poursuivre, saisir et presser la fortune qui le seconde, abattre tout ce qui s'oppose à son élévation, et s'applaudir de s'être ouvert un chemin à travers les ruines : telle était l'âme de César. Ainsi la foudre que le choc des vents fait jaillir des nuages brille et remplit l'air d'un bruit qui fait trembler le monde. Elle éclipse le jour, épouvante les peuples tremblants que sa lumière éblouit, frappe et détruit les temples, traverse et brise tous les obstables, et soit qu'elle tombe ou se relève, laisse au loin sur la terre la trace de ses feux dévorants. »

Lucain, en comparant Pompée à un chêne vénérable et César à la foudre dévastatrice, annonce trop clairement qu'entre ces deux hommes la victoire ne sera pas incertaine. Si l'un ne veut point de maître, l'autre ne veut point d'égal. Il faut que l'un ou l'autre succombe : mais quel est le parti le plus juste? Le poëte n'ose se prononcer; mais il nous dit que si les dieux sont pour César, Caton est pour Pompée, et par ce mot sublime qui lui suffit pour peindre la vertu de Caton, il semble que le vaincu l'emporte en gloire sur le vainqueur.

Au début du poëme, César est dans les Gaules dont il affermit la conquête; Pompée est à Rome, où, dans la crainte de voir ses anciens exploits effacés par les exploits de César, et ses honneurs éclipsés par ceux de son rival, il soulève les haines jalouses des sénateurs contre la prétendue ambition du vainqueur des Gaules. César revenait à Rome, suivi d'une seule légion, lorsqu'un décret du sénat lui ôte le commandement de l'armée et le déclare ennemi de la république, s'il refuse d'obéir. Ce décret

est l'œuvre de Pompée. César peut-il s'y soumettre? César abandonnera-t-il ses soldats qui sont bien plus à lui qu'à la république? Consentira-t-il à n'être plus que le second dans Rome, lui qui aimerait mieux être le premier dans un village? Non, sa résolution est prise. L'ingratitude du sénat lui refuse l'entrée de la ville, dont il a rempli les temples des trophées de ses victoires; eh bien, il en ouvrira les portes avec le glaive, puisqu'on les ferme à sa main désarmée. C'est dans ces sentiments qu'il arrive sur les bords du Rubicon dont les eaux séparent la Gaule de l'Italie.

Déjà, plein de courroux et de ses grands projets,
Déjà, mettant Pompée au rang de ses sujets,
César avait franchi les Alpes étonnées,
Ces roches de frimas et d'horreur couronnées;
Déjà du Rubicon il découvrait les eaux,
Quand au milieu des joncs et parmi les roseaux,
Il voit de la patrie une image vivante,
Toute défigurée et toute languissante,
Les bras à demi nus et les cheveux épars :
« Où, dit-elle, où va-t-on porter mes étendards?
Si le droit, si l'honneur accompagne vos armes
Connaissez votre mère, et respectez ses larmes,
Ne portez pas plus loin votre orgueil et vos pas
Et désarmez vos mains, ou ne m'approchez pas! »

César s'arrête, il hésite; il semble attaché au rivage par une puissance surnaturelle, ou, comme le dit Plutarque, par le remords de ce qu'il osait entreprendre : « O Jupiter, s'écrie-t-il, toi que mes aïeux ont adoré dans Albe naissante et qui du haut du Capitole veilles aujourd'hui sur la reine du monde; et vous dieux tutélaires des Troyens, qu'Énée apporta dans l'Ausonie; et toi, Romulus, qui, enlevé au ciel, devins l'objet de notre

culte; et toi, Vesta, qui vois sur tes autels brûler sans cesse le feu sacré, et toi, Rome, qui fus toujours une divinité pour moi, favorise mon entreprise. Non, Rome, César ne te poursuit point, armé par la vengeance. Vainqueur sur terre et sur mer, il est toujours à toi; et, si tu le permets, il est et sera toujours ton soldat. Celui-là seul est criminel qui aura fait de César l'ennemi de Rome. Il dit et fait passer le fleuve à ses troupes. »

Il est à regretter que le poëte qui trouva, dans son imagination ou plutôt dans son cœur, cette noble et touchante image de la patrie en pleurs arrêtant les pas de César, n'ait que cette seule fois dans son épopée eu recours à ce merveilleux qui est l'âme de la poésie épique. Comment n'a-t-il pas poursuivi sa marche dans cette voie qu'il s'était ouverte si brillamment? Craignait-il donc de s'égarer sur les pas d'Homère et de Virgile? Pensait-il que les événements qu'il voulait retracer étaient encore trop près de lui pour qu'il pût en enrichir le récit par de poétiques fictions? Mais alors il devait écrire une histoire et non une poëme. Comment donc, voulant s'élever dans les cieux, s'est-il condamné à ramper sur la terre? Vainement, pour se grandir, il montera sur des échasses. Semblable à l'oiseau dont on a coupé les ailes, les efforts même qu'il fera pour prendre son essor attesteront sa faiblesse et son impuissance. Tel est en effet le malheur de Lucain qui, en se privant volontairement des ressources du merveilleux, a donné le droit de douter de son génie et a fait dire à Quintilien qu'il était plus orateur que poëte.

Il nous semble que puisque l'auteur de la *Pharsale* renonçait à suivre le vol d'Homère et de Virgile pour s'attacher aux pas de Salluste et de Tite-Live, puisqu'il

sacrifiait la poésie à l'histoire, il aurait dû au moins ne pas s'écarter de la vérité historique et montrer pour les faits autant de respect qu'il avait de répugnance pour les fictions. Il n'en est pas ainsi dans son poëme, où il dispose les événements selon son caprice, et où il juge les hommes selon son opinion. S'il en résultait de ces beautés de premier ordre qui désarment la critique, nous ne songerions point à faire à Lucain un reproche de manquer d'unité dans le plan et de variété dans les détails de son épopée. Mais, malgré quelques brillantes descriptions, malgré quelques discours d'une haute éloquence, malgré de nombreux vers, où l'énergie de l'expression le dispute à la force de la pensée, il est impossible de ne pas sentir qu'il manque une qualité essentielle à un poëme dont l'analyse n'offre pas même un intérêt de curiosité. Il nous serait pénible de vous la présenter; il vous serait fatigant de l'entendre. Vous savez que la bataille de Pharsale rendit César maître du monde et que Pompée s'enfuit en Égypte, où il trouva une mort sans gloire et un peu de sable pour tombeau. Le poëme ne finit pas là; il continue l'histoire de César, sans qu'on sache où le poëte veut arriver, et sans qu'il arrive en effet à aucun but. Mais l'absence de plan et de but n'est peut-être pas le plus grand défaut du poëme de Lucain. C'est le manque de naturel dans les pensées et de raison dans le jugement. Lucain était un jeune homme qui, formé à l'exemple des déclamations philosophiques des rhéteurs, se persuada qu'en les transportant dans la poésie, il créait un nouveau sublime qui avait échappé à Homère et à Virgile. Il se dit que la simplicité et le naturel étaient sans noblesse et sans grandeur aux yeux des Romains, que l'incroyable et le surnaturel pouvaient seuls attirer

leurs regards, et que leurs cœurs, flétris par la corruption, avaient besoin d'être à chaque instant réveillés de leur apathie par des coups de tonnerre. Aussi, pour les émouvoir, il tonne, il éclate, il foudroie; mais ses feux, comme ceux de l'éclair, ne brillent qu'un moment, et font paraître ensuite l'obscurité plus profonde. Rarement il se contente de dire ce qui est, de peindre ce qu'il voit. Si les malheurs de Rome sont annoncés par des prodiges, il les accumule en si grande profusion qu'il en détruit l'effet par leur nombre même. Si le camp de César est inondé par la pluie, Lucain transforme cet événement en un déluge semblable à celui de Deucalion. Si la barque qui porte César et sa fortune est assaillie par les vents, vient aussitôt la description de la plus effroyable tempête qui se puisse imaginer. Que César frappe à la porte de la cabane d'un pêcheur, et le poëte s'écrie : quel palais, quel temple n'eût été ébranlé, sous la main de César! Que Caton voyage en Afrique, et il semble que tous les serpents de la terre soient accourus sur son passage. L'exagération et l'enflure ressemblent au sublime, comme la grenouille de la fable au bœuf qu'elle prétend égaler en grosseur. Après avoir atteint les limites du grand et du vrai, Lucain se laisse emporter au delà par sa fougue, et il tombe dans le mauvais goût, quelquefois même dans le ridicule et l'absurde.

Comment donc, avec un génie si inégal, si incomplet, avec des défauts si graves et si choquants, Lucain a-t-il fait dans le monde littéraire une fortune si haute que des critiques n'ont pas craint d'arracher à Virgile le sceptre de la poésie latine pour le donner à son faible rival, et que le célèbre Heinsius a osé dire : « Lucain est à l'égard des autres poëtes ce qu'un cheval superbe, quand il hen-

nit fièrement, est à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix ignoble décèle leur vil penchant pour la servitude. » Pourquoi ces louanges exagérées auxquelles nous pourrions opposer des critiques non moins outrées et non moins injustes? C'est que dans plusieurs parties de la *Pharsale*, le poëte est grand sans enflure; c'est qu'il fait penser et parler ses héros avec force, avec dignité; c'est qu'il peint, avec des traits mâles et nerveux, César, Pompée, Caton, Brutus et Cornélie; c'est qu'il a toujours les sentiments et le langage d'un vrai Romain : on sent qu'il aime sa patrie et qu'il avait fait revivre dans les âmes romaines cet amour dont il est lui-même pénétré. Alors ses pensées sont vives et brillantes, ses sentiments généreux et héroïques, ses expressions fortes et hardies; quand il parle de la vertu, de la liberté, de la patrie, il devient noble et grand comme la patrie, la liberté et la vertu. « Si vous cherchez dans Lucain, nous dit Voltaire, l'unité de lieu et d'action, vous ne la trouverez pas; si vous espérez sentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond est rendu très-sec et dont les expressions sont ampoulées; mais si vous voulez des idées fortes, des discours d'un courage philosophique et sublime, vous ne les verrez que dans Lucain parmi les Anciens. Il n'y a rien de plus grand que le discours de Labiénus à Caton, aux portes du temple de Jupiter Ammon, si ce n'est la réponse de Caton même. » Lisons-les sur la foi de Voltaire, dans la vieille traduction de Brébeuf :

« Seigneur, dit l'un des siens, le bonheur de ta route,
Peut détruire en ton cœur et la crainte et le doute;
Tu peux en ce lieu saint éclairer tes souhaits
Et savoir tes destins du dieu qui les a faits.

A qui ce dieu puissant qui régit la nature
Peut-il mieux s'expliquer qu'à cette âme si pure?
Tu te rends chaque jour, en respectant nos lois,
Digne de son oreille et digne de sa voix ;
Et c'est de sa vertu qu'un mortel doit attendre
Le droit de lui parler et le droit de l'entendre..... »

Quelle est la réponse de Caton à cette invitation de Labiénus de consulter l'oracle?

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces âmes qu'agite un avenir douteux :
A l'un et l'autre sort mon âme est préparée;
Rien ne l'assure mieux qu'une mort assurée,
Et sans que de l'oracle elle entende la voix,
Elle sait du devoir la mesure et les lois.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre,
Qu'un trépas glorieux est préférable aux fers,
Je n'interroge pas les dieux, ni les enfers;
Sans que le dieu d'Ammon éclaire ma pensée,
Je sais que la vertu ne peut être blessée,
Que tout cœur généreux trouve en soi son appui,
Que les maux du dehors ne vont point jusqu'à lui,
Que dans sa fermeté, l'une et l'autre fortune,
N'a rien qui le séduise ou rien qui l'importune;
Je sais que les succès ne règlent point l'honneur,
Que le solide éclat n'est pas dans le bonheur.
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être.
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître :
Nous trouvons Dieu partout; partout il parle à nous :
Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux ;
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Croyons-nous qu'à ce temple un dieu soit limité,
Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité?
Faut-il d'autre séjour à ce monarque auguste
Que les cieux, que la terre, et que le cœur du juste?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit,
C'est sa main qui nous guide et son feu qui nous luit.

Tout ce que nous voyons est cet être suprême ;
Ou du moins c'est pour nous une ombre de lui-même.
En contemplant des cieux le séjour azuré,
De tant d'astres mouvants le cours si mesuré,
Des êtres différents la pente continue
A chercher une fin qui leur est inconnue ;
Dans l'aveugle action de ces agents divers,
Je trouve cette main qui conduit l'univers :
J'approche autant qu'il faut cet être inaccessible,
Je vois, presque des yeux, cette essence invisible.
C'est donc assez, Romains, de ces vives leçons
Qu'il grave dans notre âme au jour que nous naissons.
Si nous n'y savons pas lire nos destinées
Et suivre du regard le cours de nos années,
Loin d'appliquer en vain nos soins à les chercher,
Ignorons sans regret ce qu'il veut nous cacher. »

Voilà sans doute des idées sur l'être suprême qui ne se trouvent ni dans Homère ni dans Virgile ; et il semble qu'un souffle divin, venu de la Judée, ait apporté à Lucain cette religieuse inspiration. Caton tient ici le même langage que Socrate et Platon, et il n'est pas inutile de remarquer que toutes les fois qu'une haute vertu se révèle dans l'antiquité, elle se place en dehors de cette adoration stupide qui tenait les peuples prosternés devant des dieux à peine dignes d'être placés au rang des hommes.

La *Pharsale* de Lucain, qui se compose de dix chants, est restée incomplète dans son ensemble et inachevée dans ses détails. C'est un malheur pour la gloire du poëte qui n'a eu le temps ni de lier ensemble les parties de son poëme, ni d'en effacer les défauts qui tenaient à l'inexpérience et à la fougue de sa jeunesse. Lucain avait écrit tous ses ouvrages qui étaient en grand nombre à l'âge où Virgile avait à peine commencé ses *Bucoliques*. Sans doute ce n'est pas une raison pour les trouver meilleurs,

mais c'en est une puissante pour déplorer la fin tragique et prématurée de l'auteur de la *Pharsale*.

Nous l'avons vu l'ami et le flatteur de Néron : Néron trouvait bon que Lucain le comparât à Jupiter, dans un poëme qui devait vivre dans l'avenir; mais le nouveau dieu trouva mauvais que Lucain osât lui disputer des honneurs poétiques. Il lui eût peut-être pardonné sa vertu sévère, sa fermeté républicaine; il ne lui pardonna point son talent poétique. Néron, ayant annoncé qu'il réciterait sur le théâtre de Pompée un poëme sur Niobé, était loin de s'attendre qu'un poëte aurait l'imprudence et l'audace de lui disputer le prix. Il arriva cependant qu'au moment où le théâtre retentissait des applaudissements d'une foule complaisante ou vendue, un jeune homme, à peine âgé de vingt-six ans, s'élança sur la scène ou triomphait déjà l'empereur, et lut des vers sur Orphée, dont l'impression fut si vive et si profonde, que l'admiration étouffa la crainte parmi les spectateurs qui applaudirent le poëte à l'égal de l'empereur. Les juges se montrent plus courageux encore, déclarent Lucain vainqueur de Néron, et le couronnent aux acclamations du peuple, en présence même de l'empereur.

Le lendemain, Lucain reçut la défense de publier ses vers et de paraître dans l'assemblée où les poëtes et les orateurs récitaient leurs ouvrages. Il s'en vengea bientôt après par un poëme sur le fameux incendie dont on accusait Néron d'être l'auteur. La guerre était donc déclarée entre les deux poëtes; mais si la partie n'était pas égale pour le talent, elle l'était moins encore pour la puissance. Néron ne pouvait pardonner à Lucain sa victoire; Lucain ne pouvait pardonner à Néron sa tyrannie. Les sentiments républicains de son poëme avaient passé

dans son âme, et il rêvait à la gloire de mourir comme Caton, le véritable héros de la *Pharsale*, lorsque la conspiration de Calpurnius Pison vint lui offrir ce périlleux honneur. Néron avait jeté le masque, et le tigre s'était montré à découvert : c'était dans le sang des plus illustres citoyens que Néron noyait ses remords du meurtre de son frère, de sa mère et de sa femme. On ne peut être étonné qu'une conspiration se soit tramée contre sa vie par des citoyens, des chevaliers, des sénateurs, des consulaires, des poëtes et même par des femmes, lorsque ni la naissance, ni les services, ni la vertu, ni les talents, ni la beauté ne mettaient à l'abri de ses fureurs. Lucain n'hésita point à se mettre du complot : il joua sa vie contre sa vengeance, et il perdit. La conspiration fut découverte, et Néron, qui prit plaisir à interroger lui-même les conjurés, entendit le capitaine de ses gardes, Subrius Flavius, lui répondre : « César, personne ne t'a plus aimé que moi, tant que tu l'as mérité ; j'ai commencé à te haïr depuis que je t'ai vu tuer ta mère et ta femme, conduire un char, devenir un comédien et un incendiaire. » Lucain aurait pu tenir le même langage et justifier ainsi l'éloge de Néron que contenait son poëme, et sa participation au complot contre les jours du tyran ; il garda le silence et attendit son arrêt : ce fut la mort ! La mort à vingt-six ans ! la mort dans la force de l'âge et du talent ! la mort au moment où son génie, mûri par la raison, éclairé par l'expérience, pouvait se promettre un si glorieux avenir ! Qui peut dire que le poëte de la *Pharsale* n'eût pas un jour égalé, surpassé même, le poëte de l'*Énéide*?

Néron se souvint cependant qu'il avait été l'ami de Lucain et lui laissa le choix de son supplice ; Lucain se fit

ouvrir les veines dans un bain chaud. C'était le genre de mort le plus en faveur à Rome au temps de Néron ; on y avait fait une étude de l'art de mourir ; on mettait une sorte d'orgueil à quitter la vie sans faiblesse et sans regret. Lucain, si jeune encore et si plein d'avenir, regarda son sang couler avec le calme d'un vieillard qui a vécu sa vie et récita des vers de son poëme où il avait décrit une mort semblable à la sienne ; sa voix, qui à chaque vers s'affaiblissait de plus en plus, cessa tout à coup de se faire entendre : un grand poëte avait cessé de vivre ; Néron était vengé. On l'inhuma dans son jardin, où un tombeau lui fut élevé par ordre de l'empereur, qui osa y faire graver l'inscription suivante : « La mémoire de Lucain, poëte de Cordoue, a été sauvée de l'oubli par la munificence de Néron. »

La mémoire de Lucain etait mieux gardée par son poëme, dont les imperfections accusent moins le génie du poëte que la vengeance de l'empereur, qui ne lui permit pas de l'achever.

Lucain est le dernier grand poëte qu'à cette époque les lettres latines offrent à nos études, et cependant nous ne pouvons vous laisser ignorer l'existence de trois poëtes épiques qui fleurirent sous les bons empereurs, depuis Nerva jusqu'aux Antonins.

Le premier, Silius Italicus, après avoir exercé les fonctions de consul, l'an 68 du premier siècle de l'ère chrétienne, se retira du monde politique pour composer un poëme sur la seconde guerre punique. Mais c'est vainement qu'il alla tous les ans offrir un sacrifice sur la tombe de Virgile : le feu sacré qui animait le chantre d'Énée n'éclaira point l'âme du chantre de Scipion, dont les vers ne firent que mieux apprécier la prose de Tite-Live,

qui, un siècle auparavant, avait décrit la défaite d'Annibal et la ruine de Carthage.

Le second, Valérius Flaccus, ne brilla qu'un moment, sous le règne de Vespasien. Une mort prématurée l'empêcha de terminer son poëme des *Argonautes* imité en partie d'Apollonius de Rhodes. Très-supérieur à son modèle toutes les fois quil ne l'imite pas, Valérius Flaccus fait regretter souvent qu'il ne se soit pas fié à son propre génie, et surtout qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour prendre parmi les poëtes de Rome, le rang auquel l'appelait son talent poétique. Moins enflé que Lucain, plus animé que Silius Italicus, il est plus correct que Papirius Statius, le troisième des poëtes épiques dont nous ayons à vous entretenir.

Stace était né à Naples, vers la fin du premier siècle et sous le règne de Domitien. Le temps qui a détruit tant de chefs-d'œuvrè de la Grèce et de Rome, a épargné les deux livres de la *Thébaïde*, dont le sujet est la guerre entre Étéocle et Polynice. Il fallait que le goût des Romains fût déjà bien corrompu, puisque ce poëte jouissait de son temps d'une renommée qui effaçait la gloire de Virgile. Rome était en fête le jour où Stace consentait à lire en public des fragments de sa *Thébaïde.*

Ces trois poëtes prouvent que les hauteurs de l'épopée ne sont accessibles qu'au génie, et que les grands poëmes ne font pas les grands poëtes.

ONZIÈME LEÇON

—

LE THÉATRE ROMAIN

DEPUIS AUGUSTE

SÉNÈQUE.

Avant de nous livrer à l'étude du seul auteur tragique romain dont les œuvres nous soient parvenues, il nous semble utile de terminer ce que nous avions à dire des premiers temps du théâtre latin par quelques détails recueillis çà et là dans les anciens auteurs sur l'exécution des représentations dramatiques devant le peuple de Rome.

Nous savons que le premier théâtre en pierre qui ait été construit à Rome le fut par Pompée, longtemps après la mort de Plaute et de Térence. Avant lui, les théâtres étaient en charpente, et leur durée n'excédait point celle des fêtes, dont les jeux scéniques faisaient partie. Les décorations de ces théâtres improvisés ne devaient produire que peu d'illusions, éclairées comme elles l'étaient par la lumière du soleil. Les spectateurs, entassés sur des gradins devant les tréteaux des acteurs, exposés au vent, à la pluie, usant en souverains du droit de témoi-

gner leur satisfaction ou leur mécontentement, sans l'avoir acheté, distraits à tout moment par les mille bruits et accidents d'une foule tumultueuse, ne pouvaient prêter une attention bien soutenue aux comédiens dont la voix ne parvenait pas toujours à se faire entendre. Il en résultait que les fables des comédies étaient exposées à n'être pas comprises et qu'on les abandonnait pour aller applaudir les farces d'un danseur de corde ou les luttes sanglantes d'un gladiateur, affront que subit deux fois l'*Hécyre* de Térence. C'est sans doute à la difficulté qu'éprouvait le spectateur pour suivre, au milieu du bruit, la marche d'une intrigue souvent compliquée qu'il convient d'attribuer l'usage des prologues qui commencent toutes les comédies de Plaute et de Térence. Dans ces prologues, un acteur vient, au nom de l'auteur, réclamer l'attention et la justice de l'assemblée : il recommande aux nourrices de faire taire leurs enfants, aux valets d'aller au cabaret et aux spectateurs qui sont à jeun de rentrer chez eux pour dîner ; puis il raconte le sujet, l'intrigue et le dénoûment de la pièce qu'on va représenter, ne laissant, en quelque sorte, rien à espérer ni à craindre au spectateur, et détruisant ainsi l'un des plus vifs attraits des représentations dramatiques. Ces prologues, qui nous choqueraient sur nos théâtres, étaient-ils nécessaires sur ceux de Rome? Il faut le croire, puisqu'aucun poëte comique n'a osé s'affranchir de ce devoir. Ce qui donne quelque poids à ma conjecture, c'est que Plaute, dans le prologue de la comédie intitulée : *Trinummus*, *le trésor*, fait dire au public : « Je vais vous mettre sur la voie, afin d'éviter les méprises, si toutefois vous me promettez votre attention. » Le but des prologues n'était donc pas seulement d'obtenir l'attention, mais

encore d'empêcher que le spectateur se *méprît* sur la pensée du poëte.

Quelle était à Rome la déclamation théâtrale? Il est à croire que les Romains n'avaient encore rien fait à cet égard que copier les Grecs. Dans les premiers temps, les acteurs venus d'Étrurie, et qu'on nommait *histrions*, chantaient et dansaient tout à la fois. Livius Andronicus, qui était poëte et acteur, s'étant enroué à force de chanter en public, sépara pour la première fois cette double fonction, et, tandis qu'il dansait et gesticulait sur le théâtre, un autre acteur chantait ou déclamait pour lui derrière la scène. Hasardons ici une conjecture. Les premiers poëtes *chantaient* leurs poëmes, c'était l'expression consacrée; plus tard, ce chant devint la déclamation. Les poëtes ne chantèrent plus, ils déclamèrent, et cependant le mot *chanter* resta toujours en usage parmi les poëtes. Les premiers comédiens dansaient leurs rôles. Cette danse, pour exprimer des sentiments et des passions, dut employer les gestes; les gestes se séparèrent ensuite de la danse, et c'est ainsi que la danse devint la pantomime, comme le chant était devenu la déclamation dans les représentations théâtrales.

Il reste une difficulté à résoudre, et, après avoir consulté les travaux de tous les érudits qui s'en sont occupés, nous avouons que nous n'avons trouvé aucune explication qui pût nous satisfaire. Nous voyons dans le titre de toutes les comédies de Térence le nom du musicien Flaccus, affranchi de Claudius, qui en a composé la musique, en employant tantôt des flûtes égales, tantôt des flûtes inégales; ici des flûtes droites, là des flûtes gauches; enfin des flûtes gauches et droites tout ensemble. On conçoit que, dans les tragédies où le chant

se mêlait à la déclamation, l'emploi des instruments était nécessaire pour diriger et accompagner les chœurs; mais, dans dans les comédies telles que celles de Plaute et de Térence, où ne se montre aucune partie lyrique et qui ne comportent point de chœurs, peut-on croire que le son des flûtes égales ou inégales, gauches ou droites, dût accompagner ce dialogue vif et animé, qui ne diffère que par le rhythme du style de la conversation? Nous ne le pensons point. Quel était donc le rôle de cette musique dans la représentation des comédies? Rien ne l'indique dans les vers, qui semblent même par leur variété se refuser à toute récitation mesurée et cadencée. Mais si la nature et la forme du dialogue paraissent repousser tout accompagnement musical, il n'en est pas ainsi de l'arrangement et de la disposition des scènes et des actes. Très-souvent, dans les comédies latines, les scènes ne s'enchaînent pas l'une à l'autre : un acteur sort, un autre entre sans se parler, sans se voir; le théâtre reste vide. Souvent même il est nécessaire, pour la vraisemblance du drame, qu'entre deux scènes qui se suivent il se soit passé quelque intervalle de temps. N'est-on pas en droit de supposer que ces intervalles étaient remplis par la musique; que les entrées et les sorties des acteurs étaient marquées par le son des flûtes, de manière à ne pas détourner du théâtre et de la pièce l'attention et l'intérêt des spectateurs? Cicéron vient en aide à ma conjecture quand il se plaint de la substitution d'instruments tels que la trompette aux simples flûtes de l'ancienne comédie. Or, il n'est pas probable qu'on pût accompagner des paroles avec des trompettes. Mais quelle était cette musique de flûtes égales ou inégales, droites ou gauches? Nous n'avons aucun document à cet égard. Il est cepen-

dant permis de croire que, sous ce rapport du moins, les théâtres modernes n'ont rien à envier à ceux de l'antiquité grecque ou romaine.

Nous n'en pouvons dire autant des théâtres mêmes, dont les dimensions et la magnificence seraient à peine croyables si leurs ruines imposantes n'étaient encore debout pour attester la véracité des écrivains qui en ont parlé. Rien, parmi les nations modernes, ne peut donner l'idée de la grandeur des proportions, de la richesse des matériaux, du luxe des ornements et de la majesté du spectacle qu'ils devaient offrir. Le théâtre de Pompée, qui fut le premier construit en pierre, l'an 699 de Rome, fut élevé sur le plan de celui de Mitylène ; il contenait quarante mille spectateurs. Des colonnes de marbre, des statues de bronze, et des tableaux venus de Corinthe, d'Athènes et de Syracuse, l'ornaient extérieurement. Un aqueduc transportait l'eau autour du bâtiment pour donner à boire à ceux qui avaient soif et pour rafraîchir la salle. Quelquefois on le remplissait d'une eau parfumée qui, lancée dans l'air, retombait sur l'assemblée en pluie fine et odorante. Comme le théâtre était à ciel ouvert, une toile brodée d'or et de soie, fortement tendue d'une extrémité à l'autre, garantissait les spectateurs de l'ardeur du soleil, et sa couleur pourpre reflétait sur tous les objets une teinte harmonieuse qui charmait les yeux. Pompée, qui savait combien le peuple de Rome était capricieux et ses magistrats jaloux de leur autorité, fit élever à l'extrémité du théâtre un temple magnifique à Vénus, et le sauva de la destruction en le plaçant sous la protection de la déesse. Le temps et la barbarie ne l'ont cependant point épargné. Mais le théâtre de Marcellus, élevé par Auguste à la mémoire du jeune fils d'Octavie, atteste en-

core, par ses imposants vestiges, que le chef de l'empire n'avait point cédé en magnificence au héros de la république.

Il paraît cependant que ni l'un ni l'autre n'égalèrent l'édile Scaurus, qui, l'an 694 de Rome, éleva à ses frais, en un mois, un théâtre à trois étages, dont le premier était de marbre, le second de cristal et le troisième de bois doré. La façade était ornée de trois cent soixante colonnes des espèces de marbre les plus rares, dont les moins grandes avaient trente-huit pieds de haut. Entre ces colonnes étaient placées trois mille statues de bronze et un nombre infini de peintures de Sicyon, qui tenait alors l'école de peinture la plus célèbre. L'enceinte, non moins richement ornée que l'extérieur, pouvait contenir environ quatre-vingt mille spectateurs. Ce théâtre, construit seulement pour quelques jours, fut démoli par l'édile même qui l'avait élevé ; il en fit transporter les plus riches matériaux dans sa maison de Rome et le reste à sa villa de Tusculum. Cette villa ayant été consumée par le feu, la perte en fut estimée à cent millions de sesterces, environ douze millions de notre monnaie. On peut juger par là de ce que le théâtre entier avait dû coûter.

L'an 701 de Rome, l'édile Curion tenta de dépasser Scaurus, sinon en magnificence, du moins en invention. Il fit construire en charpente deux théâtres contigus, à deux étages, formant chacun un hémicycle de gradins élevés, et pouvant contenir séparément trente mille spectateurs. Lorsque les jeux scéniques furent terminés, les deux théâtres, par un mécanisme dont il est difficile de se rendre compte, se mirent en mouvement et tournèrent sur un pivot, entraînant avec eux les soixante mille spectateurs ; puis les deux hémicycles se rejoignirent,

après avoir accompli leur évolution, pour ne plus former qu'un vaste amphithéâtre où furent donnés des combats de gladiateurs. Voilà dans quel gouffre de dépenses folles et inutiles venait s'engloutir à Rome tout l'or des nations!

La magnificence de la scène ne répondait pas au luxe de la salle. Les Romains n'attachaient pas une grande importance à l'illusion théâtrale; l'art, quel qu'il fût, ne les touchait que lorsqu'il se manifestait sur de vastes proportions et avec d'immenses développements. Ils avaient l'idée de la grandeur et non celle de la beauté. Les décorations en toiles peintes, fixées sur des châssis mobiles à droite et à gauche de la scène, étaient grossières et mesquines; elles suffisaient à peine pour faire comprendre les changements de lieux, et il paraît même, tant on attachait peu de prix à la vraisemblance, que le fond de la scène et l'avant-scène restaient toujours les mêmes : aussi étaient-ils en marbre et en bronze, et enrichis des dépouilles des peuples vaincus. L'orgueil avait sa place dans tous les plaisirs des Romains.

Les œuvres dramatiques méritaient-elles un déploiement si dispendieux de luxe et de magnificence, et les édiles ne bâtissaient-ils des palais que pour y faire représenter des pièces médiocres? Nous connaissons déjà la comédie latine dans ce qu'elle nous a laissé de plus parfait; mais, malgré les justes éloges que nous avons donnés à Plaute et à Térence, nous avouons que leurs imitations plus ou moins heureuses des comiques grecs, se renfermant toujours dans des intrigues communes, et n'élevant jamais le rang de leurs personnages au-dessus de la classe moyenne, que seule on pouvait railler impunément, nous avouons que ces imitations devaient paraître plus pauvres, plus mesquines, plus vulgaires encore qu'elles ne

le sont quand on les représentait dans ces temples de marbre et d'or, en présence de ces consuls et de ce sénat qui gouvernaient le monde. Il nous semble que la tragédie, qui met en scène les dieux, les rois et les héros, était seule à sa place dans des monuments de cette imposante majesté. Voyons donc si la tragédie romaine était digne d'un tel honneur.

Livius Andronicus, que nous avons vu fonder le premier à Rome la comédie latine, à l'imitation des Grecs, est également le premier qui fit monter la muse tragique sur ses grossiers tréteaux. Pacuvius, né à Brindes environ 220 avant Jésus-Christ, a écrit les premières tragédies que les édiles aient jugées dignes de leur patronage; elles obtinrent l'admiration de ses contemporains, et même les éloges de Cicéron et d'Horace. Attius avait, dit-on, un style rude, mais vigoureux et quelquefois sublime. Varius, le compagnon d'Horace dans son voyage à Brindes, a écrit une tragédie intitulée : *Thyeste*. Ovide a fait une *Médée*, et César un *Œdipe*. Mais, de toutes ces tragédies, il ne nous est parvenu que de si minces fragments qu'il est impossible de juger de leur mérite autrement que par l'opinion même qu'en avaient les Anciens. Nous n'avons aucune raison d'en appeler du jugement de Cicéron, d'Horace et de Quintilien, qui tous reconnaissent l'immense supériorité des Grecs sur les Romains dans l'art dramatique, et surtout dans la tragédie. C'est qu'en effet la muse de la scène avait été amenée aux Romains comme une esclave, et esclave elle est toujours restée dans Rome; jamais elle n'y obtint droit de cité. A la vérité, Horace nous dit que quelques tragiques *osèrent* mettre en scène des sujets romains; mais cette tentative ne fut pas heureuse, et l'on en revint aux sujets

grecs. Ce qu'il y a de certain, c'est que les titres des tragédies latines, et les titres sont tout ce que nous en connaissons, indiquent tous, presque sans exception, des traductions ou des imitations des tragédies du théâtre d'Athènes. Nous devons penser que cette indigence d'invention parmi les tragiques latins tenait à une autre cause que la faiblesse de leur génie. Lorsqu'Eschyle, Sophocle et Euripide mettaient en scène les malheurs et les crimes des anciens rois; lorsqu'ils montraient sur le théâtre les sanglantes catastrophes de ces familles royales dont la gloire et les revers avaient retenti dans toutes les villes de la Grèce, il n'était pas un Athénien qui n'eût été bercé dès l'enfance par des chants qui rappelaient ces tragiques histoires et qui ne les sût par cœur. Les noms des lieux n'étaient pas moins puissants que ceux des hommes pour rappeler à sa mémoire de glorieux ou de funestes souvenirs. Il retrouvait dans chaque œuvre tragique tout ce que les hommes aiment et honorent le plus : ses aïeux, sa patrie et ses dieux. Le théâtre d'Athènes était donc tout religieux, tout national. Pouvait-il en être ainsi à Rome? Non, sans doute : les Romains n'avaient ni aïeux ni dieux; l'histoire d'un siècle était inconnue au siècle qui le suivait, et leur religion d'emprunt n'était point chez eux de tradition paternelle. Les tragiques romains ne pouvaient, comme les tragiques grecs, réveiller dans l'esprit ignorant et grossier de leurs concitoyens des souvenirs qui n'existaient pas. Ils furent donc obligés de prendre à la Grèce ses héros et ses rois, et le peuple romain, qui ne les connaissait pas, ne put prendre à leurs malheurs et à leurs crimes qu'un très-faible intérêt. Thésée, Œdipe, Atrée, Thyeste, Agamemnon, Oreste, n'étaient pour les Romains que des princes

étrangers dont la destinée les touchait peu, et ils n'étaient pas assez sensibles aux charmes de la poésie pour se contenter d'un plaisir purement littéraire.

Une autre cause nuisit sans doute encore au succès de la tragédie latine : ce fut le goût, nous pouvons dire la passion des Romains pour les combats des gladiateurs et des animaux féroces. Que présentaient à leurs yeux les jeux de la scène tragique? des malheurs passés depuis des siècles, des acteurs débitant des rôles appris par cœur, des misères sans douleur réelle, des coups de poignard qui ne déchiraient pas même les vêtements, des morts sans agonie et des cadavres vivants. Changeons de spectacle, et assistons avec eux à ce qu'ils nommaient les jeux du Cirque. Qu'entendons-nous rugir au loin? quels acteurs vont nous apparaître dans cette arène, où le sable a pris une couleur rouge qui lui est étrangère? Ce sont des lions, des tigres, des panthères, transportés à grands frais à Rome des déserts de l'Asie, qui s'élancent affamés et avides de carnage vers la proie qu'on va leur livrer, et cette proie, c'est un homme! Nous nous trompons : pour les Romains, ce n'est qu'un esclave. Parvient-il, par son courage et son adresse, à échapper à la dent meurtrière de son ennemi? le peuple romain murmure. Le sang coule-t-il à flots de sa chair palpitante? oh! alors, les acclamations de la foule retentissent de toutes parts. On applaudit à ce sang qui coule, à ces chairs qui palpitent. Et le peuple romain ne conçoit pas de plus beau spectacle que celui de l'homme déchiré par le tigre, si ce n'est celui de l'homme immolé par l'homme. Ici point de fiction, tout est vérité : le glaive blesse et tue; la souffrance est réelle, l'agonie véritable, la mort horrible; mais le peuple s'amuse.

C'est là, n'en doutons point, ce qui perdit à Rome la tragédie. L'arène tua le théâtre. Auguste put changer la constitution de Rome, il ne put changer les mœurs des Romains. Toujours les jeux du Cirque furent préférés aux jeux de la scène. Des danseurs et des baladins partagèrent seuls avec les tigres et les gladiateurs la faveur du peuple romain, tour à tour frivole et cruel dans sa politique et dans ses plaisirs.

Le siècle d'Auguste, cette brillante époque de la littérature romaine, ne nous a laissé aucune tragédie dont nous puissions apprécier le mérite. Nous savons seulement qu'Asinius Pollion, Ovide, Mécène et Auguste lui-même écrivirent des tragédies ; mais nous ne pensons pas que la perte en soit fort regrettable : nous sommes forcé, pour arriver aux tragédies latines que le temps a respectées, de nous transporter de la cour d'Auguste à celle de Néron.

Venons donc à Sénèque le tragique. Dix tragédies lui sont attribuées : *Médée*, *Hippolyte*, *Agamemnon*, *les Troyennes*, *Hercule furieux*, *Thyeste*, *les Phéniciennes*, *Œdipe*, *Hercule sur l'Œta* et *Octavie*. Ces tragédies, à l'exception d'*Octavie*, que les meilleurs critiques regardent comme indigne de Sénèque, sont toutes empruntées, pour les sujets, au théâtre d'Athènes ; mais si elles ressemblent, par le fond, aux tragédies grecques, elles en diffèrent beaucoup par la forme, et surtout par l'exécution. Si l'on cherche dans les tragédies de Sénèque une fable attachante et conduite avec art, des caractères naturels et vrais, des situations heureusement combinées, et une poésie simple et sublime à la fois, comme on les trouve dans Sophocle et dans Euripide, on est forcé de reconnaître qu'on ne rencontre ici presque aucune de

ces qualités. Mais pourquoi demander à Sénèque ce que peut-être il n'a pas voulu faire? Ces œuvres poétiques, qu'on est convenu d'appeler tragédies, les avait-il écrites pour le théâtre? les destinait-il aux jeux scéniques dont Néron faisait les honneurs au peuple romain? Non, assurément. Il est évident, pour nous, qu'aucune des tragédies de Sénèque n'a été représentée sur un théâtre. Elles n'y eussent pas été supportables. Quelle a donc été la pensée du poëte philosophe? quel a été son but en composant ces œuvres, où les principes de l'art dramatique sont à peine observés? Le voici, sans doute : Sénèque, dans les loisirs de ses deux exils, a voulu donner à ses idées philosophiques une forme plus poétique que ne le comportaient les traités en prose qu'il avait composés sur différents sujets de morale. Il a choisi dans la mythologie et dans l'histoire de la Grèce les noms et les sujets les plus connus des Romains, et pour donner à sa pensée plus de mouvement, à son style plus de variété, il a mis en présence et il a fait parler des personnages historiques qu'il poétisait à sa manière, et non d'après la nature et la vérité. C'est presque toujours le poëte et le philosophe qui sont en scène, presque jamais le personnage. Les situations n'ont point pour but d'émouvoir, mais de donner carrière au développement de thèses de morale, éloquemment et poétiquement exprimées. Tous les acteurs de ces scènes vides d'action sont des philosophes qui déclament, et non des personnages qui parlent. Sénèque les suppose et les place dans une situation violente donnée par l'histoire, et là il déploie, sous leur nom, tout le luxe de pensées et toute la surabondance de mots qui remplissaient son âme. Comme ces statuaires qui donnent à leurs figures des proportions gigantesques, Sénèque s'efforce de grandir

les siennes au-dessus de l'humanité, et comme il ne parvient pas à les placer ensuite au point de vue qui convient, l'esprit est choqué à tout instant de trouver presque toujours l'exagération à la place de la vérité. Pour dire enfin toute notre pensée sur ce qu'on nomme les tragédies de Sénèque, nous dirons que ce ne sont point des tragédies dans l'acception donnée aujourd'hui à ce mot, mais des poëmes dialogués sur des sujets tragiques, et dans lesquels fourmillent des beautés de premier ordre, comme pensée et comme expression.

Nous citerons deux fragments de nature différente, qui nous semblent propres à faire apprécier le genre du poëte dans ses défauts et dans ses qualités.

Le premier est un chœur de jeunes filles d'Argos, dans la tragédie d'*Agamemnon;* elles semblent pressentir l'horrible destinée qui attend à son retour dans sa patrie le vainqueur d'Ilion.

« O fortune, déité trompeuse, même dans les hautes faveurs que tu accordes aux souverains, c'est sur le penchant des précipices que tu élèves les trônes. Jamais les sceptres ne laissent aux rois un instant de repos ni un jour de sécurité. Les soucis naissent des soucis, et les tempêtes des tempêtes pour les torturer sans cesse!..... Avec quelle rapidité la roue de la Fortune précipite la chute des rois! Ils veulent qu'on les craigne, et dès qu'on les craint, ils tremblent! la nuit bienfaisante ne peut leur offrir de retraite assez sûre, et le sommeil vainqueur ne peut bannir le chagrin de leur âme..... La justice, la pudeur, la fidélité conjugale désertent les salons des rois; mais la triste Bellone y pénètre, les mains teintes de sang, la cruelle Érinnys y vient porter la flamme, et un

instant suffit pour réduire en poussière leurs toits orgueilleux. Hélas! quand même les rois échapperaient aux fureurs de la guerre et aux piéges de la perfidie, tout ce qui est grand tombe de son propre poids, et la fortune même succombe sous le fardeau de ses prospérités. Le navire, dont un vent propice enfle les voiles, craint qu'il ne devienne trop violent. La tour, qui élève sa tête dans les nuages, est battue par la pluie et la tempête. La forêt, qui répand les ombres les plus épaisses, voit briser par l'ouragan ses arbres les plus antiques; la foudre frappe les plus hautes montagnes; la maladie s'attache aux corps les plus robustes, et lorsque s'élancent dans la plaine les cerfs effrayés, c'est la tête la plus haute que cherchent les traits du chasseur. La fortune se plaît à renverser tout ce qu'elle a élevé. Une humble condition assure une longue durée. Heureux celui qui, caché dans la foule, jouit d'un sort tranquille, dont la barque, poussée par un doux zéphyr, côtoie en paix le rivage; trop sage pour s'aventurer dans la haute mer, il a soin que son navire ne s'éloigne jamais de la terre. »

Ces idées n'étaient assurément pas bien neuves au temps de Sénèque, et depuis on les a souvent reproduites. Il m'a semblé cependant que ce fragment, qui tient plutôt de l'ode que de la tragédie, méritait d'être signalé parmi les plus grâcieuses compositions du poëte. Voyons maintenant comment Médée, dans la tragédie de ce nom, qui a été imitée par le grand Corneille, exprime les fureurs de la jalousie. Nous nous permettrons, sans altérer le texte, de l'abréger quelquefois.

Jason, qui a enlevé Médée à son père en même temps que la toison d'or, va épouser Créuse, fille de Craon.

Trahie, abandonnée, Médée médite une horrible vengeance, et toute à sa rage, elle s'écrie :

« Soleil, toi l'auteur de ma race, tu vois l'outrage qui m'est fait, et tranquillement assis sur ton char, tu poursuis dans l'azur des cieux ta route accoutumée! tu ne recules pas d'horreur, et tu ne refuses pas ta lumière au monde! Donne-moi, mon père, ton char à conduire dans l'espace, confie-moi tes rênes, et laisse-moi diriger tes coursiers de flammes. J'arrêterai ton char sur les deux rives de Corinthe, et j'unirai les deux mers en les embrasant... Mais non : un seul parti me reste... Je n'ai plus qu'à conduire moi-même, une torche à la main, la nouvelle épouse à sa couche nuptiale; je n'ai plus qu'à répandre au pied des autels le sang des victimes et les prières du sacrifice... Ah! mon âme, si tu vis encore, c'est dans les entrailles même des ennemis que tu dois chercher leur supplice. Si tu as gardé quelques restes de ton ancienne énergie, loin de toi des terreurs de femme; revêts-toi de la dureté du Caucase. Corinthe verra ce qu'ont vu le Phase et l'Euxin. Des crimes farouches, inouïs, horribles, capables d'épouvanter le ciel et la terre, voilà ce que je médite dans mon sein. Il me faut du sang, des cadavres et des membres palpitants... Mais c'est trop peu encore. Ils pouvaient me suffire quand je n'étais qu'une jeune fille; ma fureur a grandi avec moi. Je suis mère maintenant, et je dois au monde de plus grands forfaits!

(Elle entend de jeunes corinthiennes qui célèbrent par leurs chants l'hymen de Jason et de Créuse.)

« ..... C'en est fait! les chants d'hyménée parviennent

jusqu'à moi ; et cependant à peine, à peine encore puis-je croire à mon malheur. Quoi ! Jason a pu accomplir ce crime ! après m'avoir ravie à mon père, à ma patrie, à mon royaume, il peut m'abandonner seule sur une terre étrangère ! le cruel a-t-il donc oublié mes bienfaits ? Ne m'a-t-il pas vue triompher par un crime des feux du dragon et des flots de la mer ? croit-il donc que j'aie épuisé tous les crimes ? Incertaine, égarée, furieuse, je cherche comment je pourrai me venger. S'il avait un frère !..... il a du moins une épouse..... je veux la percer de ce fer.... Eh ! cette vengeance peut-elle suffire à mes tourments ? S'il est dans la Grèce, s'il est chez les barbares un grand crime inconnu à tes mains, Médée, il te faut l'accomplir. Demande à tes anciens forfaits le courage d'en commettre de nouveaux !..... »

La nourrice de Médée a entendu ses projets de vengeance ; elle cherche à l'en détourner :

« Gardez, lui dit-elle, votre douleur muette, et renfermez-la dans votre sein. C'est en souffrant avec patience et avec courage de pareils affronts que l'on peut s'en venger. La colère qui se montre est toujours funeste, et la vengeance échappe aux haines qui ne se cachent point.

MÉDÉE.

« Un ressentiment est bien faible, quand il peut écouter un conseil et se renfermer en lui-même : les grandes infortunes ne peuvent se cacher ; j'aime à faire éclater la mienne.

LA NOURRICE.

« Réprimez cette fureur impétueuse ; c'est à peine si votre silence suffit pour vous défendre.

MÉDÉE.

« La fortune craint les âmes courageuses; elle n'opprime que les lâches.

LA NOURRICE.

« Quel espoir pouvez-vous conserver dans un malheur comme le vôtre?

MÉDÉE.

« Parce qu'on n'espère plus, faut-il donc désespérer?

LA NOURRICE.

« Vous n'avez plus d'empire, vous n'avez plus d'époux. De tant de biens perdus, que vous reste-t-il?

MÉDEE.

« Il reste Médée! »

C'est là un trait de genre dont Corneille s'est emparé en maître, dans le fameux vers de sa Médée :

> Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il? — Moi,
> Moi, dis-je, et c'est assez.

Vous savez que l'expédition des Argonautes dont Jason, le ravisseur de Médée, fut le chef, est le premier grand voyage sur mer dont il soit fait mention dans l'antiquité. Un chœur de Corinthiens, dans la tragédie de Sénèque, déplore ainsi cette grande conquête de l'homme sur le plus redoutable des éléments.

« Il montra trop d'audace, celui qui le premier fendit les flots perfides sur une barque si fragile, qui, voyant fuir derrière lui la terre natale, confia sa vie aux caprices des vents; qui, porté sur un bois léger, osa franchir les mers d'une course incertaine, et se frayer une route trompeuse entre la vie et la mort..... Nos pères ont vu

des siècles de candeur, où la fraude était ignorée. Amis du repos, ils ne quittaient point le rivage; ils vieillissaient dans les champs paternels, riches du peu qu'ils avaient, et ne connaissant des biens de ce monde que ceux que produisait le sol de la patrie..... Le vaisseau de Thessalie rapprocha deux mondes que la nature avait séparés pour notre bonheur. Il força la mer à se courber sous le poids de ses rames, et à tous nos dangers il ajouta l'abîme des eaux..... Et maintenant, la mer aboyante est soumise à nos lois. Les rois n'ont plus besoin que Pallas les instruise à diriger quelque nouvel Argo. La plus faible barque peut affronter les mers profondes; les frontières reculent, et de nouvelles terres verront s'élever les murs de nouvelles cités. Tous les peuples vont changer de place : l'Indien ira boire les eaux glacées de l'Arax, et le Perse celles de l'Elbe et du Rhin. Dans les siècles lointains, un temps viendra où l'Océan reculera ses barrières, la terre nous apparaîtra dans son immensité; un nouveau monde sera découvert par un nouveau Tiphys, et Theulé ne sera plus l'extrémité de l'univers. »

N'est-on pas surpris, en lisant ce beau passage, de voir un poëte du temps de Néron prédire en quelque sorte la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Nous trouverions peut-être dans la tragédie d'*Hippolyte*, dont la *Phèdre* de Racine est une imitation si supérieure au modèle, la preuve qu'il ne manquait à Sénèque que de vivre au siècle d'Auguste et dans le commerce de Virgile et d'Horace, pour faire de la tragédie latine une digne rivale de la tragédie grecque. Le petit nombre de lecteurs de ce poëte et la mince réputation dont il jouit comme tragique, attestent une vérité que les écrivains

de nos jours ne devraient jamais perdre de vue. C'est que le mérite de quelques passages brillants ne suffit pas pour obtenir l'admiration de la postérité, que le faux goût ne trompe jamais. Un homme qui pense beaucoup veut beaucoup dire : il sent le prix de tout ce qu'il trouve, et il ne peut se résoudre à en rien perdre. On veut surprendre et éblouir ; on veut avoir plus d'esprit que son lecteur et le lui faire sentir, afin de forcer son admiration, tandis qu'il faudrait plutôt lui en donner, sans paraître en avoir plus que lui. On ne se contente pas de la simple raison, des grâces naïves et du sentiment le plus vif, qui font la perfection réelle. On va un peu au delà du but par amour-propre ; on ne sait pas être sobre dans la recherche du beau ; on ignore l'art de s'arrêter en deçà des ornements ambitieux. Le mieux auquel on aspire fait qu'on gâte le bien qu'on possède. On ressemble à ceux qui chargent une riche étoffe de trop de broderies : un goût pur craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même, car l'esprit lasse, dès qu'on l'affecte ou qu'on le prodigue. Les poëtes qui ont le plus d'élan, de génie, d'étendue, de pensées et de fécondité d'invention, sont ceux qui doivent craindre le plus cet écueil des excès de l'esprit. C'est, dira-t-on, un beau défaut, un défaut rare, un défaut merveilleux ; nous en convenons, mais c'est un vrai défaut et l'un des plus difficiles à corriger. Nous sommes éblouis par les éclairs de la foudre, mais nous leur préférons les rayons d'un beau jour.

Répétons encore, en faveur de Sénèque, que ses tragédies n'ont point été écrites pour le théâtre, et que, sans doute, une partie des défauts qu'on y trouve auraient disparu si elles avaient dû être exposées sur la scène, aux regards du peuple romain. C'est peut-être à cette

circonstance de la non-représentation des tragédies de Sénèque qu'il faut attribuer les incertitudes des critiques sur leur véritable auteur et le silence de Quintilien. Des tragédies composées dans le calme du cabinet, ont pu y rester longtemps ignorées avant d'acquérir quelque célébrité. Il ne faut jamais oublier qu'avant la découverte de l'imprimerie, la publicité des œuvres de l'esprit était loin de ressembler à celle de nos jours. Les exemplaires manuscrits d'un livre était toujours rares et chers, et par malheur aussi leur détérioration était facile et leur perte souvent irréparable.

Nous ne pouvons terminer ce que nous avons à dire sur les pièces de théâtre des Latins, sans parler des acteurs qui les jouaient. Dans le principe, les auteurs étaient eux-mêmes des comédiens ; mais les Romains n'ayant pas, comme les Grecs, honoré cette profession, on ne trouva bientôt plus que des esclaves ou des affranchis qui consentissent à se faire histrions. Les édiles, qui achetaient à bas prix aux auteurs les pièces dont ils avaient fait choix, payaient au contraire fort cher le talent de les représenter. La fortune d'un bon comédien était immense. L'histrion Æsopus, grand dissipateur, laissa cinq millions à son fils. Roscius recevait jusqu'à mille deniers par jour, plus de cinquante mille francs par an. Ce grand acteur a mérité que Cicéron ait dit de lui « qu'il paraissait seul digne de monter sur le théâtre et seul digne de n'y pas monter. » C'est qu'en effet sa probité n'était pas moins haute que son talent. Il est le premier qui ait osé paraître sans masque sur le théâtre, quoiqu'il louchât beaucoup ; mais sa diction avait tant de charme et de puissance que les plus grands orateurs venaient prendre de ses leçons, et sa panto-

mime avait tant d'expression qu'elle fut jugée supérieure à l'éloquence de Cicéron. Au reste, si on payait cher les comédiens, on exigeait beaucoup d'eux; ils étaient soumis à un apprentissage des plus rigoureux. On leur défendait de parler le matin, et on leur faisait développer progressivement leur voix par des exercices de déclamation, jusqu'à ce qu'ils eussent parcouru sans effort depuis les tons les plus élevés jusqu'aux tons les plus bas de la voix humaine. Après avoir joué, ils se couchaient et dans cette posture, on les forçait de recommencer les mêmes exercices. Mais quand ils avaient acquis la faveur publique, ils osaient tout se permettre. Suétone raconte qu'aux funérailles de Vespasien, le personnage de l'empereur lui-même fut représenté dans une pantomime mêlée de dialogue. Le principal défaut de Vespasien était l'avarice, dont on cite ce trait remarquable. Une ville d'Italie voulait lui élever une statue. L'empereur dit aux députés en étendant la main: « Voilà la base sur laquelle vous devez élever votre statue! » — L'acteur Favor, qui jouait le rôle de l'empereur, ayant demandé aux directeurs de la cérémonie quels seraient les frais de son enterrement et ayant appris qu'ils s'élèveraient à quelques millions d'écus, s'écria en faisant allusion à l'avarice de l'empereur : « Citoyens, donnez-moi cent mille écus et vous jetterez mon corps à la rivière! »

Les comédiens n'étaient pas seulement hardis envers les empereurs morts; Pilade et Bathylle, ces deux célèbres mimes qui les premiers jouèrent des comédies entières sans parler et qui obtinrent une si haute faveur sous Auguste, ne montraient pas moins d'impudence envers le peuple. Les spectateurs se plaignaient un jour que dans une représentation d'*Hercule furieux*,

les gestes de Bathylle étaient extravagants ; il ôta aussitôt son masque et s'écria : « Ne savez-vous pas, fous que vous êtes, que je joue le rôle d'un homme plus fou encore que vous ? »

L'enthousiasme qu'inspiraient à Rome ces héros du geste fut aussi universel qu'insensé. Cassiodore dit que leurs mains éloquentes avaient une langue au bout de chaque doigt, qu'ils pouvaient réciter une comédie tout entière sans ouvrir la bouche et que Polymnie les avait créés afin de montrer qu'il n'est pas nécessaire d'articuler des mots pour communiquer ses pensées. Dans l'Italie ancienne et moderne, plus qu'en tout autre pays, la conversation est une affaire de gestes au moins autant que de paroles. Les mimes de l'antiquité était en trop haute faveur pour que leur talent de parler aux yeux n'allât pas au-delà de ce que nous pouvons aujourd'hui le concevoir ; autrement, comment comprendre que ce genre d'amusement ait duré autant que l'empire romain ?

DOUZIÈME LEÇON

LES POÈTES SATIRIQUES

PERSE. — PÉTRONE.

Il existe un singulier contraste entre les poëtes du siècle d'Auguste et ceux du siècle de Néron : les uns furent des courtisans et même des amis du prince; les autres des adversaires et des victimes du tyran. Cette observation nous semble tout à la gloire des écrivains de ces deux époques, et prouve que la louange et le blâme étaient donnés par eux avec une égale indépendance. Rien n'atteste mieux encore la différence des temps, que la manière opposée dont les poëtes satiriques comprirent leurs devoirs. Nous savons avec quelle aimable et piquante gaité, Horace raille les vices et les travers de son temps. Ce n'est point un censeur austère et chagrin qui condamne sans ménagement et frappe sans pitié. Il loue également les plaisirs de l'opulence et le bonheur de la médiocrité; et s'il flétrit l'insolence des enrichis et la vanité des parvenus, en conseillant de ne pas les approcher de trop près, il a soin de vanter la société des riches et des grands qui n'ont à rougir ni de leur fortune ni de

leur élévation. Il a eu soin de nous dire lui-même comment il comprenait la satire! « Il faut de la précision, dit-il, pour que la pensée marche rapidement, et qu'elle ne se perde pas dans un dédale de mots qui fatiguent l'oreille; il faut que le style soit quelquefois grave et souvent enjoué; enfin, tour à tour, poëte, orateur et homme du monde, le satirique doit ménager ses forces et craindre de les épuiser. Le ridicule est souvent plus puissant que la colère. »

Ce n'est pas ainsi que Perse et Juvénal comprirent les devoirs du poëte satirique, et cette différence tient sans doute moins à leur caractère personnel, qu'au temps où ils ont vécu. Le vice sous Auguste ne se montrait pas ouvertement; il s'enveloppait de formes souvent attrayantes et ne dédaignait pas de se parer du masque de la vertu. Sous Néron, au contraire, il marchait le front haut et découvert; il semblait défier le mépris des hommes et le courroux des dieux. Le poëte pouvait-il alors se contenir dans les bornes d'une guerre railleuse et épigrammatique? Pouvait-il se contenter de sourire au spectacle hideux dont il était sans cesse témoin? Le crime ne recule point devant le ridicule; il faut une autre barrière pour l'arrêter. Sous un prince qui assassina son frère, sa femme, sa mère, son ami, on ne peut croire qu'Horace se fût borné à railler de pareilles atrocités. Quand le sang coule, on ne rit plus.

Qu'on ne s'étonne donc point que Perse qui écrivait sous Néron, et Juvénal sous Domitien, aient suivi une autre route que l'ami de Mécène et le favori d'Auguste. Quelle impression dut faire sur l'âme honnête du jeune Perse le spectacle de la corruption de Rome! Né sous Tibère, à Volaterra en Toscane, l'an 34 de l'ère chrétienne,

il appartenait par sa famille à l'ordre des chevaliers. Une haute naissance et une fortune assez considérable l'appelaient, indépendamment de ses talents, à occuper un rang élevé dans l'état. Mais sa raison, éclairée avant l'âge, d'abord par l'éducation de famille, puis par les enseignements du célèbre stoïcien Cornutus, le tint en garde contre toutes les séductions qui entouraient la jeunesse romaine. Le vice se montra à lui dans toute sa difformité et il en eut horreur. L'étude qu'il fit des autres l'éclaira sur lui même; il sentit que pour se donner le droit de condamner les mœurs déréglées de ses concitoyens, il devait avant tout régler les siennes, et il embrassa avec ardeur les principes austères de la philosophie stoïque. Il s'y réfugia comme dans un fort inexpugnable à la corruption, et là, sous l'égide de son maître Cornutus, dont il devint l'ami, il jeta un regard méprisant et fier sur les vices et les travers qui ne pouvaient l'atteindre. Il se garda bien de se rapprocher de Sénèque, philosophe courtisan, et poëte amateur; mais il rechercha l'amitié de Césius Bassus qui occupait après Horace, le premier rang dans l'ode héroïque et l'ode anacréontique, avec Lucain qui s'essayait alors à lutter contre Virgile dans l'épopée, et surtout avec Thraséas, qui fit dire à Tacite que Néron le frappa quand il voulut frapper la vertu elle-même. De si nobles amitiés suffirent à l'ambition du jeune Perse, qui dédaigna des honneurs qu'il eut fallu payer par des bassesses. On ne le vit point démentir par sa conduite les principes de morale dont ses vers furent la poétique expression. Ce qui ne le distingue pas moins que la pureté de mœurs des poëtes de son temps, c'est sa modestie. Il ne lisait ses satires qu'à un petit nombre d'amis, et malgré les éloges de Lucain,

il se refusa toujours à les publier, non dans la crainte de se faire des ennemis (son caractère dément cette supposition); mais sans doute parce qu'il ne les jugeait pas avec autant de faveur que ses amis. C'est bien à tort, selon nous, que l'obscurité, tant reprochée aux satires de Perse, a été mise sur le compte de la terreur que pouvait inspirer au poëte le caractère de Néron. Ces satires n'étaient pas assurément aussi obscures pour les Romains de son temps qu'elles le sont devenues pour les traducteurs et commentateurs; et si Néron eût voulu punir le poëte qui appelait la haine sur son gouvernement et le ridicule sur ses vers, ce voile n'eût pas été impénétrable aux regards du tyran. Quand Néron croyait avoir une vengeance à exercer, il lui importait peu qu'on fût réellement coupable. Le châtiment ne suivait pas le crime; il devançait même le soupçon.

Perse est obscur, non parce qu'il a voulu l'être, mais parce qu'ainsi le voulait la nature de son talent. Malgré la douceur de son caractère, il écrivait avec chaleur et véhémence. Tel était son amour de la concision dans le style, qu'il n'a jamais dit en quatre mots ce qu'il pouvait dire en trois. Ce penchant lui a fait souvent adopter le genre vif et serré du dialogue. Quatre de ses satires sont en quelque sorte de petits drames, dans lesquels il met d'abord en scène deux interlocuteurs. Puis d'autres personnages surviennent, rompent le premier entretien, et sont bientôt interrompus eux-mêmes par de nouveaux arrivants qui se mêlent au dialogue et y jettent une confusion, un désordre, d'où le poëte lui-même semble avoir peine à se tirer. Si l'on joint à ces embarras qui naissent de la composition, les difficultés qui proviennent d'un style plein de métaphores hardies, de comparaisons for-

cées, de transitions brusques, de longues parenthèses et d'expressions inusitées, on conçoit le dépit des traducteurs en présence d'un écrivain qui semble se complaire dans son obscurité. Perse était plus philosophe que poëte, et la gravité de son style, comme la sévérité de sa morale, seraient plus dignes d'éloges, s'il eût quelquefois sacrifié aux grâces, comme Horace lui en avait donné un si heureux exemple. Mais il s'inquiéta peu de plaire. Quand il condamne la vanité des poëtes de son temps, la répugnance de la jeunesse romaine à acquérir la science et à pratiquer la vertu, et même lorsqu'il flétrit indirectement la perversité du gouvernement de Néron, on croit moins entendre le poëte qui s'abandonne à son inspiration, que l'honnête homme qui exprime l'indignation de la vertu. De là vient le peu de soin qu'il prend d'en orner l'expression : Il laisse tomber sa pensée sur le papier, telle qu'elle sort de son âme ; et comme cette pensée embrasse souvent une foule d'objets, le lecteur, qui ne peut d'un coup d'œil en saisir tout l'ensemble, s'efforce vainement de la comprendre, et l'abandonne de dépit, comme saint Jérôme qui jeta au feu les satires de Perse, « afin, disait-il, de les rendre plus claires. »

Perse a été jugé sévèrement par les modernes, et Boileau paraît avoir résumé les jugements des principaux critiques en disant :

Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Les Romains de son temps et du siècle qui suivit lui étaient plus favorables, sans doute parce qu'ils le comprenaient mieux. La satire vit d'allusions, de personnalités qui ne sont bien intelligibles que pour les con-

temporains, et bientôt chaque trait exige un commentaire; on conçoit alors que le mérite de ce genre d'ouvrages aille s'affaiblissant de siècle en siècle jusqu'à ce qu'il s'efface presque entièrement. Nous nous garderons de dire, avec le docte Scaliger, en parlant de Perse : « Puisqu'il s'est si bien enveloppé d'obscurité, laissons-le là et n'y pensons plus. » Mais nous vous rappellerons que Quintilien a dit de Perse, « qu'il avait mérité une véritable gloire, » et nous ajouterons que lorsque ses satires furent publiées, après sa mort, elles devinrent la lecture favorite des Romains, qui apparemment savaient mieux le latin que les érudits des temps modernes. Nous ne devons pas non plus vous laisser ignorer que Perse mourut à l'âge de vingt-huit ans, avant que son talent eût acquis cette maturité que donnent l'étude des hommes et l'expérience des choses. Horace n'avait commencé à écrire ses satires qu'à l'âge de quarante ans, et lorsque ses odes et ses épîtres étaient déjà l'objet d'une admiration universelle. Perse débuta en quelque sorte par la satire; il se crut philosophe, parce qu'il aimait la vertu; il se crut poëte, parce qu'il savait tourner un vers avec élégance; mais ni le philosophe, ni le poëte n'étaient assez formés, lorsque le satirique commença d'écrire. La concision de son style nous paraît un défaut, parce que, non content de ne pas dire ce qui est inutile, il ne dit pas même ce qui est nécessaire. Le manque de liaisons dans les idées, qui est un défaut de jeunesse, nous semble un vice plus grave que l'obscurité du style; la vivacité et l'énergie des expressions ne nous paraissent point une compensation suffisante à l'absence de tout plan et de toute méthode. Ici, il importe peu d'être savant latiniste pour juger le poëte. Le bon sens est de tous les siècles et de toutes langues, et quand un

écrivain ne le satisfait pas, c'est qu'il est incomplet, malgré toutes les brillantes qualités dont il peut d'ailleurs nous éblouir.

Si Perse est obscur dans le texte latin, il n'est pas beaucoup plus clair dans les traductions qu'on a faites de ses satires. Mais comme des pensées fortes et des vers heureux y sont en grand nombre, il a été plus souvent imité que traduit, et plusieurs de ses sentences sont devenues proverbes. Sa précision même l'a servi à cet égard, car plus une pensée est resserrée en peu de mots, plus elle a de force et mieux elle se grave dans la mémoire.

Parmi les imitations de Perse, il n'en est aucune de plus justement célèbre que le dialogue entre l'Avarice et la Paresse dans la *Satire sur l'homme* de Boileau. Nous la citerons en prévenant toutefois que ce n'est point une traduction, mais une imitation paraphrasée.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :
— Debout ! dit l'Avarice : il est temps de marcher !
— Eh ! laissez-moi. — Debout ! — Un moment. — Tu répliques ?
— A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
— Qu'importe ! lève-toi. — Pourquoi faire après tout?
— Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre.
— Mais, j'ai des biens en foule et je puis m'en passer.
— On n'en peut trop avoir, et, pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime, ni parjure :
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure ;
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir dans sa maison, ni meubles, ni valet;
Parmi les tas de blé, vivre de seigle et d'orge;
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge.
— Et pourquoi cette épargne enfin? — L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor dans tes mains inutile,

De son train quelque jour embarrasse la ville.
— Que faire? — Il faut partir! les matelots sont prêts.

Perse, en mourant, légua sa bibliothèque composée de sept cents volumes et une forte somme d'argent à son précepteur et ami, le philosophe Cornutus. Le stoïcien, fidèle à ses doctrines, n'accepta que les livres, donnant ainsi un exemple bien rare de désintéressement. Bassus, autre ami de Perse, eut l'honneur et le courage de publier les satires du jeune poëte. Néron y était raillé impitoyablement; on l'y comparaît même au roi Midas, qui avait des oreilles d'ânes. Néron feignit de ne pas se reconnaître à ce portrait; il est à croire cependant que l'empressement que mirent les Romains à lire les satires de Perse qu'ils *s'arrachaient*, selon l'expression de Suétone, est dû en partie à la témérité de ses attaques contre le tyran qui les opprimait. Personne n'osa d'ailleurs dénoncer à Néron la hardiesse de Perse et le courage de Bassus, dans la crainte d'être accusé de faire une application injurieuse à la majesté impériale; et ses courtisans firent honneur à la générosité de leur maître de ce qui n'était sans doute qu'un calcul de sa vanité.

Nous venons de voir un poëte resté pur au milieu de la corruption, libre au sein de l'esclavage, préférant aux honneurs le calme de la conscience, aux dignités le bonheur de l'indépendance, et l'estime d'un ami à la faveur du maître. Tel ne fut point le poëte qui va maintenant nous occuper. On le nommait Titus Pétronius, et voici le portrait de ce courtisan de Néron, tracé de la main de l'historien Tacite :

« Pétrone donnait le jour au sommeil et la nuit aux affaires et aux plaisirs; et, tandis que d'autres se font une

réputation par le travail, il se rendit fameux par sa paresse et son oisiveté. Il ne passait pas pour un dissipateur ni un débauché, mais pour un habile voluptueux. La négligence qu'on remarquait dans ses discours et dans ses actions lui donnait un air de franchise et d'abandon qui plaisait naturellement. Cependant lorsqu'il fut proconsul en Bythinie, puis consul, il montra de l'énergie et de la capacité dans les affaires publiques ; mais bientôt après il se laissa retomber dans le vice, soit par penchant, soit par entraînement, et fut admis dans l'intimité de Néron. Là il devint l'arbitre du bon goût : rien ne fut jugé élégant, délicat ou magnifique qu'après avoir reçu l'approbation de Pétrone. »

Tacite, si sévère dans ses jugements sur les courtisans de Néron, n'aurait sans doute pas ménagé celui qui fut son favori, si de hautes qualités et de grands talents n'eussent plaidé en sa faveur auprès du rigide historien. Né dans les environs de Marseille, Pétrone apporta à Rome l'amour des lettres et des plaisirs : mais il ne sut pas concilier cette double passion avec autant de bonheur qu'Horace, à qui il ressemble cependant par l'élégance, la grâce et la distinction. De quel prix se condamna-t-il à payer la faveur de Néron ? Nous devons croire qu'il ne la dut à aucune bassesse, et que l'agrément de son esprit fut la seule cause d'un succès qui devait lui coûter la vie. Il se trouva à la cour de Néron un de ces vils flatteurs qui sont les fléaux des princes : on le nommait Tigellinus. Envieux du crédit de Pétrone et trop certain des affections capricieuses de son maître, il séduisit à prix d'argent un esclave de son rival, qui le dénonça à Néron comme complice de la conjuration de Pison. Pétrone accusé vint au-devant de l'empereur pour se justifier; mais ayant

reçu l'ordre de s'arrêter à Cumes, il comprit que sa sentence de mort était portée, et qu'il n'avait plus qu'à mourir comme Caton, afin d'échapper au sort de Cicéron. Cependant il ne se déchira point les entrailles avec son épée, et il ne voulut point que sa mort fût plus triste que n'avait été sa vie. On le vit, avec un courage qu'on pourrait prendre pour de l'indifférence, se faire ouvrir les veines, les refermer ensuite pour les rouvrir à volonté, et, pendant que la vie s'échappait ainsi par degrés, entretenir ses amis non de l'immortalité de l'âme, non des opinions des philosophes, mais de chansons et de poésies légères, qu'il faisait réciter pour égayer ses derniers moments. Après s'être promené quelque temps, et lorsqu'il sentit venir le dernier sommeil, il se coucha comme pour dormir, ayant soin d'écarter toujours les apparences d'une mort violente et forcée. Il était d'usage que les victimes de Néron fissent un testament en sa faveur; on ne fut donc pas surpris de voir Pétrone suivre leur exemple et remettre pour Néron un manuscrit cacheté: ce devoir rempli, il brisa l'anneau qui avait scellé le prétendu testament, afin de ne compromettre personne, et il s'endormit dans la mort, aussi calme et aussi souriant que s'il se fût agi d'un repos de quelques heures.

Quel était ce manuscrit qu'il léguait à Néron? Une satire, ou plutôt une histoire en prose et en vers, où, sous des noms supposés, étaient peints, avec les couleurs les plus vives, les honteux désordres de la vie de l'empereur. On peut s'étonner que l'homme qui semblait avoir encouragé ces désordres les ait ensuite flétris; mais c'est pour nous une raison de croire qu'après avoir tenté de donner à Néron, par ses conseils, le goût des plaisirs qu'un prince peut avouer, Pétrone voulut protester, par

ses écrits, contre l'accusation d'avoir été le complaisant témoin, et peut-être même le complice des infamies qu'il condamnait.

Comment Néron, après avoir lu ce testament poétique, ne s'empressa-t-il pas de l'anéantir? Il fallait que le cynisme du crime fût entré bien profondément dans son âme, pour qu'il ne craignît pas de transmettre à l'avenir le hideux tableau de sa dépravation. Il est tel cependant que les moins chastes yeux n'osent le regarder; vous ne devez donc pas attendre que je le place sous les vôtres. Mais en détournant vos regards des scènes monstrueuses et des portraits révoltants qu'on trouve dans les écrits de Pétrone, je dois les appeler sur quelques fragments de ses œuvres qui sont à peine connus, tant la licence des autres effraye les lecteurs. Nous voulons parler d'abord de son poëme sur la guerre civile entre César et Pompée, qui n'est qu'un épisode de son roman satirique, et dans lequel il paraît avoir voulu lutter contre le poëte Lucain qui, avant lui, nous a occupé. Il est arrivé que dans cette guerre poétique le génie de Lucain l'a emporté sur celui de Pétrone, comme dans la guerre même qu'ils ont chantée le génie de César a triomphé de celui de Pompée. Mais la gloire du vainqueur n'est ni assez complète, ni surtout assez pure, pour qu'il ne se soit pas trouvé de nombreux critiques qui, à l'exemple de Caton, sont restés fidèles au vaincu. Nous serions de ce nombre si, dans les œuvres d'imagination, les défauts avaient le triste privilége de nous frapper plus vivement que les beautés. La perfection est si rare à trouver en toutes choses qu'au lieu de l'exiger dans les travaux humains, il nous semble plus sage de suivre l'exemple et le conseil d'Horace, qui nous dit : « Lorsque de nombreuses beautés brillent dans un

ouvrage, je ne m'offense point de quelques taches qui s'y trouvent. » Pétrone fait preuve assurément d'un goût plus pur, d'un talent plus égal, d'un style plus élégant et d'une imagination mieux réglée que le rival dont il entreprit d'étouffer la réputation naissante. Mais ce rival l'a laissé loin derrière lui pour l'élévation des pensées, l'énergie du style, la vigueur des caractères et la force de l'éloquence. Cependant l'oubli dans lequel est tombé le poëme de Pétrone nous semble une de ces injustices qui ne sont pas sans de nombreux exemples dans l'histoire des lettres, tant l'esprit de critique se montre souvent exclusif dans ses préférences. Les critiques de profession auraient dû peut-être montrer plus d'égards pour un écrivain qui, dans le roman satirique dont nous parlons, donne aux poëtes et aux orateurs de son temps, et nous pouvons dire de tous les temps, des conseils que l'on ne saurait trop méditer. Voici, par exemple, comment il attaque le mauvais goût que Sénèque avait mis en vogue au temps où Pétrone écrivait :

« Qu'il me soit permis de le dire : grands maîtres de nos jours, vous seuls avez perdu la véritable éloquence; c'est par les mots vides et sonores dont vous enflez vos phrases que vous énervez le corps du discours, qui ne peut plus alors se soutenir. L'esprit n'était pas resserré dans les entraves de vos préceptes, lorsque Sophocle et Euripide trouvaient les termes et les expressions qui convenaient à la grandeur de leurs idées. Aucun pédant n'avait infecté les écoles, lorsque Pindare et les neuf lyriques, n'osant suivre Homère dans la carrière du poëme épique, se renfermèrent dans la composition de l'ode ; et pour ne pas nous borner à vous citer des poëtes, ce n'est

pas dans le vide de vos exercices que Platon et Démosthène auraient pu former leur éloquence. Un discours majestueux et simple évite également les ornements étrangers et les termes ampoulés : il se soutient par sa seule beauté. Ces expressions hyperboliques et ces périodes fardées nous sont venues depuis peu de temps des bords asiatiques, et elles corrompirent l'esprit de la jeunesse qui visait au sublime. La poésie même a perdu son élévation; tous les ouvrages de notre temps, empoisonnés dans un vase commun, n'ont pu vivre leur âge, et la peinture a subi le même sort depuis que les Égyptiens nous ont apporté le mépris des règles du dessin. »

Agamemnon (c'est le nom sous lequel Pétrone désigne Sénèque) qui s'était approché, jaloux de me voir parler plus longtemps sous le portique, qu'il n'avait déclamé dans l'école, m'interrompit en ces termes : « Jeune homme, puisque vous ne donnez pas dans le goût du siècle et que vous osez montrer de l'amour pour le bon sens, je ne vous cacherai pas le secret de notre art. Les professeurs n'ont pas tant de tort que vous pensez; il faut être fou avec les insensés. Si nous ne cherchions pas à plaire à la jeunesse par ce qui peut la flatter, nous nous morfondrions dans nos chaires. Nous imitons les parasites qui tendent des embûches à l'oreille, afin d'attraper un repas; c'est le seul moyen de réussir. Si le pêcheur ne met pas à l'hameçon l'appât qui peut amorcer le poisson, il s'enrhume sur son rocher. Il faut vous en prendre aux pères qui veulent abréger pour leurs fils le temps de l'instruction. Ils avouent que l'élégance ne peut s'acquérir que par un long travail, et ils le supposent dans des enfants qui regardent l'étude comme un jeu; aussi plus tard ils se font moquer d'eux au barreau, et, ce qui est plus honteux en-

core, les vieillards convaincus des erreurs de leurs études, craindraient d'avouer leur sottise, s'ils corrigeaient ce vice dans leurs enfants. »

Voilà assurément de bien sages conseils, qu'on est tout surpris de rencontrer dans un écrivain qui lui-même ne les a pas toujours suivis.

TREIZIÈME LEÇON

LES PROSATEURS

SÉNÈQUE. — PLINE L'ANCIEN. — QUINTILIEN.

Dans l'époque que nous venons de parcourir, d'Auguste à Néron, la prose avait été beaucoup moins heureuse que la poésie. Sous Tibère, deux écrivains, dans lesquels l'histoire tourne au panégyrique, Velleius Paterculus et Valère-Maxime, voilà jusqu'à Sénèque tout ce que présente la prose latine; mais Sénèque la releva glorieusement de cette déchéance. Disons d'abord quel fut ce Sénèque. Est-ce l'auteur des tragédies que nous avons examinées et qui forment tout le théâtre tragique des Latins? Plusieurs critiques veulent qu'il y ait eu deux Sénèque, l'un philosophe, l'autre poëte. L'un des principaux témoignages sur lesquels ils s'appuient est ce passage de Quintilien: « Il n'est presque aucun genre de littérature, dans lequel Sénèque ne se soit exercé. Nous avons de lui des harangues, des poëmes, des lettres et des dialogues..... On trouve dans ses écrits un grand nombre de pensées brillantes et de belles leçons de morale; mais son éloquence a des vices d'un exemple d'autant plus

dangereux, que c'est par ces vices même qu'elle séduit. On voudrait qu'en écrivant il eût composé avec son génie, mais avec le goût d'un autre. S'il eût dédaigné certains ornements, s'il eût moins recherché le bel esprit, s'il eût été moins épris de toutes ses idées, s'il n'eût pas enseveli sous une multitude de petites pensées la force et la grandeur des matières qu'il traitait, il eût obtenu, non l'enthousiasme irréfléchi des jeunes gens, mais le suffrage des hommes éclairés. »

Dans ce jugement qui caractérise si admirablement le talent de Sénèque le philosophe, on remarque que Quintilien ne dit rien des tragédies, et on conclut de ce silence que les tragédies qu'on lui attribue appartenaient à un autre Sénèque, ou son père, ou son frère, ou tout autre. On a cité encore, à l'appui de cette opinion, le témoignage du poëte Sidonius Apollinaire qui distingue deux Sénèque, nés à Cordoue en Espagne, dont l'un, précepteur de Néron, avait suivi les traces de Platon, et dont l'autre s'était fait l'imitateur d'Euripide, d'Eschyle et de Thespis. Les érudits ont rempli des volumes pour discuter cette question qui nous paraît aujourd'hui de peu d'importance. Nous dirons seulement à l'appui de l'opinion qui réunit sur la tête du précepteur de Néron la double qualité de poëte et de philosophe, que les défauts reprochés par Quintilien au philosophe sont exactement ceux que nous avons faits au poëte tragique. Mais avant de nous livrer à l'examen de ses ouvrages en prose, cherchons si nous ne trouverons pas dans la vie même de Sénèque le philosophe les raisons qui nous font croire qu'il était le même que Sénèque le tragique.

Cette vie, il faut le dire, mélange inouï de dignité et de bassesse, de vertus et de vices, est une image assez

fidèle de la nature même de son génie, comme philosophe et comme poëte. Nous le voyons, jeune encore, arriver à Rome avec son père, Sénèque le rhéteur, et y déployer bientôt une éloquence, dont l'empereur Caligula se montre jaloux au point de vouloir sa mort. C'est l'amour d'une courtisane qui le sauve de la haine du tyran. De la pratique de l'éloquence, il passe à l'étude de la philosophie; mais le philosophe est ambitieux et il obtient les honneurs de la questure. Aimé de Julie, fille de Germanicus, il tombe avec elle dans la disgrâce de l'impératrice Messaline, et un exil en Corse punit son infidélité à la philosophie. Le malheur l'y ramène malgré lui peut être, et sa réputation de grand philosophe lui mérite le fatal honneur d'être choisi par Agrippine pour élever l'enfance de Néron, son fils. Néron se montra un prince ami de la poésie, de la peinture, de la musique, et lorsqu'il succéda à l'imbécile Claude, on put espérer que l'élève serait digne du maître. Sénèque publiait son traité sur la clémence au moment où Néron s'affligeait de savoir écrire, lorsqu'il avait à signer un arrêt de mort. Le précepteur eut recours par malheur à d'autres moyens pour combattre la férocité du jeune tigre; il lui offrit l'appât des voluptés : la corruption ne conduit point à la vertu, mais au crime; et l'assassinat de Britannicus prouva bientôt à Sénèque qu'il s'était trompé.

Le philosophe fuira-t-il une cour souillée de meurtre et d'adultère? Non : il reste et reçoit, pour prix de son silence, une part des dépouilles de la victime. Mais déjà la mort d'un frère ne suffit plus à Néron. La fière Agrippine, dont Sénèque est le favori, rappelle trop souvent à l'empereur qu'elle est sa mère, pour que l'empereur ne finisse pas par l'oublier. Cependant, il hésite à frapper.

Une voix lui conseille le parricide : c'est celle de Sénèque. Agrippine meurt. Néron écrit au sénat pour se justifier. Qui compose la lettre? C'est l'auteur des traités *de la Clémence*, *de la Sérénité de l'âme*, *de la Constance du sage*, *des Bienfaits;* c'est le philosophe stoïcien; c'est Sénèque. Mais était-il libre d'agir autrement? Écoutons ce même Sénèque accuser Cicéron : « Cicéron, dit-il, prétendit qu'il n'était libre qu'à demi. Certes, le sage n'en vient jamais à un aveu si humiliant; jamais il ne doit être libre à demi. Sa liberté est toujours pleine et entière; elle est toujours inébranlable; il n'est jamais dominé, et il domine les autres. Qu'y a-t-il au-dessus de l'homme qui est au-dessus de la fortune? » Ainsi Sénèque prononce lui-même sa condamnation, et le panégyriste de l'assassinat d'Agrippine devait périr comme elle de la même main qui l'avait frappée. Néron ne devait pas plus épargner son précepteur que sa mère; l'un et l'autre avaient peut-être mérité de périr, car il était leur ouvrage.

Sénèque croit échapper à sa destinée en s'éloignant d'un prince tout à la fois enivré et altéré de sang; il choisit pour retraite l'ancienne demeure de Scipion l'Africain et s'y livre à de sérieuses méditations et à de graves travaux; il y écrira sur le cours rapide de la vie ces belles paroles, qui peut-être ont inspiré plus d'un moraliste chrétien. « Personne ne peut vous restituer vos années, personne ne peut vous rendre à vous-même; votre vie s'écoulera comme elle a commencé; c'est un fleuve qui ne peut ni s'arrêter, ni remonter vers sa source; il s'écoulera sans bruit et sans vous avertir de sa rapidité : ni les ordres des rois, ni la faveur des peuples ne prolongeront sa course. Sans se détourner, sans

se ralentir, il ira comme il allait dès le premier jour. » — Puis il ajoutera en déplorant l'abus de la vie : « Les cheveux blancs et les rides ne prouvent pas qu'on a vécu longtemps ; ils prouvent seulement qu'il y a longtemps qu'on a commencé de vivre. Un homme s'embarque : à peine sorti du port, il est assailli par la tempête ; jouet des vents, il est poussé et repoussé sans cesse, en proie aux flots qui le ramènent toujours au rivage. Direz-vous que cet homme fait un long voyage, parce que les vagues l'auront longtemps ballotté sur la rive ? »

Les idées de mort devaient souvent assiéger Sénèque au milieu des immenses richesses qu'il avait amassées et que lui reprochaient si amèrement ses ennemis. Il savait qu'un de ses affranchis avait reçu de Néron la mission de l'empoisonner : aussi se condamnait-il pour toute nourriture à quelques fruits de ses jardins, qu'il cueillait lui-même, et, pour toute boisson, à l'eau courante d'un ruisseau, où lui-même il allait puiser. Mais Néron n'était pas homme à laisser échapper sa proie. Il ne pouvait accuser Sénèque de conspirer contre lui du fond de sa retraite, mais il l'accusa d'avoir connu la conjuration de Pison et de ne l'avoir pas révélée. C'en était assez : un centurion vient annoncer à Sénèque sa sentence de mort. Le philosophe y était préparé : il demande seulement ses tablettes pour achever son testament. On le lui refuse ; alors se tournant vers ses amis : « Eh bien, dit-il, puisqu'on s'oppose à mon désir de reconnaître et de récompenser vos services, je vous lègue le seul bien qui me reste, mais le plus précieux de tous : c'est l'exemple de ma vie ! »

Sénèque pouvait leur faire un don d'un prix moins contestable, la morale de ses ouvrages. Il est au nombre

de ces écrivains dont le caractère ne fut pas toujours au niveau du talent. Il fit l'éloge de la pauvreté au milieu des richesses, de la sagesse au sein de la corruption et de la vertu à la cour de Néron. Sa mort fut le châtiment de sa vie; il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut entouré de ses disciples, de ses amis et de sa famille en larmes. C'était la mort de Socrate; mais Sénèque ne fut qu'un philosophe : Socrate seul fut un sage.

Sénèque, considéré comme moraliste, est assurément un des plus grands écrivains de l'antiquité. On lui reproche et avec raison d'avoir trop souvent employé dans ses écrits philosophiques un ton déclamatoire et une pompe théâtrale, qui conviennent peu à un philosophe; on a dit encore, que revenant plusieurs fois sur la même pensée, il la gâte, par la raison qu'ayant dit une chose une fois, il la répète jusqu'à ce qu'il l'ait mal dite : et l'on ajoute que frénétique à froid, il ne se passionne que pour ces vertus d'apparat qui émanent de l'esprit plutôt que du cœur. Tous ces reproches adressés à son style et à sa pensée peuvent être fondés; mais il faut tenir compte à Sénèque du temps où il vivait. Les Cicéron, les Virgile et les Horace n'étaient plus depuis longtemps; les délicatesses du cœur, les grâces de l'esprit n'étaient plus comprises d'un peuple, plongé dans l'enivrement des orgies et blasé sur toutes les jouissances des plaisirs honnêtes. Il fallait aux esclaves de Néron une autre littérature qu'aux courtisans d'Auguste. Sénèque se soumit à la nécessité d'éblouir plutôt que d'éclairer, et la nature de son génie le servit puissamment dans cette voix périlleuse, dont la gloire est plus brillante que durable. Mais quelle fécondité dans son génie! Quelle variété dans ses connaissances! Quelle

richesse dans ses pensées ! Quelle énergie dans ses expressions et même quelle pureté dans sa morale ! Jetez les yeux sur le tableau qu'il trace des divers ressorts qui font agir les hommes et les précipitent vers leur fin ! « L'un, nous dit-il, est en proie à une avarice insatiable; l'autre s'use dans de vaines et inutiles occupations; celui-ci s'abrutit dans les excès du vin; celui-là s'engourdit dans l'oisiveté; une ambition toujours trompée soumet l'un aux caprices de la multitude; une cupidité jamais satisfaite entraîne l'autre sur la terre et les mers; quelques-uns, épris de la gloire des armes, passent leur vie à faire trembler le monde ou à craindre pour eux-mêmes; quelques autres se consument auprès des grands dans une servitude volontaire dont l'ingratitude est toujours le prix. Plusieurs empoisonnent leurs jours par l'envie et l'ennui d'eux-mêmes; la plupart marchent au hasard et sans but, s'abandonnent aux projets inconstants et vagues d'un esprit mécontent de son sort et ami du changement. D'autres enfin, indifférents à tout, ne sachant où porter leurs pas, se reposent sans fatigue dans une lâche indolence, et la mort les saisit avant qu'ils aient vécu. » N'est-ce pas là le langage d'un vrai philosophe, et j'ajouterais, si une traduction avait pu rendre la concision énergique du style latin, l'éloquence d'un grand écrivain ? Nous pourrions multiplier, à l'infini, des fragments de Sénèque non moins remarquables par l'expression que par la pensée. Les moralistes modernes n'auraient peut-être rien écrit de plus pur, ni de plus éloquent, si le christianisme n'était venu donner son caractère divin à l'enseignement de la morale évangélique.

Sénèque, malgré ses défauts, et peut-être par ses défauts mêmes, exerça sur la littérature latine une grande in-

fluence. Il donna le ton à Pline l'Ancien, et Quintilien lui-même, quoiqu'il proteste, lui ressemble souvent; Tacite ne lui échappa pas entièrement, malgré l'originalité de son génie, et Pline le Jeune, qui se croit disciple de Cicéron, tient beaucoup moins de lui que du philosophe. Étudions donc cette école de Sénèque.

Pline, qui l'ouvre, naquit l'an de Rome 776, vingt-trois ans de l'ère chrétienne, à Vérone ou à Côme, on ne le saurait dire d'une manière certaine. On sait peu de chose sur la vie de cet homme illustre; on sait toutefois qu'il vint fort jeune à Rome, et qu'il y reçut les leçons du grammairien Apion. En 48, il servait en Germanie sous Pomponius Secundus, avec le titre de préfet de la cavalerie, qu'il devait à l'amitié de ce général. Il passa dans cette position les vingt-troisième et vingt-quatrième années de sa vie. Il revint à Rome, après avoir voyagé dans la Gaule-Belgique. La date même de son retour à Rome est incertaine; dès son arrivée, il se livra à l'étude du barreau, et y obtint par ses plaidoiries un très-grand succès. Il avait alors vingt-sept ans suivant les uns, vingt-neuf suivant les autres. A quarante-cinq, en 73, il était nommé procurateur de l'empereur Vespasien dans l'Espagne intérieure, puis, à cinquante-deux ans, il était appelé au commandement de la flotte stationnée à Misène.

La vie de Pline, on le voit, fut une vie d'action; elle fut aussi une vie d'étude. Pline a composé plusieurs ouvrages: le seul qui ait échappé à l'injure du temps, l'*Histoire naturelle*, est aussi son plus remarquable travail. L'*Histoire naturelle*, bien que parfois on y puisse surprendre quelques irrégularités et quelques disproportions, se peut ramener à trois principales divisions : cosmographie et météorologie, géographie, histoire naturelle

proprement dite, plan qui embrasse tout l'univers : le ciel sous le rapport de son étendue, la terre sous celui de ses productions. Les six premiers livres ne sont, pour ainsi dire, qu'une introduction : la cosmographie et l'astronomie y jouent un grand rôle. Ce n'est, qu'après avoir décrit et fait connaître ce double séjour, le ciel et la terre, que Pline y introduit l'homme. Mais sous quels tristes auspices! Comme il le montre faible et misérable, ce roi futur de la création! « *Flens animal cœteris imperaturum!* » Puis vient la description du règne animal, celle du règne végétal. Pline se complaît surtout dans cette dernière peinture, et il parle avec beaucoup de soin et de charmes de la vigne, de sa culture et de ses produits, de l'olivier, des variétés de fruits alors connues. Il n'oublie point les céréales, les plantes potagères et les remèdes que l'on en peut tirer. Les cinq derniers livres de l'*Histoire naturelle* traitent du règne minéral et des produits qu'il donne, ou qui s'y rapportent : la peinture, les couleurs, la teinture des étoffes, la céramique, l'histoire des pierres, se trouvent tout entières dans l'avant-dernier livre. Pline en prend occasion de parler de l'art de tailler le marbre, de la sculpture, de l'architecture, du pavage, de l'origine du verre. C'est un véritable traité de l'art antique.

Nous avons esquissé le côté scientifique de l'*Histoire* de Pline; elle a un autre côté, un côté philosophique, et c'est par là surtout que Pline se rattache à Sénèque, bien qu'au point de vue même de la science il lui ait bien aussi quelques obligations : les *Questions naturelles* de Sénèque ont pu en effet lui inspirer l'idée même de son *Histoire naturelle*. Mais ce qu'il emprunte surtout à Sénèque, ce sont les déclamations qu'il mêle à ses obser-

vations physiques. Parle-t-il du lin? il se livre, à l'exemple de Sénèque, à une longue invective sur la navigation. A propos de la vigne, il n'a pas des tirades moins éloquentes contre les excès de l'ivresse. Ce qu'il doit aussi à Sénèque, mais qu'il ne doit pas moins à sa propre inspiration, c'est cette haine d'honnête homme dont il poursuit ces monstruosités de luxe et de débauches dont alors les Romains donnaient le honteux spectacle à ces peuples, dont ils buvaient dans des coupes couvertes de perles et d'émeraudes les larmes et le sang de l'univers.

Pline, on le sait, périt victime de son amour pour la science. Il s'était jeté sur un lit où il avait pris son repas, et il se livrait tranquillement à l'étude, lorsque, vers une heure du soir, le 23 août, sa sœur vint l'avertir qu'un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires se montrait aux regards. Ce prodige surprit Pline; il voulut l'examiner de plus près. Par ses ordres, un bâtiment léger est appareillé; il y monte seul de sa famille. Il se dirige droit au Vésuve : le rivage était inaccessible. Une cendre épaisse et brûlante, accompagnée de cailloux brisés par la violence du feu menaçait les vaisseaux, et la mer, subitement abaissée, n'avait pas assez de fond pour qu'ils pussent naviguer; il fallut s'arrêter. Au lieu de retourner à Misène, comme la prudence le conseillait, Pline se fait conduire à Stabie. Il passe le reste de la journée chez Pomponianus. Cependant, il se couche et s'endort profondément. Ce repos dura peu : la cour se remplissait de cendres et de pierres, et les maisons semblaient arrachées de leurs fondements. On se décide au départ, et chacun, après avoir attaché des oreillers autour de sa tête, se met en route. Le jour recommençait; mais, pour les fugitifs, régnaient partout d'épaisses ténèbres

qu'éclairaient de temps en temps des lueurs sinistres. On voulut s'approcher du rivage pour voir si la mer était favorable : on la trouva contraire. Pline, sans doute à bout de forces, se coucha sur une voile qu'on étendit près du rivage, demanda de l'eau froide, et but deux fois. La vue des flammes et une odeur sulfureuse qui en précédait l'approche mirent tout le monde en fuite. Pline se lève pour s'éloigner, appuyé sur deux esclaves : au même instant il tombe mort, suffoqué par des vapeurs brûlantes. Ainsi mourut en 79 l'historien de la nature, martyr de son zèle pour la science.

Entre autres ouvrages qui ont été perdus, Pline l'Ancien en avait composé un intitulé : *de l'Homme de lettres*, dans lequel, prenant l'orateur futur à sa naissance, il le conduisait jusqu'à la perfection de son art. C'est, sinon le fond, du moins la première idée de l'*Institution oratoire* de Quintilien. L'ouvrage de Quintilien est le résumé de vingt ans d'enseignement. Né à Cahorra, en Espagne, l'an 42 de notre ère, vers le commencement du règne de Claude, Quintilien fut amené fort jeune à Rome par Galba. Il y fit ses études, et y suivit les leçons de Domitius Afer et de Servilius Nonianus, orateurs célèbres de ce temps. A l'âge de dix-huit ans, son éducation achevée, il accompagna en Espagne ce même Galba, et passa huit ans dans sa patrie, où, selon toute apparence, il se livra aux premiers exercices de l'art oratoire. Au bout de ce temps, Galba étant revenu à Rome, Quintilien y suivit son protecteur. Devenu empereur, Galba l'investit à vingt-six ans d'une chaire publique d'éloquence, avec des honoraires considérables.

Pendant vingt ans, Quintilien enseigna à Rome avec le plus grand éclat; mais quittant ses fonctions à un âge

où, comme il le dit, il les pouvait encore remplir avec succès, il prévint la fatigue et le déclin de sa gloire. Son repos, du reste, ne fut pas stérile, et recueillant les leçons qu'il avait si brillamment données à la jeunesse de Rome, il les transmit à la postérité. Nul n'avait été mieux préparé que Quintilien à tracer, si elles le peuvent être, les règles de l'éloquence, car avant d'être un rhéteur illustre, il avait été un avocat célèbre. Ce qu'il enseignait, il l'avait pratiqué ; il avait passé par le barreau pour arriver à l'école. Entrons-y avec lui.

Comme Pline l'Ancien, c'est au berceau même qu'il saisit le futur orateur. Il indique tout d'abord le soin que l'on doit apporter à la première éducation ; il parle du choix de la nourrice et des précepteurs, examine si l'éducation privée est préférable à l'éducation publique ; fixe l'âge où elle doit commencer. A sept ans, il remet l'enfant aux mains du grammairien. La Grammaire avait alors un domaine beaucoup plus étendu que celui où elle se renferme aujourd'hui. Elle comprenait l'interprétation des auteurs, dont elle donnait non-seulement le sens littéral, mais encore le sens historique ou mythologique. L'enfant a grandi, le voici confié au rhéteur ; alors commence véritablement l'éducation oratoire. L'élève devra, dans la lecture des orateurs et des historiens, amasser une provision d'expressions et de pensées; les poëtes même lui seront familiers. Quand sa mémoire sera ainsi ornée, son jugement formé, son imagination embellie et fortifiée par ces solides et fécondes lectures, le rhéteur l'initiera aux secrets de son art, il lui enseignera comment il faut composer un discours, le soutenir par des arguments, l'animer par le pathétique, et lui donner la suprême beauté de la diction. Pour y arriver, à cette sou-

veraine puissance du style, il faut surtout s'exercer à composer; écrire, c'est apprendre à bien parler. L'improvisation est le fruit de la méditation plus que de l'inspiration du barreau.

Ce sont là les secrets, ou, si l'on veut, les recettes classiques de l'art oratoire. Si habilement révélés qu'ils puissent être, ils ne sauraient cependant donner l'éloquence. Il lui faut une autre et plus haute inspiration, et cette inspiration c'est à l'âme qu'il doit la demander. Avant Vauvenargues, Quintilien l'a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur. » Et avant Quintilien, Caton avait défini l'orateur : « L'homme de bien habile à parler. » Quintilien exige donc de lui la probité. La probité, dans un avocat, a bien son prix sans doute, mais j'aimerais bien que Quintilien lui conseillât aussi une autre inspiration, celle qui, si elle ne le fit, développa si puissamment le génie de Cicéron, la liberté; mais, sous Domitien, commen l'invoquer! Aussi Quintilien a moins ressuscité l'éloquence qu'il n'a enseigné l'art oratoire; à défaut du génie qui ne se donne pas, c'est beaucoup encore de former le goût et de diriger le talent. Or il y a, dans l'*Institution oratoire,* une foule de préceptes féconds, et l'écrivain s'y peut former, non moins que l'orateur. Quintilien est un maître en fait de style, et, sur ce point, un esprit plus ouvert que sur les règles mêmes de la rhétorique. En effet, pour la rhétorique, il suit pas à pas les traces de Cicéron : ses plaidoyers lui servent de modèles, et ses préceptes de code. Pour la diction, il s'enhardit davantage. Il fait la part des changements inévitables que le temps et le goût y apportent; il compose avec son siècle. Il ne s'en faut pas étonner. Quintilien, ainsi que nous l'avons dit, tient plus qu'il ne pense de Sénèque; tout en combattant son

influence, il la subit. Espagnol comme lui, s'il en a évité l'enflure, les traits brillants, il en prend souvent le tour précis, l'expression ingénieuse et pittoresque; avec moins de recherche, il a autant de relief et d'éclat. Son style n'est pas haché, comme celui du philosophe; il ne pivote pas sur lui-même : en un mot, s'il a imité Sénèque, Quintilien l'a plus encore corrigé.

QUATORZIÈME LEÇON

—

MARTIAL — JUVÉNAL

La poésie qui, sous Néron, s'était inspirée du stoïcisme et du regret de la liberté, continua sous les mauvais princes, l'œuvre de courage qu'elle avait commencée ; et l'on peut, même à travers les flatteries qui lui sont imposées, entrevoir et sentir l'indignation générale qui l'anime. C'est sous cette impression contre la tyrannie et la corruption qu'elle a enfantée, qu'écrivent Martial et Juvénal, Juvénal surtout.

Marcus Valérius Martialis était né à Bilbilis, en Espagne, d'une famille dont l'origine et le rang sont inconnus. Arrivé à Rome, à l'âge d'environ vingt-trois ans, il ne tarda pas à s'y faire remarquer. Silius Italicus, Valérius Flaccus, Pline le Jeune, Juvénal et Quintilien se lièrent d'amitié avec lui, soit pour jouir des agréments de son esprit, soit pour échapper à la malice de ses épigrammes. Il ne faut pas croire que les quinze cent soixante épigrammes, qui forment les œuvres de Martial, divisées en quatorze livres, se composent toutes de traits malins et railleurs contre les hommes et les choses de son

temps. Le mot épigramme n'avait pas alors la signification qu'il a de nos jours. Une pensée fine, délicate, gracieuse, touchante même, était une épigramme, pourvu qu'elle fût exprimée en un petit nombre de vers. Un madrigal de nos jours eût été une épigramme au temps de Martial; mais comme la plupart des vers de cet épigrammatiste ont un caractère satirique et moqueur, l'usage a prévalu, dans les temps modernes, de donner au mot épigramme une signification moins étendue et spéciale à l'expression vive et rapide d'une pensée maligne et railleuse.

Martial vécut à Rome pendant trente-cinq ans, sous les empereurs Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan; tantôt pauvre, tantôt riche, selon qu'il était dans la disgrâce ou dans la faveur du prince. On l'a beaucoup blâmé d'avoir loué Domitien et de n'avoir rien dit de Trajan. C'est que l'un le combla de ses bienfaits et que l'autre le laissa dans la misère, au point qu'il fut obligé de quitter Rome. C'est ce que Pline le Jeune nous apprend dans une lettre à son ami Priscus, qui est la meilleure appréciation que nous puissions donner du talent et du caractère de Martial.

« J'apprends que Martial est mort et j'en ai beaucoup de chagrin : c'était un esprit agréable, délié, piquant, et qui savait parfaitement mêler le sel et le fiel dans ses écrits, sans qu'il en coûtât rien à la probité. A son départ de Rome, je lui donnai les moyens de faire son voyage; je devais ce petit secours à notre amitié. L'ancien usage était d'accorder des récompenses utiles ou honorables à ceux qui avaient écrit à la gloire des villes ou de quelques personnages illustres. Aujourd'hui la mode en est passée avec tant d'autres qui n'avaient guère moins de

noblesse et de grandeur. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. »

Après avoir cité les éloges que Martial lui donne, Pline continue :

« Ne croyez-vous pas que celui qui a écrit de moi dans ces termes ait bien mérité de recevoir des marques de mon affection à son départ et de ma douleur à sa mort? Tout ce qu'il avait de meilleur, il me l'a donné, prêt à me donner davantage, s'il l'avait pu : quoiqu'à juger sainement, le don le plus précieux que l'on puisse faire, c'est la gloire et l'immortalité. Mais peut-être que les poésies de Martial ne seront pas immortelles; au moins les a-t-il faites dans la pensée qu'elles le seraient. »

Si nous désirons avoir maintenant un jugement plus impartial et équitable encore sur les épigrammes de Martial, c'est à Martial que nous le demanderons. Aucun poëte n'a parlé de lui-même avec plus de candeur et de franchise. Voici comment il caractérise les milliers de vers qu'il nous a laissés :

Parmi les vers que tu vas lire,
Il en est, je crois, qui sont bien ;
D'autres, ni bien ni mal, mais s'il faut te le dire,
Le plus grand nombre ne vaut rien.
C'est le sort de qui veut écrire
Un livre aussi gros que le mien.

Nous aimons à trouver cette modestie dans un poëte, et nous la signalons sans trop espérer de la voir imitée. Il aurait pu cependant se faire illusion sur son talent, le célèbre épigrammatiste dont les plus illustres personnages de Rome redoutaient les censures et recherchaient les louanges; mais il savait se dire à lui-même la vérité qu'il aimait à faire entendre aux autres, et il ne s'épar-

gnait pas les critiques, quand il croyait les mériter. Moins sévère pour lui qu'il ne l'était lui-même, nous dirons que les bonnes épigrammes sont en grand nombre dans ses œuvres, et que leur mérite a été reconnu par une foule d'écrivains et de poëtes qui les ont traduites ou imitées, sans jamais parvenir à en reproduire la grâce piquante et l'élégante concision. Il est plein de feu et d'imagination; et parmi les poëtes romains, on trouve rarement plus de sel dans les pensées, plus de variété dans les images, plus de pittoresque dans le style, plus d'énergie dans l'expression. Nous aimons à croire que, parmi les épigrammes qu'il condamnait lui-même avec tant de sévérité, se trouvent toutes celles qui contiennent des éloges de Domitien. On l'y voit avec peine oublier sa dignité de poëte et mendier des bienfaits. Ce pouvait être l'usage à Rome, où les palais des grands étaient assiégés de citoyens qui venaient tendre la main pour recevoir ce qu'on nommait la *sportule*. Mais nous regrettons qu'un poëte, comme Martial, n'ait pas senti que la misère flétrit moins que la bassesse, et qu'un écrivain n'est pas justiciable que de son talent devant la postérité. Il lui doit compte de sa vie, comme les maîtres du monde, car il règne sur les intelligences, et cette royauté, moins fragile et plus durable que l'autre, a aussi des devoirs qu'elle ne peut oublier.

Permettez-nous de vous soumettre des essais de traduction de quelques épigrammes de Martial, prises au hasard dans ses quatorze livres. En voici une contre un mauvais lecteur :

> Les vers que tu nous lis, Crispinus, sont de moi;
> Mais tu les lis si mal, qu'on les croira de toi.

Voyez maintenant par quel trait malicieux contre un de ses ennemis, il trouve moyen de se rendre la justice qu'il se croit due :

Je doutais de mes vers que Rome entière loue :
Un si brillant succès m'étonnait, je l'avoue ;
Mais depuis que Priscus, jaloux de mes talents,
Les a jugés mauvais... je les trouve excellents.

Les mauvais lecteurs et les mauvais poëtes n'étaient pas seuls en butte à ses épigrammes : en voici une contre un athée que ne désavouerait pas un poëte chrétien.

Tu nous dis : Dieu n'est pas ! en regardant le ciel ;
Et la preuve, Crispus, que ta raison nous donne,
C'est que tu vis heureux, en niant l'Éternel :
Cela ne prouve rien, sinon que Dieu pardonne.

L'épigramme latine ne contient pas toujours un trait satirique, elle est souvent morale et nous citerons de préférence celle où il décrit le bonheur du sage :

Veux-tu savoir, dans cette vie,
Ce qui la rend digne d'envie ?
Écoute : en deux mots le voici.
Point d'affaires, point de souci,
Point de procès : un champ fertile,
Un bon feu, même un peu d'argent
Pour les besoins de l'indigent :
C'est être heureux que d'être utile.
Un esprit libre en un corps sain
Et surtout pas de médecin :
Une table simple et frugale,
Un caractère aimable et doux,
Et d'une humeur toujours égale :
Des amis vous aimant pour vous,
Une épouse fidèle et tendre
Mêlant la pudeur à l'amour :

Ces nuits qui ne font point attendre
Du soleil le trop lent retour;
Supporter les maux sans se plaindre,
Et quel qu'il soit, bénir son sort;
Puis regarder venir la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Martial est jugé fort diversement par les critiques; on cite un noble Vénitien, André Navagero, qui, dans son amour pour Catulle, rassemblait tous les ans, dans un repas, les beaux esprits de Venise, et là, brûlait solennellement un exemplaire de Martial, en sacrifice à la mémoire de son poëte favori. Il est heureux qu'ils ne lui soient pas tous tombés entre les mains. Un critique moderne nous paraît plus juste envers l'épigrammatiste romain, en disant que « Martial posséda un talent des plus variés, des plus flexibles, des plus riches que l'antiquité ait produits, et que son recueil, quoique le goût et la morale en condamnent une moitié, offre pourtant dans l'autre moitié un des monuments les plus intéressants de la littérature romaine.

Passons maintenant à un poëte non moins digne de nos études, à Juvénal.

Il etait né à Aquinum, dans l'Abruzze, sous le règne de Caligula. On peut croire que sa naissance était célèbre, puisqu'un des priviléges de la noblesse était à Rome de porter trois noms, et que notre poëte s'appelait Decimus Junius Juvenalis. Il paraît cependant qu'il fut élevé par un affranchi; mais si l'on peut douter qu'il fut noble de naissance, on sait du moins qu'il fut pauvre de patrimoine; et son ami, l'épigrammatiste Martial, nous le montre assiégeant les portes et les vestibules des palais, mendiant la faveur des grands et pliant le genou devant

les autels de la fortune. Ce fut là sans doute un tort de sa pauvreté, peut-être de son éducation, mais non de son caractère. Si la nécessité le força de subir des humiliations que recherchaient tant d'autres citoyens illustres, les insolences non moins que les vices de ses patrons soulevèrent dans son âme cette énergique et vertueuse indignation, qui fut son génie, comme il nous l'a dit lui-même : *L'indignation m'a fait poëte.*

Ce fut pendant ce temps d'épreuves, qu'il se forma par l'étude des belles lettres et de l'éloquence aux pénibles, mais glorieuses fonctions du barreau. Sur la foi de son génie de poëte, les critiques et biographes ont prétendu qu'il s'était acquis la réputation d'un grand orateur. Nous avons peine à les en croire, d'abord parce que cette profession le laissa pauvre, ensuite parce qu'il se plaint amèrement de la triste condition des avocats.

« Veut-on, nous dit-il, apprécier au juste les fruits de ce métier? Que l'on mette d'un côté les fortunes réunies de cent avocats, et de l'autre celle du cocher de l'empereur! Brisez vos poumons, malheureux orateur, afin que des palmes verdoyantes décorent vos maisons en récompense de vos fatigues. Quel sera le prix de votre éloquence? Un jambon desséché, des poissons bourbeux, de vieux oignons d'Afrique, et cinq cruches de vin des bords du Tibre! — D'où vient qu'Amilius obtient tout ce qu'il demande? Est-il plus éloquent que nous? Non; mais on voit dans son vestibule un char d'airain, attelé de quatre chevaux superbes, et sa statue équestre, dont l'air martial semble respirer les combats, et dont l'œil oblique dirige un javelot. — Pouvons-nous compter sur notre éloquence, lorsque personne ne donnerait deux cents ses-

terces à Cicéron lui-même, à moins qu'un anneau précieux ne brillât à son doigt? Le plaideur examine d'abord si vous avez huit esclaves, si une litière vous suit et un nombreux cortége vous précède; l'éloquence et la pauvreté semblent incompatibles. Pauvres orateurs, si vous voulez être récompensés de vos talents, allez dans les Gaules; ou plutôt en Afrique, patrie nourricière des avocats. »

Ce langage est celui d'un orateur mécontent de ses succès, et il est probable que Juvénal n'avait pas à s'applaudir de ceux qu'il avait cherchés au barreau. On peut être éloquent en vers, sans que ce soit une raison pour l'être en prose. Le génie de l'éloquence n'est pas le même que celui de la poésie. Nous savons que Cicéron n'était qu'un poëte des plus médiocres et il est possible que Virgile n'eut été qu'un très-pauvre orateur. Nous ne croyons donc point faire injure à la mémoire de Juvénal, en doutant de son talent oratoire. Sa gloire est assez belle en poésie sans qu'il soit nécessaire d'y joindre celle de l'éloquence. Rien d'ailleurs ne nous autorise à penser qu'il fut un rival des Hortensius et des Cicéron, comme il l'est encore aujourd'hui de Lucilius, de Perse et d'Horace.

La profession d'avocat, si elle ne donnait à Rome, au temps de Juvénal, ni profit, ni gloire, avait du moins le triste avantage de faire connaître les hommes dans les moments où leurs passions les plus viles se montrent à découvert. Juvénal vit le cœur humain à nu; effrayé de ce hideux spectacle, il se demanda si les conseils et les leçons de la philosophie pouvaient suffire pour guérir les plaies gangrenées de la société romaine. Convaincu de

leur impuissance, il préféra lui montrer, comme dans un miroir, le tableau même de sa difformité, afin qu'elle pût se reconnaître et avoir honte d'elle-même. C'est dans ce but qu'il écrivit des satires, non à la manière d'Horace, qui joue et plaisante avec les travers et les ridicules du siècle d'Auguste; non à la manière de Perse, qui de sa retraite jeta un sombre et douloureux regard sur les misères et les vices du temps de Néron, mais en homme qui, témoin des turpitudes et des atrocités des Tibère, des Caligula, des Claude, des Néron et des Domitien, s'arme des vers satiriques comme d'un glaive étincelant, et marche droit au vice pour l'attaquer de front. On dirait un guerrier qui, le casque en tête et armé de toutes pièces, s'avance seul et défie une armée entière. S'il rencontre un lâche, un faussaire, un joueur, un débauché, un spoliateur, un scélérat, il les nomme, il les flétrit et les marque au front d'un vers brûlant comme d'un fer rouge, sous l'abri même du dais impérial. Ne croyez pas qu'il épargne plus les mauvais poëtes que les mauvais citoyens. Il n'est pas moins l'ennemi du ridicule que du vice, et la *Théséide* de l'enroué Codrus ne le trouve pas moins impitoyable que les délations de l'infâme Tigellinus.

Un poëte comme Juvénal, qui ne savait ni flatter la vanité des grands, ni se taire sur les scandales des riches, ne devait attendre d'eux ni protection, ni secours. On est donc peu surpris d'apprendre que la détresse du poëte égalait celle de l'orateur. On ne peut en douter, quand on l'entend se dire à lui-même : « Brise ta plume, efface ces combats, triste fruit de tes veilles, toi qui, de ton misérable réduit t'efforces de t'élever au sublime, afin de n'obtenir un jour qu'une couronne de lierre et de vaines

statues! N'attends rien de plus : le riche avare se borne maintenant à admirer nos vers en les écoutant. Cependant les années s'écoulent : il n'est plus temps de s'embarquer, de combattre ou de labourer la terre. Déjà le dégoût s'empare de notre âme. Nous finissons, vieillards éloquents, tombés dans la pauvreté et l'oubli, par détester la vie et le sacré vallon. » Puis il ajoute : « Composer des satires, c'est tracer sur le sable d'inutiles sillons et labourer un stérile rivage; mais je ne puis abjurer cette ambitieuse folie. Ma vie entière y est attachée. »

Juvénal est une des preuves les plus évidentes de l'influence des temps et des lieux où les poëtes ont vécu, sur la nature de leurs ouvrages. Quel autre rôle que celui de censeur sévère pouvait jouer, au temps de Néron et de Domitien, un poëte républicain par principe et vertueux par caractère? Pouvait-il voir de sang-froid le désordre affreux qui régnait alors dans la société romaine, et qui la rendait l'esclave des plus lâches et des plus cruels tyrans? Non, ce ne fut point, comme il le dit, la lampe d'Horace qu'il ralluma pour éclairer le spectacle de la dépravation des Romains, mais une torche en flammes qui répandit sa lumière étincelante sur ce hideux tableau. Il la porta hardiment dans les tavernes et dans les palais, et le vil affranchi comme le patricien illustre ne purent cacher dans l'ombre la difformité de leurs traits; cette difformité parut au grand jour, comme celle des démons, lorsqu'un rayon de lumière, selon la belle expression de Milton, vient rendre visibles les ténèbres de l'enfer.

Dira-t-on que Juvénal calomnia son siècle, et que, misanthrope plutôt que philosophe, tout se teignit à ses yeux des sombres couleurs de son esprit morose et chagrin? Prétendra-t-on qu'il accusait le luxe des riches

parce qu'il était pauvre, et l'insolence des grands de l'État parce qu'il n'était que poëte? Mais se montre-t-il moins sévère pour les intrigants, les parasites, les délateurs et les tyrans? Les femmes parjures, les pontifes imposteurs, les faux nobles, les vils parvenus, les magistrats pervers, les poëtes imposteurs trouvent-ils plus grâce à ses yeux que les riches et les puissants? Non, ce n'est point à la richesse, non, ce n'est point aux dignités qu'il fait une guerre inexorable, mais à ceux qui se montrent indignes de les posséder, et qui n'en usent que pour le mal. Voilà les coupables qu'il poursuit sans relâche, et pour lesquels il ressent

> Ces haines vigoureuses
> Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Comment n'exprimerait-il pas avec force, avec énergie, avec véhémence l'indignation qui bout dans son âme, et qui s'en échappe comme la lave ardente du cratère d'un volcan? Oh! sans doute il est sévère, mais il est juste; sans doute il condamne, il flétrit les mœurs de ses concitoyens, mais quand un noble caractère se révèle, quand une haute vertu se montre, dans le présent et dans le passé, ne semble-t-il pas heureux de les reconnaître et de les proclamer? Est-il impitoyable, le poëte qui disait: « La nature, en nous donnant des larmes, témoigne assez qu'elle nous a doués d'un cœur compatissant, et c'est le plus beau présent qu'elle ait fait au genre humain. O pitié naturelle! c'est toi qui nous distingues de la foule des animaux; c'est pour obéir à ta voix, que seuls nous reçûmes des célestes demeures un esprit capable de commercer avec les dieux, d'inventer et de perfectionner les arts, bienfait refusé à la brute, dont le front et les regards

sont inclinés vers la terre. Dès l'origine du monde, le grand Architecte de l'univers ne leur donna que des sens, tandis qu'à nous il ajouta l'intelligence, afin qu'une mutuelle bienveillance nous excitât à des secours réciproques, afin qu'abandonnant les antiques forêts habitées par leurs pères, les hommes, si longtemps dispersés, fussent enfin réunis par les liens de la société..... » Puis, après avoir ainsi tracé les desseins de l'Auteur de toutes choses pour le bonheur de l'humanité, il montre comment l'homme, livré à lui-même, s'est affranchi de l'obéissance aux ordres divins : « Maintenant, dit-il, les serpents s'accordent mieux ensemble que ne font les humains ; les animaux les plus féroces reconnaissent leurs semblables et les épargnent. Vit-on jamais le lion le plus fort égorger le lion le plus faible, et dans les forêts le jeune sanglier expirer sous la dent du vieux sanglier? Le tigre vit en paix avec le tigre ; les ours cruels ne se font pas la guerre. Mais ce n'était point assez pour l'homme d'avoir fabriqué le glaive homicide sur une enclume sacrilége..... Nous avons vu des peuples ne pas se contenter d'avoir tué leurs ennemis, mais encore se repaître de leurs membres palpitants!... »

Non, ce n'est point se montrer l'ennemi de l'humanité que de présenter aux hommes le tableau de leurs travers et de leurs vices, afin de les en corriger. C'est même un acte de courage et de vertu. Et quand on se reporte au temps où Juvénal écrivait ses satires, il est facile de comprendre que l'indignation lui ait dicté les vers dont nous admirons encore aujourd'hui la mâle énergie et les sombres couleurs.

Nous sommes loin cependant, à la distance qui nous sépare de Juvénal, de pouvoir sentir tout le mérite de ces

compositions : les mœurs générales des Romains n'y sont pas seules exposées aux traits de la satire. Malheur au citoyen, fût-il sénateur, dont le nom, flétri par des vices et des bassesses, peut entrer dans un vers sans en rompre la mesure! Juvénal le cloue au pilori de la satire. Mais pour nous, ce nom n'est qu'un nom : pour les Romains, c'était un homme. Et tous pouvaient juger de la ressemblance de l'effigie qu'on exposait à leurs yeux. Une foule d'allusions échappe à notre pénétration, car il aurait fallu vivre dans Rome, au temps de Juvénal, pour en saisir la justesse et la malignité. Ces portraits d'hommes que nous ne connaissons pas nous frappent cependant par leur vérité, et nous jugeons de l'exactitude de leur ressemblance comme si les modèles en étaient encore vivants sous nos yeux. Pourquoi cela? Il est triste de le dire. C'est que les hommes, sous le joug des mêmes passions, sont les mêmes à toutes les époques, et que la perversité humaine ne fait que changer de masques et de costumes.

Mais si quelques vers de Juvénal ont besoin de commentaires pour être bien compris, le plus grand nombre sont tellement marqués au coin de la vérité, qu'ils n'appartiennent ni à un siècle ni à un pays, mais au monde entier, mais à toute l'espèce humaine. Il n'est aucune des quinze satires de Juvénal (car la seizième lui est attribuée à tort) qui ne nous offre de nombreuses preuves de la pénétration de son regard, quand il sonde les abîmes du cœur humain ; il n'en est aucune où l'énergie du style ne réponde à la hardiesse de la pensée. Son vers, empreint de la mâle rudesse de son caractère, n'a pas la douce harmonie du ruisseau qui murmure en serpentant dans la plaine, mais il retentit comme le torrent qui bondit

dans les rochers, et dont la voix réveille au loin les échos endormis. Il faut voir, dans la satire contre les hypocrites, comment il arrache le masque aux prétendus philosophes qui, souillés eux-mêmes des vices les plus odieux, censuraient hautement les mœurs de leurs concitoyens avec cette rigueur qui convient à peine à la vertu. Il faut voir, dans la satire du turbot, sous quels traits il nous montre les pâles sénateurs, partisans de Domitien, s'empressant d'accourir à la voix du tyran, pour délibérer, non sur les affaires de l'État, mais sur les moyens d'apprêter dignement un turbot pour la table impériale. Il faut l'entendre, dans sa satire contre les nobles, flétrir ces hommes si petits, parés de noms si grands, qu'ils en sont comme écrasés, et leur rappeler que la vraie noblesse c'est la vertu. Il faut voir enfin, dans son chef-d'œuvre, comment il fait sentir la folie des hommes dans les vœux qu'ils forment pour obtenir, les uns les richesses, les autres le pouvoir; ceux-ci les honneurs, ceux-là les talents. Ici écoutons le poëte qui, en s'inspirant de Socrate et de Platon, nous paraît avoir surpassé ses modèles, et recueillons çà et là ses éloquentes paroles :

« Parcourez la terre depuis Cadix jusqu'au Gange, vous trouverez peu d'hommes qui sachent discerner les vrais biens des maux réels. La raison règle-t-elle jamais nos craintes et nos désirs? avons-nous jamais conçu un projet sous des auspices assez favorables, pour que nous n'ayons pas eu à nous repentir de nos efforts et de son succès? Des souhaits exaucés par les dieux trop faciles ont causé la ruine de familles entières. Dans la paix, dans la guerre, l'accomplissement de nos vœux nous est toujours funeste. Plus d'un orateur fut victime de sa propre éloquence.

Milon périt pour avoir trop compté sur la vigueur de son bras:.... La soif de l'or est surtout fatale au plus grand nombre, et cependant le soldat assiége rarement la cabane du pauvre. Si vous voyagez pendant la nuit, quelque peu d'argent que vous portiez vous craindrez le glaive et les embûches, l'ombre des roseaux agités au clair de la lune vous fera trembler. Le voyageur qui ne possède rien chantera en présence du voleur.

« L'excès du pouvoir, toujours en butte aux fureurs de l'envie, perd les ambitieux : l'abîme s'ouvre pour engloutir leurs titres et leurs honneurs; leurs statues descendent de leurs bases et suivent les câbles qui les tirent; les coups de la hache brisent les roues des chars et les jambes des chevaux d'airain. Voyez : déjà le feu s'allume; on le souffle, on l'attise, et la tête de ce fameux Séjan, que le peuple adorait, éclate et fond dans la fournaise. Bientôt cette tête, que l'univers plaçait au second rang, va se transformer en ustensiles les plus abjects... Séjan, traîné par un croc fatal, est livré à la risée des citoyens. Tous s'en réjouissent : « Quelle bouche, quels traits il avait! Jamais, tu peux m'en croire, je n'aimai cet homme. — Mais quel fut son crime? qui l'a dénoncé? quels indices, quels témoins? — Rien de tout cela : une lettre longue et diffuse est venue de Caprée. — Il suffit, je comprends. » Mais que fait tout ce peuple? Ce qu'il a toujours fait : il s'attache à la fortune et il hait les proscrits. Si ce Toscan, mieux favorisé par la destinée, eût abattu son vieux maître, ce même peuple, à cette même heure, le proclamerait Auguste...

« L'homme est plus altéré de gloire que de vertu. Supprimez les récompenses, qui chérira la vertu pour elle-même? Des hommes ont sacrifié le bonheur de leur

patrie pour acquérir une vaine gloire et afin que des inscriptions fastueuses décorassent la pierre qui couvrira leur cendre; mais il suffira des racines d'un figuier stérile pour briser et détruire cet orgueilleux monument, car les sépulcres même sont soumis à la destruction.

« Mettez dans la balance les cendres d'Annibal, et dites-nous combien pèse aujourd'hui ce grand capitaine? Voilà donc celui pour qui l'espace compris entre l'Océan maure et les tièdes eaux du Nil fut un théâtre trop étroit! Non content de l'Éthiopie, il ajoute l'Espagne à son empire et franchit les Pyrénées. La nature lui oppose les Alpes et les neiges qui les couvrent : à l'aide de la flamme et du vinaigre, il divise les rochers et s'ouvre la montagne. Déjà son glaive menace l'Italie... Mais que devient-il? O gloire! il succombe, il fuit. Mais il ne périra, ce fléau des humains, ni par la gloire ni par les flèches : un anneau empoisonné vengera le sang précieux qu'il fit couler à Cannes. Courage, insensé! Gravis les Alpes escarpées, afin de plaire aux enfants et d'être un jour le sujet de leurs déclamations!...

« Un seul monde ne suffit pas à Alexandre; le malheureux s'y trouve à la gêne et se tourmente comme s'il étouffait entre les rochers de Gyare et de Sériphe; mais dans Babylone un cercueil suffira pour le contenir. La mort seule apprend à l'homme combien il est petit... Et Xerxès, dont l'armée desséchait les fleuves et les fontaines, qui châtiait les vents à coups de fouet, qui avait enchaîné Neptune lui-même, dans quel état revient-il de Salamine? Il revient porté dans un fragile esquif, retardé dans sa marche par les cadavres de ses soldats flottant sur la mer ensanglantée! Voilà les châtiments que la gloire tant désirée inflige souvent à ses adorateurs.

« Ainsi donc, dit-il en terminant, les hommes ne doivent rien désirer. Croyez-moi, laissons faire aux dieux : ils savent ce qui nous convient. Nous demandons ce qui nous plaît : ils donneront ce qu'il nous faut. L'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même... Voulez-vous cependant former des vœux et offrir des sacrifices? Demandez aux immortels un esprit sain dans un corps sain ; demandez une âme forte, exempte des terreurs de la mort et qui la regarde comme un dernier bienfait de la nature ; demandez une âme inaccessible à la colère, aux vains désirs, capable enfin de préférer les travaux et les persécutions d'Hercule aux voluptés et à la mollesse de Sardanapale. Voilà le bonheur qui ne dépend que de vous-même. On ne parvient à une vie paisible et heureuse qu'en suivant le sentier de la vertu. Que peuvent les dieux contre la sagesse? O Fortune! c'est nous qui t'avons déifiée et qui t'avons placée au ciel! »

Tous ces fragments sont d'une grande beauté, et les nombreuses imitations qui en ont été faites sont le plus bel hommage au génie de Juvénal. Nous avouerons cependant que tous les exemples qu'il cite de la folie des vœux humains ne prouvent rien contre une honorable ambition. Il n'est pas vrai que de grands talents, une longue vie et une haute position ne soient pas des objets convenables de nos désirs, parce qu'ils ont quelquefois trompé notre attente et même nui au bonheur de ceux qui les possédaient.

Nous ne pouvons approuver la censure amère et injuste qu'il fait des femmes dans la plus longue de ses satires : c'est un libelle diffamatoire, d'autant plus condamnable qu'il ne met point en balance leurs vertus et les vices

dont il les accuse. Il semble oublier qu'il avait une mère. Au reste, il ne se plaît qu'à peindre des objets difformes : il attriste toujours, jamais il ne console, et il permet bien rarement à son lecteur de se reposer sur un sentiment doux et agréable. Ce n'est pas ainsi qu'Horace concevait et écrivait la satire. Souvent les deux poëtes romains se sont rencontrés sur les mêmes sujets; mais où Horace est plaisant, Juvénal est amer : l'un se contente de railler le vice, l'autre le foule sous ses pieds. On voit que, par deux chemins différents, on peut toujours, avec du génie, arriver à la gloire.

On peut croire que si Juvénal n'avait attaqué que les vices des empereurs sous lesquels il a vécu, il aurait achevé à Rome une longue et paisible carrière; mais il commit l'imprudence de lancer quelques traits contre l'histrion Pâris, et Domitien, pour complaire à son favori, donna à Juvénal le commandement d'une cohorte dans la Libye. Cette faveur apparente était un véritable exil. Il dura dix ans, et on lui doit sa satire contre les superstitions dont il fut témoin en Égypte. Celles de Rome n'étaient ni moins grossières ni moins ridicules.

Juvénal paraît avoir vécu sous onze empereurs; et l'on regrette qu'après avoir donné quelques louanges à Domitien il ait gardé envers Trajan un silence que nous sommes tenté de juger coupable. Le poëte qui avait si énergiquement flétri le vice ne savait-il donc pas rendre hommage à la vertu? ou bien son âme, toute républicaine, ne pouvait-elle pas même pardonner à l'homme qui fut le modèle des princes le titre d'empereur?

Juvénal peut être considéré comme le dernier des poëtes romains, comme Tacite et Pline le Jeune, dont nous allons parler, sont les derniers grands écrivains en

prose. Après eux, et sous les Antonins, commence la double décadence de l'éloquence et de la poésie; la dégradation des talents suit l'affaiblissement des caractères; bientôt les Romains pourront recevoir le nom qu'ils donnaient à tous les peuples, le nom de *Barbares*.

QUINZIÈME LEÇON

—

TACITE ET PLINE

Au livre dixième, Quintilien, passant en revue les historiens latins, dit, arrivé à son temps : « Nous possédons encore, pour la gloire et l'ornement de notre siècle, un écrivain digne de vivre dans la postérité, et dont le nom, que je laisse à deviner ici, sera cité un jour avec honneur. » A-t-il voulu désigner Tacite encore inconnu? C'est une conjecture que, pour mon compte, j'adopterais volontiers.

Tacite (Caïus Cornelius) naquit, suivant les conjectures les plus vraisemblables, entre les années 55 et 60 de notre ère, à Intéramne, aujourd'hui Terni, dans l'Ombrie. Ses premières années nous échappent; nous savons seulement qu'au commencement du règne de Vespasien, il débuta dans la carrière des honneurs par le vigintivirat, fonctions que depuis Auguste il fallait avoir remplies pour arriver à la questure. La mort de Vespasien, arrivée l'an 79 de Jésus Christ, n'arrêta pas sa fortune : Titus l'appuya dans la demande, soit de l'édilité, soit du consulat; Domitien même ne lui fut point contraire : pré-

teur en l'an 88 de notre ère, membre du collége des quindécemvirs, Tacite présida les jeux séculaires ordonnés par ce prince. On s'étonne de cette faveur d'un tyran et l'on se demande comment Tacite a pu se la concilier : en lui, l'homme était-il au-dessous de l'historien? Gardons-nous de le croire; gardons-nous, d'un autre côté, de lui prêter cette indépendance farouche qui contient moins le despotisme qu'elle ne l'irrite, et souvent est plus voisine de la servitude que de la vraie liberté. Tacite, si je ne me trompe, nous a donné le secret de la conduite, digne tout ensemble et prudente, que l'on peut tenir même sous les plus mauvais princes : « Que les admirateurs de tout ce qui brave le pouvoir apprennent que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et que la déférence et la soumission, si le talent et la vigueur les appuient, mènent aussi bien à la gloire que cette témérité qui, sans profit pour la république, se jette à travers les précipices et semble briguer l'honneur d'une mort illustre. » Et ailleurs : « La sagesse humaine ne peut-elle, entre la résistance qui se perd et la servitude qui se déshonore, trouver une route exempte à la fois et de bassesses et de périls? » Ainsi, pour arriver aux honneurs, dut marcher Tacite, entre le double écueil d'une lâche complaisance et d'une imprudente opposition.

L'an 79 de notre ère, Tacite, déjà célèbre sans doute, avait épousé la fille d'Agricola, que ses services militaires venaient d'élever au consulat et au rang des patriciens, et que la voix publique nommait au gouvernement de la Bretagne. Tacite et Domitia, sa femme, étaient depuis plus de quatre ans absents de Rome, quand ils apprirent la mort d'Agricola. Cette absence était-elle volon-

taire ou imposée? Volontaire sans doute, puisque, dans la *Vie d'Agricola*, Tacite félicite son beau-père d'avoir échappé par la mort aux dangers de l'avenir, en laissant ses proches et ses amis dans l'intégrité de leur fortune. Tacite, très-probablement, exerçait alors dans quelque province éloignée les fonctions de propréteur. Quoi qu'il en soit, l'an 96 de Jésus-Christ, Domitien fut tué dans son palais, et Tacite put donner un libre cours à sa piété filiale et à son patriotisme. Ce qu'il avait souffert sous la tyrannie et avec quelle douloureuse résignation il avait en silence porté le poids d'une grande âme, on en peut juger par ces soupirs qui s'exhalent dès les premières pages de l'*Agricola*, et peut-être aussi par l'espèce de remords qu'il confesse. Sénateur, s'il ne prit point part aux bassesses du sénat, il dut au moins y assister, et le sang innocent versé par le tyran pèse à son souvenir; il n'a pas eu ce bonheur, qu'il enviera aux Barbares, d'avoir pu conserver leurs regards purs du contact de la servitude; on le sent, même sous le règne réparateur de Nerva, ces funèbres images l'assiégent: généreuse tristesse, du reste, et qui sera l'inspiration de son génie. La *Vie d'Agricola* n'est pas, comme l'a dit La Harpe, le chef-d'œuvre de Tacite; mais c'est un ouvrage déjà parfait et qui contient en germe toutes les beautés que Tacite doit plus tard répandre dans ses autres ouvrages.

La *Germanie* suivit de près la *Vie d'Agricola :* Tacite l'écrivit dans le cours de l'année 98. Quel but s'est-il proposé en la composant? A-t-il, comme le pense Jean-Jacques Rousseau, en peignant les mœurs simples, les vertus natives des Germains, voulu se distraire du spectacle affligeant de la corruption romaine, et en apparence occupé de la Germanie, est-il vrai qu'il ne perde

jamais Rome de vue? En un mot, cet ouvrage est-il un document historique, ou une satire à l'adresse des Romains? Sans doute, en peignant la Germanie, Tacite n'oublie pas Rome; mais ce contraste s'offre à lui naturellement; il ne le cherche pas. Une pensée plus haute, un dessein plus patriotique guidait la plume de l'écrivain. Pendant tout le règne de Domitien, et en dépit ou plutôt à cause des faux triomphes de ce prince, les Germains avaient insulté la puissance romaine. Domitien mort, rien n'importait donc plus que de pourvoir à la sûreté des frontières et de rappeler les Barbares au respect du nom romain. Aussi ce fut le premier soin de Trajan, qui, pour mieux contenir ces peuples, ne se hâta pas, même après la mort de Nerva, qu'il apprit à Cologne, de retourner en Italie. Cette absence du nouvel empereur, impatiemment attendu à Rome, y faisait beaucoup parler les Romains. La pensée de Tacite n'en dut-elle pas être éveillée et son attention portée de ce côté-là?

Dans le préambule de la *Vie d'Agricola*, Tacite annonce un ouvrage « qui doit être comme une image de la servitude passée, et comme une preuve de la félicité présente. » L'ouvrage ainsi annoncé, ce sont les *Histoires*. Les *Histoires* comprenaient vingt-huit années; nous n'en avons aujourd'hui que les premiers livres et le commencement du cinquième; elles devaient en contenir un grand nombre, puisque les quatre livres échappés au naufrage ne renferment pas deux ans entiers, et que plusieurs des vingt-six autres années qu'embrassait le plan de l'auteur n'étaient ni moins riches ni moins abondantes en faits, que les deux ans qu'il a retracés.

Aux *Histoires* succédèrent les *Annales*? Quelle différence y a-t-il entre les *Annales* et les *Histoires*? Question très-

simple, bien qu'elle ait donné lieu à des réponses diverses. En réalité les *Histoires* diffèrent des *Annales* en ceci seulement que dans les premières l'écrivain suit les faits avec une exactitude plus scrupuleuse et les développe avec plus d'étendue que dans les secondes. Le temps a moins maltraité les *Annales* de Tacite, qu'il n'a fait ses *Histoires;* cependant il nous a enlevé des parties à jamais regrettables : trois ans de Tibère, les quatre années de Caligula, les six premières de Claude, et les deux dernières de Néron. Le temps aurait dû, ce semble, mieux épargner les œuvres de Tacite. Un des descendants de notre historien, l'empereur M. Claudius Tacitus, avait ordonné de placer dans toutes les bibliothèques un *Tacite* complet, et d'en faire chaque année dix copies authentiques et aux dépens du trésor. Cette prévoyance qui n'honorait pas moins le prince que l'historien, a été trompée.

Tacite se proposait, les *Annales* achevées, de remonter plus haut et d'écrire le règne d'Auguste; et enfin, on le sait, il réservait pour sa vieillesse les règnes de Nerva et de Trajan. Le temps sans doute ou les forces lui ont manqué pour exécuter ce double dessein.

De bonne heure et dans tous les temps la gloire de Tacite a été éclatante; mais dans tous les temps aussi ses jugements comme historien ont été contestés. Voyons ce qu'il y a de fondé dans les critiques qu'on adresse à l'historien. On l'accuse d'avoir creusé trop profondément dans le cœur humain et d'avoir calomnié les empereurs romains. Il est vrai, Tacite a dévoilé avec une rigoureuse précision et une effrayante vérité les plus secrets et souvent, hélas! les tristes mobiles de l'âme humaine! Ne l'oublions pas, d'ailleurs : Tacite ne peint pas un état

ordinaire de la société, et, si j'ose le dire, l'humanité dans sa moyenne de vices et de vertus. Ce qu'il peint, c'est une société malade de toutes les corruptions du luxe et de la misère ; ce sont des âmes dégradées par la pire des contagions, celle du despotisme. Mais, attentif à stigmatiser le vice et la bassesse, il ne l'est pas moins à louer le dévouement et la vertu. Il a proclamé lui-même ce devoir, disons mieux, cette moralité de l'histoire : « que le principal but de l'histoire est de préserver les vertus de l'oubli, et d'attacher aux paroles et aux actions vicieuses la crainte de l'infamie et de la postérité. » C'est, au milieu de tant de douloureux récits, la consolation de son âme et le délassement de son esprit, que ce tribut payé à de nobles trépas ou à de pieux sacrifices. Inexorable pour le crime, il n'est pas sans compassion pour la faiblesse. S'il flétrit Tibère, génie profond mais pervers, il est indulgent pour l'esprit égaré de Claude. Ne vous y trompez pas en effet ; son indignation même, c'est encore de la pitié. Nul cœur n'y fut plus ouvert. Ces vigoureuses natures vous abusent ; au premier coup d'œil vous ne distinguez pas, dans Tacite, l'homme sensible sous l'ardent historien. Poussez plus loin, et, sous l'indignation qu'excite en lui la bassesse ou le crime, vous surprendrez l'émotion que lui causent le dévouement et la vertu.

Juste envers l'empire, Tacite est-il prévenu contre les empereurs? Nullement : de Tibère même, il ne cache pas le bien, et plusieurs chapitres du quatrième livre des *Annales* sont le tableau le plus favorable de l'administration de ce prince. Mais pouvait-il, devait-il taire la dissimulation, les cruautés, les turpitudes de la vieillesse de ce tyran? Pouvait-il, sans les flétrir, retracer les folies

furieuses de Caligula, les imbécillités sanglantes de Claude, les crimes de Néron et ne se pas indigner de la bassesse du sénat, de l'insolence des affranchis, des infamies des délateurs, tous instruments en même temps que fruits de la tyrannie? Tacite dit-il sur les empereurs quelque chose que démente Suétone; dit-il même tout ce que rapporte celui-ci? N'allons donc pas, sans preuves nouvelles, nous inscrire en faux contre ces justices de l'histoire, qui ne sont après tout que les anathèmes de la conscience humaine prononcés par le génie.

Nous avons envisagé Tacite comme historien; il le faut maintenant considérer comme écrivain. Il est pour les littératures une époque heureuse où le goût s'allie à l'éclat de l'expression et à la justesse des pensées; où d'elles-mêmes les beautés naturelles se marient à l'art et s'y fondent si bien qu'elles ne s'en distinguent pas; où le style, en un mot, est simple et grand tout ensemble. Mais ce moment est unique; comme l'homme, les littératures n'ont qu'un âge de fraîche et naïve beauté. Quand une fois frappées et mises pour ainsi dire en circulation par de grands écrivains, les idées, cette monnaie courante de la civilisation et de l'esprit, se sont usées par le frottement, il les faut marquer à une nouvelle empreinte. C'est l'œuvre d'un second siècle littéraire : les Tacite viennent après les Tite-Live. Ces seconds siècles, moins purs et d'une beauté moins naturelle, peuvent être encore de grands siècles littéraires; si l'expression alors est moins simple, la pensée aura plus de profondeur; moins franc et moins aisé, le tour sera plus pittoresque, et les couleurs de la diction moins habilement nuancées peut-être auront plus d'éclat et de relief. Tel est, comparé au style de Tite-Live, le style de Tacite; style non

inférieur, mais autre. Tacite cependant, j'en conviens, a ses défauts particuliers : archaïsmes trop fréquents, ellipses voisines quelquefois de l'obscurité, hellénismes affectés, souvenirs enfin de l'école de Sénèque ; mais ces défauts sont de son siècle, les beautés, de son génie. Si quelquefois, tenté par le faux goût, il n'y sait pas résister, il retrouve bientôt le vrai à force de génie : ses taches lui viennent d'ailleurs ; ses hardiesses et sa grandeur, il ne les doit qu'à lui-même. Empruntons pour achever cette esquisse la plume d'un maître : « Le style de Tacite, dit M. Joubert, quoique moins beau, moins riche en couleurs agréables et en tournures variées, est pourtant plus parfait que celui de Cicéron même, car tous les mots en sont soignés, et ont leur poids, leur mesure, leur nombre exact ; or la perfection réside dans un ensemble et dans des éléments parfaits. » Du reste, cette perfection, Tacite ne l'atteignit pas tout d'abord, et l'on peut pour ainsi dire suivre à la trace ce travail même et cette gradation de perfection dans son style. Dans la *Vie d'Agricola* et dans les *Mœurs des Germains*, historien déjà, il tient encore beaucoup de l'orateur ; sa période est cadencée, son expression pleine et abondante. Plus concis et plus grave dans les *Histoires*, il développe cependant sa pensée avec plus de richesse et de complaisance que dans les *Annales*. C'est là surtout qu'il est concis, nerveux ; il donne moins à la phrase qu'à la pensée : c'est un art consommé. Mais alors même qu'il vise moins à l'éloquence, il ne cesse pas d'être éloquent, ou plutôt il l'est davantage. Voltaire a dit que le caractère de Bossuet, « c'était d'appliquer l'art oratoire à l'histoire ; » cette remarque ne convient pas avec moins de justesse à Tacite. Mais là, dans le style, n'est pas, selon nous, toute la puissance de

Tacite; elle est dans l'émotion toujours si vive, si profonde, si sympathique, que ressent et que nous communique l'écrivain. L'homme dans Tacite n'abandonne jamais l'historien, et le cœur n'est pas moins intéressé par ses narrations, que l'imagination n'en est fortement saisie : le génie de Tacite, c'est son âme; âme humaine, nous l'avons dit, et mélancolique; éprise de liberté, de vertu; malade de tous les nobles regrets et ne se pouvant consoler. On a plus d'une fois comparé Saint-Simon à Tacite. Sans doute, il y a entre ces deux écrivains plus d'un point de rapprochement : grands observateurs tous deux et grands coloristes, ils ont, en outre, en commun le regret du passé. Mais que le passé, objet des regrets de Saint-Simon est au-dessous de celui vers lequel Tacite tourne continuellement son regard attristé! De misérables questions de préséance, de mesquines rivalités de cour, des honneurs d'antichambre, tel est le plus souvent le sujet des regrets ou des colères de Saint-Simon. Il y a loin de là à ce que regrette Tacite; est-il besoin de le dire?

Le nom de Tacite appelle naturellement celui de Pline le Jeune; unis par le goût des lettres, ils l'étaient aussi par une solide amitié.

Pline le Jeune naquit à Côme, ville de la Gaule Transpadane, l'an 61 après Jésus-Christ. Orphelin de bonne heure, il eut pour tuteur Virginius Rufus, ce grand citoyen qui mérita d'avoir Tacite pour panégyriste. Virginius prit de Pline un soin particulier et le regarda toujours comme son propre fils; Pline, de son côté, conserva pour Virginius une reconnaissance filiale. L'éducation de Pline fut très-soignée. Il étudia la rhétorique sous Quintilien, dont il resta l'ami. Il entendit aussi Nicetès

de Smyrne, rhéteur grec, alors à Rome. Il faut encore compter au nombre de ses maîtres son oncle Pline le Naturaliste, qui l'adopta. Puis, suivant l'ancienne coutume qui, dans la corruption des mœurs et la décadence des institutions, subsistait cependant, il dut passer par les camps pour arriver aux dignités civiles. Il fut donc envoyé en Syrie où il fit sa première campagne. Mais ce lui fut encore une occasion de se perfectionner dans l'éloquence : il se lia avec le philosophe Euphrate, vieillard aimable qui conçut de lui de hautes espérances et dont il a tracé un beau portrait. C'est préparé par une éducation aussi variée et aussi forte, que Pline entra dans la carrière du barreau.

Les procès qu'il soutint sont de deux sortes : ceux qui eurent lieu devant le tribunal des centumvirs, et ceux qui eurent lieu devant le sénat. Dans une cause que, jeune encore, il plaida devant les quatre chambres des centumvirs réunies, il eut un grand succès. Il parlait pour Accia Variola qui, déshéritée par son père, revendiquait sa succession. Il y avait de part et d'autre beaucoup d'avocats, et pour les auditeurs privilégiés de nombreux tabourets ; en outre, une foule extraordinaire formait plusieurs cercles qui entouraient l'enceinte des juges, pourtant fort large. Le banc même, où il était assiégé, et les tribunes de la salle étaient remplies, les unes de femmes, les autres d'hommes qui s'empressaient ou d'entendre, ce qui était fort difficile, ou de voir, ce qui l'était moins. A ces détails qu'il nous donne, il est facile de reconnaître que Pline avait une prédilection pour le plaidoyer qu'il fit ce jour-là : il l'envoya à Romanus en lui disant : « Plusieurs de mes amis le regardent comme mon meilleur discours, comme mon *Pro coronâ.* »

Au sénat, il eut des triomphes plus éclatants et dans des causes plus importantes Quelques-unes de ses causes rappelaient le procès de Verrès. Les provinces, qui avaient plus gagné que perdu à l'empire, trouvaient dans le sénat et au tribunal des empereurs, contre les exactions de leurs gouverneurs, un recours qu'elles ne trouvaient pas toujours à la tribune aux harangues. Pline aimait à se charger des appels solennels des provinces contre les gouverneurs dont elles avaient à se plaindre; il est curieux de l'y suivre.

Les habitants de la Bétique avaient intenté une accusation contre Cécilius Classicus, et prié Pline de les soutenir. Pline s'y était d'abord refusé ; mais le sénat fit un décret qui portait qu'on donnerait Pline pour avocat à ces peuples, s'ils pouvaient l'obtenir de lui-même : Pline ne refusa pas plus longtemps. Classicus s'était soustrait à une condamnation par une mort volontaire. L'affaire n'en fut pas moins poursuivie. Les biens qu'il avait acquis pendant son gouvernement furent rendus à la Bétique. Les créanciers qu'il avait payés durent rendre ce qu'ils avaient reçu. Hispanus et Probus, qui avaient trempé dans ses concussions, furent exilés pour cinq ans. Le troisième jour du procès, le sénat avait enveloppé dans la même condamnation tous les complices du crime.

Pline eut le même bonheur en défendant un gouverneur contre les habitants de sa province, qui l'accusaient. C'était Varenus, gouverneur de Bithynie. La cause fut interrompue; et Pline, en orateur scrupuleux, s'applaudissait de ce retard qui lui permettait de perfectionner son plaidoyer, quand l'affaire fut portée devant l'empereur qui renvoya absous son client.

Mais rien n'égala, pour l'importance et la solennité des

débats, le procès de Marius Priscus, proconsul d'Afrique, accusé par les Africains d'avoir vendu la condamnation et même la vie des innocents. Ce fut sans doute un grand jour dans le sénat que le jour où l'on vit un homme consulaire et un ancien septemvir accusé devant l'empereur par les deux écrivains les plus illustres de l'époque, Pline et Tacite. Pline, qui avait tant de fois parlé devant le sénat, se sentait étonné comme si tout lui eût été inconnu. Il prit la parole pourtant, et la garda cinq heures au milieu d'un silence religieux ou des applaudissements de l'auditoire. L'empereur le fit avertir plusieurs fois par un affranchi de ménager ses forces, et de ne pas oublier la faiblesse de sa complexion. Tacite appuya Pline, et Marius Priscus fut condamné à porter au trésor les sept cent mille sesterces qu'il avait reçus. Rome et l'Italie lui furent interdites. Le sénat se sentait revivre dans de pareilles journées; et Pline voyait avec une noble joie son ministère élevé à la hauteur des magistratures politiques de l'ancienne république romaine.

Plus d'une fois Pline rendit au sénat la vie des jours d'autrefois; il osa attaquer un sénateur dans le sénat même. Publicius Certus s'était souillé de crimes sous Domitien. Quand la mort de ce prince et l'avénement de Trajan eurent rendu aux citoyens quelque liberté, Pline en profita pour venger les victimes de Publicius Certus.

Tous ces triomphes de Pline ont péri; son éloquence n'a pas laissé de traces. Ces triomphes oratoires conduisirent Pline aux dignités civiles : il obtint d'abord le tribunat : fantôme vain, dignité sans honneur, il le reconnaît lui-même. Il fut aussi consul, et il le fut même de tres-bonne heure, car il dit quelque part qu'il était arrivé plus jeune que Cicéron au consulat. Enfin il fut nommé

augure, et remarquait avec plaisir que Cicéron l'avait aussi été. Sous Trajan surtout Pline prit une part active aux affaires publiques : il fut de nouveau nommé consul.

C'était la coutume que, dans l'assemblée du sénat qui suivait leur nomination, les consuls adressassent leurs remercîments à l'empereur, et demandassent pour lui quelque nouveau titre d'honneur; c'est ce qu'on appelait: *in honorem principis censere*. Le panégyrique de Trajan est un discours de cette espèce; seulement il ne fut pas prononcé immédiatement après l'élection de Pline, mais à son entrée en charge. Ajoutons, pour l'honneur de Pline et de Trajan, qu'il n'a pas été prononcé en présence de l'empereur, et qu'il n'a pas été prononcé tel que nous l'avons. Pline l'a retouché, étendu, poli; et il nous a fait connaître lui-même ces changements.

Sur la fin de l'an 103, Pline fut envoyé pour gouverner le Pont et la Bithynie en qualité de proconsul. C'est surtout pendant le temps où il fut chargé du gouvernement de cette province, que se montrèrent pour lui la confiance et l'affection de Trajan. Nous avons toute la correspondance de Pline avec l'empereur, et ce n'est pas la partie la moins intéressante de ses *Lettres*, qui sont auprès de la postérité le vrai titre de Pline. Ce recueil est en effet singulièrement précieux pour la littérature : on y saisit tout le mouvement intellectuel de cette époque; on y assiste aux lectures publiques, qui étaient alors la grande préoccupation des écrivains, poëtes, orateurs et historiens; on y voit toute l'admiration qu'excitent certaines renommées contemporaines, et on s'y convainc aussi de leur fragilité. Que de noms n'y pourrait-on pas relever, alors fort loués et fort célèbres, et maintenant oubliés! Qui connaît aujourd'hui Maxime à qui Pline

écrivait fréquemment, et dont il paraissait faire grand cas? Qui, Caninius et le poëte Antonin? Mais Pline fut lié aussi avec des écrivains qui n'ont pas péri : Silius Italicus, dont il nous a raconté la mort avec une simplicité touchante; Martial, qui fit pour lui des vers auxquels Pline fut très-sensible; Suétone, qui met souvent à l'épreuve son obligeance; Tacite enfin. Pline, dans cette amitié d'un grand écrivain, cédait-il seulement au penchant qui l'entraînait, ou aussi à un désir secret de partager l'immortalité de son ami? On l'en a soupçonné; et peut-être en effet ce motif se glissait-il un peu, sans qu'il s'en rendît bien compte, dans son admiration pour le peintre des *Histoires;* mais j'aime mieux le croire et je le reconnais à l'accent de Pline, son attachement pour Tacite était sincère; et c'est encore un honneur pour l'âme de Pline le Jeune, d'avoir admiré là où d'autres moins généreux auraient pu envier. Quoi qu'il en soit, ces deux noms ne se peuvent séparer; ces deux figures si différentes se détacher l'une de l'autre. Éclairées par leur contraste même, la sérénité de Pline s'anime de la rigueur de Tacite, et la gravité de Tacite s'adoucit à l'indulgence de Pline. Dans Pline, nous l'avons dit, l'homme privé valait l'homme public. Nous ne rappellerons pas ici son désintéressement envers les siens, son dévouement à ses amis, sa générosité envers ses concitoyens, sa douceur envers ses esclaves, en un mot toutes les qualités d'esprit et de cœur qui, en lui, s'alliaient heureusement. Ses *Lettres* le feront assez connaître à cet égard, et montreront que la recherche du style n'est pas nécessairement l'expression de la sécheresse de l'âme : l'âme peut être franche, là même où le style est maniéré.

Intéressante pour l'histoire littéraire, la correspon-

dance de Pline le Jeune ne l'est pas moins pour l'histoire elle-même ; mais elle le serait plus encore, si, par une coquetterie d'artiste mal entendue, Pline, au lieu de ranger ses lettres dans l'ordre où elles ont été écrites, n'eût pris un malheureux plaisir à les intervertir, de manière qu'il est très-difficile, ou plutôt impossible, de retrouver ou de reconstruire le plan primitif : plus soucieux qu'il était d'en assortir les différentes couleurs, d'en composer un bouquet littéraire que d'en former une galerie régulière et instructive. L'histoire ne perd pas seulement a cette symétrie artificielle ; l'agrément en est beaucoup moindre aussi. Le soin de sacrifier l'instruction à l'effet, le naturel à l'esprit, de montrer moins l'homme que l'écrivain, ce soin, partout fatigant, l'est surtout dans une correspondance où l'on s'attend à plus d'abandon, où l'on aimerait à surprendre l'âme dans ses naturels épanchements ; plaisir que Pline nous donne bien rarement. Prétentieux alors même qu'il exprime un sentiment bon et généreux, il gâte ce qu'il sent par la manière dont il le dit : bel esprit encore, quand il croit n'être que simple.

Malgré ces défauts, les *Lettres* de Pline sont un des ouvrages les plus curieux à consulter ; toute la vie publique, littéraire et privée des Romains s'y trouve, à une de ses plus belles époques. Si Pline n'a ni le naturel, ni l'aisance, ni la souplesse que l'on aimerait à rencontrer en de familiers et libres entretiens, il donne toujours à ses pensées ce tour fin et piquant qui plaît à l'esprit, à ses expressions ce relief qui les grave dans la pensée, et à la recherche même un air de négligence qui parfois peut tromper.

Pline, nous le savons, n'a pas seulement été un écri-

vain : il a été aussi un homme public, un consul, un gouverneur de province; et il nous a laissé en cette qualité des renseignements précieux renfermés dans le dixième livre de ses lettres, qui contient sa correspondance officielle avec l'empereur. Pline y est préoccupé de tous les détails de l'administration; il propose même des projets gigantesques pour une entreprise provinciale, et qui ne sauraient s'expliquer, si l'on ne connaissait les forces prodigieuses dont disposaient les Romains à cette époque, et les monuments étonnants qu'ils nous ont laissés. Il s'agit de joindre, par un canal, à la mer, un lac qui se trouve près de Nicomédie, et que l'on dit élevé de plus de 400 coudées au-dessus du niveau de l'Océan. Il demande 150 pompiers pour cette même ville de Nicomédie où vient d'éclater un terrible incendie; il retranche des dépenses aux Byzantins; il demande que l'on diminue le taux auquel l'État prêtait aux particuliers. Trajan acquiesce avec générosité à toutes ces mesures si libérales; ses réponses sont toujours nettes, quelquefois sévères, mais toujours empreintes d'un esprit de justice et d'humanité : quand Pline le consulte sur la question des enfants libres, exposés à leur naissance et nourris pour la servitude, il n'hésite pas à déclarer qu'il faut leur rendre la liberté. Les réponses de Trajan sont toujours aussi des modèles de bon sens, de gravité, de cette noble concision qu'on a si bien appelée l'*imperatoria brevitas*. Toutefois, en reconnaissant ce qu'il y a d'attentif, de sage, d'humain dans cette activité de Trajan, il est difficile de ne pas trembler pour une régularité administrative et pour une société qui ne reposent que sur une seule tête, cette tête fût-elle celle d'un Trajan !

Si maintenant nous cherchons à rassembler les traits

divers de la physionomie morale et littéraire de Pline, nous trouverons dans l'homme ces qualités douces, ces traits heureux, plus brillants que profonds, qui font l'égalité de l'âme et le bonheur de la vie : du courage contre la tyrannie, mais sans bravade ; l'amour des hommes, mais un amour égal du repos et de la solitude ; le regret de la liberté antique, mais une résignation assez facile à l'empire.

Nous ne poursuivrons pas plus loin notre examen des lettres latines. Sans doute les poëtes et les écrivains, dont nous avons cherché à vous faire connaître le caractère et le génie, ne sont pas les seuls que l'antiquité ait légués aux études des érudits et des gens de lettres ; mais forcé de restreindre cet enseignement dans de justes limites, nous n'avons appelé votre attention que sur les grands écrivains dont les noms ont traversé les siècles sans rien perdre de leur ancienne gloire. Nous avons dû imiter le cicerone qui ne conduit les voyageurs qu'aux sites les plus pittoresques, aux monuments les plus remarquables, et qui se garde bien de tout montrer, dans la crainte de détruire l'impression qu'il a fait naître et de fatiguer l'intérêt qu'il a eu le bonheur d'inspirer.

En deçà du règne de Trajan, que trouve-t-on, en effet? L'histoire, dans Suétone, dans les écrivains de l'Histoire-Auguste, dans Justin, n'est plus qu'une chronique, une biographie ou un abrégé. L'éloquence ne présente que Fronton et Apulée, deux écrivains africains qui n'échappent à la vulgarité que par le raffinement. La poésie,

dans Calpurnius et Némésien, ne fait entendre qu'un écho affaibli des harmonies pastorales de Virgile. Au lieu de critique, on a de la philologie : Les *Nuits attiques* et les *Saturnales* à la place du *Dialogue des orateurs :* Aulu-Gelle et Macrobe remplacent Quintilien. Si un moment les lettres se raniment ; si avec Claudien et Rutilius Numatianus la poésie se relève ; si l'histoire, sous la plume d'Ammien Marcellin reprend quelque élévation et quelque intérêt ; si l'éloquence retrouve dans Symmaque quelques accents de Pline le Jeune, ces derniers feux du génie latin mourant s'éteignent bientôt dans les ténèbres de la barbarie qui approche : Ennodius, Boëce, Cassiodore appartiennent moins à l'antiquité qu'ils n'annoncent le moyen âge. La littérature finit avec l'empire.

APPENDICE

DE L'INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE ANCIENNE SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

La littérature française n'est point une littérature indigène : comme toutes les littératures néo-latines, italienne, espagnole, portugaise, et, autant qu'aucune d'elles, elle est fille de l'antiquité. Comment en est-elle née; comment s'en est-elle d'abord péniblement dégagée, puis heureusement inspirée; jusqu'à quel point, au milieu de ces influences diverses sous lesquelles elle s'est tour à tour épanouie et colorée, a-t-elle retenu son cachet particulier et sa vertu native? c'est ce que nous nous proposons de rechercher.

La Grèce la première prit possession de la Gaule. Six siècles avant Jésus-Christ, des Phocéens sortis de l'Asie Mineure vinrent s'établir sur les côtes de la Provence et y fondèrent Massalie ou Massilie, aujourd'hui Marseille. Cette colonisation ne s'arrêta pas au territoire de Marseille; elle s'étendit jusqu'aux Pyrénées et propagea, par le commerce, l'influence de la civilisation grecque jusqu'aux Gaules : « Un si grand lustre, dit Justin, fut répandu sur les hommes et les choses, qu'il semblait, non pas que la Grèce eût émigré en Gaule, mais que la

Gaule eût été transportée dans la Grèce.» La langue grecque se naturalisa sur une portion de notre sol, et s'y maintint longtemps, même après que la Gaule fut devenue romaine. Du temps de César, les Gaulois se servaient de caractères hélléniques pour écrire leur propre langue. Lucien mentionne un philosophe gaulois, un druide probablement, qui était instruit dans les sciences de la Grèce et en parlait très-bien la langue.

. Une seconde influence non moins heureuse et non moins féconde vint s'ajouter à cette première initiation du génie grec. Le christianisme introduit dans les Gaules par saint Polycarpe y fit de rapides conquêtes, et compta dans saint Irénée un de ses plus habiles apologistes. Si facilement qu'il s'y répandît, le christianisme rencontra là cependant, comme ailleurs, d'assez opiniâtres résistances dans les habitudes, les mœurs, les superstitions anciennes. Longtemps les souvenirs, les cérémonies des fêtes païennes se mêlèrent aux fêtes, aux cérémonies de l'Église ; ce fut même le caractère et la sagesse de l'Église de les tolérer pour se mieux concilier ces vives populations du Midi, en parlant à leur imagination par des pompes et des usages qui étaient pour elles comme une image du ciel qu'elles avaient perdu. Ainsi mariée au culte, la langue grecque se soutint jusqu'au sixième siècle. Le grec était aussi usuel à Arles que le latin ; le peuple chantait aussi facilement l'office religieux en ces deux langues. Mais passé ce siècle, on ne trouve plus aucun indice de l'usage du grec. Il est étonnant qu'il ait pu durer aussi longtemps, pressé qu'il était, d'un côté par les envahissements de Rome, de l'autre par les barbares dont les flots, un moment arrêtés au nord de la Gaule, avaient fini par inonder aussi le midi à son tour.

Avec César, la langue latine conquit les Gaules; c'était la politique de Rome de faire régner sa langue là où elle avait planté ses étendards. Du reste, la Gaule était merveilleusement disposée à recevoir ces nouveaux germes des lettres et des arts; bientôt les écoles gauloises rivalisèrent avec les écoles de Rome; c'est à Marseille qu'Agricola, nous dit Tacite, voulut recevoir cette éducation, mélange heureux de sévérité provinciale et d'élégance romaine. Lyon offrait aux rhéteurs des prix d'éloquence vivement disputés. Les avocats gaulois devinrent célèbres, et des écrivains gaulois inscrivirent leur nom dans les fastes de la littérature latine. Pétrone, on le croit du moins, Pétrone, cet épicurien arbitre à la cour de Néron des délicatesses raffinées, Pétrone vit le jour dans les Gaules; là aussi naquit le philosophe Favorin, qui, avant Jean-Jacques Rousseau, rappela aux mères le devoir, qui leur est imposé par la nature, de nourrir elles-mêmes leurs enfants. Cette gloire se soutint: au quatrième siècle, Ausone; au cinquième, Sidoine Apollinaire jetèrent un assez vif éclat sur les lettres mourantes, en Gaule comme dans tout l'empire. Au nord, les écoles de Trèves, d'Autun, n'étaient pas moins florissantes. Bien que corrompue et affaiblie, la langue latine régnait donc encore dans les Gaules, mais elle finit par disparaître avec les restes de la domination romaine. Nous tombons dans la barbarie. Au neuvième siècle, avec Charlemagne, il y a une espèce de renaissance; mais après lui tout s'abîme. La langue latine se décompose et tombe de nouveau en lambeaux : trop savante et trop compliquée pour l'oreille grossière et la courte intelligence des barbares, ils la brisent, la dénaturent et en font un patois, ou plutôt plusieurs patois dont le fond est cette ancienne langue ro-

maine, rustique, vulgaire, langue des camps et de l'agriculture; ils les torturent, ces idiomes vulgaires, ils les font passer par ces rudes élaborations d'où doivent sortir pourtant des langues et des littératures, qui seront l'espagnol, l'italien, le français. Les premiers traits, bien vaguement dessinés, de notre langue, ne se remarquent qu'au neuvième siècle, dans le serment de Charles le Chauve et de Louis le Débonnaire. La langue du Nord fut tardive : la langue du Midi devait être plus hâtive.

Quand au nord de la Loire, le français se cherchait encore dans l'idiome wallon, au midi de la France grandissait, se développait une littérature pleine de grâce, d'éclat et d'harmonie; rien ne lui manque de ce qui peut plaire à l'esprit ou charmer l'oreille. Quels monuments ne nous ont pas laissés les troubadours de ce que pouvait leur imagination inventive! que d'efforts dans leurs *cansos*, *sirventes*, *descorts*, *aubabes*, *pastorales*, pour varier les combinaisons des rimes! La vertu du *trobar* n'éclate pas à imaginer des pensées nouvelles, des traits de sentiments inconnus jusque-là; mais à inventer une coupe de vers plus hardie, un entrelacement de rimes plus difficile, un arrangement plus symétrique du couplet. Les troubadours ont tous les secrets et toutes les ressources de la poésie; mais quoi qu'ils fissent, cette poésie provençale ne pouvait prendre racine sur un sol où la séve première était épuisée. Regain pour ainsi dire de la civilisation romaine, plutôt que moisson nouvelle et floraison vigoureuse, la poésie provençale fut aussi éphémère que brillante; vite éclose, elle mourut jeune et tristement : elle périt avec les Albigeois.

Pendant qu'elle disparaissait ainsi, la langue d'Oil ou

wallonne naissait, grandissait dans de rudes, mais fécondes épreuves. Ses trouvères commençaient à rivaliser avec les troubadours qu'ils allaient remplacer. Elle s'essayait heureusement dans un genre qui lui devait être une gloire particulière, les fabliaux, en même temps qu'elle s'annonçait déjà comme la langue du raisonnement. Sous le vent du nord, elle s'étendait, lentement épanouie, il est vrai; mais dans son tardif développement, elle avait acquis plus de vigueur. Semblable à ces plantes vivaces qui, croissant à l'ombre, se couvrent d'un vert feuillage, qui résiste au souffle de l'aquilon et ne se flétrit jamais.

... Folia haud ullis labentia ventis;
Flos ad prima tenax.

Toutefois ces laborieuses et nécessaires préparations n'eussent peut-être pas suffi à réveiller et à féconder les imaginations, si un événement aussi étendu dans ses conséquences que généreux dans son principe n'était venu ajouter à l'Occident la lumière de l'Orient, l'Asie à l'Europe. On peut, je le sais, au point de vue historique, juger diversement les croisades, mais on ne peut nier qu'elles n'aient eu sur l'esprit de l'Europe une heureuse influence. Des usages nouveaux, des arts inconnus, une civilisation brillante encore, quoique raffinée, un climat plus doux, les sites délicieux de l'Asie Mineure, l'aspect des monuments antiques, tout dut faire sur les guerriers chrétiens une impression profonde et, avec l'admiration des arts agréables, leur en inspirer le goût. Le séjour de Constantinople eut incontestablement sur l'esprit des croisés une influence salutaire; ils apprirent à goûter la poésie et l'éloquence que l'on y cultivait encore. La langue grec-

que, pleine de grâce et d'harmonie dans ses altérations mêmes, adoucit insensiblement et forma leurs oreilles accoutumées à de plus rudes accents. Les croisades eurent ainsi, sur notre littérature naissante, la plus heureuse influence. La poésie en profita la première. Alors naquirent des épopées, qui sont l'inépuisable richesse du moyen âge; les unes inspirées du souvenir de Charlemagne, les autres se rattachant aux croisades, d'autres enfin aux personnages et aux événements célèbres de l'antiquité, la guerre de Troie, Médée, et surtout Alexandre.

La prose ne resta pas en arrière. Sous saint Louis, on pourrait croire notre langue formée, en voyant avec quelle délicatesse déjà, quelle grâce et quelle souplesse des femmes maniaient le style épistolaire. Quelques critiques ont regretté que ce libre et heureux épanouissement eût été arrêté par la rude discipline où la scolastique vint réduire les esprits. Ces regrets sont naturels, mais comme beaucoup de regrets, ils ne sont pas raisonnables. Si la langue et la littérature naissantes du Nord n'eussent passé par cette salutaire gymnastique, il est bien à craindre qu'avec l'éclat de la langue du Midi elles n'en eussent eu la fragilité; c'est parce qu'elle est devenue, à cette sévère école, la langue du droit, de l'érudition, du raisonnement, que la langue du Nord sera plus tard la langue de toute l'Europe. Ce n'était point assez encore de cette mâle éducation qu'elle recevait de la scolastique : il lui fallut passer par une plus laborieuse épreuve, l'épreuve de la traduction. Je le sais : on déplore pour les littératures naissantes, ainsi que pour les jeunes générations que l'on initie à la science, ces rudes et ingrates disciplines. Il semble que pour grandir et se fortifier, l'imagination d'un peuple n'ait, comme le corps de l'enfant, qu'à se

développer, à s'épanouir en toute liberté. Il n'en va pas ainsi : pour être fécondes, l'âme et l'intelligence d'un peuple veulent être préparées et comme domptées par l'effort. N'a-t-on pas aussi reproché à la littérature latine de s'être mise à l'école de la Grèce? à Ennius, à Pacuvius d'avoir traduit Homère ou Sophocle? Bien leur en a pris cependant; car sans ces luttes contre le génie grec, nous n'aurions probablement eu ni Virgile, ni Horace. Comment, sans cette forte éducation, frêle et tendre encore, notre langue eût-elle pu porter le poids de la pensée, puisqu'au seizième siècle Montaigne même, s'il trouvait le langage de son temps suffisamment abondant, « ne le trouvait pas maniant et vigoureux suffisamment; il succombe ordinairement à une puissante conception. Si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit sous vous et fléchit, et qu'à son défaut le latin se présente, et le grec à d'autres? » Qu'eût-il dit du français du treizième siècle?

Non, ni la scolastique, ni la traduction ne lui ont été inutiles. J'aime à voir Charles V encourager les travaux d'Oresme : c'est à cette époque seulement que, jusque-là, plutôt soupçonnée que véritablement connue, l'antiquité commence à exercer sur nos écrivains quelque influence. Christine de Pisan et Alain Chartier aiment et connaissent les anciens; s'ils admirent un peu sur parole Homère, ils nomment Sénèque, Cicéron, Virgile, qu'ils ont lus. L'antiquité ne nuisit pas non plus à Froissart, et, bien qu'il soit le peintre brillant et spontané de la chevalerie, il doit cependant à l'étude la coupe plus libre, le tour plus dégagé de sa phrase. Ajoutons que la double influence de l'antiquité et de la scolastique sur notre langue se réunit quelquefois en un même ouvrage; c'est ainsi qu'un livre

écrit, sinon en haine, du moins avec peu d'estime de la scolastique, a, autant qu'elle, contribué à faire passer dans le français les tours, les formes du parler scolastique, et les locutions populaires dont il est rempli ; ce livre, c'est l'*Imitation*.

Toutefois, ni les secousses heureuses que les croisades avaient imprimées à l'imagination, ni l'éveil que la chevalerie donnait aux esprits n'eussent peut-être suffi à tirer, du moins de longtemps encore, notre littérature de son enfance, si la chute de Constantinople ne fût venue plus vivement ébranler l'Europe. Nous avons eu, sous François Ier, notre renaissance ; l'ordonnance de Villers-Cotterets, en bannissant le latin des tribunaux et en y introduisant le français, proclama l'avénement définitif de la langue nationale. Marot en donna le signal.

Héritier plus délicat, sinon mieux inspiré, de Villon, Marot donna à notre poésie plus de précision et d'élégance, sans lui ôter cette grâce particulière de naïveté gauloise. Nourri aux lettres anciennes, s'il traduisit médiocrement les *Eglogues* de Virgile, il prit du moins de l'antiquité le goût pur, sobre, le tour naturel et heureux qui a conservé à son vieux langage des grâces toujours nouvelles.

La prose fut mieux partagée encore : elle eut Rabelais. Rabelais, c'est la science même ; de latin et de grec il en sait plus qu'homme de France ; son langage est à moitié latin, mais les inventions et imaginations sont particulièrement grecques. L'éducation surtout qu'il veut donner à Gargantua est grecque ; son style est grec aussi : chez lui ce n'est plus la prose soigneusement travaillée déjà, mais marchant, non sans quelque peine, d'Alain Chartier ; la prose plus légère, mais pas encore assez précise, de Froi

sard : c'est le tour net, vif, la coupe franche et l'allure leste du français. Rabelais a trouvé le vrai génie de notre langue, bien que son style soit surchargé de locutions latines.

Il était réservé à un autre écrivain de dénouer notre langue encore un peu embarrassée, même dans Rabelais. Les commencements de notre langue, loin d'être, comme nous l'avons montré, faciles et spontanés, ont été lents et laborieux. Troublée, à ses différents âges, par des courants étrangers, elle a eu beaucoup à faire pour n'en point laisser altérer sa pureté native.

En effet, au moyen âge, il lui faut lutter contre les idiomes du Midi et les patois du Nord; plus tard, se dégager des formules de la scolastique et des entraves du latin, et enfin du jargon mi-latin, mi-français de nos premiers prédicateurs. Au temps de Henri Estienne, ce fut une autre influence, un autre danger. Les relations entre la France et l'Italie, les alliances de la maison de Médicis et de la maison de France, nos guerres, comme nos traités, avec les peuples d'au delà des Alpes avaient mis l'italien en grande vogue parmi nous; c'était une mode et un bon ton d'*italianiser* le français; on se donnait ainsi à bon marché un vernis de courtisan ou d'homme de guerre. Cette prééminence, disons mieux, cette usurpation de l'italien sur le français blessa le patriotisme non moins que le bon goût d'Henri Estienne; il résolut dès lors de la combattre. Mais pour la vaincre, il ne l'attaqua point de front. Il y avait quelque chose qu'il admirait, qu'il aimait à l'égal, je n'ose dire, au-dessus du français : c'était le grec. « Aussi ne veux-je pas me mettre au nombre des plus insuffisants, où me rangeroyent volontiers ceux qui disent que parler grec est mieux mon mestier que par-

ler françois. Je leur confesse librement une partie de leur reproche; savoir est que j'ai faict autrefois mestier de parler grec. » Il se fit donc, en quelque sorte, du grec un rempart pour battre en brèche l'italien; il donna au grec sur toute langue la prééminence, pour être plus sûr de l'ôter à l'italien. Le grec mis hors de page, qui, après lui, pouvait prétendre à la seconde place, qui, sinon le langage qui s'en rapprochait le plus? En cherchant bien, Henri Estienne ne trouva rien auprès de lui qui ressemblât plus au grec que le français; de là son *Traité de la conformité du langage françois avec le grec.*

Henri Estienne comprit le vrai génie de la langue française; il en saisit le tour vif et concis, l'allure leste et dégagée; il en trouva la phrase incisive et prompte: précurseur de la satire *Ménippée*, il eut le style du pamphlet; il en eut également, il faut le dire, la violence et l'exagération; écrivain piquant plus qu'homme estimable. Quoi qu'il en soit de quelques-uns de ses écrits, dans lesquels le protestant politique et religieux se laisse trop souvent apercevoir à la place du philologue (il suffira de citer l'*Apologie pour Hérodote*), il a eu cette gloire trop oubliée, et qu'il était juste de rappeler, d'avoir, comme critique et comme écrivain, fondé la langue française en un temps où, s'ignorant encore, elle pouvait se laisser entraîner dans des voies contraires à son véritable génie et à son avenir.

Après Henri Estienne, et entre les écrivains qui contribuèrent à enrichir et à développer notre langue, Amyot ne fut ni le moins célèbre ni le moins utile. Sa traduction de Plutarque, en reproduisant du grec une foule de tournures qui par leur naïveté, leur grâce et leur franchise, conviennent si bien au génie français, a imprimé à notre

langue un cachet de naturel et d'aisance. L'auteur, plein de bonhomie, nous trompe bien un peu sur Plutarque qui avait bien la simplicité de l'âme, mais non celle du style; la traduction des œuvres du philosophe de Chéronée n'en n'est pas moins un des premiers et des plus solides monuments de notre prose.

Il devait aussi beaucoup à Plutarque, mais pour les idées seulement, ce Montaigne, dont le latin fut pour ainsi dire la langue maternelle. Nourri de la lecture des Anciens, il les a transformés en sa propre substance. Original dans la pensée et dans le style, alors même qu'il imite, son style offre un mélange piquant de naturel et d'étude, de naïveté gauloise et de gravité antique. Sa vive et puissante imagination anime et rajeunit ce qu'il traduit; nul écrivain n'a importé dans notre domaine littéraire plus de richesses, et des richesses qui soient devenues plus nationales : on sait qu'il est, avec Plutarque, l'écrivain dont Rousseau a le plus emprunté de pensées, de tours et d'expressions. Montaigne ne tient pas moins de Sénèque que de Plutarque; c'est à Sénèque qu'il doit la précision et le relief du style, cette expression pittoresque qui parle à l'imagination et grave la pensée dans l'esprit.

Disciple de Montaigne, Charron n'a rien de son maître: sans imagination dans le style, méthodique dans la composition, il ne marche que de divisions en subdivisions. Seulement dans les premières pages *de la Sagesse*, on sent encore un peu le souffle du maître; mais bientôt le vent qui le soutenait tombe pour ne plus se lever : semblable à ces esquifs lourds et mal construits qui, poussés un moment par la brise qui vient du rivage, s'arrêtent quand, en pleine mer, ils n'ont plus pour impulsion que le mou-

vement même des flots. Mais quoi qu'il en soit de la forme, le fond, dans Charron, comme dans Montaigne, est tout latin. C'est par l'étude des auteurs anciens qu'il arrive à la hardiesse, à la témérité peut-être : scolastique dans la forme, dans le fond indépendant.

Voici un homme que l'on ne peut mettre au nombre de nos grands écrivains, mais qui, dans un ordre secondaire, a aussi rendu d'importants services à notre langue. Étienne Pasquier a surtout été un jurisconsulte éminent; il fut aussi un savant, et pour le temps, un homme de goût comme Henri Estienne, quoique plus porté vers le latin que vers le grec; il eut le sentiment, j'allais dire la fierté, de la future grandeur de notre langue; il veut qu'on l'affranchisse de la servitude de l'antiquité. Il écrit à un avocat au parlement de Paris : « Parce que le jour d'hier je vous vis soutenir à outrance que les Romains avaient été supérieurs aux Gaulois, en prouesses et vaillantise, et qu'au regard des bonnes lettres nous n'étions de nulle comparaison avec eux, ayant depuis, à part moi, recueilli mes esprits, j'ai pensé de vous en écrire mon avis. Nous autres Français estimons n'avoir rien de bon que ce que nous avons emprunté à la ville de Rome; tant s'en faut que nous devions rien à ce superbe Romain; soit par le regard des armes, soit que nous tournions notre esprit aux lettres, il nous en devra de retour. » Et ailleurs : « Il n'y a rien qui nous perde tant en cela, sinon que la plupart de nous, nourris dès notre jeunesse au grec et au latin, ayant quelque assurance de notre suffisance, si nous ne trouvons mot à point, faisons d'une parole bonne latine une très-mauvaise en français; ne nous avisant pas que cette pauvreté ne provient de la disette de notre langage, ains de nous-mêmes et de notre pa-

resse. » Il ne s'élève pas avec moins de force contre Turnèbe qui voulait maintenir contre le français le privilége de la langue grecque ou latine comme langue de la science.

« Eh bien! vous êtes donc d'opinion que c'est perte de temps et de papier de rédiger nos conceptions en notre vulgaire, pour en faire part au public, étant d'avis que notre langue est trop bas pour recevoir de nobles inspirations, ains seulement destinée pour le commerce de nos affaires domestiques; mais que si nous concevons rien de beau dedans nos poitrines, il le faut exprimer en latin; quant à moi, je serai toujours pour le parti de ceux qui favoriseront leur vulgaire; et estimerai que nous ferons renaître le siècle d'or lorsque, laissant ces opinions bâtardes d'affectionner choses étranges, nous userons de ce qui nous est naturel et croît en nous. Quoi! nous porterons donc le nom de Français, c'est-à-dire francs et libres, et néanmoins nous asservirons nos esprits sous une parole *aubaine* (étrangère)! Mon opinion ne fut onc d'*exterminer de nous* ni le grec ni le latin; je veux que nous nous aidions de l'un et de l'autre, selon que les occasions nous admonesteront de le faire. » Qui n'admirerait cette indignation littéraire toute de patriotisme? Singulière ténacité d'un préjugé! il fallut à Rollin autant de courage que de sens pour écrire en français son *Histoire ancienne* : deux siècles n'avaient pas convaincu les Turnèbes.

Pasquier écrivain correct et substantiel, plutôt que délié et hardi, a pourtant son cachet : dans ses formes d'avocat qu'il conserve alors même qu'il écrit, dans ses longs circuits de la phrase, on aperçoit comme l'ébauche de ces belles et savantes périodes qui, un peu réduites et al-

légées, seront la langue harmonieuse et puissante de la première partie du dix-septième siècle.

Un magistrat, comme Pasquier, un contemporain de Charron, dont la plume élégante et le goût ingénieux d'un écrivain, trop tôt enlevé aux lettres et à la magistrature, M. Ch. Sapey, a retracé la vie et apprécié si judicieusement les œuvres, le chancelier Du Vair, continua les traditions de Pasquier, et précurseur à son tour de Lemaistre et de Pélisson, chercha à inaugurer chez nous l'éloquence du barreau. Essayant d'enlever à Cicéron, pour la transporter en français, sa phrase harmonieuse et savante, il imite, autant qu'il le peut, dans ses harangues, l'orateur romain, sa période nombreuse, ses larges développements, sa majestueuse ampleur.

N'oublions point parmi ceux qui ont contribué à la formation de notre langue, le traducteur du traité *de la Clémence* de Sénèque, et l'auteur de l'*Institution de la religion chrétienne*, Calvin. On a peut-être exagéré l'influence qu'il exerça sur le développement de notre langue. Mais, même en la réduisant à sa juste mesure, elle fut grande encore. Calvin a surtout l'empreinte latine, mais il l'a d'une façon particulière et originale. Ce qu'il emprunte aux écrivains latins, ce n'est ni le tour, ni même les pensées; c'est la justesse, la précision, la franchise de l'expression : il ne pense pas d'après eux, comme font Montaigne et Charron : on sent sous les mots l'originalité des idées, le feu de la conviction et l'inflexibilité du réformateur. Dans un sujet tout présent, il ne met rien d'antique, rien qu'une expression saine, forte; sobre, qui revêt et soutient, sans le voiler, le raisonnement.

L'appel que Pasquier avait fait aux écrivains français de s'affranchir du joug des Anciens, ou plutôt de le por-

ter librement, cet appel fut entendu. Joachim Du Bellay le répéta avec plus de force et d'éclat dans sa *Défense et illustration de la langue française.*

Il trouve que notre langue commence encore à fleurir, sans fructifier : cela non certainement par le défaut de la nature, mais par la faute de ceux qui l'ont eue en garde. Par quel moyen peut-on hâter son développement? par l'imitation des Anciens : « Traduire n'est pas un moyen suffisant pour élever notre vulgaire à l'égal des plus fameuses langues. Que faut-il donc? imiter! Imiter les Romains comme ils ont fait les Grecs, comme Cicéron a imité Démosthène, et Virgile Homère... Il faut transformer en toi les meilleurs auteurs, et après les avoir digérés, les convertir en sang et en nourriture... Lis donc et relis premièrement, ô poëte futur, les exemplaires grecs et latins; jette-toi à ces plaisantes épigrammes... à l'imitation d'un Martial. Si la lasciveté ne te plaît, mêle le profitable avec le doux; distille avec un style coulant et non scabreux de tendres élégies, à l'exemple d'un Ovide, d'un Tibulle et d'un Properce... chante-moi de ces odes inconnues encore de la langue française, d'un luth bien accordé au son de la lyre grecque et romaine, et qu'il n'y ait rien où n'apparaisse quelque vestige de rare et antique érudition... Là donc, Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et de ses serves dépouilles ornez vos temples et autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et le traître Camille, qui sous ombre de bonne foi vous surprennent tout nus comptant la rançon du Capitole. Donnez en cette Grèce maternelle, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple Delphique, ainsi que vous avez fait autrefois, et ne crai-

gnez plus ce muet Apollon et ses faux oracles. Vous souvienne de votre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre Hercule gallique, tirant ses peuples après lui par leurs oreilles, avec une chaîne attachée à la langue. »

Ronsard le prit au mot, et son ardeur qui n'avait pas besoin d'être excitée, franchit tout d'abord les barrières où, pour être utile et féconde, cette imitation des anciens devait se renfermer : il fit une révolution de ce qui aurait dû n'être qu'une réforme. Dépassant le but, il le manqua. Ronsard n'est jamais mieux que quand il est lui-même : son véritable titre de gloire, ce sont ses odelettes. Il avait la prétention d'être un Homère, un Pindare; que ne s'est-il contenté d'être un Anacréon?

Au rebours de Ronsard, Regnier ne chercha point à se faire Grec; il fut Gaulois et Latin : son modèle fut Horace; et il n'en est pas moins heureusement inspiré dans la satire, que Malherbe dans l'ode. Mais à cette étude de l'antiquité, il mêle un sentiment vif d'impression et d'observation personnelles. Aux portraits qu'il trace d'après Horace, il mêle toujours un trait du jour, une ligne à laquelle on reconnaît les originaux. Ne reconnaissez-vous pas, dirons-nous avec M. Demogeot, ce hobereau

> Au feutre empanaché, relevant sa moustache;

et le poëte crotté, qui, alléché par les succès de Desportes et de Bertaud,

> Méditant un sonnet, médite un évêché.

Plus loin, voici le disciple de Barthole, qui,

> Une cornette au col, debout dans un parquet,
> A tort et à travers va vendre son caquet;

ou bien le médecin qui reçoit une belle pièce de monnaie à la fin de sa consultation ;

Et dit, serrant la main : « Mais il ne fallait point! »

La réaction que Regnier avait commencée contre Ronsard et son école, Malherbe la continua. Malherbe est tout latin : il traduit Tite-Live et imite Horace; il ne « pindarise » pas. Avant de chanter, il monte soigneusement sa lyre : le soin du langage précède chez lui l'inspiration. Il épure, il choisit, il range ses mots; il les fourbit et leur donne l'éclat et le poli. Ainsi préparé, il attend l'enthousiasme qui, pour lui venir un peu tard, ne lui manque point. S'il ne s'égare jamais dans un beau désordre; s'il ne se perd pas dans les nues, il s'y élève cependant et s'y soutient d'un vol égal; plus semblable à l'oiseau de Vénus qu'à celui de Jupiter : « *paribus se commovet alis.* » Il a néanmoins ses élans et son coup d'aile. Son début est souvent hardi et heureux; sa période se développe et se balance, s'avance et tombe avec grâce et harmonie. Boileau ne l'a pas trop loué : Malherbe est un modèle en même temps qu'un réformateur.

L'influence latine domine à ce moment. Le Malherbe de la prose, Balzac, est nourri de l'antiquité latine. Il fait admirablement le vers latin, au point de tromper les plus savants et de faire prendre une de ses pièces pour un fragment retrouvé d'un satirique ancien. En français, nul n'est plus cicéronien; sa période a l'ampleur, la majesté de la période latine. Balzac en effet était fait pour l'éloquence, et il l'atteint quelquefois, comme dans le morceau célèbre où il nous peint ces fléaux de l'humanité qui s'appellent des hommes providentiels : « Il devait périr cet homme fatal, etc.; » on a la note. Quand il rencontre juste,

quand la forme chez lui n'est pas en disproportion avec la pensée, Balzac est éloquent; mais le plus souvent son éloquence porte à faux : Balzac prêche, mais il n'a pas de chaire. Sa gloire est d'avoir donné le ton à Bossuet : Balzac, c'est un Bossuet sans tribune et un peu aussi sans idées. Artisan utile de langage, toutefois, et qui n'a pas moins fait pour la prose, que Malherbe pour la poésie.

La Mothe le Vayer, saint Évremond, continuent l'œuvre de Balzac.

La Mothe le Vayer n'est pas à proprement parler un écrivain. Son expression est terne, son tour languissant et sa phrase sans physionomie; mais il possédait à fond l'antiquité. Savant plus qu'écrivain, il a fait l'inventaire de la science ancienne, plutôt qu'il ne s'en est inspiré. Il a lu tous les auteurs, et il les juge sainement, moins sensible toutefois aux beautés du style qu'à la hardiesse ou à la force des pensées ; c'est un chercheur d'opinions, plus qu'un curieux de langage : plus sceptique qu'écrivain, il annonce Bayle et Voltaire.

Saint-Évremond est aussi de cette école du doute, mais en même temps il tient, plus que ne fait La Mothe le Vayer, aux agréments du style : c'est un littérateur en même temps qu'un philosophe; bel esprit, mais esprit profond quelquefois, il apprécie avec infiniment de talent et de justesse quelques-uns des grands écrivains de l'antiquité, Salluste entre autres et Tacite; il ne trace pas d'un crayon moins sûr et moins fin les principaux traits du génie romain : précurseur brillant de Montesquieu, mais non son rival.

Si un écrivain relève peu, ce semble, de l'antiquité, c'est Descartes. La gloire de Descartes, au contraire, c'est

d'avoir rompu avec le passé et d'avoir inauguré les temps modernes. Pour les idées donc, Descartes n'a rien à voir avec l'antiquité ; mais si le penseur ne nous appartient pas, l'écrivain nous appartient. Descartes, en effet, a écrit en latin la plupart de ses ouvrages, et ceux qu'il n'a pas écrits en cette langue, il les a écrits sous l'impression et comme dans la forme latine. Son *Discours sur la méthode*, le premier et indestructible monument de notre grande prose, comme *le Cid* l'est de notre poésie, offre déjà sans doute, dans un parfait équilibre, avec cette largeur qui est le cachet du latin, la précision, la netteté, la sobriété, tous les mérites de la phrase française ; mais si le mot est nouveau et français, le tour est antique ; il est latin : c'est, avec une pureté et une liberté toutes nouvelles d'allure, la phrase de Montaigne et de Charron désormais fixée.

Au premier abord, pas plus que Descartes, Pascal ne relève de l'antiquité : non sans doute qu'il ne l'ait étudiée, bien que ses œuvres n'en portent pas la visible empreinte. Quelques noms d'auteurs anciens cités çà et là, brièvement et en passant, c'est à peu près tout ce qu'à première vue on y peut saisir de l'antiquité. Mais regardez-y de plus près, vous en reconnaîtrez l'influence. Les *Provinciales*, les premières surtout, font souvenir de la méthode socratique ; elles sont, comme l'a si bien dit Mme de Sévigné, « dignes filles de ces dialogues de Platon qui sont si beaux. » Vous reconnaissez Socrate à cet art de mettre les personnages en scène, en quelque sorte malgré eux, de leur faire dire ce qu'ils ne voudraient point accorder, de les confondre par leurs réticences comme par leurs aveux, de les prendre au propre piége de leurs finesses, et de les déconcerter au moment même où ils croyaient triompher. Dans les casuistes, vous retrouvez

les sophistes, et dans Gorgias le bon père dominicain.

S'il est encore au dix-septième siècle, avec Descartes et Pascal, un écrivain qui semble s'inspirer, non de l'antiquité seulement, mais aussi de ses vives impressions et de ses souvenirs non moins présents, c'est assurément le cardinal de Retz; et pourtant si ardente, si émue qu'elle paraisse dans ses récits, la Fronde n'en est pas la source première; avant elle, il y a pour le génie de Retz, un autre foyer d'inspiration, l'antiquité. C'est l'antiquité qui l'a fait tribun populaire; son esprit de révolte lui vient de Rome; son style en vient aussi. Écoutez-le : « Je m'occupai fort à l'étude dans tout le cours de ma prison de Vincennes, et au point que les jours ne me suffisaient point, et que j'y employais même les nuits. Je fis une étude particulière de la langue latine, qui me fit connaître qu'on ne peut jamais trop s'y appliquer, parce qu'elle est une étude qui comprend toutes les autres. Je travaillai sur la grecque, que j'avais fort aimée autrefois, et à laquelle je trouvai encore un nouveau goût. » Je doute toutefois qu'en cette dernière, il ait été fort loin; mais l'empreinte latine est en lui souvent et fortement marquée. Toutefois cette couleur étrangère ne lui enlève rien de sa physionomie native; il n'en est pas moins vif, alerte, tout français, plein d'imagination et de pittoresque dans l'expression, de vérité dans les portraits qu'il trace si habilement, enfin d'une allure tout originale dans la forme et la disposition si dramatique de ses *Mémoires*.

L'histoire ne fut pas aussi bien inspirée : où elle s'essaya, où elle réussit le plus heureusement, ce fut dans des sujets anciens ou étrangers, et en prenant pour modèles et comme objets de rivalité les écrivains anciens. C'est ainsi que dans les *Révolutions romaines*, Vertot imite non

sans bonheur dans ses récits, les historiens latins. Saint-Réal, dans la *Conjuration de Venise*, a évidemment eu aussi en vue d'imiter et de surpasser, si faire se peut, Salluste qu'il égale quelquefois. Dans un sujet moderne et presque contemporain, la *Conjuration de Walstein*, Sarrasin, n'est encore qu'un disciple habile et libre, mais un disciple des historiens latins. Ne pouvant reproduire de ces historiens le fond, c'est-à-dire la liberté, il en prend et en transporte, avec une merveilleuse industrie, dans son ouvrage, la forme dramatique et toute cette partie de l'art de composer et d'écrire, si grande chez eux. Entre autres imitations des historiens latins, Tacite et Salluste principalement, on peut signaler ce passage : « L'animosité des partis contraires, dans lesquels la plupart des auteurs se sont rencontrés, s'est encore insensiblement trouvée dans leurs livres, et, de cette sorte, les invectives et les flatteries y ont pris la place que la seule vérité devait occuper..... Voilà pourquoi il me semble que n'étant prévenu d'aucun de ces mouvements, et me sentant également éloigné de la crainte et de l'espérance, je ne ferai rien contre la modestie, si, après tant d'habiles gens, j'écris encore l'histoire de cette conspiration, selon la vérité, au moins autant qu'il me sera possible. » Suit le portrait de Walstein, calqué sur celui de Catilina : « Il n'eut jamais que des pensées vastes et des espérances élevées. »

Plus que l'histoire, l'éloquence proprement dite, l'éloquence, je ne dis pas seulement politique, mais judiciaire, a aussi manqué au dix-septième siècle; on la rêvait cependant : Balzac dans ses lettres, Patru et Lemaistre dans leurs plaidoyers ; mais on ne l'atteignait pas ou on la dépassait. Quelque effort que l'on fît pour en agrandir le

domaine, on ne pouvait faire de la grand'chambre le forum; ce fut là l'erreur de Patru et de Lemaistre. Si habilement qu'ils cherchassent à s'en draper, à la resserrer, la toge romaine était toujours trop ample pour l'étroite enceinte d'un parlement; et à vouloir s'inspirer de Cicéron, on risquait souvent beaucoup; c'est là que le sublime était voisin du ridicule. Patru plaidant contre un boulanger, se servait de l'exorde du *pro Quinctio*.

Il fallait donc, pour arriver à l'éloquence, prendre en quelque sorte un détour, et laisser de côté le tribunal pour aller directement au trône. Ce fut le bonheur et l'adresse de Pélisson; placé, dans une cause qui rappelait les grandes accusations antiques, non plus en face de juges ordinaires et dans un étroit prétoire, mais en face du monarque, comme Cicéron en face de César, le défenseur de Fouquet sut tirer le plus heureux parti de cette position, tout à la fois si favorable et si périlleuse. On croit souvent entendre Cicéron parlant pour Marcellus ou pour Ligarius. Mais si habile, si touchante, si courageuse même qu'elle soit, cette éloquence est plus académique que véritablement oratoire; elle caresse plus qu'elle n'ébranle. Belle encore, je le veux, animée d'une flamme généreuse, mais plus pompeuse et plus souple que forte et résolue; ce n'est, après tout, qu'un placet habilement présenté, et non une libre défense. L'éloquence était ailleurs; la tribune, c'était la chaire.

La poésie, au commencement aussi de ce siècle, ne suivit pas une autre route. Ceux de nos poëtes qui essayèrent de ressusciter parmi nous le génie dramatique des anciens cherchèrent tour à tour leurs modèles chez les Grecs et chez les Latins. Garnier s'inspire de Plutarque et de Sénèque. Il emprunte de celui-ci sa *Troade*, son

Hippolyte, son *Antigone*. Mais il a surtout le sentiment de la tragédie historique. Né dans un temps de guerres civiles, il en veut inspirer l'horreur; c'est dans ce but qu'il a écrit les tragédies de *Porcie*, de *Cornélie*, d'*Antoine et Cléopâtre*. Hardi, Mairet, Jodelle, Rotrou suivirent les traces de Garnier.

Corneille ne marcha pas dans une autre voie; son maître fut Sénèque, mais il ne vint à lui que par une route un peu longue : c'est l'Espagne qui le mena ou le ramena à Rome. On peut s'en étonner d'abord; le théâtre latin est si pauvre comparé au théâtre grec! Mais l'éducation de Corneille était plus latine que grecque; il avait été élève des Jésuites. Du reste, ce génie espagnol et latin qui séduisit son imagination allait bien à l'élévation de ses sentiments. Lucain et Sénèque, deux latins espagnols, avaient donc ses préférences.

Dans la *Mort de Pompée*, il se borne souvent, sinon à traduire, à paraphraser, ou mieux à développer les vers de la Pharsale; et ces deux imaginations de Lucain et de Corneille s'accordaient si naturellement, qu'il paraît moins traduire que créer, exprimer les idées du poëte latin, que rendre ses propres sentiments.

> Tel s'est fait par ses vers admirer dans la ville
> Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Je le crois bien : Lucain est espagnol et Corneille aussi. Pensez-vous que ce soit à Euripide que Corneille ait emprunté les principaux traits de sa *Médée*? Non, c'est à Sénèque encore. Corneille a cependant puisé dans d'autres auteurs latins le sujet de quelques pièces; il doit l'*Horace* à Tite-Live et *Othon* à Tacite.

Pour se trouver à la hauteur de ces anciens Romains,

le poëte n'a pas besoin de se guinder; son âme est naturellement au niveau de la leur. Sénèque et Lucain au contraire se haussent pour paraître grands, et Corneille qui, avec eux paraît grandir, en réalité s'abaisse : il élève la voix, force le ton. Quoi qu'il en soit, à part quelques faux traits, Corneille, on ne saurait le méconnaître, a admirablement peint le caractère romain, et répondu à cet idéal que de son temps surtout on se faisait de Rome. Toutefois il y a quelque chose, selon nous, qu'il a, mieux que cette grandeur même, exprimé du génie du peuple-roi, je veux dire sa politique. Je ne sache pas d'ouvrage où la politique de Rome soit plus habilement saisie et plus profondément montrée et jugée que dans *Nicomède* où Corneille a tout tiré de son propre fonds. Avant Montesquieu et avec non moins de pénétration que lui, il a mis au jour et justement flétri cette politique en apparence généreuse et au fond perfide, qui, en laissant aux peuples vaincus des semblants de liberté et des fantômes de rois, en faisait en réalité les instruments de ses ambitieux desseins et ses complices dans l'asservissement des autres peuples.

Racine suivit une route différente de celle qu'avait prise Corneille; il se rapprocha plus de Jodelle que de Garnier. Outre que le désir de ne point marcher sur les traces de Corneille le poussait de ce côté, son éducation aussi l'y portait. Élève de Port-Royal, il y avait, et on sait avec quelle ardeur, puisé cette science du grec que les Jésuites qui avaient élevé Corneille ne cultivaient guère. Mais ses premiers pas dans le théâtre grec furent d'abord mal assurés; mais bientôt il trouva sa voie : des *Frères ennemis* à *Andromaque* il y avait un abîme. Racine avait été bien avisé de s'adresser aux Grecs; il trouvait là en

effet un art délicat, profond, quoique simple, merveilleusement approprié à son génie; il y trouvait, ce que n'avait pu donner à Corneille l'inspiration latine, un système dramatique complet. Dans Sénèque en effet, Corneille ne rencontrait l'art théâtral que rétréci et faible : la déclamation dialoguée plutôt que la tragédie. Dans les Grecs au contraire, cet art de la scène est à son comble. Aussi Racine l'y trouvant tout fait, s'est-il à peu près contenté de l'y prendre, en l'accommodant au goût de ses contemporains. Le trait principal de l'art grec dramatique, c'est la simplicité de l'action en même temps que son unité. Peu de personnages, peu de péripéties; le développement habile des passions, les sources de la terreur ou de la pitié largement ouvertes et suffisant à répandre dans le drame tout entier l'intérêt avec la surprise, tel est l'art grec. Tant de simplicité ne convenait point à la scène française, et ces simples et profondes émotions qui naissent d'une situation industrieusement préparée ou d'un caractère éloquemment retracé, n'auraient pu éveiller et soutenir l'attention d'un public moderne. Pour remplir le vide, Racine jeta dans l'action principale une action secondaire. Est-ce un mérite? je ne sais. Toujours est-il que c'est là son procédé constant, et le premier trait qui sépare la tragédie de Racine de la tragédie grecque. Voici une seconde différence. Si le fond de l'âme humaine ne change point, les manifestations en sont autres selon les temps et les civilisations; Racine a donc dû, en empruntant à Euripide le sujet de certaines pièces, modifier le caractère des personnages qui y figurent.

Prenons par exemple l'*Iphigénie*. Il y a, dans l'*Iphigénie* des sentiments et des caractères invariables : le cœur de la mère n'est pas autre aujourd'hui que du temps d'Euri-

pide; aussi pour sauver les jours de sa fille, Clytemnestre tiendra-t-elle dans Racine le même langage qu'elle tient dans Euripide. L'amour, il est vrai, est bien aussi un sentiment de tous les temps, mais selon les temps aussi, singulièrement modifié dans son expression; il ne parlera donc pas dans l'Achille de Racine comme il parle dans celui d'Euripide. Ici Racine se prête et a dû se prêter au goût de son siècle. Il en est de même de Phèdre. Ne cherchez point si la *Phèdre* de Racine est inférieure ou supérieure à celle d'Euripide. La base même de cette comparaison (on ne l'a pas assez remarqué) manque. Est-ce que par hasard Euripide aurait fait une tragédie de *Phèdre?* Non, il a fait un *Hippolyte*, distinction en apparence subtile, au fond très-importante. Dans la pièce d'Euripide en effet, le principal personnage c'est Hippolyte; c'est-à-dire le triomphe de la pureté : Hippolyte, c'est tout à la fois le héros et la victime de Diane : le drame d'Euripide est un drame religieux; Phèdre n'est là que comme un contraste, une saillie. Comment en effet, même sur le théâtre ancien, eût-elle occupé la première place, et y aurait-elle étalé ses honteuses faiblesses, de remords non combattues? Pour faire accepter Phèdre et la mettre sur le premier plan, pour la montrer impunément coupable, il fallait la montrer repentante. Eh bien! ce combat de l'âme contre la passion, l'antiquité ne le connaissait pas : Phèdre est chrétienne, c'est assez dire qu'elle n'appartient qu'à Racine.

Plus complet que Corneille, Racine, tout en s'inspirant des Grecs, a aussi pratiqué les Latins; rival de Corneille dans la tragédie historique de *Britannicus*, il est aussi l'égal de Tacite. Il emprunte à Tacite plus que Corneille n'a emprunté de Tite-Live pour les *Horaces;*

mais les traits nombreux qu'il lui dérobe, il les fond si habilement dans ses propres pensées, son expression énergique atteint si bien la force et la concision de son modèle, qu'il semble créer là même où il imite. C'est l'art particulier de Racine : on ne le croit généralement qu'élégant et harmonieux : en fait de style, il est bien souvent inventeur. Il n'a pas peint les Romains de l'empire avec moins de vigueur que Corneille n'avait peint les Romains de la république.

Comme la tragédie, la comédie française prit ses modèles dans le théâtre grec et latin. Ronsard, encore écolier, avait, en 1549, traduit le *Plutus* d'Aristophane. Le comédien Baron, ou plutôt, sous son nom, le jésuite Larue, transporta sur notre scène l'*Andrienne* de Térence. Mais il était réservé à Molière de créer véritablement chez nous la comédie, comme Corneille avait créé la tragédie. Lui aussi, ce génie si original, si riche de son propre fonds, il s'est trempé, il s'est fortifié aux sources antiques. On sait que jeune, et étudiant sous Gassendi avec le fils du financier Lhuillier, il avait ébauché la traduction de quelques passages de Lucrèce et qu'il en a, dans le *Misanthrope*, reproduit quelques vers; et bien qu'après le succès des *Précieuses ridicules*, il ait dit : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence et d'éplucher les fragments de Ménandre, je n'ai qu'à étudier le monde, » il étudia Térence cependant et Plaute. A Térence, il prit les fourberies de ses valets et les *Adelphes;* à Plaute l'*Avare* et l'*Amphitryon;* mais il leur emprunte comme Racine emprunte aux Grecs, en les accommodant au goût de son temps; en jetant dans la fable romaine des incidents tout français, des traits de mœurs contemporains, et en en retranchant les familiarités parfois

grossières que permettait la licence du théâtre ancien. Faut-il croire qu'en choisissant le sujet de l'*Amphitryon*, il ait voulu caresser et en quelque sorte envelopper d'un nuage aérien de royales et coupables amours, et sacrifier un mari peu commode aux plaisanteries de la cour? Je ne sais; toujours est-il qu'il y a dans l'*Amphitryon* français, une verve de gaieté qui n'est pas dans le poëte latin.

On peut s'étonner que Molière n'ait pas été au delà des Latins; on conçoit cependant en y réfléchissant qu'il ne se soit pas attaqué à Aristophane; cette comédie, ou plutôt cette satire grecque toute politique, ne pouvait convenir aux mœurs de la société du dix-septième siècle. Racine, il est vrai, s'y hasarda et s'en tira fort heureusement; mais il avait la main plus exercée et mieux faite à cet art grec si délicat et si fin.

Mais voici l'homme en qui, plus qu'en aucun autre de ce dix-septième siècle, se personnifie l'étude de l'antiquité. Versé dans le grec, comme dans le latin, Boileau traduit le traité du *Sublime* de Longin et s'inspire d'Horace et de Juvénal. Au premier abord, l'originalité paraît lui manquer; mais sous cette imitation habile de l'antiquité, on ne tarde pas à reconnaître une physionomie moderne et une inspiration personnelle. Boileau, — qu'on ne s'étonne pas de ce que je vais dire, — tient autant de Villon, de Marot et de Régnier, que d'Horace. Il a, au plus haut degré, le bon sens de l'esprit français : Gaulois autant que Latin, il l'a bien montré dans le *Lutrin*.

Qu'y a-t-il qui ressemble moins à Boileau que La Fontaine, et qui paraisse n'avoir dû obéir à d'autres maîtres qu'à son inspiration naturelle, et pourtant qui a plus et mieux imité l'antiquité que La Fontaine? Son parent

Pintrel lui avait fait lire et relire Virgile, et aussi Quintilien, Horace et Térence. Il avait annoté presque à chaque page Platon et Plutarque ; il est rempli de Virgile ; il a traduit de lui des vers suaves et passionnés. « Mais son imitation n'est pas un esclavage. » La Fontaine est peut-être le seul poëte français en qui l'on retrouve la parfaite union de la culture et de la nature, et en qui la greffe latine ait reçu et amélioré toute la séve de l'esprit gaulois. Il se dit avec raison :

Mon imitation n'est pas un esclavage.
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit chez eux plein d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

C'est ainsi que, dans la *Psyché*, il introduit des détails tout modernes et cette grâce qui lui est particulière. Chez lui, cet épisode du roman d'Apulée s'ouvre par un prologue charmant et comme sous les colonnes d'un de ces bosquets de Versailles où l'art voulait rivaliser avec la nature. Comme la *Psyché*, son *Adonis* respire une langueur voluptueuse et tendre : voilés tous deux d'une sorte de demi-jour, doux et pénétrant, et d'une beauté négligée qui trouve, dans son abandon, un attrait nouveau.

Les destinées de la prose ne sont pas moins brillantes que celles de la poésie : à côté de Corneille, de Racine, de La Fontaine, elle présente Bossuet, Bourdaloue, Massillon, les véritables orateurs du dix-septième siècle. Cette éloquence religieuse, nous n'avons pas à la caractériser ici, nous dirons seulement que, bien qu'elle puisât

surtout ses inspirations dans la foi religieuse, elle ne dédaignait pas cependant de s'aider des ressources profanes. Bossuet nous l'apprend de lui-même : « Ce que j'ai appris de style, je le tiens des livres latins, et un peu des grecs, de Platon, de Socrate et de Démosthène, dont j'ai lu quelque chose; de Cicéron, surtout de ses livres *de Oratore*, et du livre intitulé : *Orator*, où je trouve les modèles de grande éloquence, plus utiles que les préceptes qu'il y ramasse; de ses oraisons, avec quelque choix : *Pro Murena*, *pro Marcello;* quelques *Catilinaires;* quelques *Philippiques;* Tite-Live, Salluste et Térence. » On voit par ces lectures que la préférence de Bossuet était pour les Latins ; aussi sa langue est-elle toute latine. C'était chez lui non pas seulement prédilection littéraire, mais, pour ainsi dire, penchant naturel, instinct de caractère. Bossuet est un Romain. Il a, du génie romain, le sens profond, la gravité, la majesté. Ce goût pour les Latins ne l'abandonna pas; on le voit bien par cette lettre admirable où il rend compte au pape Innocent XI de l'éducation du Dauphin, et où il dit quels auteurs il fait lire à son élève : « Entre les poëtes, ceux qui ont plu davantage au Dauphin sont Virgile et Térence; et entre les historiens, ç'a été Salluste et César. On ne peut dire combien il s'est diverti agréablement et utilement dans Térence. Il faudrait faire un gros volume pour rapporter toutes les remarques que nous avons faites sur chaque auteur, et principalement sur Cicéron. » — « Les années où il fut précepteur du Dauphin, dit M. Sainte-Beuve, furent celles où il s'occupa le plus de belles-lettres proprement dites : on l'y voit relisant Virgile et lisant Homère avec un enthousiasme tout particulier. — Mais la littérature profane, en prenant alors une

grande place dans les études de Bossuet, n'y envahit rien, n'y empiète point sur le reste : elle a ses limites arrêtées à l'avance. Il n'éprouva jamais, même en lisant Homère, cette légère ivresse poétique qui, dans l'âme et l'imagination séduite de Fénelon, se produira par le *Télémaque*. »

Je ne voudrais point établir de nouveau un parallèle, déjà si souvent institué, entre Bossuet et Fénelon; cependant je ne puis m'empêcher de remarquer combien, au point de vue seul de l'étude des Anciens, leur goût est différent. Assurément Bossuet n'a point négligé ses auteurs grecs; son admiration pour Homère le dit assez; toutefois, on a pu le voir par cette lettre au pape Innocent que nous avons citée, sa préférence est pour les Latins. Il leur trouvait un sens grave, une justesse de raison qui allait mieux à son tour d'esprit que la finesse, parfois subtile, et la grâce un peu molle de la littérature grecque. Fénelon au contraire est Grec par l'imagination autant que par l'étude. On sait avec quel double enthousiasme de jeune homme et de chrétien il salue les ruines d'Athènes : « La Grèce entière s'ouvre à moi. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, avec les plus anciens monuments, l'esprit même de l'antiquité. » Ce qu'il n'a pu exécuter, il l'a accompli en esprit; il s'est nourri des enchantements de la Grèce; il a vécu avec Homère et avec Platon. Le *Télémaque* est une continuation de l'*Odyssée :* mélange d'une simplicité antique et d'une pureté chrétienne, les plus douces et les plus aimables couleurs de la poésie naissante s'y marient aux sentiments les plus purs, aux plus naïves et plus nobles affections.

« Les *Dialogues*, on l'a très-bien dit, sont une imitation

du *Gorgias* de Platon, et Fénelon s'est heureusement inspiré de cette méthode de Socrate, amenant peu à peu son interlocuteur, par la douce insinuation de la logique familière, à se dépouiller de ses préjugés et à se laisser surprendre en quelque sorte par la vérité. De la même façon que Socrate tire de Gorgias, par mille adresses de discours, l'aveu qu'il n'est qu'un Septulle, Fénelon fait revenir l'interlocuteur de son admiration pour la méchante éloquence; mais cette imitation est si naturelle et les raisons que donne Fénelon sont d'ailleurs si propres à l'objet qu'il traite et au génie de notre pays, qu'on peut regarder ces *Dialogues* comme un de ses ouvrages de critique les plus originaux dans notre langue. »

Ce fut aussi un élève de la Grèce, que La Bruyère. Il aurait bien pu tout d'abord marcher seul; mais avant de se hasarder dans cette voie périlleuse de la peinture satirique des mœurs contemporaines, il cherche un guide; et ce guide, c'est Théophraste. Comme pour s'essayer et se faire la main, il en traduit les *Caractères*. Théophraste toutefois, s'il est son guide, n'est pas son seul maître : il relève aussi de Sénèque. C'est à Sénèque qu'il emprunte ce trait vif et brillant, ce tour concis et piquant, ces expressions pittoresques qui donnent à son style tant de relief et de saillie. Mais il doit à la Grèce la lumière de son style, les artifices de sa composition qui en varient d'une manière si heureuse les formes, et comme dans Pascal, réveillent l'attention : dialogues, tableaux, portraits.

Cette influence de l'antiquité dans quels ouvrages de ce siècle ne se fait-elle pas sentir? Voici de tous les écrivains de ce temps, le plus naturel, le plus charmant dans ses négligences, le plus libre dans son allure, qui laisse

le plus courir sa plume « la bride sur le cou. » Eh bien, cet écrivain s'est rafraîchi et fortifié aux sources antiques : madame de Sévigné lisait, admirait les Anciens. A côté de Virgile qu'elle lit *dans toute la majesté du texte*, elle a Salluste traduit par l'abbé Cassagne. Nous avons vu déjà avec quelle pénétration elle avait saisi dans les *Provinciales* la filiation des *Dialogues* de Platon; elle n'a pas été moins vivement frappée du génie de Tacite qu'elle lisait aussi dans le texte et dont elle fait admirer à sa fille les belles périodes. Rappelez-vous, lui dit-elle : « Comme je vous interrompais souvent pour vous faire entendre ces périodes où je trouvais de l'harmonie. » Ailleurs elle s'écrie : « Avez-vous la cruauté de ne pas achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, et je l'achèverai. » Faut-il s'étonner de cette passion de madame de Sévigné pour l'antiquité, en un temps où une abbesse traduisait le *Banquet* de Platon ?

A la fin de ce siècle et comme pour en recueillir le parfum d'antiquité et de goût qui allait s'altérer et s'évaporer, parut Rollin. Rollin forme la transition littéraire entre le dix-septième et le dix-huitième siècle. Par son admiration pour les Anciens, par la pureté de son goût, par le vif sentiment des beautés de style et de pensée qui en font le charme et l'éternelle jeunesse, Rollin appartient au dix-septième siècle; mais par des vues qui ne sont pas de ce siècle, par ses idées sur l'histoire, par cette perspective qu'il ouvre sur des horizons, sinon entièrement couverts, du moins voilés pour le dix-septième siècle; par les conseils qu'il donne, celui, par exemple, de faire étudier aux jeunes gens, plus qu'on ne l'avait

fait jusque-là, la botanique, les sciences naturelles; enfin et surtout par son admiration pour les vertus profanes de l'antiquité, par l'éloge des républiques de la Grèce et de Rome, Rollin est du dix-huitième siècle. Dans un temps où l'étude du grec était languissante, il la ranima par le souvenir de Port-Royal, et put ainsi mériter seul, par la rigidité de sa foi, les persécutions du cardinal Fleury, et par la libéralité de ses sentiments, les éloges de Frédéric le Grand et de Voltaire. Ce fut un des souhaits et des bonheurs de Racine de pouvoir donner Rollin pour maître à son fils. A cette double école du bon goût, Louis Racine devait être et fut fidèle au culte de l'antiquité. Il étudia et fit connaître les Anciens; il a traduit Eschyle : avec lui, nous sommes au dix-huitième siècle.

Le dix-huitième siècle qui, sur tant de points, se sépara hardiment du dix-septième, lui resta fidèle en une seule chose, la tradition littéraire. Il en rejette et combat les doctrines religieuses et politiques, mais il en garde ou essaye d'en garder la pureté du goût et l'admiration pour les Anciens; seulement ce culte de l'antiquité, il le déplace en quelque sorte : il le transporte des mots aux idées. Ce que le dix-septième siècle cherchait surtout dans les Anciens, c'était l'art, la régularité et la beauté de la forme, l'expression vraie et naturelle des sentiments; ce qu'y cherchera le dix-huitième, c'est la hardiesse de la pensée et la liberté des opinions. Ainsi, sous l'impression littéraire du grand siècle que ses premières années ont encore vu, Voltaire demande à la Grèce, au théâtre de Sophocle, le sujet de sa première tragédie, *Œdipe*. Qu'il y ait mêlé l'amour, je ne m'en étonne point, quoique, à vrai dire, le sujet ne s'y prêtât guère : c'était encore la

mode du temps; mais ce qui en est le signe nouveau, ce sont les tirades philosophiques; ce sont ces vers surtout :

> Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
> Notre crédulité fait toute leur science.

La résistance d'Œdipe contre Tirésias, ses injures contre les devins, voilà ce qui, dans ce sujet, a séduit et déterminé Voltaire ; la beauté de l'art grec n'y est entrée pour rien, et l'on voit assez, par la préface, qu'il n'en était pas très-frappé : il croit avoir corrigé Sophocle : c'est là tout le secret de l'admiration de Voltaire pour l'antiquité. Pour lui, elle n'est pas le temple du goût; elle est un arsenal d'armes longtemps abandonnées, mais redoutables encore, qui lui peuvent servir dans cette guerre continue qu'il fait au présent. Ainsi Voltaire loue et admire Cicéron ; il aime à se reconnaître en lui, à se proclamer pour ainsi dire dans ces vers :

> Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire :
> Des travaux des humains c'est le digne salaire ;
> Qui n'ose la vouloir n'ose la mériter.

Mais au fond, qu'aimait-il, surtout dans Cicéron? Est-ce le grand citoyen qui lutta avec tant de courage et d'éloquence contre l'audace de Catilina? est-ce le moraliste, précurseur de la fraternité humaine, qui dicte à la politique romaine des lois plus douces et impose à la guerre plus de mansuétude envers les vaincus? Est-ce enfin le politique qui a tracé dans les *Lois* et dans la *République* non pas l'idéal de Platon, mais le modèle d'un gouvernement où la liberté serait fondée sur la justice et l'équitable répartition des droits? Non; ce qui, dans Cicéron, plaît à Voltaire, c'est l'auteur de la *Divination* et de *la Nature des dieux*, « le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, »

dit-il, c'est-à-dire des deux ouvrages les plus hardis du scepticisme philosophique ancien; c'est là ce qui le fait applaudir aux traductions de l'abbé d'Olivet. C'est sur Voltaire la seule influence de l'antiquité grecque ou latine; pour lui, cette antiquité n'est plus, ou n'est que subsidiairement la règle et le modèle du goût; c'est un monde plus libre, plus philosophique, et pourquoi ne le dire pas? le monde païen de nouveau mis en regard et en opposition avec le monde chrétien. Son héros, c'est l'empereur Julien; c'est de l'exemple de Julien qu'il s'autorise pour s'élever contre la réunion du spirituel et du temporel, contre l'intolérance religieuse, dont Julien pourtant ne se fit pas faute. Dans Frédéric, c'est Julien encore qu'il voit.

Le rival de Voltaire sur la scène tragique, celui du moins qu'on lui opposait et qui, inférieur en tant de points, eut un génie dramatique que Voltaire n'avait pas, Crébillon aussi imita l'antiquité, mais il cède de même à la coutume, qui souvent alors trahissait cette antiquité. Voltaire avait fait, dans *Œdipe*, Jocaste amoureuse; de même, dans la préface de son *Électre*, Crébillon se vante de n'avoir rien emprunté à Sophocle, et à l'exemple de Voltaire et comme pour enchérir sur lui, il mêle à l'horreur classique du sujet une double intrigue d'amour.

La simplicité grecque n'allait pas à la sombre imagination de Crébillon : il fut mieux inspiré quand il s'adressa à Sénèque. Cette pompe monotone, cette enflure, ces exagérations des tragédies de Sénèque lui convenaient beaucoup mieux : il lui emprunta le sujet d'*Atrée* et de *Thyeste*, et sut, par quelques traits nouveaux d'une sombre énergie, s'en approprier les passages les plus tragiques :

Natos et quidem noscis tuos?
— Agnosco fratrem.

Reconnais-tu ce sang? — Je reconnais mon frère.

Traduire ainsi, c'est créer. Mais il faut bien l'avouer, Crébillon ne fut tout à fait lui-même que quand il n'imita pas; son œuvre vraie et durable c'est *Rhadamiste et Zénobie.*

Crébillon et Voltaire, Voltaire surtout, avaient étudié l'antiquité au point de vue philosophique : Montesquieu l'étudia au point de vue politique, mais à un point de vue plus désintéressé et plus élevé que celui d'où, jusque-là, on l'avait considérée. Il en cherche, il en comprend le génie, sinon mieux qu'on n'avait fait jusque-là (Bossuet nous le dit assez), mais avec une sagacité, un bon sens, une profondeur admirables. Il a par l'étude, par la méditation de jurisconsulte, retrouvé les mœurs, les institutions, le génie de Rome, le secret de ses grandeurs et de ses défaillances; il a ressuscité le vieux génie de Rome. Vainement lui reprocherait-on certaines omissions, certaines assertions que les recherches plus récentes ont signalées ou contestées; l'ouvrage, dans son ensemble et dans son esprit général, n'en est pas moins vrai. On triomphe trop de nos jours de ces petites découvertes d'érudition qui semblent prendre le génie en défaut et faire mentir ses intuitions profondes; il n'est pas étonnant que de l'élévation où il se place, quelques détails lui échappent, ou plutôt que, les apercevant, il les dédaigne comme inutiles à son plan ou perdus dans la grandeur de l'ensemble : « car qui voit tout abrége tout; » mais, encore une fois, la vérité y est avec la vie, et avec l'exactitude, la hardiesse.

Cependant, si Romain qu'il se soit fait par la pensée, Montesquieu ne peut entièrement échapper à l'influence de son siècle; il en a, bien légère et bien rare, mais pourtant il en a l'empreinte. Il est parfois déclamateur; il l'est dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.* Il reproduit, je le veux bien, avec vérité la physionomie du personnage qu'il met en scène; c'est bien là Sylla, avec sa fierté, avec son dédain des hommes, avec son impitoyable justice et son amour plus terrible encore de la liberté, à sa manière; mais l'interlocuteur de Sylla me paraît bien osé pour un philosophe ancien et un philosophe en face du sanguinaire dictateur. En réalité, que représente donc Eucrate ici? Eucrate, c'est la philosophie du dix-huitième siècle en face du pouvoir; la philosophie parlant haut, avec emphase, un peu théâtralement.

Ce défaut de simplicité dans le ton, cette morgue de philosophe est plus sensible encore dans un autre ouvrage qui rappelle sans l'égaler le *Dialogue d'Eucrate;* je veux parler du morceau sur Lysimaque. Là bien évidemment la philosophie est mise en regard de la royauté. Mais si elle lui est égale, pourquoi se guinder en face d'elle? Or, Callisthène manque essentiellement de naturel et de simplicité; il est roide et tendu; l'expression cherchée, la prétention au trait, la saillie du mot et de la pensée que déjà, dans le *Dialogue,* et parfois même dans la *Grandeur et Décadence*, on pouvait relever, tous ces défauts sont ici beaucoup plus sensibles; évidemment, Callisthène est encore un philosophe du dix-huitième siècle.

Malgré ces dissonances qui sont moins de l'écrivain que du temps, Montesquieu a, en général, bien étudié et bien peint les Anciens. Il a cependant quelque part cédé et d'une manière moins heureuse au goût de son

siècle qui, ayant perdu le vrai sens de l'antiquité, de l'antiquité grecque surtout, s'en faisait une à son image, légère, demi-nue, langoureusement et souvent cyniquement voluptueuse, couchée sur un lit de roses et poétiquement sensuelle : l'antiquité de Dorat, de Crébillon fils, qui devait être plus tard celle des *Lettres à Émilie* et du *Voyage d'Anténor*. Eh bien! cette antiquité fardée, ces fausses grâces, cette Grèce d'opéra, elle séduisit un moment Montesquieu, et il alla, dans le temple de Gnide, lui porter son hommage.

Un autre écrivain de ce siècle, un magistrat aussi, marcha sur les traces de Montesquieu et creusa plus soigneusement, sinon plus profondément que lui, ce sol de l'Italie. Pour mieux pénétrer dans l'histoire de Rome ancienne, le président De Brosses alla visiter Rome moderne; il en étudia les ruines et en décrivit les mœurs nouvelles. Des lettres publiées en 1750, sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum, furent son début d'érudit et d'antiquaire. Ce travail n'était pour lui que l'introduction à ce dessein qu'il avait dès lors de retrouver sous les ruines l'histoire brisée que Salluste avait faite de la république romaine (pendant treize années). Sa vie s'y renferma; et Voltaire qui de temps en temps lui faisait quelques cajoleries qui devaient se terminer par des égratignures, lui reprochait de ne point sortir de la *Sallusterie*. Cette sallusterie n'était d'abord que des débris rares, épars çà et là; ici un mot, plus loin un fragment de mot, rarement une phrase; c'est avec ces ruines que De Brosses reconstruisit l'*Histoire de la République romaine* pendant treize ans seulement, il est vrai, mais une des époques les plus mémorables, au moment où à peine délivrée de Sylla, Rome travaillée par les lâchetés de ses

magistrats, par les révoltes de Sertorius, de Spartacus, de Cinna, vint comme prélude de la soumission à Auguste, se reposer sous le protectorat de Pompée. Ce sont là les pages que De Brosses a retrouvées dans la poussière des fragments de Salluste; disons mieux, le monument, tout à la fois antique et nouveau, qu'il a élevé avec une hardiesse de vues et de style que n'eût pas désavouée Salluste; œuvre admirable d'érudition, ou plutôt ouvrage industrieusement original et moins recomposé que retrouvé sous les ruines d'Herculanum.

Si le nom de De Brosses est resté attaché à Salluste, il est difficile, en parlant de Pline l'Ancien, de ne point se rappeler celui de Buffon. Au premier coup d'œil cependant, rien, dans ses œuvres, ne trahit l'imitation, même indirecte, du naturaliste romain. On voit seulement, à la manière dont il le loue, qu'il l'a pratiqué. Où se trouve donc la ressemblance? Dans le sentiment philosophique que l'un et l'autre portent dans l'étude de la nature; en tout le reste, ils diffèrent.

Buffon, dans les vues profondes, dans les admirables descriptions, dans les hardies conjectures, ne relève que de lui-même. Une chose surtout me frappe : Pline a souvent la verve déclamatoire; et, par ce côté, disciple de Sénèque, il semblait qu'il allait directement au tour de la littérature du dix-huitième siècle. Eh bien ! cette déclamation si fréquente dans Diderot et même dans Rousseau, et à laquelle, à l'exemple de Pline et selon le penchant de son temps, Buffon pouvait, ce semble, si naturellement se laisser entraîner, il n'y tombe jamais : rare mérite de goût sans doute, mais aussi fierté d'esprit qui, en tout, voulait être et rester lui-même.

Plus que Buffon, Rousseau porte l'empreinte de l'anti-

quité. Jeune, il ne la connut pas, il est vrai; mais autant qu'il fut en lui, il chercha à réparer cette lacune de son éducation. Il nous a lui-même laissé la note de ses lectures : « Je bouquine, j'apprends le grec. » Il se pénètre de la poésie d'Homère; il lit Platon dans la traduction de Ficin; mais le grec, il ne le sut jamais. Plus tard, se rompant aux difficultés de la traduction latine, il s'essaya sur Tacite et sur Sénèque; c'est aux Charmettes qu'il commença cette étude du latin : « Le latin était mon étude la plus pénible, et dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. » Continuant à passer en revue les lectures, il dit :

« Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexamètre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, et d'y marquer les pieds et la quantité. Tous les matins, vers les dix heures, j'allais me promener au Luxembourg, un Virgile ou un Rousseau dans la main; et là, jusqu'à l'heure du dîner, je remémorais tantôt une ode sacrée et tantôt une bucolique. Il faut que j'aie appris et rappris bien vingt fois les *Églogues* de Virgile, dont je ne sais pas un seul mot. Je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue. » Plutarque devint sa lecture favorite : « A six ans, Plutarque me tombe sous la main; à huit je le savais par cœur. » Et enfin il nous donne, dans les vers suivants, comme un résumé assez confus de ses auteurs favoris.

O vous, tendre Racine! ô vous, aimable Horace!
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place ;
Clairville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézeray,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclay.

Quelles impressions Rousseau a-t-il reçues de ces lec-

tures diverses; quelles traces ont-elles laissées dans ses sentiments et dans ses ouvrages? Ces impressions peuvent se résumer dans deux écrivains qui ont le plus profondément agi, l'un sur l'imagination, l'autre sur les idées de Rousseau : Plutarque et Sénèque. Plutarque allait merveilleusement au génie romanesque de Rousseau, qu'il a singulièrement contribué à nourrir et à développer, s'il ne l'a créé. C'est dans les *Vies* de Plutarque, que Rousseau a pris ce goût de fausses vertus, ou du moins de vertus seulement de mise dans des républiques aujourd'hui impossibles, et qu'il s'est épris de ces fêtes de la Grèce qui devaient être nos fêtes révolutionnaires. C'est à Sénèque, et souvent de seconde main, par l'entremise de Montaigne, qu'il a emprunté la plupart de ses paradoxes les plus fameux : son discours sur l'*Inégalité des conditions*, ses déclamations en faveur du suicide, ses invectives contre les spectacles; son éloge des champs et de la médiocrité, et même ses principes sur l'éducation. Peu d'écrivains ont, autant que Rousseau, emprunté et mieux su dissimuler leurs emprunts. Jamais on n'a paru plus original dans l'imitation; imitation, non de forme et d'art, mais emprunt du fond même et de la pensée. Comment donc, avec si peu d'invention propre, Rousseau est-il parvenu à tant remuer son siècle et à si puissamment agir sur les âmes? Ah! c'est ici la merveille du style et de l'imagination. Rousseau ne pense guère par lui-même; mais il sent vivement, et son impression, il la rend sur-le-champ avec charme et coloris; ce n'est pas un créateur, c'est un peintre, déclamateur souvent, mais déclamateur ému. Mais si cette facilité de sentir et d'exprimer ce que l'on a senti rachète et couvre, dans Rousseau, les défauts de

l'écrivain, rien, chez lui, ne le prémunit et ne le défend contre les erreurs du sophiste. Il peut se corriger de Sénèque, mais non de Plutarque. Plutarque et ses héros, c'est l'invincible illusion de Rousseau; c'est là ce qui lui fait rêver une liberté impossible, et tracer les conditions imaginaires d'un contrat primitif impossible. Rousseau a eu, de l'antiquité, une connaissance imparfaite; il s'était bien un moment attaqué à Tacite; mais « ce rude joûteur » le lassa bientôt. La science chez lui ne tint pas assez en bride l'imagination. Ce défaut d'équilibre fit trébucher sa pensée : écrivain éloquent, mais moins penseur après tout que sophiste, et en qui aujourd'hui le temps décompose et enlève ces couleurs fausses et brillantes qui ont séduit les contemporains, ce qui subsistera de Rousseau, c'est ce qu'il n'a point emprunté, la magie du style, la vivacité de l'impression, et quelquefois, au milieu d'un sensualisme trop peu déguisé, une expression de mélancolie vraie et profonde.

Veut-on savoir ce que valaient, dépouillées du charme du style et de cette dialectique pénétrante qui, chez Rousseau, donnent au sophisme les apparences de la vérité, ces théories politiques abstraites ou calquées sur des modèles mal compris de l'antiquité, il suffit de les voir exposés par un homme qui, avant Rousseau, eut l'admiration des républiques anciennes, mais n'en eut pour l'exprimer, ni l'imagination, ni le style; cet homme, c'est Mably. Les *Entretiens de Phocion* respirent l'enthousiasme pour les vertus et les mœurs patriotiques de Sparte. Mably ne tarit pas en éloges sur l'éloquence des Anciens. Admirateur relatif des historiens anciens qu'il déclare, et non à tort, il est vrai, supérieurs aux modernes, il ne vante que Thucydide, Xénophon, Salluste et Tite-Live. Les idées systé-

matiques de Mably seraient tombées d'elles-mêmes, si elles n'avaient été ranimées par la parole de feu de Rousseau. Portées par cette flamme de son génie dans les imaginations, elles y firent un incendie qui dévora tout, et y répandit cette fièvre d'imitation qui nous donna les fêtes, les costumes et la représentation, plus ridicule que contagieuse, des banquets spartiates.

Un seul homme dans ce siècle (et qui l'en soupçonnerait?) Diderot, étudia l'antiquité avec un sentiment littéraire. Ce qu'il a écrit sur Horace, sur Lucrèce et surtout sur Térence, le dit assez ; et bien que son *Essai* sur Sénèque porte, çà et là, l'empreinte d'une préoccupation personnelle, cependant l'ensemble est antique.

Mais rien, dans le dix-huitième siècle, ne ramena plus heureusement l'attention vers la Grèce, que l'ouvrage, élégant et solide de l'abbé Barthélemy, le *Voyage du jeune Anacharsis*. Jamais l'érudition ne s'était montrée sous des formes plus aimables. Dans ce vivant tableau, la Grèce apparaît tout entière, avec ses nobles jeux, ses fêtes ingénieuses, ses riantes fictions, ses agitations de la place publique, ses écoles de sophistes, ses académies de philosophes. La vie publique s'y montrait à côté de la vie privée. Pourtant dans cette peinture, tout n'est pas fidèle : à travers cette civilisation antique, libre, grande, harmonique, perce une autre civilisation, élégante, polie, raffinée, la civilisation du dix-huitième siècle ; c'est le defaut de ce durable ouvrage. Le salon de M. de Choiseul y est voisin de la maison de Périclès.

Le grec devint à la mode. Dans cette cour de Sceaux où l'on rêvait, au milieu de petites intrigues, l'héritage de Louis XIV, on cultivait, comme une part de cette royauté, la protection des lettres et du bon goût. Là, au

milieu des fêtes, entre ces luttes de petits vers et de spirituelles galanteries qui étaient l'encens offert à la déesse de cette petite cour, la duchesse du Maine, un savant, M. de Malézieux, prenait un Sophocle ou un Euripide et le traduisait devant elle littéralement de vive voix et avec le feu que donne le mouvement seul de la parole, il en faisait passer dans l'âme de ses auditeurs les grandes émotions et goûter les pures beautés. Sophocle et Euripide parlèrent aussi sur un plus grand théâtre. La Harpe, bien que par légèreté plus que par insuffisance, il ait été plus d'une fois faux ou incomplet dans l'appréciation des anciens, la Harpe en sentait cependant les beautés et, en les copiant, il respecta le génie de Sophocle. Ce respect lui porta bonheur; son *Philoctète* est la plus heureuse de ses tentatives dramatiques. « Il a senti, dit M. Villemain, tout ce qu'il y avait de tragique dans cette conception d'un homme trahi, solitaire, ulcéré de haine *depuis dix ans*, puis invoquant ceux qui l'avaient abandonné, les suppliant de l'emmener avec eux. Là toutes les catastrophes ne sont que les agitations du cœur de Philoctète... Cette première impression de Philoctète, à la vue des Grecs qu'il aperçut de loin, est rendue avec beaucoup de chaleur, de vérité, par la Harpe. Les prières ardentes de Philoctète, sa joie, son attendrissement, quand il a la promesse de partir avec Néoptolème, tout cela est éloquent. »

A côté de la Harpe, au-dessus de lui, se présente un homme qui eut tous les instincts littéraires d'un autre temps, mais vagues, mais confus, mais mélangés de ce que le goût timidement correct de son siècle y mettait de conventionnel et de faux. Ducis tient de Shakespeare et de Sophocle. Sa nature puissante et élevée le rapproche

du poëte anglais; la pureté et la sensibilité de son âme, du poëte grec. Il pouvait les comprendre et les exprimer tous les deux : Shakespeare avec toutes ses hardiesses, toutes ses irrégularités, ne l'eût pas personnellement effrayé; et il avait au cœur assez de pieuses et vives émotions pour sentir et rendre les pures et tendres affections du poëte grec, mais son siècle retint son audace et sa sensibilité. Partagé entre son élan naturel et des convenances dramatiques qu'il ne lui était pas permis de braver entièrement, il ne fut que la moitié de lui-même. Il accommoda donc Shakespeare et Sophocle au goût de son siècle; c'est-à-dire qu'il les mutila. Et pourtant dans ces membres de poëte ainsi brisés, on reconnaît encore la grandeur et la beauté de l'œuvre primitive. Ainsi a-t-il des accents dignes de Sophocle et pour maudire des fils impies et pour louer le dévouement pieux d'Antigone.

Avec autant de hardiesse, sinon de génie dramatique que Ducis, plus hardi même que lui et plus avancé dans les voies nouvelles qui devaient être celles de la littérature du dix-neuvième siècle, Lemercier transporta sur notre scène une des plus dramatiques pièces d'Eschyle, l'*Agamemnon*. Ce qui frappe dans cette œuvre, c'est le sentiment profond de la terreur antique; c'est la vraie et sombre couleur empreinte sur les personnages; c'est, malgré quelques traits faux, une vérité saisissante de sentiments. Moins par l'étude que par cette méditation intérieure du poëte, ou plutôt par cette intention profonde, ce don de l'imagination et de l'âme qui évoque le passé et le rend présent, Lemercier a, non pas traduit, mais deviné l'antiquité; il a deviné Clytemnestre et fait planer sur elle et sur son crime cette fatalité qui était un des effets les plus puissants de la tragédie antique : il a ajouté à l'intérêt et

à la grandeur du rôle de Cassandre : son imitation est une véritable création.

Le sentiment plus vrai de l'antiquité va chaque jour se réveillant. Deux hommes, l'un à la fin du dix-huitième siècle, l'autre au commencement du dix-neuvième, contribuèrent surtout à ramener les esprits au goût simple et naturel de l'antiquité; à y découvrir, à y montrer ce que le dix-huitième siècle y avait moins cherché, la beauté classique : ces deux hommes sont Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. Ni de l'un, ni de l'autre on n'eût dû attendre, ce semble, cette impulsion :

> Via prima salutis
> Quod minime reris, graiâ pandetur ab urbe.

Bernardin savait médiocrement le latin, et je doute qu'il sût le grec; mais il a la divination de l'antiquité : il sent le génie d'Homère. L'âme de Virgile lui est surtout sympathique. Avec quel sentiment antique il interprète les *Églogues!* avec quel goût exquis il fait ressortir les beautés de ces passages où Virgile nous montre, au huitième livre, Vénus, sur la couche d'or de son époux, lui soufflant par ses paroles un divin amour afin d'obtenir de lui qu'il fabrique des armes pour Énée : les flatteries intéressées de Vénus, la bonhomie de Vulcain qui en perd un peu la tête, et qui vaincu enfin par un dernier baiser, promet au delà de ce qu'on lui demande, et s'abandonne, sur le sein de Vénus, aux charmes d'un paisible sommeil. Bernardin qui cherche partout des harmonies et des contrastes ne manqua pas de faire remarquer avec quel bonheur le poëte oppose à cette scène de volupté le tableau de cette mère de famille, qui n'a pour soutenir sa vie que l'humble travail du fuseau, réveillant le feu assoupi sous

la cendre et ajoutant à son travail les heures de la nuit, afin de pouvoir conserver chaste le lit conjugal et élever ses petits enfants.

Partout, dans les *Études* et les *Harmonies*, se trahit ce tact délicat et sûr des beautés antiques. Moins bien inspiré quand il touche à ces grâces légères et charmantes du génie grec, Bernardin en entrevoit cependant, avec une singulière pénétration, les proportions parfaites et les harmonieux contours. Il ne saisit pas bien, il est vrai, le génie socratique dans les morceaux où il veut retracer la mort du sage d'Athènes, mais il est plus heureux quand, s'abandonnant plus à son imagination qu'à sa science, il rêve et nous promène dans les frais paysages de l'Arcadie, et quand frappé, ce semble, et animé d'un souffle même de la Grèce, il nous montre, dans l'île de Naxos, Ariane consolée par ses compagnes de l'abandon de Thésée, ou encore quand il s'attendrit sur Philoctète, exposé dans l'île de Lemnos à toutes les injures du ciel et de la solitude. Les deux enfants, Paul et Virginie, couchés et dormant dans le même lit, ne ressemblent-ils pas à un groupe de Paros? Merveilleuse puissance de l'imagination, cette seconde vue de l'artiste! Bernardin, nous l'avons dit, savait très-peu de grec, s'il en savait; mais son imagination lui a révélé le génie grec et sa beauté si pure, si simple, si nue même quelquefois, mais d'une grâce si ravissante et d'une éternelle jeunesse; ce n'était pas encore l'antiquité dévoilée et retrouvée, mais c'en était un coin entrevu.

A l'extrême limite du dix-huitième siècle, quand la poésie s'est affadie aux vers de Dorat, la prose forcée aux déclamations de Raynal, un jeune homme quitte la France; il parcourt les solitudes du Nouveau-Monde et

les forêts vierges de l'Amérique, y recueillant ces teintes fraîches, ces magnifiques images, ces richesses de couleurs qu'il doit plus tard répandre sur les *Natchez* et dans *Atala*. Qui l'eût dit que ce jeune homme, d'une si vive et si pittoresque imagination, dût être, au commencement du dix-neuvième siècle, celui qui nous révélerait avec le plus de charme et d'habileté, les beautés du génie ancien? Mais avant d'aller chercher ses inspirations dans une nature primitive, cet homme avait lu Homère; il avait, dans sa jeunesse, fait des vers latins. Ne vous étonnez donc pas que, dans le *Génie du Christianisme*, comparant les récits et les tableaux de la Bible aux tableaux et aux récits d'Homère, il en fasse avec tant d'art et de puissance ressortir les beautés différentes, mais égales, et que, rapprochant la tendresse de Virgile de la sensibilité de Racine, il nous émeuve si profondément à la vérité de leurs peintures. M. de Chateaubriand fit mieux que de donner la leçon, il pratiqua ce qu'il conseillait, et son admiration pour Homère se traduisit par une imitation pleine d'originalité. Les premiers livres des *Martyrs* ne sont-ils pas un doux et brillant reflet de la poésie homérique, et dans les livres où le poëte nous peint le combat des Francs contre les Romains, ne sent-on pas comme un souffle de cette ardeur belliqueuse qui anime l'Iliade, et dont s'inspirait Bossuet, quand il suivait Condé aux plaines de Rocroy?

Même avant que M. de Chateaubriand n'eût embouché ainsi la trompette épique, un jeune poëte qui avait dans les veines du sang grec, André Chénier, poussait sa muse dans des voies nouvelles. Par un don naturel de simplicité et de grâce, et aussi par une étude intelligente, il allait, quittant les sentiers latins de Tibulle, de Pro-

perce, d'Ovide, suivis et battus par Gentil-Bernard, par Bertin, par Parny, retremper et rajeunir la poésie aux sources grecques. Ronsard avait fait violence à notre langue : au lieu d'y introduire doucement, par des pentes bien ménagées, le flot de la veine grecque ou latine, il l'en avait inondée. André s'y prit mieux : semblable à ce laboureur de Virgile qui, pour raviver la verdure des champs altérés, amène de la pente d'un coteau l'onde docile :

. . . Clivosi tramitis undam
Elicit. . .

lui, il tire seulement des Grecs ce qui peut ranimer la poésie, et non la noyer. Il pense, disons mieux, il sent d'une manière antique. Ne rappellent-ils pas l'idylle où Théocrite envoie une quenouille à Theugénis, l'épouse de Nicias, médecin de Milet, ces vers qu'André Chénier adresse à un ami :

De Pange c'est vers toi, qu'à l'heure du réveil,
Court cette jeune idylle au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants ;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs ;
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Segrais...

Citons encore ces vers qui semblent, dit M. de Chateaubriand, échappés à un poëte grec, tant ils sont pleins du goût de l'antiquité :

Accours, jeune Chromis ; je t'aime et je suis belle ;
Blanche comme Diane et légère comme elle ;

Comme elle grande et fière, et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et me suivant des yeux, disent : comme elle est belle!
Néère, ne va point te confier aux flots,
De peur d'être déesse, et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère.

N'oublions point, parmi ces hommes dont l'imagination était toute grecque, un homme qui, poëte en prose, promenait, pensif et solitaire, sa muse mélancolique dans les sentiers âpres et solitaires du Cythéron, et sous les ombrages sacrés du bois de Colone. Ce poëte, c'est l'auteur d'*Antigone*, M. Ballanche. Écrivain harmonieux et doux, il y a dans son style calme et limpide comme un reflet du ciel serein de la Grèce.

Platon, a trouvé dans M. Cousin un éloquent interprète et un disciple qui le rappelle par l'élévation du style et la profondeur de la pensée. Homère n'a point été oublié. Souvent traduit, le poëte qui, dans la tragédie de *Lucrèce*, avait heureusement interrogé les vieux poëtes latins, a aussi demandé au chantre d'Ulysse des inspirations, pas toujours assez homériques, mais pures encore et brillantes. Virgile enfin a été étudié, analysé avec un goût fin et une nouveauté ingénieuse.

On le voit : le culte de l'antiquité n'est point abandonné; elle est peut-être, de nos jours, mieux comprise qu'elle ne l'a été aux siècles précédents : au seizième siècle, où l'érudition étouffait le goût; au dix-septième, où l'élégance un peu factice des mœurs empêchait de bien apprécier et de reproduire dans toute sa vérité la simplicité antique; au dix-huitième, où l'on cherchait dans l'antiquité moins la beauté littéraire que la har-

diesse du paradoxe et la révolte de la pensée. Aujourd'hui, les Anciens sont consultés avec plus de sincérité et d'ouverture d'esprit. Philologique tout ensemble et historique, la critique, en même temps qu'elle cherche dans l'antiquité le goût et la beauté littéraires, y cherche aussi le secret de la civilisation ancienne; elle y pénètre, elle la fouille plus profondément : elle en voudrait avoir le dernier mot. Ainsi à des points de vue différents, mais à toutes les époques, notre littérature s'est mariée à la littérature ancienne. « Chose curieuse, a fort bien dit M. Saint-Marc Girardin, et qui témoigne de l'étroite parenté qu'il y a entre l'esprit français et le génie de l'antiquité grecque et latine ; toutes les fois que nous avons voulu régénérer notre littérature, c'est aux sources antiques que nous avons recouru. » Il ne s'en faut pas étonner : l'antiquité c'est nous-mêmes; en y remontant, nous remontons, nous nous retrempons aux sources mêmes de la vie.

Mais nous devons peut-être, en finissant, répondre au reproche qui a été fait à la littérature française, de s'être trop complaisamment livrée à l'étude de l'antiquité et d'y avoir laissé sa hardiesse et son originalité. Ce reproche, les faits seuls le réfutent. Même à ses origines, qu'y a-t-il de plus libre et de plus spontané que la littérature française? « Rappelez-vous, dit M. Cousin, pour la poésie, nos troubadours, et songez que le Dante, que nos grandes épopées chevaleresques, que Froissart, Commines, ne doivent rien à la culture artificielle apportée par les Grecs de Constantinople; ce n'est donc pas, comme on le répète, l'introduction de la Grèce en Europe qui a créé nos arts et notre littérature, car ils existaient déjà; mais c'est en effet de cette source que dé-

coule, dans l'imagination européenne, le sentiment de la beauté de la forme classique, une alliance dans laquelle, comme dans toute alliance, les justes parts n'ont pas toujours été parfaitement gardées. » Au seizième siècle, au moment où l'influence de l'antiquité est manifeste, notre littérature ne perd point ce cachet primitif de nationalité. Qu'y a-t-il de plus savant, de plus empreint de l'antiquité grecque et latine, que Rabelais; et qu'y a-t-il en même temps de plus moderne? Si moderne, pour ainsi dire, qu'on le met, et non sans raison, au rang des auteurs qui déjà, au seizième siècle, ont préparé notre révolution. Montaigne, s'il s'étaye de Sénèque et de Plutarque, ne s'appuie-t-il pas plus encore sur lui-même? Original par son style, il l'est plus encore par cette familiarité naïve qui nous met dans la confidence de ses moindres fantaisies et de ses plus singuliers sans-façons.

Je ne parle point d'Amyot; ce n'est qu'un traducteur; traducteur original cependant, car il a créé bien des tours et des expressions qui ont été les richesses et sont restés le patrimoine de notre langue.

Henri Estienne, l'érudit, le philologue par excellence, est aussi un de nos écrivains les plus spirituels, les plus incisifs, les plus français. Ronsard, je le sais, est souvent plus latin et grec que français; mais, quand il consent à n'être que lui-même, c'est une grâce et une fraîcheur charmantes.

Où trouver, après Villon et Marot, la veine gauloise plus abondante et plus pure que dans Régnier? Malherbe et Balzac s'inspirent sans doute d'Horace et de Cicéron; mais dans l'ode sur la prise de la Rochelle, l'ode à Duperrier, Malherbe ne chante-t-il pas sous une inspiration toute personnelle et nationale; et le *Socrate chré-*

tien de Balzac, n'est-il pas marqué d'un cachet tout moderne?

J'ai montré comment Corneille et Racine avaient conservé, dans l'imitation, la libre originalité : Corneille a créé le principe même de son théâtre, l'admiration. Quant à Racine, ce reproche que lui a fait Voltaire de donner à tous ses personnages le même air de galanterie, reproche que nous ne voulons pas examiner ici, prouve du moins, qu'en s'inspirant des Grecs, il n'a pas cessé d'être Français.

Je ne considère la littérature française que dans les sujets qu'elle a empruntés à l'antiquité; que serait-ce si je l'envisageais dans ceux où elle ne s'en inspire pas; si je montrais Corneille dans *Polyeucte;* Racine dans *Esther* et dans *Athalie?*

N'est-il pas également superflu de prouver l'originalité de Molière dans ses chefs-d'œuvre : le *Tartufe*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes* et les autres pièces, expression si vive des mœurs et des travers de son temps? Après Phèdre, La Fontaine, même dans ses fables, n'est-il pas aussi marqué au coin le plus vrai du génie français, et si nous le cherchions ailleurs, ne rencontrerions-nous pas une source plus abondante encore et plus secrète de poésie indigène?

Que si de la poésie nous passons à la prose, nous verrons que là encore nous avons su créer en imitant. Je ne parlerai pas de l'éloquence de la chaire, qui, je l'ai dit, n'a rien de commun avec l'antiquité païenne; mais dans un genre voisin de la chaire, dans la morale, tout aussi n'est-il pas nouveau? Ni Pascal, ni La Rochefoucauld ne rappellent l'antiquité. Il ne s'en faut pas étonner. Cet homme qu'ils examinent, qu'ils analysent, qu'ils pei-

gnent n'est pas l'homme ancien, mais l'homme moderne; le païen, mais bien le chrétien. Leur morale est une science nouvelle comme la science même de l'âme qui en fait l'objet; et le seul d'entre eux qui fait quelquefois souvenir de Sénèque, La Bruyère, en est profondément distinct : Sénèque a-t-il un chapitre sur les femmes? Cette lacune seule est un abîme entre les deux écrivains, ou plutôt les deux civilisations, païenne et chrétienne.

On est moins disposé à refuser au dix-huitième siècle l'originalité. Je serais, quant à moi, d'un avis contraire et montrerais facilement, ce me semble, que la proposition inverse est la vraie; mais ce n'en n'est pas ici le lieu. Qu'il me suffise de dire que ce siècle qui a été, comme le dix-septième siècle, fidèle à la tradition littéraire de l'antiquité, quoique l'interprétant autrement, n'a pas non plus manqué d'originalité dans l'imitation. Nous avons assez laissé entendre quels sont les défauts du théâtre de Voltaire : Euripide de la scène française, comme l'Euripide grec, il a altéré la pureté de l'art; il a substitué souvent le raisonnement philosophique au langage de la situation et parlé à la place de ses personnages; mais il a son originalité, même après et à côté de Corneille et de Racine : *Zaïre* est une véritable création. Crébillon, lui non plus, n'est pas un simple imitateur; plus heureux même quand il ne s'inspire que de sa verve, *Rhadamiste* est son chef-d'œuvre.

Dans la prose, l'originalité est plus sensible encore. Si, dans quelques-uns de ses ouvrages, Montesquieu s'est inspiré de la science ancienne, fécondée par ses patientes méditations, il n'a eu, dans l'*Esprit des lois*, ainsi que le dit son épigraphe, que lui-même pour guide et pour modèle. L'épigraphe a pu paraître ambitieuse; elle n'est

que juste. Aristote sans doute avait analysé les constitutions de plusieurs États de la Grèce; Platon avait traité du gouvernement, et Cicéron après eux; mais Montesquieu seul est remonté à l'essence même des lois; seul les a comparées, réunies et éclairées dans une puissante synthèse.

Je ne dirai rien de Buffon, sinon qu'Aristote non plus que Pline ne lui ont révélé les *Époques de la nature.*

Rousseau, plus qu'aucun des écrivains que je viens de nommer, a reçu l'influence de l'antiquité; ce qui pourra surprendre; car si l'on se figure, au dix-huitième siècle, un écrivain indépendant, ne relevant que de lui-même et de son génie, assurément c'est Rousseau. Qu'on y regarde de plus près cependant. On pourrait se tromper, prendre ses paradoxes pour de l'originalité, comme sa sauvagerie pour de l'indépendance; au fond, il emprunte beaucoup à l'antiquité; il a toutefois son coin profond d'invention : éloquent, surtout quand il s'inspire de lui-même. Où est, je ne dis pas dans l'antiquité, mais dans les temps plus rapprochés de nous, dans le dix-septième siècle, le modèle des *Lettres à M. de Malesherbes*, celui des *Rêveries?* Où ces pages, trop rares, mais si doucement mélancoliques et si sincèrement passionnées de la *Nouvelle Héloïse?* Voilà l'originalité de Rousseau et son impérissable gloire, qui n'est ni dans ses paradoxes sur l'éducation, ni dans ses théories politiques.

J'ai nommé du dix-huitième siècle tout ce qui, dans les lettres, fut véritablement grand; du dix-neuvième, je ne rappellerai que ceux pour qui la postérité a commencé, Bernardin et Chateaubriand. On peut reprocher à Bernardin le vague de quelques-unes de ses peintures; lui contester la justesse de ses harmonies. Mais *Paul et*

Virginie le mettent hors de page et au nombre des génies créateurs, de ceux qui ont trouvé et ouvert dans le cœur humain une source nouvelle et profonde d'affections et de beautés morales.

Il est reçu aujourd'hui, je le sais, de rabaisser l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* : quant à moi, je l'avoue, je conserve pour ces deux ouvrages mon admiration d'enfance. Moins pure que Virginie, Atala vivra comme elle; il ne périra pas non plus, ce René qui, en peignant ses ennuis, nous a si puissamment émus et attachés par ce charme profond de mélancolie qui a été à nous tous, plus ou moins, notre maladie.

Telle a été, on le voit, à tous ses âges, au milieu de l'inspiration de l'antiquité, l'originalité de la littérature française. Il n'est donc pas fondé le reproche que ne cesse de nous adresser la critique étrangère, d'avoir trop oublié, dans l'imitation, notre caractère national, et perdu notre propre physionomie. Nous pourrions aller plus loin, et portant, pour ainsi parler, la guerre dans le camp ennemi, montrer que ces peuples qui prétendent à l'originalité, à la spontanéité, à la couleur locale, n'ont pas moins que la France entretenu commerce avec l'antiquité. Je ne parle ni de l'Italie, ni de l'Espagne, ni du Portugal; ce sont des nations néo-latines; l'imitation de l'antiquité était pour elles, comme pour nous, une tradition et un droit de famille. Mais voyez l'Angleterre : son poëte national par excellence, Shakespeare, a-t-il été étranger à l'antiquité? Et, si dans les sujets de tragédies qu'il lui a empruntés, il a souvent saisi d'une manière frappante les caractères de quelques héros et les traits principaux de la vie de Rome, que de fois aussi ses personnages sont anglais de langage, d'esprit, de

mœurs ! Milton a également, en son *Paradis perdu*, semé çà et là bien des réminiscences antiques. Je ne parle pas du siècle de la reine Anne; ce siècle-là est doublement classique, car, avec l'antiquité, il imite le siècle de Louis XIV.

Tournons nos regards vers l'Allemagne. Klopstock a pindarisé comme Ronsard. Gœthe et Schiller ont, eux aussi, imité les tragiques grecs; et en les imitant, ils ne sont pas restés plus fidèles à la vérité que Racine et Corneille. L'Iphigénie de Gœthe est-elle plus Grecque que celle de Racine; et Schiller a-t-il, dans sa *Fiancée de Messine*, mieux conservé la couleur antique?

Gœthe cependant l'avait étudiée, la pratiquait sans cesse cette antiquité grecque. Aussi un éminent critique a-t-il pu dire avec vérité : « J'aperçois chez lui le temple de la Grèce jusque sur le rivage de la Tauride; il a écrit *Werther*, mais c'est *Werther* écrit par quelqu'un qui emporte aux champs son Homère. Gœthe, sans son goût pour la Grèce qui corrige et fixe son indifférence, ou si l'on aime mieux sa curiosité universelle, pouvait se perdre dans l'infini, dans l'indéterminé. De tant de sommets qui lui sont familiers, si l'Olympe n'était encore son sommet de prédilection, où irait-il? »

Loin de nous, la pensée de reprocher à notre tour, à l'Allemagne et à l'Angleterre, ce culte des dieux d'Athènes et de Rome; mais qu'on cesse aussi de nous en faire un crime :

> Hanc veniam petimusque damusque vicissim.

Ce culte, d'ailleurs, n'a rien que de légitime et d'élevé : car la tradition, c'est la civilisation même, l'œuvre immortelle de l'humanité, ce flambeau de vie que, dans

leur course si rapide, se passent les générations; et entre les littératures, celles-là sont véritablement humaines, c'est-à-dire universelles, qui ont été les plus fidèles à cette tradition : or, après la Grèce et Rome, c'est le génie de la France qu'on aperçoit surtout sur ces cimes élevées et éclatantes de lumière, phares éternels qui, sur l'Océan des âges, signalent et éclairent les écueils où, livrée à elle-même et flottant au hasard, pourrait se briser la pensée.

DE LA DÉCADENCE

DES LETTRES ROMAINES

DEPUIS ADRIEN JUSQU'A CONSTANTIN[1]

Quand on passe du siècle d'Auguste au siècle de Trajan, sans doute on s'aperçoit que l'on descend, mais par une pente pour ainsi dire insensible et des sites qui laissent encore voir çà et là des beautés qui charment le regard, et qui, pour être un peu artificielles, n'en sont pas toujours moins agréables. On ne trouve plus, il est vrai, ces fleurs si brillantes et pourtant si naturelles de la poésie que l'on pouvait à chaque pas cueillir dans Virgile et dans Horace, dans Properce ou dans Ovide, où déjà cependant elles ont moins de fraîcheur, sinon moins d'éclat ; mais si l'imagination est moins touchée et moins ravie, la pensée, en ce second siècle, est peut-être plus vivement sollicitée et l'âme plus profondément émue. Les sévères leçons de la philosophie et de l'histoire ont rem-

1. Nous avons arrêté au règne de Trajan l'histoire de la littérature romaine : entre ce siècle si brillant encore et si fécond, et l'époque si pâle et si stérile qui lui succède, il existe une telle différence, qu'il nous avait paru d'abord qu'il suffisait de la signaler ; mais, en y réfléchissant, il nous a semblé qu'il y avait là une révolution tout à la fois historique et morale, dont il ne serait pas sans intérêt de rechercher les causes.

placé les enchantements de la poésie : avec Sénèque, on pénètre dans toutes les splendeurs matérielles et les misères morales d'une société ruinée par la double corruption du luxe et de la servitude, et où cependant percent encore, à côté de tant de dégradations de l'esprit et du cœur, les aspirations exagérées, mais quelquefois sublimes du stoïcisme : plante triste, mais vigoureuse, qui pousse et grandit à l'ombre même du despotisme, pour en conjurer les malignes influences. Après Sénèque, on a Tacite, c'est-à-dire l'historien philosophe à côté du moraliste, la peinture et la vengeance du despotisme. Et je ne parle point des deux Pline, l'un qui a peint la nature en traits heurtés quelquefois, mais souvent si énergiques et si pittoresques; l'autre, esprit heureusement doué, en qui la recherche est presque naturelle, et qui corrige le travail du style par la sérénité épanouie de son âme.

On n'a point ces dédommagements quand, après le règne de Trajan on traverse celui d'Adrien et de Marc-Aurèle, pour arriver jusqu'à Constantin. Là, plus rien qui parle à l'imagination, qui élève l'esprit, qui touche l'âme. La poésie essaye vainement, dans Némésien et dans Calpurnius, de réveiller les sons depuis longtemps assoupis de la muse pastorale; l'histoire, malgré son nom pompeux et trompeur d'auguste, n'est plus qu'une assez maigre chronique. Seule, l'éloquence semble vouloir se ranimer; mais l'éloquence n'est pas la rhétorique, et Fronton, qui en donne encore des leçons, n'en donne plus le modèle : par une singulière erreur, par un goût rétrograde, il en demande le secret à l'imitation de Caton et des Gracques, plutôt qu'à Cicéron.

A quoi tient cette irrémédiable décadence des lettres

latines au troisième siècle ? Si cette époque a compté de détestables princes, elle en a vu aussi d'admirables : les Antonins n'ont pas moins honoré le trône que l'humanité ; quelques-uns aimaient et cultivaient les lettres; Marc-Aurèle, épris de la philosophie, ne l'était pas moins de l'éloquence, et il recherchait, il tenait en estime ceux qui cultivaient l'une comme l'autre. Enfin la poésie elle-même recevait les plus hauts encouragements : elle avait ses jeux, ses fêtes, ses récompenses. Comment donc, malgré tant de causes qui semblaient les devoir soutenir et inspirer, les lettres sont-elles restées languissantes et stériles ?

Selon nous, la première cause de cet apauvrissement est dans le génie latin lui-même. Rome, qu'on me passe cette hérésie, Rome n'était point prédestinée aux lettres; elle fit de la littérature par amour-propre, pour ainsi parler, par cette puissance de volonté et cette faculté d'assimilation qui était en elle; mais cette littérature, elle l'emprunta, comme elle avait emprunté beaucoup de choses, ses institutions, ses armes, sa religion même. La Grèce, qui lui vint en aide dans cette tentative un peu contraire à son génie, lui fut utile sans doute; mais comme il arrive souvent, elle lui fit payer chèrement ses secours. Maîtresse jalouse en quelque sorte, elle ne cessa d'accompagner, de surveiller son élève; elle l'étouffa, la comprima, du moins, dans son essor. Cette tutelle de la littérature grecque à l'égard de la littérature latine, nécessaire peut-être, et si fortement marquée au premier développement de celle-ci, se continue jusqu'au siècle d'Auguste. Parvenu alors à sa maturité, le génie romain peu souple mais énergique, s'il ne se débarrasse pas entièrement des étreintes du génie grec, s'en dégage cepen-

dant assez pour agir en liberté. Sa vigueur native lui tint lieu d'inspiration originale ; mais ce ne fut qu'une courte émancipation. Après le siècle d'Auguste, la Grèce plus que jamais s'empara de Rome ; « Rome, dit Juvénal, est une ville grecque. » Le génie latin lutta cependant encore, sans trop de désavantage, contre cette invasion : Sénèque et Tacite nous le disent assez hautement.

A partir d'Adrien et sous Marc-Aurèle, il n'en est plus de même. Sous Adrien, Rome compte plus de chaires grecques entretenues aux frais du trésor public qu'elle ne compte de chaires latines. Pour Marc-Aurèle la vraie langue de la philosophie, c'est le grec ; c'est en grec que le plus souvent il écrit à son maître, à Fronton ; en grec qu'il rédigera ses mémoires. Point de rhéteur latin alors qui ne se vante d'improviser en grec ; pour Apulée, c'est un jeu de finir en l'une des deux langues un discours qu'il a commencé dans l'autre ; il passe avec la même facilité du latin au grec, du grec au latin. Virtuose littéraire, il sait jouer avec une égale dextérité des deux instruments.

Qu'on ne s'étonne donc pas si la littérature latine qui, dans l'âge de sa plus grande force, avait eu peine à grandir sous l'influence légère encore et féconde de la littérature grecque, a langui et s'est presque éteinte quand sa séve primitive a été épuisée, quand surtout lui a manqué ce qui l'avait soutenue dans cette atmosphère grecque, le souffle de la liberté. Cette liberté, me dira-t-on, elle ne l'avait déjà plus sous Auguste, et cependant de quel éclat n'a-t-elle pas brillé ? Oui, mais ces fruits qu'elle a portés alors, ou plutôt ces fleurs de la poésie dont elle s'est couronnée, peuvent à la rigueur croître et mûrir aux rayons du soleil impérial. Mais déjà les autres branches de la littérature se dessèchent, ou si elles étalent encore de

brillants rameaux, c'est qu'en elles circule un reste de cette sève puissante qui avait animé l'ancienne littérature, la littérature de la république; la république ou plutôt son regret, c'est l'inspiration de Tite-Live.

Ce fut aussi l'inspiration de la littérature du second siècle. Elle est bien loin sans doute cette liberté; elle n'est plus qu'un souvenir, mais un souvenir qui vit dans toutes les âmes, qui nourrit toutes les imaginations, qui anime toutes les facultés. A cette distance même, le souvenir a quelquefois plus de puissance que la réalité; le regret ajoute à l'illusion; ce n'est pas sous le coup de la plus vive émotion que la douleur s'exprime éloquemment: pour se plaindre, il lui a fallu d'abord se recueillir. Ainsi, tous ces écrivains du second siècle qui n'ont pas vu la liberté, mais qui en ont pour ainsi dire reçu les lointaines et dernières haleines et les ont avidement aspirées, en ont fait passer dans leurs écrits la saine et forte influence: Tacite a écrit sous Domitien.

A partir d'Adrien et sous les Antonins on n'a plus même ces regrets; ils ont entièrement disparu, effacés autant par la douce administration même de ces princes, que par cet oubli naturel aux nations comme aux individus. On pourrait presque dire du despotisme ce que Tacite dit de la paresse: « on commence par la haïr, on finit par l'aimer; » odieux d'abord, on s'y accoutume, on s'y endort: d'autant plus mortel qu'il est plus doux. Ainsi s'assoupit l'esprit romain. Où se serait-il pris pour se ranimer? la philosophie qui, à ce moment, agitait le monde grec, la philosophie avait été longtemps étrangère et antipathique au génie latin; ce n'est qu'à grande peine que Cicéron l'avait pu acclimater à Rome, et pour l'y soutenir, Sénèque avait dû l'approprier au caractère romain; il en

avait fait de la morale. A partir de Sénèque, il n'y a plus à Rome de philosophie ; les sophistes et les rhéteurs grecs y dominent. Ils se chargent d'écrire l'histoire du peuple-roi et de l'endoctriner : Plutarque écrit la biographie de ses grands hommes, et Dion Chrysostome lui donne par sa parole des empereurs. Ce n'est plus Rome seulement qui alors est grecque ; le monde tout entier appartient en quelque sorte à la Grèce. Alexandrie est la capitale de l'intelligence.

Ainsi la prédominance du grec, l'absence de toute curiosité d'esprit, surtout un complet oubli de la liberté, telles sont, des Antonins à Constantin, les causes de la décadence de la littérature latine. On a cru les trouver ailleurs : on en a accusé le christianisme. Le christianisme en est fort innocent, car pendant deux siècles, il a été presque ignoré de la littérature latine. Au premier abord, il n'avait rien qui pût la séduire ; il se faisait avant tout, un honneur et une gloire de s'adresser à la multitude, aux faibles, aux ignorants ; et pour se faire mieux comprendre, il leur parlait en un langage vulgaire, rude et parfois inculte. Aussi les lettrés, si parfois ils le rencontraient ou le soupçonnaient, n'avaient pour lui que dédain ou indifférence : pour les chrétiens, Fronton n'avait que des railleries.

Le christianisme était donc alors à peu près inconnu à Rome ; si l'on s'en avise, c'est comme d'une secte philosophique, dit Tertullien. Ainsi donc, ignoré ou rejeté des lettrés, de la haute société, il n'a pu contribuer à la décadence des lettres romaines. Loin de là ; si un moment, sous Théodose, la littérature latine semble sortir de son assoupissement ; si même son réveil n'est pas sans quelque éclat, c'est à la présence et à la lutte du christianisme

qu'elle le doit : sans Ambroise, Symmaque n'aurait pas si habilement défendu l'autel de la Victoire.

Il est pourtant impossible qu'une fois éveillée, l'intelligence d'un peuple s'éteigne entièrement. Aussi Rome, à cette époque, n'est-elle pas à proprement parler sans génie littéraire; mais ce génie est un génie sévère, grand, quoique positif, c'est son primitif et véritable génie, le génie du droit, qui après avoir, si je puis ainsi parler, traversé, sans s'y perdre jamais, toutes les couches de l'influence grecque reparaît au déclin de la littérature avec une vigueur et une netteté singulières. Les jurisconsultes sont, au troisième siècle, les gloires littéraires de Rome : Paul, Modeste, Caïus, Ulpien, Papinien ont succédé à Cicéron et à Virgile, à Sénèque et à Tacite. Eux seuls, au milieu de l'abaissement des caractères et de la corruption de la langue, conservent, avec la droiture des idées, la pureté et la majesté du langage latin. Mais ces jurisconsultes même, loin de s'amortir au contact du christianime, s'y retrempent au contraire en quelque sorte et s'y fortifient. Cette lutte du paganisme et du christianisme, presque inaperçue, jusqu'à Constantin, des savants, et dont on peut à peine çà et là saisir quelques vestiges, elle éclate tout entière dans le Code romain. Les jurisconsultes, armés de la loi défendent le paganisme avec cet esprit étroit et rigoureux, ce « droit strict » qui devait, cédant à la mansuétude chrétienne, devenir l'équité. Ainsi, dans ses derniers jours, Rome se retrouve avec ce qui avait été son premier et indestructible génie, le génie du droit : de même dans l'homme, souvent reparaissent, aux derniers moments, les grandeurs primitives de son caractère.

Le génie de Rome était un génie puissant, mais peu

idéal. Les lettres proprement dites ne lui étaient point naturelles : écloses sous une influence étrangère et grâce pour ainsi dire à une culture artificielle, elles ont vécu peu de temps, comme ces plantes exotiques qui, transportées sous un ciel rigoureux, ne s'y conservent que difficilement, et perdent souvent leur parfum, alors même qu'elles conservent leur éclat. Rome était faite pour agir, et non pour penser; le poëte l'a bien dit : d'autres seront plus éloquents :

> Orabunt causas melius. . . . . .

Rome saura mieux gouverner :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Regardez, en effet : au moment où Rome se tait ainsi, les plus grandes questions qui aient jamais préoccupé la pensée de l'homme s'agitent dans le monde grec. Ce christianisme que Rome ignore ou dédaigne, la Grèce, l'Asie tout entière le connaissent, l'attaquent ou le défendent. En face de lui et comme pour lui disputer l'empire des intelligences, une philosophie nouvelle ressuscite ou essaye de rajeunir la philosophie de Platon. Sous mille noms divers, des hérésies qui prétendent encore être le christianisme, troublent la foi et les âmes : partout un mouvement singulier agite le monde ; et non-seulement le monde grec est ainsi plein de bouillonnements, j'allais dire de fièvres religieuses ou philosophiques, mais le monde africain en est saisi : c'est devant le Sénat de Carthage, et non devant le Sénat romain, que se porte et se plaide la cause des chrétiens accusés de révolte contre les empereurs et contre les lois. Et voyez comme pendant longtemps, même au sein de Rome devenue chrétienne, persiste cette indifférence ou cette ignorance des graves

controverses qui remuent le monde grec et africain! Des panégyristes, les derniers orateurs, célèbrent les vertus et les exploits de Constantin; et tel est le vague de leur langage que l'on ne sait si, louant le premier prince chrétien, ils sont chrétiens eux-mêmes. Enfin, fait plus remarquable encore, il faut aller jusqu'au quatrième siècle, jusqu'au siècle de Théodose, c'est-à-dire jusqu'à la prise de possession définitive de l'empire par le christianisme, pour rencontrer un docteur de l'Église latine, quand depuis longtemps la Grèce, l'Asie et l'Afrique en comptaient un si grand nombre.

Ne nous étonnons donc point de ce silence si profond et si long, qui, à partir du troisième siècle, s'est fait dans les lettres latines. Le sol leur manquait. Si la littérature grecque qui les avait enfantées leur a survécu, pleine de force encore et d'éclat, quand elles étaient, elles, sur leur déclin, c'est que cette littérature avait à ses racines cette séve qui donne la vie et la durée. Mais les lettres latines ne poussèrent pour ainsi dire qu'à fleur de terre : moisson brillante, mais éphémère, où éclata la forte volonté romaine et ses heureuses aptitudes à tout s'assimiler, même ce qui paraît le plus rebelle à l'imitation, l'âme et l'intelligence d'un autre peuple. Dans ses conquêtes, Rome avait compris la littérature; elle voulut en avoir, elle en eut une, et même une impérissable : sa langue est devenue la langue universelle, et son droit, la loi du monde moderne.

FIN

TABLE

—

LEÇON I. *Temps antérieurs au siècle d'Auguste.* — COMÉDIE. Plaute, Térence 1
— II. POÉSIE. Lucrèce, Catulle 37
— III. ÉLOQUENCE. Cicéron 61
— IV. LES HISTORIENS LATINS. Jules César, Salluste 91
— V. *Siècle d'Auguste.* — VIRGILE 108
— VI. HORACE 147
— VII. TIBULLE, — PROPERCE 178
— VIII. OVIDE, — PHÈDRE 200
— IX. TITE-LIVE 228
— X. LES POÈTES ESPAGNOLS. Lucain 241
— XI. LE THÉATRE ROMAIN DEPUIS AUGUSTE. Sénèque 264
— XII. LES POÈTES SATIRIQUES. Perse, Pétrone 286
— XIII. LES PROSATEURS. Sénèque, Pline l'Ancien, Quintilien 300
— XIV. MARTIAL. — JUVÉNAL 314
— XV. TACITE ET PLINE 333
APPENDICE. — De l'influence de la littérature ancienne sur la littérature française 351
De la décadence des lettres romaines depuis Adrien jusqu'à Constantin 410

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYP. P.-A. BOURDIER ET COMP., RUE DES POITEVINS, 6.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE

GARNIER FRÈRES

6, rue des Saints-Pères et Palais-Royal, 215

DICTIONNAIRE NATIONAL

OUVRAGE ENTIÈREMENT TERMINÉ

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE LA LANGUE ET DES LETTRES FRANÇAISES

Ce grand Dictionnaire classique de la Langue française contient, pour la première fois, outre les mots mis en circulation par la presse, et qui sont devenus une des propriétés de la parole, les noms de tous les Peuples anciens, modernes; de tous les Souverains de chaque État; des Institutions politiques; des Assemblées délibérantes; des Ordres monastiques, militaires; des Sectes religieuses, politiques, philosophiques; des grands Événements historiques : Guerres, Batailles, Siéges, Journées mémorables, Conspirations, Traités de paix, Conciles; des Titres, Dignités, Fonctions, des Hommes ou Femmes célèbres en tout genre; des Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps : Saints, Martyrs, Savants, Artistes, Écrivains; des Divinités, Héros et personnages fabuleux de tous les peuples; des Religions et Cultes divers, Fêtes, Jeux, Cérémonies publiques, Mystères, enfin la Nomenclature de tous les Chefs-lieux, Arrondissements, Cantons, Villes, Fleuves, Rivières, Montagnes de la France et de l'Étranger; avec les Etymologies grecques, latines, arabes, celtiques, germaniques, etc., etc.

Cet ouvrage classique est rédigé sur un plan entièrement neuf, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent, et dans lequel toutes les définitions, toutes les acceptions des mots et les nuances infinies qu'ils ont reçues sont justifiées par plus de quinze cent mille exemples extraits de tous les écrivains moralistes et poëtes philosophes et historiens, etc., etc. Par M. BESCHERELLE aîné, principal auteur de la *Grammaire nationale.* 2 magnifiques vol. in-4 de plus de 3,000 pages, à 4 col., imprimés en caractères neufs et très-lisibles, sur papier grand raisin, glacé, contenant la matière de plus de 300 volumes in-8. . . . . 50 fr.

Demi-reliure chagrin, plats en toile. . . . . 10 fr.

GRAMMAIRE NATIONALE

Ou Grammaire de Voltaire, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de J. J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Casimir Delavigne, et de tous les écrivains les plus distingués de la France; par MM. BESCHERELLE FRÈRES et LITAIS DE GAUX 1 fort vol. grand in-8. Complément indispensable du *Dictionnaire national*. . . . . 10 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE CLASSIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Comprenant : Les mots du Dictionnaire de l'Académie française, et un très-grand nombre d'autres autorisés par l'emploi qu'en ont fait les bons écrivains; leurs acceptions propres et figurées et l'indication de leur emploi dans les différents genres de style; — 2° Les termes usités dans les sciences, les arts, les manufactures, ou tirés des langues étrangères; — 3° La synonymie rédigée sur un plan tout nouveau; — 4° La prononciation figurée de tous les mots qui représentent quelque difficulté; — 5° Un Vocabulaire général de géographie, d'histoire et de biographie, etc., etc.; par MM. Bescherelle aîné, et J. A. Pons, professeur d'histoire. 1 vol. gr. in-8 de 1100 pag. . . . . 10 fr.

GRAMMAIRE ESPAGNOLE-FRANÇAISE DE SOBRINO

Très-complète et très-détaillée, contenant toutes les notions nécessaires pour apprendre à parler et à écrire correctement l'espagnol. Nouvelle édition, refondue avec le plus grand soin, par A. Galban. 1 vol. in-8. . . . 5 fr.

GRAMMATICA DE LA LENGUA FRANCESA

Para los Españoles, por Chantreau, corrigée avec le plus grand soin par A. Galban, 1 vol, in-8. . . . . 4 fr.

GRAMMAIRE ITALIENNE

En 25 leçons, d'après Vergani, corrigée et complétée par C. Ferrari, ancien professeur à l'école normale et à l'Université de Turin, auteur du *Nouveau Dictionnaire italien-français et français-italien.* 1 vol. . . . . . . 2 fr.

PETIT DICTIONNAIRE NATIONAL

Contenant la définition très-claire et très-exacte de tous les mots de la langue usuelle; l'explication la plus simple des termes scientifiques et techniques; la prononciation figurée dans tous les cas douteux ou difficiles, etc., etc.; à l'usage de la jeunesse, des maisons d'éducation et de tous ceux qui ont besoin de renseignements prompts et précis, par M. Bescherelle aîné, auteur du *Grand Dictionnaire national,* etc. 1 fort vol. in-32 jésus, de plus de 600 pag. . . . . 2 fr. 25

PETIT DICTIONNAIRE D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE ET DE MYTHOLOGIE

Par J. P. Quitard, auteur du *Dictionnaire des Proverbes,* faisant suite au *Petit Dictionnaire national* de M. Bescherelle aîné. 1 vol. in-32. 1 fr. 75
Les deux ouvrages réunis en 1 fort vol., rel. toile. . . . . 4 fr.

DICTIONNAIRE USUEL DE TOUS LES VERBES FRANÇAIS,

Tant réguliers qu'irréguliers ; par MM. Bescherelle frères. 3e édition. 2 forts vol. in-8 à 2 colonnes.. . . . . 12 fr.

Ce livre est indispensable à tous les écrivains et à toutes les personnes qui s'occupent de la langue française. La conjugaison des verbes est sans contredit ce qu'il y a de plus difficile dans notre langue, puisqu'on y compte plus de trois cents verbes irréguliers. A l'aide de ce dictionnaire, tous les doutes sont levés, toutes les difficultés vaincues.

PETITS DICTIONNAIRES EN DEUX LANGUES

Avec la prononciation figurée, très-complets et exécutés avec le plus grand soin, contenant chacun la matière d'un fort volume in-8, à l'usage des voyageurs, des lycées, des colléges, de la jeunesse des deux sexes, et de toutes les personnes qui étudient les langues étrangères.

Dictionnaire grec-français. Rédigé sur un plan nouveau, contenant tous les termes employés par les auteurs classiques présentant un aperçu de la dérivation des mots dans la langue grecque et suivi d'un lexique des noms propres, par A. Chassang, maître de Conférences de langue et littérature grecques à l'Ecole normale supérieure. 1 vol. grand in-32 de plus de 1000 pages. . . . . 7 fr. 50

Nouveau dictionnaire latin-français contenant tous les termes employés par les auteurs classiques; l'explication d'un certain nombre de mots appartenant à la langue du droit; les noms propres d'hommes et de lieux, etc., par E. de Suckau, chargé du cours de littérature française à la Faculté d'Aix. 1 fort vol. grand in-32. . . . 4 fr. 50

Nouveau dictionnaire anglais-français et français-anglais contenant : Tout le vocabulaire de la langue usuelle, et donnant la *prononciation* figurée de tous les mots anglais, et celle des mots français dans les cas douteux, par M. Clifton. 1 vol. grand in-32, imprimé avec soin. . 4 fr. 50

Nouveau dictionnaire allemand-français et français-allemand du langage littéraire, scientifique et usuel, contenant, à leur ordre alphabétique, tous les mots usités et nouveaux de ces deux idiomes ; les noms propres de personnes, de pays, de villes, etc.; la grammaire et les idiotismes, et suivi d'un Tableau des verbes irréguliers, par K. Rotteck (de Berlin). 1 fort vol. grand in-32 jésus. . . 4 fr. 50

Nouveau dictionnaire de poche français-espagnol et espagnol-français avec *la prononciation* dans les deux langues, rédigé d'après les matériaux réunis par D. Vicente Salva et les meilleurs dictionnaires parus jusqu'à ce jour. 1 fort vol. grand in-32, format dit Cazin, d'environ 1,100 p.. . 5 fr.

Dictionnaire italien français et français-italien. contenant tous les mots de la langue usuelle et donnant la prononciation figurée des mots italiens et des mots français, dans les cas douteux et difficiles, par C. Ferrari. 1 fort volume in-32.. . . . 4. fr. 50

Dictionnaire de poche français-turc, par A. Calfa. 3e édition refondue. 1 vol. gr. in-32, relié. . . . . 6 fr.

Reliure percaline, tr.-jaspée, de chacun de ces quatre dictionnaires.. 0, 60 c.

Les dictionnaires en petit format publiés jusqu'à ce jour sont plutôt des vocabulaires, souvent très-incomplets, qui ne contiennent aucune des indications nécessaires pour aider un commençant à traduire correctement d'une langue dans une autre.

Dans ces dictionnaires que nous recommandons à l'attention du public ami des lettres :

1° Tous les mots, sans exception, sont à leur ordre alphabétique; pas de liste particulière de noms propres, de mots géographiques, etc.

2° Les diverses acceptions de chaque mot sont indiquées par des numéros. Le premier numéro donne le sens le plus conforme à l'étymologie ; les numéros suivants présentent successivement les sens dérivés, détournés ou figurés. Enfin différents signes typographiques et de ponctuation viennent encore guider l'étranger dans le choix des mots.

3° La prononciation a été figurée avec le plus grand soin et à l'aide des moyens les plus simples.

On voit que nous n'avons rien négligé pour rendre cette publication aussi utile et pratique que possible. Si l'on considère encore que nous donnons également la solution des difficultés grammaticales, relatives, par exemple à la conjugaison des verbes, des prépositions, etc., on sera forcé de convenir que jamais on n'a présenté autant de matières sous un aussi petit volume.

GRAND DICTIONNAIRE

ESPAGNOL-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ESPAGNOL

Avec la prononciation dans les deux langues, plus exact et plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, rédigé d'après les matériaux réunis par D. Vicente Salva, et les meilleurs dictionnaires anciens et modernes, par F. de P. Noriéga et Guim. 1 fort vol. gr. in-8 jésus, d'environ 1,600 pag., à 3 col. . . . . . . 18 fr.

GUIDES POLYGLOTTES

Manuels de la conversation et du style épistolaire, à l'usage des voyageurs et des écoles. Grand in-32, format dit Cazin, papier satiné, élégamment cartonnés. Prix du vol.. . . . . 2 fr.

Français-anglais, par M. CLIFTON, 1 vol.

Français-italien, par M. VITALI, 1 vol.

Français-allemand, par M. EBELING, 1 vol.

Français-espagnol, par M. CORONA BUSTAMENTE, 1 vol.

Espanol-francés, por CORONA BUSTAMENTE.

English-french, by CLIFTON 1 vol,

Hollandsch-fransch, van A. DUFRICHE, 1 vol.

Espanol-inglés, por CORONA BUSTAMENTE y CLIFTON, 1 vol.

English and italian. 1 vol.

Espanol-aleman, por CORONA BUSTAMENTE EBELING, 1 vol.

Deutsch-english, von CAROLINO DUARTE, 1 vol.

Espanol-italiano, por M. CORONA BUSTAMENTE y VITALI, 1 vol.

Italiano-Tedesco, da GIOVANI VITALI et Dr EBELING, 1 vol.

Portuguez-francez, por M. CAROLINO DUARTE y CLIFTON, 1 vol.

Portuguez inglez, por DUARTE y CLIFTON, 1 vol.

GUIDE EN SIX LANGUES. Français-anglais-allemand-italien-espagnol. portugais. 1 fort in-16 de 550 pages. 5 fr.

GUIDE EN QUATRE LANGUES, français-anglais-allemand-italien, 1 vol. grand in-32, cartonné.. . . . . 4 fr.

Nous appelons d'une manière toute spéciale l'attention sur nos *Guides polyglottes*. Le soin intelligent et scrupuleux qui en a dirigé l'exécution leur assure, parmi les livres de ce genre, une incontestable supériorité. Le texte original a été fait et préparé, avec beaucoup d'adresse et d'habileté, par un maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Les besoins de la conversation usuelle y sont très-heureusement prévus. Les dialogues, au lieu de se traîner dans l'ornière des banalités ennuyeuses, ont un à propos, une vivacité, un sel, qui amusent et réveillent le lecteur. Les traducteurs se sont acquittés de leur tâche avec exactitude et fidélité.

Guide français-anglais, manuel de la conversation et du style épistolaire, avec la *prononciation figurée de tous les mots anglais*, à l'usage des voyageurs. 1 vol. in-16. . . . . . . 4 fr.

Polyglot guides manual of conversation with models of letters for the use of travellers and students. English and French with the figured pronunciation of the French, by MM. CLIFTON and DUFRICHE-DESGENETTES. 1 volume in-16. . . . . 4 fr.

CODES ET LOIS USUELLES

Classés par ordre alphabétique, édition sans supplément conforme à la législation la plus récente, collationnée sur les textes officiels, contenant en note sous chaque article des codes ses différentes modifications, la corrélation des articles, entre eux, la concordance avec le droit romain, l'ancienne législation française et les lois nouvelles, précédée de la constitution de l'Empire français et accompagnée d'une table chronologique et d'une table générale des matières, par M. A. ROGER, avocat à la Cour impériale de Paris, auteur de la 2e édition du *Traité de la Saisie-Arrêt*, et M. A. SOREL, avocat à la Cour impériale de Paris, suppléant du juge de paix du VIIIe arrondissement de Paris. 1 beau v. gr. in-8 raisin de 1,200 pages. Prix, br. . 15 fr.
La reliure, demi-chagrin.. . . . . 3 fr.

LE MÊME OUVRAGE

Édition portative, format gr. in-32 jésus, en deux parties :

Ire Partie. Les *Codes*. . . . . 4 fr.

IIe Partie. Les *Lois usuelles*. . . . . 4 fr

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE.

52 vol. grand in-8 de 500 pages à 2 col., contenant la matière de plus de 300 vol. . . . . 208 fr.

SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE

Rédigé par tous les écrivains et savants dont les noms figurent dans cet ouvrage et publié sous la direction du même rédacteur en chef. 16 vol. in-8 de 500 pages, pareilles à celles des 52 vol. publiés de 1833 à 1839. 80 fr.

Le *Supplément*, aujourd'hui TERMINÉ, se compose de *seize volumes* formant les tomes 53 à 68 de cette Encyclopédie si populaire.

Le *Supplément* a réparé toutes les erreurs, toutes les omissions qui avaient échappé dans le travail si rapide de la rédaction des 52 premiers volumes. Tous les *renvois* que le lecteur chercherait vainement dans l'ouvrage principal se trouvent traités dans le *Supplément*.

Aujourd'hui les seuls exemplaires qui conservent *leur valeur primitive* sont ceux qui sont accompagnés du *Supplément*, en d'autres termes des tomes 53 à 68.

COURS COMPLET D'AGRICULTURE,

Ou Nouveau Dictionnaire d'agriculture théorique et pratique d'économie rurale et de médecine vétérinaire, sur le plan de l'ancien Dictionnaire de l'abbé Rosnier, par MM. le baron de MOROGUES, membre de l'Institut; MIRBEL, professeur de culture au Jardin des Plantes, etc.; le vicomte HÉRICART DE THURY, président de la Société impériale d'agriculture; PAYEN, professeur de chimie agricole; MATHIEU DE DOMBASLE, etc, etc. 4e édition, revue et corrigée. 20 vol. br. en 19 gr. in-8 à 2 col., avec environ 4,000 sujets grav., relat. à la grande et à la petite culture, à l'économie rurale et domestique, à la description des plantes, etc. Complet. . . . 112 fr.

Chaque volume est orné du portrait d'un des hommes les plus notables des sciences agricoles. Le *Supplément* compte des textes tout récents; on y voit figurer les noms de MM. Chevreul, Gaudichaud, Boucherie, Paul Gaubert, Polonceau, Fuster, Morin, etc.

DICTIONNAIRE D'HIPPIATRIQUE ET D'ÉQUITATION.

Ouvrage où se trouvent réunies toutes les connaissances équestres et hippiques, par F. CARDINI, lieutenant-colonel en retraite. 2 vol. grand in-8, ornés de 70 figures; 2e édition, considérablement augmentée. . . 20 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE COMPLET DES COMMUNES DE LA FRANCE

De l'Algérie et des autres colonies françaises, contenant la Nomenclature de toutes les communes, leur division administrative, leur population d'après le dernier recensement; les bureaux de poste; leur distance de Paris; les stations de chemins de fer; les bureaux télégraphiques; l'industrie; le commerce; les productions du sol; les châteaux et tous les renseignements relatifs à l'organisation administrative, ecclésiastique, judiciaire, universitaire, financière, militaire et maritime de la France, avant et depuis 1789, par A. GINDRE DE MANCY. 1 fort vol. gr. in-8 d'environ 1,000 p., à deux colonnes avec une carte des chemins de fer, par CHARLE, géographe. 12 fr

DICTIONNAIRE PORTATIF DES COMMUNES DE LA FRANCE, DE L'ALGÉRIE ET DES AUTRES COLONIES FRANÇAISES

Précédé de tableaux synoptiques, et accompagné d'une carte de la France, par M. GINDRE DE MANCY, membre de la Société philotechnique et de plusieurs sociétés savantes. 1 fort vol. in-32 de 750 pages. . . . . . . 3 fr. 50

DICTIONNNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Comprenant les mathématiques, la physique et la chimie, la mécanique et la technologie, l'histoire naturelle et la médecine, l'économie rurale et l'art vétérinaire, par MM. Privat-Deschanel et Ad. Focillon, professeurs des sciences physiques et des sciences naturelles au lycée de Louis-le-Grand, avec la collaboration d'une réunion de savants; 4 parties, vol. gr. in-8. Prix. 30 fr.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

Par Malte-Brun. Description de toutes les parties du monde sur un nouveau plan, d'après les grandes divisions du globe; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique. 6e édition revue, corrigée et augmentée, mise dans un nouvel ordre et enrichie de toutes les nouvelles découvertes, par J. J. N. Huot. 6 beaux vol. gr. in-8, ornés de 41 grav. sur acier, ... 60 fr.

Avec un superbe Atlas entièrement établi à neuf. 1 vol. in-folio, composé de 72 magnifiques cartes coloriées, dont 14 doubles. . . . . 80 fr.

On peut acheter l'Atlas séparément. . . . . 20 fr

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

21 volumes sont en vente à 7 fr. 50

Cette collection imprimée avec luxe par M. Claye, sur magnifique papier des Voges fabriqué spécialement pour cette édition est ornée de vignettes gravées sur acier, d'après les dessins de Staal.

On tire de chaque volume de la collection 150 *exemplaires numérotés* sur papier de Hollande, avec figures sur chine avant la lettre, au prix de : 15 fr. le vol.

Œuvres complètes de Molière, nouvelle édition très-soigneusement revue sur les textes orignaux avec un nouveau travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, examen de chaque pièce, commentaire, biographie, etc., etc., par M. Louis Moland. 7 vol. in-8 cavalier.

Chefs-d'œuvre littéraires de Buffon, avec une introduction par M. Flourens, membre de l'Académie française, secrétaire de l'Académie des sciences, etc. 2 vol in-8 cavalier.

Histoire de Gil Blas de Santillane, Par le Sage, avec les principales remarques des divers annotateurs, précédée d'une notice par Sainte-Beuve, les jugements et témoignages sur le Sage et sur *Gil Blas*. 2 vol in-8 illustrés de 6 belles gravures sur acier d'après les dessins de Staal.

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle avec des réflexions à la fin de chaque chapitre, par M, l'abbé de Lamennais. 1 vol in-8.

Essais de Michel de Montaigne, nouvelle édition, avec les notes de tous les commentateurs, choisies et complétées par M. J. V. le Clerc, ornée d'un magnifique portrait de Montaigne, précédée d'une nouvelle étude sur Montaigne, par M. Prévost-Paradol, de l'Académie française. 4 vol.

Œuvres complètes de Boileau Despréaux, avec un nouveau travail et un commentaire, par M. Géruzez. 4 v.

Œuvres choisies de Marot, accompagnées de notes philologiques et littéraires et précédées d'une étude sur l'auteur, par M. d'Héricault. 1 vol.

EN PRÉPARATION

Œuvres complètes de Racine, avec un travail nouveau, par M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française.

Œuvres complètes de la Fontaine, avec un nouveau travail de critique et d'érudition, par M. Louis Moland.

Nous avons promis, dans le prospectus de *Molière*, de chercher à remettre en honneur les belles éditions de nos auteurs classiques. Les volumes qui ont paru permettent de juger si nous avons tenu parole.

Notre collection contiendra la fleur de la littérature française. Elle se composera d'une soixantaine de volumes environ, imprimés avec le plus grand luxe par Claye, et dignes de tenir une place d'honneur dans les meilleures bibliothèques.

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

Contenant les meilleurs romans du XVIIe et du XVIIIe siècles, et quelques-uns des principaux du XIXe. Le volume, grand in-8 cavalier, 3 grav. sur acier d'après STAAL. . . . . 7 fr. 50

Œuvres de madame de la Fayette. 1 vol.

Œuvres de mesdames de Fontaines et Tencin. 1 vol.

Gil Blas, par LE SAGE. 2 vol.

Diable boiteux, suivi de *Estévanille Gonzales*, par LE SAGE.

Histoire de Guzman d'Alfarache, par LE SAGE.

Vie de Marianne, suivie du *Paysan parvenu*, par MARIVAUX. 2 vol.

Œuvres de madame Riccoboni. 1 v.

Lettres du marquis de Roselle, par madame ELIE DE BEAUMONT; **Mademoiselle de Clermont**, par madame DE GENLIS, et la **Dot de Suzette**, par FIÉVÉE. 1 vol.

Chefs-d'œuvre de madame de Souza. 1 vol.

Corinne, par madame de STAEL. 1 vol.

HISTOIRE DE FRANCE PAR ANQUETIL

Avec continuation jusqu'en 1852, par BAUDE, l'un des principaux auteurs du *Million de faits* et de *Patria*. 8 demi-vol. gr. in-8, illustrés de 120 gravures, renfermant la collection complète des portraits des rois, imprimés en beaux caractères, à 2 colonnes, sur papier des Vosges. . . . . 50 fr.

HISTOIRE DE FRANCE D'ANQUETIL

Continuée depuis la Révolution de 1789, par LÉONARD GALLOIS. Edition ornée de 50 gravures en taille-douce. 5 vol. gr. in-8 jésus à 2 colonnes, contenant la matière de 40 vol. in-8 ordinaire, 62 fr. 50; net. . . . . . . 30 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND

Nouvelle édition, précédée d'une étude littéraire sur Chateaubriand, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 12 très-forts volumes in-8, sur papier cavalier vélin, ornés d'un beau portrait de Chateaubriand et de 42 gravures exécutées spécialement pour cette édition, et avec le plus grand soin, par MM. F. DELANNOY, G. THIBAULT, OUTHWAITE, MASSARD, etc., d'après les dessins originaux de STAAL, de RACINET, etc.

ON VEND SÉPARÉMENT AVEC UN TITRE SPÉCIAL

Le Génie du christianisme. 1 vol. orné de 5 grav. sur acier.

Les Martyrs. 1 vol. orné de 5 grav. sur acier.

L'Itinéraire de Paris à Jérusalem. 1 vol. orné de 6 gravures.

Atala, René, le Dernier Abencérage, les Natchez, Poésies. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

Voyage en Amérique, en Italie et en Suisse. 1 vol. orné de 4 gravures.

Le Paradis perdu. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

Histoire de France. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

Études historiques. 1 vol. orné de 3 grav. sur acier.

Le prix de chaque volume, avec 3, 4 ou 5 gravures, est de 6 fr.
Sans gravures. . . . . 5 fr.

CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Sous l'Empire, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 2 volumes in-8. . . . . 15 fr.

HISTOIRE DE NAPOLÉON

Par LAURENT (de l'Ardèche); illustrée de 500 vignettes, avec les types en noir imprimés dans le texte, par HORACE VERNET. 1 vol. gr. in-8. .. 9 fr.
Reliure toile, tranche dorée.. . . . . 4 fr. 50

NOUVEAU TRAITÉ DE BLASON

Ou science des armoiries, d'après le P. MÉNÉTRIER, D'HOZIER, SÉGOING, SCOHIER, PALLIOT, H. DE BARA, FAVIN, par VICTOR BOUTON, peintre héraldique et paléographe. 1 vol. in-8 de 500 pag. 460 blasons, 800 noms de familles. 10 fr.

ABRÉGÉ MÉTHODIQUE DE LA SCIENCE DES ARMOIRIES

Suivi d'un glossaire des attributs héraldiques, d'un traité élémentaire des ordres modernes de chevalerie, et de notions sur l'origine des noms de familles et des classes nobles, etc., par M. MAIGNE. 1 vol. gr. in-18 jésus, orné d'environ 300 vignettes dans le texte, grav. par M. DUFRÉNOY. 6 fr.

LA SCIENCE DU BLASON

Accompagnée d'un armorial général des familles nobles de l'Europe, publiée par le vicomte DE MAGNY, directeur de l'Institut héraldique. 1 vol. gr. in-8, jésus vélin, enrichi de 2,000 blasons gravés dans le texte, 25 fr.; net. 12 fr.

LE HÉRAUT D'ARMES

Revue illustrée de la noblesse. — Directeur : le comte ALFRED DE BIZEMONT.— Gérant : VICTOR BOUTON. Tome I (novembre 1861, à janvier 1863), 30 fr. net. . . . . 12 fr.

L'ITALIE CONFÉDÉRÉE

Histoire politique, militaire et pittoresque de la campagne de 1859, par AMÉDÉE DE CÉSENA. 4 beaux vol. gr. in-8. . . . . 24 fr.
Illustrée de très-belles gravures sur acier, parmi lesquelles un magnifique portrait de l'EMPEREUR et de l'IMPÉRATRICE, de vingt types militaires coloriés, d'une excellente carte du nord de l'Italie, par VUILLEMIN; des plans de bataille de Magenta et de Solferino, des plans coloriés de Venise, de Mantoue et de Vérone.

CAMPAGNE DE PIÉMONT ET DE LOMBARDIE

Par AMÉDÉE DE CÉSENA. 1 vol. gr, in-8 jésus.. . . . . 20 fr.
L'ouvrage est orné des portraits de l'*Empereur*, de l'*Impératrice*, et de *Victor-Emmanuel*, admirablement gravés sur acier par DELANNOY, d'après WINTERHALTER, de plans et de cartes, de types militaires des trois armées et de planches sur acier représentant les batailles; il renferme aussi la liste complète et nominale des décorés et des médaillés de l'armée d'Italie.

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGN

Par M. DE BARANTE, membre de l'Académie française ; 7e édition. 12 vol. in-8, caractères neufs, imprimés sur papier vélin satiné des Vosges, ornés de 104 gravures et d'un grand nombre de cartes. Prix du volume.. . 5 fr.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Par le comte de SÉGUR, de l'Académie française; contenant l'histoire de tous les peuples de l'antiquité, l'histoire romaine et l'histoire du Bas-Empire. 9e édition, ornée de 30 gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française. 3 vol. gr in-8.. . . . . 37 fr. 50
On peut acheter séparément chaque volume, qui forme un tout complet.

LAMARTINE

Histoire de la Révolution de 1848. Nouvelle édition, complétement revue par l'auteur. 2 vol. in-8, papier cavalier vélin, 12 fr.; net. . . . 10 fr.

Raphaël. Pages de la vingtième année. Deuxième édition. 1 v. in-8 cavalier vélin . . . . 5 fr.

Histoire de Russie. Paris, Perrotin, 1856. 2 vol. in-8, 10 fr.; net. . 6 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

(OUVRAGE TERMINÉ)

Avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier ; édition nouvelle, revue sur l'édition in-4 de l'Imprimerie impériale ; annotée par M. FLOURENS, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Les *Œuvres complètes de Buffon* forment 12 vol. gr. in-8 jésus, illustrés de 163 planches, 800 sujets coloriés, gravés sur acier, d'après les dessins originaux de M. VICTOR ADAM ; imprimés en caractères neufs, sur papier pâte vélin, par la typographie J. Claye. . . . . 120 fr.

M. le ministre de l'instruction publique a souscrit pour les bibliothèques à cette magnifique publication (aujourd'hui complétement achevée), reconnue par les hommes les plus compétents comme une édition modèle des œuvres du grand naturaliste. Le nom et le travail de M. Flourens la recommandent d'une façon toute particulière et lui donnent un cachet spécial.

ŒUVRES DE P. ET TH. CORNEILLE

Précédées de la Vie de P. Corneille, par FONTENELLE, et des Discours sur la poésie dramatique. Nouvelle édition, ornée de gravures sur acier. 1 beau vol. gr. in-8, même format que le Racine et le Molière.. . . . 12 fr. 50

ŒUVRES DE J. RACINE

Avec un essai sur la vie et les ouvrages de J. Racine, par LOUIS RACINE ; ornées de 13 vignettes, d'après GÉRARD, GIRODET, DESENNE, etc 1 beau vol. gr. in-8 jésus. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU

Avec une notice par M. SAINTE-BEUVE, et les notes de tous les commentateurs ; illustrées de gravures sur acier. Nouv. édit. 1 vol. gr. in-8.. . 12 fr. 50

MOLIÈRE

1 beau vol. gr. in-8, pareil au *Corneille*, au *Racine* et au *Boileau*, orné de charmantes gravures sur acier, par F. DELANNOY, d'après les dessins de STAAL, et accompagné de notes explicatives, philologiques et littéraires. . . . . 12 fr. 50

MOLIÈRE

Œuvres complètes, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de Molière, par M. SAINTE-BEUVE, illustrées de 800 dessins, par TONY JOHANNOT. Nouvelle édit. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus, impr. par Plon frères. 20 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CASIMIR DELAVIGNE

Comprenant le *Théâtre*, les *Messéniennes* et les *Chants sur l'Italie*. Nouvelle édition. 1 beau vol. gr. in-8 jésus, illustré de 12 belles vignettes de A. JOHANNOT.. . . . . 12 fr 50

—— **LE MÊME OUVRAGE**. 6 vol. in-8 cavalier. . . . . 42 fr.

ENCYCLOPÉDIE THÉORIQUE ET PRATIQUE DES CONNAISSANCES UTILES

Composée de traités sur les connaissances les plus indispensables, ouvrage entièrement neuf, avec environ 1,500 gravures intercalées dans le texte, par MM ALCAN, L. BAUDE, BELLANGER, BERTHELET, DELAFOND, DEYEUX, DUBREUIL, FOUCAULT, H. FOURNIER, GÉNIN, GIGUET, GIRARDIN, LÉON LALANNE, ELIZÉE LEFÈVRE, HENRI MARTIN, MARTINS, MATHIEU, MOLL, MOREAU DE JONNÈS, LUDOVIC LALANNE PÉCLET, PERSOZ, LOUIS REYBAUD, L. DE WAILLY, WOLOWSKI, etc. 2 vol grand in-8.. . . . . 25 fr.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE ANCIENNE ET MODERNE

Ou précis de l'histoire générale, technologique et littéraire de la médecine; suivi de la bibliographie médicale du dix-neuvième siècle, et d'un répertoire bibliographique par ordre de matières, par Dezeimeris, docteur en médecine, bibliothécaire à la Faculté de médecine de Paris. 4 tomes en 7 vol. in-8 de 400 pag. chacun, 42 fr.; net. . . . . 10 fr.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MATIÈRES MÉDICALES ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALE

Contenant l'indication, la description et l'emploi de tous les médicaments connus dans les diverses parties du globe, ouvrage complet, par Merat F. et Delens. Paris 1829-1846. 7 forts vol. in-8 de 7 à 800 pag. chacun. 56 fr.; net.. . . . . 20 fr.

HISTOIRE DES HOTELLERIES

Cabarets Courtilles, Hôtels garnis, Restaurants et Cafés, et des anciennes Communautés et Confréries d'hôteliers, de taverniers, de marchands de vins, de restaurateurs, de limonadiers, etc., par Michel Francisque et Fournier Edouard. Paris, Librairie archéologique de Séré, 1854. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin, illustrés de 31 grandes vignettes sur bois tirées à part. 30 fr. net. . . . . 12 fr.

RUBENS ET L'ÉCOLE D'ANVERS

Par Michiels. 1 beau vol. in-8, suivi du Catalogue des tableaux de Rubens. 6 fr.; net. . . . . 4 fr.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

Biographie portative universelle, contenant 29,000 noms, suivie d'une table chronologique et alphabétique, où se trouvent répartis en cinquante-quatre classes différentes les noms mentionnés dans l'ouvrage, par L. Lalanne, L. Renier, Th. Bernard, Ch. Laumier, E. Janin, A. Delloye, etc. 1 vol. de 2,000 col., format du *Million de faits*, contenant la matière de 17 vol. 12 fr.; net. . . . . 7 fr. 50

LETTRES CHOISIES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Avec une magnifique galerie de portraits sur acier, représentant les personnages principaux qui figurent dans la correspondance. 1 très-beau vol gr. in-8. . . . . 20 fr

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis la fondation de la monarchie, par Mennechet, illustrée de 20 gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française, gravées par F. Delannoy, Massard, Outhwaite, etc, 1 vol. gr. in-8 jesus.. . . . 20 fr

LES FEMMES D'APRÈS LES AUTEURS FRANÇAIS

Par E. Muller. Ouvrage illustré de portraits des femmes les plus illustres, gravés au burin, d'après les dessins de Staal, par Massard, Delannoy, Regnault et Geoffroy. 1 vol. gr in-8 jésus. . . . . 20 fr,

Ce livre, imprimé avec luxe et orné de très-belles gravures sur acier, contient la fleur de tout ce que les prosateurs et les poëtes français ont écrit de plus original et de plus piquant sur un sujet qui excite éternellement la curiosité.

L'ESPACE CÉLESTE ET LA NATURE TROPICALE

Description physique de la terre et des divers corps que renferme l'espace céleste, d'après des observations personnelles faites dans les deux Hémisphères, par M. Emm. Liais illustré de nombreuses gravures d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 magnifique volume gr. in-8 jésus. . . 20 fr.

GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES

Tirée des *Causeries du lundi*, par M. Sainte-Beuve. de l'Académie française. 1 beau vol. gr. in-8 jésus, orné de 12 magnifiques portraits dessinés par Staal, et gravés sur acier par Massard, Thibault, Gouttière, Geoffroy, Gervais, Outhwaite, etc. . . . . 20 fr.

De magnifiques gravures, une très-belle impression se joignent à un texte charmant pour faire de cet ouvrage, à tous les points de vue, une œuvre d'art très remarquable.

NOUVELLE GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES

Tirée des *Causeries du lundi*. des *Portraits littéraires*, des *Portraits de femmes*, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, 1 vol gr. in-8 jésus, semblable au volume que nous avons publié il y a quatre ans, et illustré de portraits inédits.. . . . . 20 fr.

Ces volumes se complètent l'un par l'autre et se vendent séparément. Ils contiennent la fleur des *Causeries du Lundi*, des *Portraits littéraires* et des *Portraits de femmes*. Nous ne pouvions offrir à la gravure un cadre meilleur.

CORINNE

Par madame la baronne de Staël. Nouvelle édition. richement illustrée de 250 bois dans le texte, et de 8 grandes gravures sur bois, par Karl Girardet, Barrias, Staal, tirées à part. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin, glacé. . . . . 10 fr.

LES MILLE ET UNE NUITS

Contes arabes, traduits par Galland, illustrés par MM. Francis, Baron, Wattier, etc., etc., revus et corrigés sur l'édition princeps de 1704, augmentés d'une dissertation sur les Mille et une Nuits, par le baron Silv. de Sacy. 1 vol. gr. in-8 de 1,100 pag.. . . . . 15 fr.

LES MILLE ET UN JOURS

Contes persans, turcs et chinois, traduits par Pétis de la Croix, Cardanne, Caylus, etc. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin. Edition illustrée de 400 dessins par nos premiers artistes. 15 fr.; net. . . . . 10 fr

ŒUVRES CHOISIES DE GAVARNI

Revues, corrigées et classées par l'auteur ; notices par MM. de Balzac, Th. Gautier, Léon Gozlan. Jules Janin, Alph. Karr. etc. 2 vol. gr. in-8, renfermant chacun 80 grandes vignettes. Prix de chaque vol. . . . 10 fr

Le Carnaval à Paris. — Paris le matin. — Les Étudiants. 1 vol.
La Vie de jeune homme. — Les Débardeurs.. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE 16 BEAUX VOLUMES ILLUSTRÉS

Grand in-8 raisin, à 10 fr.

Cette charmante collection se distingue par un grand nombre de gravures sur bois dans le texte et hors texte, exécutées par les premiers artistes. *Jamais livres édités à ce prix n'ont offert autant de belles illustrations.*

Prix de la reliure des seize volumes ci-dessous :
Demi-reliure, maroquin, plats toile, doré sur tranche, le vol. **4 fr.**

L'Homme depuis 5,000 ans, par S. Henry Berthoud, illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois, gravées par les premiers artistes, d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 vol.

Le Monde des Insectes, par S. Henry Berthoud, illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois, gravées par les premiers artistes, d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 vol.

Contes du docteur Sam, par S. Henry Berthoud, illustrés de gravures sur bois dans le texte et de grandes vignettes hors texte, par Staal. 1 vol.

Le Magasin des Enfants, ou Dialogues d'une sage Gouvernante avec ses élèves, par Mme Leprince de Beaumont, augmenté d'un Conte du même auteur. Édition revue et corrigée, d'après les plus anciennes et meilleures éditions, précédée d'une notice par Mme S. L. Belloc, illustré d'un grand nombre de gravures d'après les dessins de Staal. 1 beau vol.

Contes des Fées, par Perrault, Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont et Hamilton, illustrés par Staal et Bertall, contenant tous les contes devenus classiques et reconnus les modèles du genre; 1 très-beau vol.

L'Ami des Enfants, de Berquin, nouvelle édition, illustrée de dessins par Staal et Gérard Seguin. 1 vol.

Œuvres de Berquin. Sandford et Merton. — Le petit Grandisson. — Le Retour de Croisière. — Les Sœurs de Lait. — Les Joueurs. — Le Page. — L'Honnête Fermier. Nouvelle édition illustrée de nombreuses vignettes dessinées par Staal. 1 vol.

Robinson Suisse, par M. Wyss, avec la suite donnée par l'auteur. traduit de l'allemand par Mme Élise Voiart; précédé d'une Notice de Ch. Nodier. 1 vol. illustré de 2 0 vign.

Contes de Schmid, traduction de l'abbé Macker, la seule approuvée par l'auteur. 2 beaux vol. avec de nombreuses vignettes, d'après les dessins de G. Staal.

Les Animaux Historiques, par Ortaire Fournier, suivis des Lettres sur l'intelligence et la perfectibilité des Animaux, par C. G. Leroy, et de *particularités curieuses extraites de Buffon*. 1 vol. illustré par Victor Adam.

Les Veillées du Château, ou Cours de morale à l'usage des enfants, par Mme la comtesse de Genlis. Nouvelle édition, illustrée de dessins par Staal. 1 volume.

Aventures de Robinson Crusoé, par D. de Foe, ill. par Grandville. 1 beau volume.

Voyages illustrés de Gulliver. 400 dessins par Grandville. 1 beau vol., papier glacé.

Le Don Quichotte de la Jeunesse, par Florian, illustré d'un grand nombre de vignettes, etc., d'après les dessins de Staal. 1 vol.

Fables de Florian, 1 vol. illustré par Grandville de 80 grandes gravures, 25 vignettes dans le texte.

L'illustration de Florian appartenait de droit au crayon qui venait de peindre avec tant de bonheur les bêtes de la Fontaine.

Découverte de l'Amérique, par J. H. Campe, précédée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Ch. Saint-Maurice. 1 vol. ill. de 120 bois dans le texte et à part.

Œuvres complètes du comte Xavier de Maistre. Nouvelle édition. Expédition nocturne: le Lépreux de la Cité d'Aoste; Voyage autour de ma chambre; les Prisonniers du Caucase; la Jeune Sibérienne, avec une préface par M. Sainte-Beuve, illustrées avec le plus grand soin par Staal. 1 vol.

FABLES DE LA FONTAINE.

Illustrations de Grandville. 1 splendide vol. grand in-8 jésus, sur papier glacé. satiné. avec encadrement des pages et un sujet pour chaque fable. Édition unique par les soins qui y ont été apportés. . . . . 18 fr.

GRANDVILLE.

ALBUM de 120 sujets tirés des Fables de la Fontaine. 1 vol. gr. in-8. 6 fr.

ALBUM DES RÉBUS.

1 vol. petit in-4 illustré, relié en toile, tranche dorée. . . . . . 5 fr. 50

ŒUVRES DE TOPFFER

Albums formant chacun un grand volume jésus oblong à. . . . . 7 fr. 50

Monsieur Jabot. . . . . 1 vol.
Monsieur Vieux-Bois. . . . . 1 vol.
Monsieur Crépin. . . . . 1 vol.
Monsieur Pencil. . . . . 1 vol.
Docteur Festus. . . . . 1 vol.
Albert . . . . 1 vol.
Histoire de Cryptogame. . . 1 vol.

On sait la vogue si méritée des albums de Topffer. Ces œuvres spirituelles et charmantes ont le privilége d'être admises dans tous les salons, d'y figurer sans choquer personne, d'amuser tous les âges, et de pouvoir être offertes aux dames, aux demoiselles, aux adolescents et même aux enfants.

PAUL ET VIRGINIE (ÉDITION V. LECOU),

Suivi de *la Chaumière indienne*, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, nouvelle édition richement illustrée de 120 bois dans le texte, et de 14 gravures sur chine tirées à part. 1 vol. grand in-8 jésus. . . . . 7 fr. 50

PREMIERS VOYAGES EN ZIGZAG,

OU EXCURSIONS D'UN PENSIONNAT EN VACANCES DANS LES CANTONS SUISSES ET SUR LE REVERS ITALIEN DES ALPES,

Par R. TÖPFFER. Magnifiquement illustrés, d'après les dessins de l'auteur, de 53 grands dessins par CALAME et d'un grand nombre de bois dans le texte; nouvelle édition. 1 vol. grand in-8 jésus, papier glacé satiné. 12 fr.

NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG

A LA GRANDE-CHARTREUSE, AU MONT BLANC, DANS LES VALLÉES D'HERENZ, DE ZERMATT, AU GRIMSEL ET DANS LES ÉTATS SARDES,

Par R. TÖPFFER. Splendidement illustrés de 48 gravures sur bois tirées à part et de 320 sujets dans le texte, dessinés d'après les dessins originaux de Töpffer, par MM. CALAME, KARL GIRARDET, FRANÇAIS, DAUBIGNY, et gravés par nos meilleurs artistes. 1 volume grand in-8 jésus, papier glacé, satiné. . . . . 12 fr.

Ce second volume est le complément du premier.

LES NOUVELLES GENEVOISES,

Par TÖPFFER, illustrées, d'après les dessins de l'auteur, d'un grand nombre de bois dans le texte et de 40 hors texte, gravés par BEST, LELOIR, HOTELIN et RÉGNIER. 1 charmant vol. grand in-8 jésus. . . . . 12 fr.

HISTOIRE DE PARIS,

Par TH. LAVALLÉE. 207 vues par CHAMPIN. 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . 12 fr.

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS,

Par M. THÉOPHILE LAVALLÉE. 1 magnifique volume grand in-8, accompagné de 18 belles gravures anglaises sur acier, représentant des scènes historiques, des vues, des portraits, etc. 15 fr.

LA NORMANDIE HISTORIQUE

Pittoresque et monumentale, par M. JULES JANIN, illustrée par MM. H. BELLANGÉ, GIGOUX, MOREL-FATIO, TELLIER, DAUBIGNY et J. NOEL. Troisième édition, revue et corrigée par l'auteur. 1 volume grand in-8, 15 francs; net. . . . . 12 fr.

LA BRETAGNE HISTORIQUE

Pittoresque et monumentale, par JULES JANIN, illustré par H. BELLANGÉ, GIROUX, RAFFET, GUDIN, ISABEY, MOREL-FATIO, JULES NOEL et DAUBIGNY. Deuxième édition, revue et corrigée par l'auteur. 1 vol. grand in-8 jésus vélin, 15 fr. net. . . . . 12 fr.

La *Normandie* et la *Bretagne* forment chacune un splendide volume grand in-jésus vélin et contiennent : de 140 à 180 gravures sur bois, imprimées dans le texte ; 20 belles vignettes; un beau portrait en pied de CORNEILLE, pour la *Normandie* et de CHATEAUBRIAND, pour la *Bretagne*, gravés sur acier 12 types *normands* et *bretons*, imprimés en couleurs, de 4 planches d'armoiries tirées en couleurs, or et argent, par le même ; 2 cartes de la *Normandie* et de la *Bretagne*, gravées sur acier, coloriées.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Traduction nouvelle, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Louis Viardot, orné de 800 dessins par Tony Johannot. 1 vol. gr. in-8 jésus, 20 fr.; net. . . . . 15 fr.

PHYSIOLOGIE DU GOUT

Par Brillat-Savarin; illustrée par Bertall. 1 beau vol. in-8, illustré d'un grand nombre de gravures sur bois intercalées dans le texte, et de 8 sujets gravés sur acier, par Ch. Geoffroy. . . . . 8 fr.

HISTOIRE PITTORESQUE DES RELIGIONS

Doctrines, Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde, par F. T. B. Clavel; ill. de 29 gravures sur acier. 2. vol. gr. in-8 20 fr.; net.. . . . . 12 fr. 50

VOYAGE ILLUSTRÉ DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE

Par Adolphe Joanne. 1 vol. in-folio (format de l'*Illustration*), illustré d'environ 700 gravures . . . . 15 fr.

TABLEAU DE PARIS

Par Edmond Texier; ouvrage illustré de 1,500 gravures, d'après les dessins de Blanchard, Cham, Champin, Forest, Français, Gavarni, etc. 2 vol. in-folio, du format de l'*Illustration*, 30 fr.; net.. . . . . 20 fr.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

Nouvelle édition *avec musique*, illustrée de 339 belles gravures sur acier, d'après MM. E de Beaumont, Daubigny, Dubouloz, E. Girand, Meissonnier, Pascal. Staal, Steinheil, Trimolhet, gravées par les meilleurs artistes, et augmentée de la *Marseillaise*, notice par A. de Lamartine. 3 vol. gr. in-8, 54 fr.; net.. . . . . 36 fr.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DES PROVINCES DE FRANCE (4e volume)

Notices par Champfleury. Accompagnement de piano par J. B. Wekerlin. Illustrations par Bida, Courbet, Jacques, etc., etc. Paris, 1860. 1 vol. gr. in-8.. . . . . 12 fr.

—— **LE MÊME OUVRAGE**, sans notes et sans musique. avec addition de plus de 800 chansons. Nouvelle édit. ornée des mêmes gravures. 2 beaux vol. gr. in-8, prix de chaque volume. . . . . 11 fr.

LES CONTES DROLATIQUES

Colligez es abbayes de Touraine et mis en lumières par le sieur de Balzac, pour l'esbattement des pantagruélistes et non aultres. Edition illustrée de 425 dessins par Gustave Doré. 1 magnifique vol. in-8, papier vélin, glacé, satiné, 12 fr.; net.. . . . . 10 fr.

Reliure toile, *non* rogné. . . . . 1 fr. 50

ENCYCLOPEDIANA

Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines, etc., édition illustrée de 120 vignettes. 1 vol. in-8 de 840 pages.. . . . . . . 4 fr. 50

UN MILLION DE FAITS

Aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres, par MM. J. Aicard, Desportes, Léon Lalanne, Ludovic Lalanne, Gervais, A. le Pileur, Ch. Martins, Ch. Vergé et Jung. 1 fort vol. portatif, petit in-8 de 1,720 col., orné de gravures sur bois. 12 fr.; net.. . . . . 9 fr.

COLLECTION D'OUVRAGES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS

Jolis volumes grand in-18 anglais à 3 fr.

Reliés en toile, dorés sur tranche, 4 fr. 50 c.

CHAQUE VOLUME FORME UN TOUT COMPLET SANS TOMAISON, ET SE VEND SÉPARÉMENT

Le Livre du premier âge illustré. 1 fort vol. in-18 orné de 250 gravures environ.

Abrégé de l'Ami des enfants et des adolescents par BERQUIN, illustré de bois dans le texte. 1 vol.

Sandford et Merton, par BERQUIN. Nouvelle édition illustrée d'un grand nombre de vignettes sur bois intercalées dans le texte, dessinées par STAAL. 1 vol.

Le Petit Grandisson, etc., etc., par BERQUIN. Nouvelle édition, illustrée d'un grand nombre de vignettes sur bois intercalées dans le texte, dessinées par STAAL. 1 vol.

Théâtre choisi de Berquin. Illustré de vignettes sur bois intercalées dans le texte. 1 vol.

Contes des Fées, de PERRAULT, Mme D'AULNOY, etc., illustrés de gravures dans le texte 1 vol.

Contes de Schmid, illustrés de gravures dans le texte. 4 vol.

Paul et Virginie, suivi de **la Chaumière indienne**, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, illustrés de vignettes par BERTALL et DEMARLE. 1 vol.

Aventures de Télémaque, par FÉNELON, avec des notes géographiques et littéraires et les Aventures d'Aristonoûs. 8 gravures. 1 vol.

Fables de la Fontaine, avec des notes philologiques et littéraires, par M. FÉLIX LEMAISTRE, et illustrees de 8 gravures. 1 vol.

Mes Prisons, suivi des Devoirs des hommes, par SILVIO PELLICO; traduction nouvelle par le comte H. DE MESSEY, revue par le vicomte ALBAN DE VILLENEUVE. 6 grav. 1 vol.

Le Langage des Fleurs. Édition de luxe, ornée de gravures entièrement nouvelles, coloriées avec le plus grand soin, avec un texte remarquable d'AIMÉ MARTIN, sous le nom de CHARLOTTE DE LA TOUR. 1 vol.

Contes et scènes de la vie de famille, dédiés aux enfants, par Mme DESBORDES-VALMORE, illustrés de nombreuses vignettes. 2 vol.

Le Magasin des Enfants, par Mme LEPRINCE DE BEAUMONT 2 vol. illustrés d'un grand nombre de vignettes.

Choix de Nouvelles, tirées de Mme DE GENLIS et de BERQUIN, suivies de nouvelles instructives et amusantes par Mme ADAM-BOISGONTIER. 1 vol. orné de vignettes.

Lettres choisies de madame de Sévigné, accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du temps et précédées d'observations littéraires par M. SAINTE-BEUVE. 1 vol.

Œuvres complètes du comte Xavier de Maistre. Nouvelle édition. L'Expédition nocturne, le Lépreux de la Cité d'Aoste, Voyage autour de ma chambre, les Prisonniers du Caucase, la Jeune Sibérienne, avec une Préface par M. SAINTE-BEUVE. 1 vol.

Alphabet français, nouvelle méthode de lecture en 80 tableaux, illustré de 25 gravures, par Mme DE LANSAC. 1 vol.

60,000 VOLUMES COMPLETS DE L'ILLUSTRATION

DIVISÉS EN 4 CATÉGORIES DE PRIX

1° Volumes isolés : 3, 8, 9, 10, 13, 17, 18, 19, 20, 22, 25, 26, 27, 28, 29, 30 31, 32, 33, 34, à. . . . . 10 fr

2° Série de 21 volumes, 25 à 45 inclusivement, contenant les *guerres de Crimée, des Indes, de la Chine, d'Italie, du Mexique*, etc. Au lieu de 18 fr. le vol.; net. . . . . 16 fr.

3° Les collections complètes dont il ne nous reste plus qu'un petit nombre d'exemplaires, restent fixées au même prix que précédemment, 46 volumes; chacun. . . . . 18 fr.

4° A partir du tome 41 et les suivants, nous sommes *exclusivement chargés, en vertu d'un traité*, de la vente des volumes composant cette nouvelle série. Prix de chaque tome . . . . 18 fr.

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE

A l'usage des Lycées et des Maisons d'éducation, rédigé conformément au programme de l'Université. Le cours comprend :

Zoologie, par M. Milne-Edwards, membre de l'Institut, professeur au Jardin des Plantes.

Botanique, par M. A. de Jussieu, de l'Institut, professeur au Jardin des Plantes.

Minéralogie et Géologie, par M. F. S. Beudant, de l'Institut, inspecteur général des études. 3 forts vol. in-12 ornés de plus de 2,000 figures intercalées dans le texte.

Chaque vol. se vend séparément. . . . . 6 fr.

TRAITÉ DE CHIMIE APPLIQUÉE AUX ARTS

Par M. Dumas, sénateur, ancien ministre, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, etc. 8 vol. in-8 et 2 atlas in-4. édition de Liége, introduite en France avec l'autorisation de l'auteur. . . . . 150 fr.

Cet ouvrage, dont l'édition française est aujourd'hui totalement épuisée et que recommande si puissamment le nom de M. Dumas, fait autorité dans la science. Il est indispensable aux industriels comme aux savants. C'est un livre essentiellement pratique, où les fabricants puiseront les plus utiles notions sur toutes les applications de la chimie. Le traité de M. Dumas a jeté une vive lumière sur cet intéressant sujet, et son succès est aujourd'hui européen.

COURS ÉLÉMENTAIRE DE MÉCANIQUE THÉORIQUE ET APPLIQUÉE

A l'usage des Facultés, des établissements d'enseignement secondaire, des écoles normales et des écoles industrielles, par M. Delaunay, de l'Institut, ingénieur des Mines, professeur à la Faculté des sciences de Paris, etc. 1 vol. in-18 jésus, illustré de 540 fig. dans le texte. 5e édit. . . . . . 8 fr.

TRAITÉ DE MÉCANIQUE RATIONNELLE

Contenant les éléments de mécanique exigés pour l'admission à l'Ecole polytechnique et toute la partie théorique du cours de mécanique et machines de cette école, par M. Ch. Delaunay, de l'Institut, professeur à l'Ecole polytechnique et à la Faculté des sciences de Paris. 4e édit. 1 vol. in-8. 8 fr.

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ASTRONOMIE

Concordant avec les articles du programme officiel pour l'enseignement de la cosmographie dans les lycées, par le même. 1 vol. in-18 jésus, illustré de planches en taille-douce et de vignettes dans le texte. 3e édit. . . 7 fr. 50

COURS ÉLÉMENTAIRE THÉORIQUE ET PRATIQUE D'ARBORICULTURE

Comprenant l'étude des pépinières d'arbres et d'arbrisseaux forestiers, fruitiers et d'ornements, celle des plantations d'alignement forestières et d'ornement, la culture spéciale des arbres à fruits à cidre, et de ceux à fruits de table, précédé de quelques notions d'anatomie et de physiologie végétales ; par M. A. Du Breuil, professeur d'agriculture et de sylviculture, chargé du cours d'arboriculture au Conservatoire impérial des Arts et métiers, membre de la Société d'horticulture de France, correspondant de la Société d'agriculture de France, etc. Cinquième édition, considérablement augmentée. 1 très-fort vol. in-18 jésus, illustré de 811 figures dans le texte et de 5 planches gravées sur acier. Publié en deux parties. 12 fr.

Ouvrage approuvé par l'Université, couronné par les Sociétés d'horticulture de Paris, de Rouen et de Versailles.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE POUR LA CONDUITE DES ARBRES FRUITIERS

Greffe. — Taille. — Restauration des arbres mal taillés ou épuisés par la vieillesse. — Culture, récolte et conservation des fruits, par Dubreuil Ouvrage destiné aux jardiniers, aux élèves des fermes-écoles et des écoles normales. 1 vol in-18 jésus illustré de fig. dans le texte. 6e édit. 2 fr. 50

MANUEL D'ARBORICULTURE DES INGÉNIEURS

Plantations des alignements forestiers et d'ornement — Boisement des dunes, etc., etc., par Dubreuil, illustré d'un grand nombre de gravures sur bois. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 fr. 50

CULTURE PERFECTIONNÉE ET MOINS COUTEUSE DU VIGNOBLE

Par A. Dubreuil. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

COURS ÉLÉMENTAIRE D'AGRICULTURE

Destiné aux élèves des écoles d'agriculture et des écoles normales primaires, aux propriétaires et aux cultivateurs, par MM. Girardin, correspondant de l'Institut, professeur, et Du Breuil, 2 forts vol. in-18 jésus, illustrés de 842 fig. dans le texte. 3e édition. . . . . 16 fr.

ÉLÉMENTS DE BOTANIQUE

Première partie : Organographie, par M. Payer, de l'Institut, professeur de botanique à la Faculté des sciences et à l'Ecole normale supérieure. 1 vol. gr. in-18, avec 668 fig. intercalées dans le texte.. . . . . 5 fr.

NOUVELLE FLORE FRANÇAISE

Descriptions succinctes et rangées par tableaux dichotomiques des plantes qui croissent spontanément en France et de celles qu'on y cultive en grand avec l'indication de leurs propriétés et de leurs usages en médecine, en hygiène vétérinaire, dans les arts et dans l'économie domestique, par M. Gillet, vétérinaire principal de l'armée, et par M J. H. H. Magne, professeur de botanique à l'Ecole d'Alfort. 1 beau vol. gr. in-18 jésus orné de 97 planches comprenant plus de 1,200 fig Prix. . . . . 8 fr.

MANUEL DE GÉOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

Ou changements anciens de la terre et de ses habitants, tels qu'ils sont démontrés par les monuments géologiques, par sir Ch. Lyell, membre de la Société royale de Londres, traduit de l'anglais par M. Hugard, 2 forts vol. in-8, illustrés de 720 fig. . . . . 20 fr.
—— Supplément au Manuel de géologie.. . . . . 1 fr. 25

GÉOLOGIE APPLIQUÉE

Ou traité du gisement et de l'exploitation des minéraux utiles, par M. A. Burat, ingénieur, professeur de géologie et d'exploitation des mines à l'Ecole centrale des arts et manufactures. 4e édition divisée en deux parties : — *Géologie ; — Exploitation.* 2 forts vol. in-8 illustrés. . . . . 20 fr.

COURS ÉLÉMEMTAIRE DE CHIMIE

Par M. V. Regnault, de l'Institut, directeur de la Manufacture impériale de Sèvres, professeur au Collége de France et à l'Ecole polytechnique. 4 vol. in-18 jésus, ornés de 700 figures dans le texte. 5e édition. . . . . 20 fr.

PREMIERS ÉLÉMENTS DE CHIMIE

l'usage des Facultés, des établissements d'enseignement secondaire, des écoles normales et des écoles industrielles, par M. V. Regnault. In-18 jésus, illustré d'un grand nombre de figures dans le texte. . . . . 5 fr.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE

De L. F. Kaemtz, professeur de physique à l'Université de Hall, traduit et annoté par Ch. Martens, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris, avec un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. Lalanne, ingénieur 1 fort vol de plus de 500 pages, gr. in-18 jésus, orné de figures.. . . . . . 8 fr

GUIDE DU SONDEUR

Ou traité théorique et pratique des sondages, par MM. Degousée et Ch. Laurent, ingénieurs civils, fabricants d'équipages de sonde, entrepreneurs de sondages. 2e édition, composée de 2 forts vol. in-8, avec un grand nombre de gravures sur bois intercalées dans le texte, et accompagnés d'un Atlas de 62 pl gravées sur acier, représentant un très-grand nombre de figures, d'outils, coupes de terrains, etc. Prix des 2 vol. brochés et de l'atlas cartonné. . . . . 30 fr.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DES CHEMINS DE FER

Par Aug. Perdonnet, ancien élève de l'Ecole polytechnique, directeur de l'Ecole impériale centrale des arts et manufactures. 3e édit., revue, corrigée et considérablement augmentée, 4 très-forts vol. in-8 avec 1,100 fig. sur bois et sur acier, cartes, tableaux, etc. . . . . 70 fr.

Un ouvrage complet et spécial avait jusqu'à ce jour manqué aux ingénieurs et aux personnes qui s'occupent de chemins de fer. Beaucoup, et des plus compétents, ont écrit sur cette matière ; mais chacun traitait d'une partie séparée de cette grande industrie ; tel s'était attaché spécialement aux travaux d'art, tel autre au matériel, etc., et personnne n'avait tenté de résumer sous une forme compacte ce travail de chacun. M Perdonnet, qui joint aux connaissances théoriques les plus étendues une très-grande pratique industrielle et administrative des chemins de fer, a pensé qu'un livre qui pourrait être lu par le public, et qui en même temps fournirait aux ingénieurs des renseignements qu'il leur serait à peu près impossible de se procurer ailleurs, serait une chose utile pour combler cette lacune.

Telle est l'importance de ce livre si impatiemment attendu du public, et auquel rien n'a manqué, ni les peines de l'auteur, ni les sacrifices des éditeurs, pour arriver à faire une œuvre consciencieuse.

MANUEL DU CAPITALISTE.

Ou Comptes faits des intérêts à tous les taux, pour toutes sommes, de 1 jusqu'à 366 jours, ouvrage utile aux négociants, banquiers, commerçants de tous les états, trésoriers, receveurs généraux, comptables, aux employés des administrations de finances et de commerce et à tous les particuliers, par Bonnet, ancien caissier de l'Hôtel des Monnaies de Rouen, auteur du *Manuel monétaire*, Nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur l'intérêt, l'escompte, etc., par M. Joseph Garnier, professeur à l'École supérieure du Commerce et à l'École impériale des Ponts et Chaussées; revue, pour les calculs, par M. X. Rymkiewicz, calculateur au Crédit foncier. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Ce livre, éminemment commode pour les opérations financières, qui ont pris une si grande extension, est devenu, par le soin extrême donné à sa révision, et par les excellentes additions et corrections qu'on y a faites, un ouvrage de première utilité pour tous les comptables, tous les négociants, tous les banquiers, toutes les administrations financières. Aussi est-il recherché et demandé avec le plus vif empressement.

MANUEL DES FONDS PUBLICS ET DES SOCIÉTÉS PAR ACTIONS,

Par A. Courtois fils, membre de la Société libre d'économie politique de Paris. 5e édition, entièrement refondue. 1 fort volume grand in-18 jésus, de 750 pages. . . . . 7 fr. 50

ANNUAIRE DE LA BOURSE ET DE LA BANQUE.

Guide universel des capitalistes et des actionnaires, par une Société de jurisconsultes et de financiers, sous la direction de M. A. F. DE BIRIEUX, avocat, rédacteur principal. 4 vol. in-12, 20 fr.; net . . . . 6 fr.

ÉTUDE SUR LA CIRCULATION ET LES BANQUES

Par M. ALFRED SUDRE. 1 vol. grand in-18. . . . . 3 fr. 50

ÉTUDES POUR TOUS DES VALEURS DE BOURSE

Par J. PRUDHAN. Janvier à juin 1865, 1 vol. in-18. . . . . 2 fr.

VIGNOLE. — TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE PRATIQUE D'ARCHITECTURE,

Ou étude des cinq ordres, d'après JACQUES BAROZZIO DE VIGNOLE. Ouvrage divisé en 72 planches, comprenant les cinq ordres, avec l'indication des ombres nécessaires au lavis, le tracé des frontons, etc., et des exemples relatifs aux ordres; composé, dessiné et mis en ordre par J. A. LEVEIL, architecte, ancien pensionnaire du roi à Rome, et gravé sur acier par HIBON. 1 vol. in-4. . . . . 10 fr.

Le beau travail de M. Leveil est le plus complet, le mieux exécuté, en même temps que le plus exact qu'on ait publié jusqu'ici d'après BAROZZIO DE VIGNOLE. Les planches se distinguent par une élégance et un fini remarquables. Elles sont d'ailleurs plus nombreuses que dans les autres traités sur la matière. Le texte, au lieu d'être groupé en tête de l'ouvrage, se trouve au bas des pages auxquelles il s'applique; ce qui en rend l'usage infiniment plus commode et plus facile.

OUVRAGES DE M. JOSEPH GARNIER

Professeur d'économie politique à l'École impériale des ponts et chaussées, secrétaire perpétuel de la Société d'économie politique, etc.

ÉCONOMIE POLITIQUE, FINANCES, etc.

Traité d'Économie politique. Exposé didactique des principes et des applications de cette science et de l'organisation économique de la Société. — Adopté dans plusieurs Écoles ou Universités. — Cinquième édition, considérablement augmentée. 1 très-fort vol. grand in-18. . . . . 7 fr.

Traité de finances. — L'impôt, son assiette, ses effets économiques et moraux. — Catégories et espèces diverses d'impôts. — Les Emprunts et le Crédit public. — Les Dépenses publiques et les attributions de l'État. — Les Réformes financières. — L'Impôt et la Misère. — Notes historiques et documents. 2ᵉ édition, considérablement augmentée. 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50

Notes et petits Traités, faisant suite au Traité d'économie politique, et contenant

Éléments de Statistique et Opuscules divers, *faisant suite aux Traités d'Économie politique et de Finances.* 2ᵉ édition, considérablement augmentée. 1 fort vol. grand-18 jésus . 4 fr. 50

Ces cinq ouvrages constituent un COURS COMPLET d'études pour les questions qu'embrasse l'économie politique; ils sont devenus classiques et font autorité dans la science.

« Un style à la fois ingénieux, simple et correct, un esprit droit et pénétrant, un savoir sérieux et fort étendu, un juste respect pour l'autorité des maîtres, toutes ces qualités ont valu à ses publications un succès mérité... L'économie politique est aujourd'hui une science faite. M. Joseph Garnier aura beaucoup contribué à ce résultat, après J. B. Say, par l'ordre, la méthode et les perfectionnements qu'il a introduits dans l'exposé des théories et dans les démonstrations, par la justesse des analyses, par la précision des termes et par le soin rigoureux qu'il a mis à s'en servir, toujours dans le même sens. »

(Rapport de M. H. Passy, à l'Académie des sciences morales et poliques.)

ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

Traité complet d'Arithmétique, théorique et appliquée *au Commerce, à la Banque, aux Finances, à l'Industrie,* contenant un recueil de Problèmes avec les Solutions, Cours professé à l'École supérieure du Commerce. — Nouvelle édition, avec *figures* et très-

considérablement augmentée. 1 très-fort vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

Ouvrage essentiellement utile à tous ceux qui s'occupent d'affaires, et à tous les jeunes gens qui se destinent aux carrières financières, commerciales, industrielles, agricoles, maritimes.

Traité des Mesures métriques (Mesures. — Poids. — Monnaies.). Exposé succinct et complet du système français métrique et décimal; avec une notice historique, et *gravures* intercalées dans le texte. 1 vol. in-18. 75 c.

ŒUVRES DE ED. MENNECHET

Matinées Littéraires. Cours complet de littérature moderne. Troisième édition. 4 vol. grand in-18. . 14 fr.

Nous n'entreprendrons point ici l'éloge du dernier ouvrage de M. Ed. Mennechet. Quelle louange pourrions-nous en faire qui parlât plus haut que le succès éclatant des leçons dont ce livre offre le recueil? Ces leçons offrent un ensemble intéressant et varié qui instruit et amuse à la fois le lecteur. Ce livre mérite l'attention de tous ceux qui désirent connaître l'histoire de la littérature moderne.

Histoire de France, depuis la fondation de la monarchie. 2 volumes grand in-18 jésus . . . . 7 fr.

Ouvrage dédié aux pères de famille et couronné par l'Académie française.

Cours de lecture à haute voix. 1 vol. in-18 broché . . . . 3 fr.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE PAR M. C. L. F. PANCKOUCKE

CHAQUE AUTEUR SE VEND SÉPARÉMENT

Au lieu de 7 fr. . . . . 3 fr. 50 c. le vol.

Papier des Vosges, non mécanique, caractères neufs.

PREMIÈRE SÉRIE

Œuvres complètes de Cicéron, traduites en français. 36 vol. in-8.

Les *Œuvres complètes de Cicéron,* publiées au prix de 7 fr. le volume, ont été jusqu'ici d'une acquisition difficile. Nous avons pensé en assurer le débit et les rendre accessibles à tous les amateurs de la belle et grande latinité, au moyen d'un rabais considérable sur le prix de l'ouvrage. Les *Œuvres de Cicéron* doivent figurer au premier rang dans la bibliothèque de tout homme lettré; mais beaucoup d'acheteurs reculaient devant une acquisition très-coûteuse. En faciliter l'achat et le rendre désirable par l'attrait du bon marché est donc une combinaison qui ne peut manquer de réussir — Cette édition est celle de la Bibliothèque Panckoucke.

Œuvres complètes de Tacite, traduites en français. 7 vol. in-8.

Tacite, signalé par Racine comme le plus grand peintre de l'antiquité, est un des auteurs latins qu'on recherche le plus, et dont les œuvres sont d'un débit constant et assuré. Cette édition est fort estimée, soit pour la traduction, soit pour la correction du texte.

Œuvres complètes de Quintilien, traduites en français. 6 vol. in-8.

Les *Œuvres de Quintilien* font loi en matière de critique comme en matière d'éducation. Elles s'adressent donc à un grand nombre de lecteurs.

Justin, traduction nouvelle par MM. J. Pierrot, ex-proviseur du collége Louis-le-Grand, et Boitard, avec une notice par M. Laya. 2 vol.

Florus, traduction nouvelle par M. Ragon, professeur d'histoire, avec une Notice par M. Villemain, de l'Académie française. 1 vol.

Velleius Paterculus, traduction nouvelle par M. Després. 1 vol.

Valère Maxime. traduction nouvelle par M. Frémion, professeur au lycée Charlemagne. 3 vol.

Pline le Jeune, traduction nouvelle de Sacy, revue et corrigée par M. J. Pierrot. 3 vol.

Juvénal, traduction de M. Dusaulx, revue par M. J. Pierrot. 2 vol.

Ovide, *Métamorphoses,* par M. Gros, inspecteur de l'Académie. 3 vol.

Valerius Flaccus, traduit pour la première fois en prose par M. Caussin de Perceval, membre de l'Institut. 1 vol.

Stace, traduction nouvelle, 4 vol. : Tome 1, *Silves*, par MM. Rinn, professeur au collége Rollin, et Achaintre. Tomes 2, 3, 4. La *Thébaïde*, par MM. Achaintre et Boutteville. L'*Achilléide*, par M. Boutteville.

Phèdre, traduction nouvelle par M. E. Panckoucke. — Avec un *fac-simile* du manuscrit découvert à Reims, par le P. Sirmond, en 1608. 1 vol.

SECONDE SÉRIE, 33 VOLUMES A 7 FR. 50

Les ouvrages suivants nous restent en nombre, 7 fr. 50; net, 3 fr. 50

Les auteurs désignés par un * sont traduits pour la première fois en français
Aulu-Gelle et Sulpice Sévère ne se vendent pas séparément.

Poetæ Minores : Arborius*, Calpurnius, Eucheria*, Gratius Faliscus, Lupercus Servastus*, Nemesianus, Pentadius*, Sabinus*, Valerius Cato*, Vestritius Spurinna * et le *Pervigilium Veneris*; traduction de M. Cabaret-Dupaty, 1 vol.

Jornandès, traduct. de M. Savagner, professeur d'histoire en l'Université. 1 vol.

Censorinus*. traduction de M. Mangeart, ancien professeur de philosophie; — **Julius Obsequens, Lucius Ampelius***, traduction de M. Verger, 1 vol.

Ausone, traduction de M. E. F. Corpet. 2 vol.

Pomponius Mela, Vibius Sequester*, Ethicus Ister*, P. Victor*, traduction de M. Louis Baudet, professeur. 1 vol.

R. Festus Avienus*. Cl. Rutilius Numatianus, etc., traduction de MM. Eug. Despois et Ed. Saviot, anciens élèves de l'École normale. 1 vol.

Varron, *Économie rurale*, traduction, de M. Rousselot, professeur. 1 vol.

Eutrope, Messala Corvinus*. Sextus Rufus, traduction de M. N. A. Dubois professeur. 1 vol.

Palladius, *Économie rurale*, traduct. de M. Cabaret-Dupaty, professeur. 1 vol.

Histoire Auguste. 3 vol.

C. Lucilius, traduction de M. E. F. Corpet; — **Lucilius Junior, Saleius Bassus, Cornelius Severus, Avianus*, Dionysius Caton**; traduction de M. Jules Chenu. 1 vol,

Sextus Pompeius Festus, traduction de M. Savagner. 2 vol.

S. J. Solin*, traduction de M. Alph Agnant, élève de l'École normale, agrégé des classes supérieures. 1 vol.

Vitruve, *Architecture*, avec de nombreuses figures pour l'intelligence du texte; traduction de M. Ch. de Maufras, professeur au collége Rollin. 2 vol.

Sextus Aurelius Victor, traduction de M. N. A. Dubois, professeur. 1 vol.

Pline l'Ancien. *Histoire naturelle*, traduction française, par Ajasson de Grandsagne. 20 vol. (presque épuisé. Il ne reste plus que quelques exemplaires), par exception, au lieu de 7 fr., le vol., net. . . . . 4 fr.

N. B. Il existe encore dans nos magasins trois ou quatre collections complètes de la Bibliothèque latine, composée de 211 volumes au prix de 1,500 fr. net:. . . . . 1,200 fr.

Un certain nombre des ouvrages composant la collection, étant épuisés, ne figurent pas sur le Catalogue. Comme il nous rentre de temps en temps des volumes, et que nous sommes disposés à faire l'acquisition de ceux qu'on vient nous offrir, on peut toujours nous adresser des demandes pour les ouvrages mêmes qui ne sont pas indiqués ici.

COLLECTION FORMAT IN-24 JÉSUS (ANCIEN IN-12)

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. LEFÈVRE

Prix de chaque volume, fr. 50 c.

Plaute. Son théâtre, trad. de M. Naudet, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. 4 vol.

Tacite, trad. de Dureau de la Malle, revue et corrigée, augmentée de la vie de Tacite, des suppléments de Brottier. 3 vol.

Pline l'Ancien. L'Histoire des Animaux traduction de Guéroult, augmentée de sommaires et de notes nouvelles. 1 vol. de près de 700 pages.

Morceaux extraits de Pline le Naturaliste, traduction de Guéroult, augmentée de sommaires et de notes nouvelles. 1 vol.

Q. Horatii Flacci, Opera omnia, recensione Joannis Gasparis Orelli. 1 vol, in-24, édition Lefèvre, 1851. 4 fr.

Edition remarquable par l'exécution typographique et la correction du texte.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

RÉIMPRESSION DES CLASSIQUES LATINS DE LA COLLECTION PANCKOUCKE

46 volumes sont en vente, format grand in-18 jésus

TRADUCTIONS REVUES ET REFONDUES AVEC LE PLUS GRAND SOIN

Ces réimpressions, si bien accueillies du public, se poursuivent activement. 44 volumes sont maintenant en vente, et plusieurs autres sont sous presse ou en préparation. Le succès de cette collection est aujourd'hui avéré. Belle impression, joli papier, correction soignée, révision intelligente et sérieuse, rien n'a été négligé pour recommander nos éditions aux amis de la bonne littérature. La modicité du prix, jointe aux avantages d'une bonne exécution, fait rechercher nos *classiques* avec prédilection.

VOLUMES A 4 FR. 50

Œuvres complètes de Virgile, traduites en français (traduction de la collection Panckoucke). Nouvelle édition, refondue par M. Félix Lemaistre, et précédée d'une étude sur Virgile par M. Sainte-Beuve. 1 fort vol.

Confessions de saint Augustin, avec la traduction française d'Arnauld d'Andilly, revue avec le plus grand soin et adaptée pour la première fois au texte latin, par M. Charpentier, inspecteur de l'Académie de Paris. 1 vol.

Les Métamorphoses d'Ovide. Traduction française de Gros, refondue par M. Cabaret-Dupaty, professeur de l'Université, auteur d'ouvrages classiques; et précédée d'une Notice sur Ovide par M. Charpentier. Edition complète en 1 vol.

Les Comédies de Térence, traduction nouvelle par Victor Bétolaud, docteur ès lettres de la Faculté de Paris, ancien professeur de l'Université, traducteur d'*Apulée*. 1 fort vol. de 750 pag.

César, *Commentaires sur la guerre des Gaules et sur la guerre civile*, traduit par M. Artaud. Nouvelle édition, revue par M. Félix Lemaistre, et précédée d'une notice par M. Charpentier. 1 vol.

Claudien, œuvres complètes. 1 vol. Traduit par M. Héguin de Guerle.

VOLUMES A 3 FR. 50

Œuvres complètes d'Horace, traduites en français, nouvelle édition enrichie de notes explicatives, accompagnée du texte latin, précédée d'une étude sur Horace, par H. Rigault; 1 vol.

Œuvres complètes de Salluste, avec la traduction française de du Rozoir, revue par MM. Charpentier, inspecteur de l'Académie de Paris, et Félix Lemaistre; précédées d'un nouveau travail sur Salluste, par M. Charpentier. 1 vol.

Œuvres complètes de Quinte-Curce, avec la traduction française de la collection Panckoucke, par MM. Auguste et Alphonse Trognon. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin par M. E. Pessonneaux, professeur au Lycée Napoléon. 1 vol.

Œuvres de Suétone, traduction française de la Harpe, refondue par M. Cabaret-Dupaty, professeur de l'Université, auteur de divers ouvrages classiques. 1 vol.

Œuvres complètes de Tite-Live, traduites par MM. Liez, Dubois, Verger et Corpet. Nouvelle édition, revue par E. Pessonneaux, Blanchet et Charpentier, et précédée d'une *Étude* sur Tite Live, par M. Charpentier. 6 vol.

Œuvres complètes de Sénèque le philosophe. Nouvelle édition, revue par MM. Charpentier et Félix Lemaistre. 4 vol.

Œuvres complètes de Juvénal et de Perse, suivies des fragments de *Turnus* et de *Sulpicia*, traduction de Dussaulx. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin par MM. Jules Pierrot et Félix Lemaistre. 1 vol.

Œuvres complètes de Justin. Abrégé de l'Histoire universelle de Trogue Pompée, traduction française par MM. Jules Pierrot et E. Boitard. Édition soigneusement revue par M. Pessonneaux. 1 vol.

Œuvres d'Ovide. Les Amours, l'Art d'Aimer, etc. Nouvelle édition, revue par M. Félix Lemaistre, et précédée d'une *Étude sur Ovide et la Poésie amoureuse* par M. Jules Janin. 1 vol.

— **Les Fastes, les Tristes**, nouvelle édition, revue par M. Pessonneaux. 1 v.

Œuvres complètes de Lucrèce, avec la traduction française de Lagrange, revue par M. Blanchet, professeur de rhétorique au lycée de Strasbourg. 1 vol.

Œuvres complètes de Pétrone, traduites par M. Héguin de Guerle, ancien inspecteur de l'académie de Lyon. 1 vol.

Œuvres complètes d'Apulée, traduites en français par Victor Betolaud, docteur ès lettres de la faculté de Paris, ancien professeur de l'Université, etc. 2 vol.

Catulle, Tibulle et Properce, traduits par Héguin de Guerle, Valatour et Genouille. Nouvelle édition, revue par M. Valatour. 1 vol.

Œuvres complètes d'Aulu-Gelle. Nouvelle édition, revue par MM. Charpentier et Blanchet. 2 vol.

Œuvres complètes de Tacite. Traduction de Dureau de la Malle, revue par M. Charpentier. 2 vol.

Pline le Jeune, Lettres trad. par M. Cabaret-Dupaty. 1 vol.

Tragédies de Sénèque. Traduction française par E. Greslou. Nouvelle édition revue par M. Cabaret-Dupaty. ancien professeur de l'Université. 1 v.

Œuvres complètes de Quintilien. Traduction de la collection Panckoucke par M. C. V. Ouizille. Nouvelle édition, revue par M. Charpentier. 3 vol.

Œuvres complètes de Valère Maxime Traduction française de C. A. F. Frémion. Nouvelle édition, revue par M. Paul Charpentier. 2 vol.

Œuvres complètes de M. V. Martial, avec la traduction de MM. V. Verger, N. A. Dubois et J. Mangeart. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin par M. Félix Lemaistre, et précédée des *Mémoires de Martial*, par M. Jules Janin. 2 vol.

Fables de Phèdre, traduites en français par M. Panckoucke, suivies des *Œuvres d'Avianus*, de *Denys Caton*, de *Publius Syrus*, traduites par Levasseur et J. Chenu. Nouvelle édition, revue par M. E. Pessonneaux, professeur au lycée Napoléon, et précédée d'une Étude sur Phèdre, par M. Charpentier. 1 vol.

Cornélius Nepos, avec une traduction nouvelle par M. Amédée Pommier. — **Eutrope**, abrégé de l'Histoire romaine, traduit par M. N. A. Dubois. 1 vol.

Velleius Paterculus, traduction de Desprès, refondue avec le plus grand soin par M. Guéard, professeur au lycée Bonaparte. — **Œuvres de Florus**, traduites par M. Ragon, précédées d'une notice sur Florus, par M. Villemain. 1 vol.

Lucain — La Pharsale, Traduction de Marmontel, revue et complétée avec le plus grand soin par M. H. Durand, professeur au lycée Charlemagne; précédée d'une *Étude sur la Pharsale*, par M. Charpentier. 1 vol.

En Préparation : **CICÉRON.**

COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS

DIRIGÉE PAR M. A. MARTIN

Format in-24 jésus (ancien in-12), 2 fr. 50 c. le vol.

Œuvres de Jacques Delille, avec notes de Delille, Choiseul-Gouffier, Féletz. Aimé Martin. 2 vol.

Fleury. Discours sur l'histoire ecclésiastique, Mœurs des Israélites, Mœurs des Chrétiens, Traité des études, etc. 2 vol.

Bossuet. Oraisons funèbres, Panégyriques et sermons. 4 vol.

Bourdaloue. Chefs-d'œuvre oratoires. 1 vol.

Essai sur l'éloquence de la chaire, par le cardinal Maury. 1 vol.

FABLES DE LA FONTAINE

Avec les notes de M. Walckenaer. 2 vol. in-8, cavalier vélin, avec 12 gravures d'après Moreau, 10 fr.; net. . . . . 6 fr. 50

LA HENRIADE DE VOLTAIRE

Édition collationnée sur les textes originaux, avec notes et variantes. 1 vol. grand in 18, imprimé par M. Didot sur papier grand raisin vélin, et illustré de 11 gravures. 2 fr. 50

LES HISTORIETTES DE TALLEMANT DES RÉAUX

Mémoires pour servir à l'histoire du seizième siècle, publiés sur le manuscrit autographe de l'auteur. Deuxième édition, précédée d'une notice, sur l'auteur, augmentée de passages inédits et accompagnée de notes et d'éclaircissements, par M. Monmerqué. 10 tomes brochés en 5 volumes ornés de 10 portraits gravés sur acier. . . . . 17 fr. 50

NOUVELLE COLLECTION DE GUIDES EUROPÉENS

Complets chacun en 1 vol. grand in-18 jésus

TOUS ACCOMPAGNÉS DE CARTES GÉNÉRALES ET SPÉCIALES, DE PLANS DE VILLES, DE PANORAMAS ET DE VUES PITTORESQUES

Nouveau Guide général du Voyageur en France, par Amédée de Césena, avec une grande carte générale des chemins de fer, 5 cartes spéciales, 2 panoramas, 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Nouveau Guide complet du Voyageur en Allemagne, par Édouard Simon, avec 3 cartes générales des routes et des chemins de fer, 20 plans de villes et 20 gravures. 1 vol. . 11 fr.

Nouveau Guide général du Voyageur en Angleterre, par William Darcy, avec une carte générale des routes et des chemins de fer, 15 plans de villes et 75 gravures. 1 vol. 11 fr.

Nouveau Guide général du Voyageur en Belgique et en Hollande, par E. G. d'Auriac, avec deux cartes, 12 plans de villes et 60 grav. . 8 fr.

Ce volume se compose de deux parties qui se vendent séparément :

La Belgique, 4 fr.

La Hollande, 4 fr.

Nouveau Guide général du Voyageur en Espagne et en Portugal, par Lannau-Rolland, avec deux cartes, 9 plans de villes et 20 grav. . 10 fr.

Nouveau Guide général du Voyageur en Italie, par Edmond Renaudin, avec une carte générale, 40 plans de villes et de musées et 20 gravures, 1 vol. . . . . 10 fr.

Nouveau Guide général du Voyageur aux bords du Rhin ou le Rhin de Constance à Amsterdam. Par Edmond Renaudin, avec 7 cartes, 30 plans de villes et 40 grav. . . 5 fr.

Nouveau Guide général du Voyageur en Suisse, par J. Lacroix, avec une carte générale, 8 plans de villes et 60 gravures. 1 vol. . . . . . 8 fr.

Nouveau Guide général du Voyageur aux Pyrénées, par J. Lacroix, avec une grande carte routière, des cartes partielles et des vues de villes et de montagnes. 1 vol. grand in-18. 7 fr. 50

Nouveau Guide aux Bains de mer, des côtes de France, par Eugène d'Auriac, avec une carte de paysages, des vues de villes et des principaux établissements de bains. 1 vol.

Nouveau Guide du Voyageur en Algérie, par Achille Fillias, avec vues des principales villes et des monuments. 1 vol. grand in-18. . 5 fr.

Le Nouveau Paris, par Am. de Césena. Guide pratique, historique, descriptif et pittoresque. 1 plan, 60 gravures. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Nouveau Guide complet aux Eaux de Vichy, avec une carte des chemins de fer, un plan et des vues pittoresques. 2 fr. Reliure toile. . . 2 fr. 50

Les Environs de Paris, par Am. de Cesena. Guide pratique, historique, descriptif et pittoresque. 1 carte, 9 plans, 75 gravures. . . . . . 5 fr.

La reliure en percaline rouge se paye 1 fr. 50, à l'exception de celles des Guides de Belgique et de Hollande, 1 fr.

Guide universel et complet de l'Étranger dans Paris, contenant tous les renseignements pratiques, la topographie et l'histoire de Paris, le tableau de ses rues et leurs nouvelles dénominations, etc., et un *Petit Guide des environs de Paris;* par Albert Montémont. 9e édition complétement refondue. Orné de nombreuses vignettes et d'un plan de Paris. 1 vol. in-18. 4 fr.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection des meilleurs ouvrages français et étrangers, anciens et modernes, format grand in-18 (dit anglais), papier jésus vélin. Cette collection est divisée par séries. La première contient des volumes de 400 à 500 pages, au prix de 3 fr. 50 le volume. La deuxième série renferme plusieurs ouvrages illustrés, et se vend 2 fr. le volume. La troisième série est composée de volumes à 2 fr. dont beaucoup sont ornés d'une vignette ou d'un portrait sur acier.

1re Série. — Vol. à 3 fr. 50

OUVRAGES DE M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Causeries du Lundi.
f charmant recueil, contenant une oule d'articles non moins variés qu'intéressants, est complet en 15 volumes. Chaque volume se vend separément.

Portraits contemporains et divers. Nouvelle édition. 5 forts vol. in-18.

Portraits littéraires et derniers portraits, suivis des *Portraits de Femmes*. Nouvelle édition. 4 vol. in-18.

Chateaubriand, et son groupe littéraire sous l'Empire, 2 vol. grand in-18.

L'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle, avec des Réflexions à la fin de chaque chapitre, suivie de la Messe, tirée de Fénelon, et des Vêpres du dimanche. 4 gravures sur acier, Frontispice or et couleur. 1 vol.

Essais de littérature française, par M. Géruzez. 2 vol. 1er volume : *Moyen âge et Renaissance*. 2e volume : *Temps modernes*. 5e édition.

Les Petites Chroniques de la science, années 1861 à 1866. Par S. Henry Berthoud. 6 vol.

Légendes et traditions surnaturelles des Flandres, par S. Henry Berthoud. 1 vol.

Les Femmes des Pays-Bas et des Flandres, par S. Henry Berthoud. 1 v.

Fantaisies scientifiques de Sam. Par S. Henry Berthoud. Botanique, Reptiles, Mammifères, Oiseaux, Minéralogie, Médecine, Ethnologie, etc., etc. 4 vol.

Diodore de Sicile. Traduction nouvelle avec une préface, des notes importantes et des index, par M. Ferdinand Hoefer. 4 volumes.

Méditations sur l'Évangile, par Bossuet. Revues sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes. 1 vol.

Le Livre des Affligés, Douleurs et Consolations, par le vicomte Alban de Villeneuve Bargemont. 2 volumes ornés de vignettes.

Histoire morale des Femmes, par Ernest Legouvé, de l'Académie française. 5e édition. 1 vol.

Histoire de la Révolution de 1848, par Lamartine. Quatrième édit. 2 vol.

Œuvres de J. Reboul, de Nîmes. Poésies diverses; le Dernier Jour, poëme. 1 vol. avec portrait.

Chansons et Poésies de Pierre Dupont. Quatrième édition, augmentée de chants nouveaux. 1 vol.

Muse Juvénile, études littéraires, *vers* et *prose*, par Pierre Dupont. 1 vol.

Histoire intime de la Russie sous les empereurs *Alexandre* et *Nicolas*, par J. M. Schnitzler. 2 forts vol.

Messieurs les Cosaques, par MM. Taxille Delord, Clément Caraguel et Louis Huart. 2 vol. ill. de 100 vignettes par Cham.

Le Whist rendu facile, suivi des Traités du Whist, de Gand, du Boston de Fontainebleau et du Boston russe; par un Amateur. Deuxième édition. 1 vol.

Correspondance de Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde (1828-1832). Nouvelle édition, augmentée de lettres inédites et d'une carte. 2 vol.

Mémoires de Beaumarchais, nouvelle édition, précédée d'une appréciation tirée des *Causeries du Lundi*, par M. Sainte-Beuve. 1 vol.

Causeries de Chasseur et de Gourmets, 1 fort vol.

La Musique ancienne et moderne, par Scudo. Nouveaux mélanges de critique et de littérature. 1 vol.

Cours d'hygiène, par le docteur A. Tessereau, professeur d'hygiène; ouvrage couronné par l'Académie de médecine. 1 vol.

Voyages dans l'Inde et en Perse, par Soltykoff. 1 vol. orné d'une carte.

Souvenirs de l'Orient, par le comte de Marcellus. 3ᵉ édition. 1 vol.

Un mois en Espagne suivi de *Christine*, nouvelle, par E. Chauffard. 1 v.

Souvenirs de la marquise de Créqui (1718-1803). Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de notes. 10 vol. broc. en 5 vol. avec gravures sur acier.

Excursion en Orient, l'Égypte, le mont Sinaï, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, par M. le comte Ch. de Pardieu. 1 vol.

Proverbes sur les Femmes, l'Amitié — l'Amour — le Mariage. Recueillis et commentés, par M. Quitard. 1 vol.

L'Anthologie de l'Amour, choix de pieces érotiques, tirées des meilleurs poëtes français, par Quitard. 1 vol.

L'Amour, les Femmes et le Mariage, historiettes, pensées et réflexions glanées à travers champs, par Adolphe Ricard. 4ᵉ édition. 1 vol.

Les Français dans le désert. *Journal d'une expédition aux limites du Sahara algérien*, par C. Trumelet, capitaine adjudant-major. 1 vol.

Œuvres de Parny. Élégies et poésies diverses. Nouv. éd., avec une préf. de M. Sainte-Beuve. 1 vol.

Les Contes drolatiques, colligez es abbayes de Tourraine et mis en lumière par le sieur de Balzac, pour l'esbattement des pantagruelistes et non aultres. Édition illustrée de vignettes en tête des chap. par Gustave Doré. 1 vol.

Odes d'Horace, traduites en vers, par Henry Vesseron, avocat. 1 vol.

LAVATER ET GALL. — Physiognomonie et Phrénologie, rendues intelligibles pour tout le monde. Exposé du sens moral, des traits de la physionomie humaine et de la signification des protubérances, etc., par A. Ysabeau, ancien professeur d'histoire naturelle, accompagné de 150 figures dans le texte. 1 vol.

Éducation progressive, ou Étude du cours de la vie, par madame Necker de Saussure. 2 vol.

Ouvrage qui a obtenu le prix Montyon.

Lettres adressées à M. Villemain, etc., par M. E. Chevreul, de l'Académie des sciences. 1 vol.

Genèse selon la Science, par Paul de Jouvencel. 3 vol. avec fig. dans le texte.

I. **Les Commencements du Monde** (*résumé des sciences physiques et application à la formation du globe*). Deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol.

II. **La Vie** (*sa nature, son origine*). Deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol.

III. **Les Déluges** (*développements du globe et de l'organisation*). 1 vol.

Chaque volume se vend séparément.

Légendes du Nord, par Michelet. 1 v.

Mémoires. Correspondance et Ouvrages inédits de Diderot, publiés sur les manuscrits confiés, en mourant, par l'auteur, à Grimm. 2 vol.

EUG. DE LONLAY. Chansons populaires. Nouvelle édition, ornée de portraits. 1 vol.

2ᵉ Série. — Volumes à 3 fr.

PLUTARQUE. — Les Vies des Hommes illustres, traduites en français par Ricard, précédées de la Vie de Plutarque. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin. 4 vol.

Théâtre complet de Racine, avec des remarques littéraires et un choix de notes classiques, par M. Félix Lemaistre. 1 fort vol. de plus de 700 pages.

Œuvres complètes de Molière. Nouv. éd., accompagnée de notes tirées de tous les commentateurs, avec des remarques nouv., par M. Félix Lemaistre, précédée de la Vie de Molière par Voltaire. 3 vol.

Œuvres de Boileau, avec notice de Sainte-Beuve et notes de tous les commentateurs. 1 vol.

La Nouvelle Héloïse, par J. J. Rousseau. Nouvelle édition avec des notes explicatives. 1 fort vol.

ÉMILE, par J.-J. Rousseau.

Lettres choisies de madame de Sévigné. Accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du Temps et précédées d'observations littéraires par M. Sainte-Beuve. 1 vol.

Romans de Voltaire. Suivis de ses contes en vers. 1 vol. grand in-18.

Histoire de Gil-Blas de Santillane, par Le Sage. 1 vol.

Œuvres choisies de Descartes. Discours de la Méthode — méditations métaphysiques. — Règles pour la direction de l'esprit, etc. Nouvelle édition. 1 vol.

Lettres écrites à un Provincial, par Blaise Pascal, précédées d'un Essai sur les Provinciales et sur le style de Pascal. 1 vol.

Discours sur l'histoire universelle, A Mgr le Dauphin, pour expliquer la suite de la religion et les changements des empires, par Bossuet, évêque de Meaux. 1 vol.

Œuvres choisies de Fénelon. — De l'Existence de Dieu. Lettres sur la Religion. Discours pour le sacre de l'Électeur de Cologne. Lettres sur l'Église, etc. Précédés d'observations par le cardinal de Bausset. Nouvelle édition, revue d'après les meilleurs textes. 1 vol.

BERGERAC. (Cyrano de). **Histoire comique des États et Empires de la Lune et du Soleil** Nouvelle édit., revue sur les éditions originales, accompagnée de notes et précédée d'une Notice biographique, par P. L. Jacob, bibliophile. 1 vol.

— **Œuvres comiques, galantes et littéraires.** Nouvelle édit., revue et publiée avec des notes, par P. L. Jacob, bibliophile. Les Lettres satiriques, les Lettres amoureuses. 1 fort vol.

BONAVENTURE DES PÉRIERS. Le Cymbalum mundi précédé des Nouvelles recréations et Joyeux devis. Nouvelle édition, revue et corrigée. 1 fort vol.

BUSSY-RABUTIN. Histoire amoureuse des Gaules, suivie de la France galante, romans satiriques du dix-septième siècle, attribué au comte de Bussy; édition nouvelle avec des notes. 2 forts vol.

D'ASSOUCY. Ses aventures burlesques. Nouvelle édition, avec préface et notes, par Émile Colombey. 1 fort v.

DESPORTES (Philippe). **Œuvres poétiques.** Nouvelle édit., revue et publiée avec des Notes et une Introduction par Alfred Michiels. 1 fort vol.

LARCHER. Satires et diatribes sur les femmes, l'amour et le mariage. 1 vol.

LÉLUT (membre de l'Institut). **La Phrénologie,** son histoire, ses systèmes et sa condamnation; 2e édition, avec planches. 1 vol.

LEROUX DE LINCY. Le livre des Proverbes français. précédé de recherches historiques sur les proverbes français et leur emploi dans la littérature du Moyen Age et de la Renaissance, par M. Leroux de Lincy. 2e édition, revue, corrigée et augmentée. 2 forts vol.

MERLIN COCCAIE. Histoire macaronique de Coccaie, prototype de Rabelais, où sont traités les ruses de Cingar, le tour de Boccal, les Adventures de Léonard, etc., avec des notes et une notice, par G. Brunet, nouvelle édition, corrigée sur l'édition de 1606. 1 fort vol.

RECUEIL DE FARCES, soties et moralités du quinzième siècle, réunies pour la première fois avec des notices et des notes. 1 fort vol.

PARIS RIDICULE ET BURLESQUE DU DIX SEPTIÈME SIÈCLE, par Claude, le Petit, Berthod, François Colletet, Scarron, Boileau, etc. Nouvelle édition. 1 vol.

QUINET (Edgard). **Fondation de la République des Provinces-Unies.** Marnix Sainte-Aldegonde. 1 volume.

RÉGNIER (Mathurin). **Œuvres complètes.** nouvelle édition, augmentée d'un grand nombre de pièces qui n'avaient pas été recueillies. 1 vol.

SCARRON (Paul). **Le Virgile travesti en vers burlesques,** avec la suite de Moreau de Brasei. Nouvelle édition, revue, annotée et précédée d'une Étude sur le burlesque, par Victor Fournel. 1 fort vol.

SOREL. La Vraie Histoire comique de Francion, composée par Charles Sorel (sieur de Sauvigny). Nouvelle édition, avec Avant-Propos et Notes, par Émile Colombey. 1 fort vol.

TABARIN (Œuvres de), avec les Aventures du capitaine Rodomont, la Farce des Bossus et autres pièces tabariniques. Nouvelle édition, préface et notes, par Georges d'Harmonville. 1 vol. in-16 de plus de 500 pages, figures, papier vergé, collé.

CHRONIQUE DE LA PUCELLE, ou Chronique du Cousinot, suivie de la

Chronique normande de P. Cauchon, de documents inédits relatifs aux règnes de Charles VI et Charles VII, avec notices et notes, par M. Vallet de Viriville, etc. 1 fort vol.

BACHAUMONT. Mémoires secrets. revus et publiés avec des notes et une préface. 1 fort vol.

Œuvres de P.-L. Courier, précédées d'un Essai sur la vie et les écrits de l'auteur, par Armand Carrel. Nouvelle édition, revue d'après les meilleurs textes. 1 fort vol.

Aventures de Télémaque, par Fénelon, avec des notes géographiques et littéraires et les Aventures d'Aristonoüs. 8 gravures. 1 vol.

uvres de Millevoye. Précédées d'une notice sur l'auteur, par M. Sainte-Beuve. 1 vol.

LA BRUYÈRE. — Les Caractères de Théophraste, avec les caractères ou les mœurs de ce siècle. 1 vol.

Œuvres complètes du comte Xavier de Maistre, nouvelle édition. Expédition nocturne, le Lépreux de la Cité-d'Aoste, Voyage autour de ma chambre, les Prisonniers du Caucase, la Jeune Sibérienne, avec une préface par M. Sainte-Beuve. 1 vol.

Les Confessions de Rousseau. 1 vol.

Corinne, ou l'Italie, par madame de Stael. Nouvelle édition, précédée de quelques Observations par Mme Necker de Saussure et M. Sainte-Beuve. 1 fort volume.

De l'Allemagne, par Mme de Stael. Nouvelle édition, revue d'après les meilleurs textes. 1 fort vol.

Mes Prisons, suivies des Devoirs des hommes, par Silvio Pellico; traduction par le comte H. de Messey, revue par M. le vicomte Alban de Villeneuve, 6 gravures. 1 vol.

Théâtre de Corneille, nouvelle édition. 1 vol.

Fables de la Fontaine, avec des notes philologiques et littéraires, par M. Félix Lemaistre, et illustrées de 8 gravures. 1 vol.

Œuvres de Gresset, précédées d'une appréciation littéraire par la Harpe. Nouvelle édition, revue d'après les meilleurs textes. 1 vol.

Contes et nouvelles de la Fontaine. nouvelle édition revue avec soin et accompagnée de notes explicat. 1 vol.

Jérusalem délivrée, traduction en prose, par M. V. Philipon de la Madelaine; augmentée d'une description de Jérusalem, par M. de Lamartine. 1 vol.

Œuvres de Rabelais, nouvelle édit., revue sur les meilleurs textes, éclaircie, quant à l'orthographe et à la ponctuation, accompagnée d'un glossaire, par Louis Barré. 1 fort vol. papier glacé satiné, de 650 pages.

Contes de Boccace, traduits par Sabatier de Castres. 1 vol.

De l'Education des Femmes, par madame de Rémusat, avec une Préface par M. Ch. de Rémusat. Paris, 1843. 1 v.

L'Heptaméron. Contes de la reine de Navarre. Nouvelle édition. 1 vol.

Les cent Nouvelles nouvelles, texte revu avec beaucoup de soin sur les meilleures éditions et accompagné de notes explicatives. 1 vol.

ŒUVRES DE F. DE LAMENNAIS.

Essai sur l'Indifférence en matière de Religion. Nouvelle édition, 4 vol.

Paroles d'un Croyant. — Une voix de Prison. — Le livre du Peuple. — Du passé et de l'Avenir du peuple, etc. 1 vol.

Affaires de Rome. 1 vol.

Les Évangiles, traduction nouvelle avec des notes et réflexions. 3e édition. 1 vol.

De l'Art et du Beau, tiré du 5e volume de l'Esquisse d'une Philosophie. 1 vol.

3e Série. — Volumes, au lieu de 3 fr.; net, 2 fr.

Vies des Dames galantes, par le seigneur de Brantôme. Nouvelle édition, revue et corrigée sur l'édition de 1740. 1 vol.

Curiosités dramatiques et littéraires, par M. Hippolyte Lucas. 1 vol.

Œuvres de Gilbert. Nouvelle édition précédée d'une notice historique sur Gilbert, par Charles Nodier. 1 beau

La Princesse de Clèves, suivie de la **Princesse de Montpensier**, par madame de la Fayette. Nouvelle édition. 1 beau volume.

Raphaël. Pages de la vingtième année. par A. de Lamartine. 5e édition, 1 vol.

Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, par l'abbé Prévost. Nouvelle édition, collationnée sur l'édition publiée à Amsterdam en

1753, précédée d'une notice historique sur l'abbé Prévost, par Jules Janin. 1 vol.

HÉGÉSIPPE MOREAU. Œuvres contenant *le Myosotis*, etc. 1 vol.

La Politesse française, manuel des bienséances et du savoir-vivre, par E. Muller. 1 vol.

Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse, contenant toutes les instructions et un grand nombre d'exemples puisés dans les meilleurs écrivains, par Philipon de la Madelaine, dix-septième édition, adopté pour les lycées. 1 vol.

Nouveau siècle de Louis XIV, ou Choix de chansons historiques et satiriques, presque toutes inédites, de 1634 à 1712, accompagnées de notes. 1 vol.

A TRAVERS CHAMPS. — Souvenirs et causeries d'un Journaliste. 1830 à 1847, par Th. Muret. 2 vol.

Le Secrétaire universel, renfermant des modèles de lettres sur toutes sortes de sujets, lettres de bonne année, de fête, de condoléance, lettres d'amour et de mariage, lettres d'affaires et de commerce, etc.; billets d'invitations, lettres de faire-part; modèles d'actes sous seing privé, etc., etc., par M. Armand Dunois. 1 beau vol.

Les petits Mystères de la Destinée. par Joseph Balsamo.. Chiromancie ou la science de la main. — Physiognomononie ou la Science du corps de l'homme. 1 vol. illustré d'environ 100 gravures.

Histoire de Napoléon, par Élias Regnault, ornée de 8 gravures sur acier d'après Raffet et de Rudder. 4 vol.

Le Japon. Histoire et descriptions; mœurs, coutumes et religion, par M. Ed. Fraissinet. Nouvelle édition, augmentée de trois chapitres nouveaux et d'une carte, par V. A. Malte-Brun. 2 volumes.

Ouvrages de M. X. Marmier.
(16 volumes.)

Les Perce-Neige, nouvelles. 1 vol.

Lettres sur la Russie. 2e édition, entièrement refondue. 1 vol.

Les Voyageurs nouveaux. 3 vol.

Lettres sur l'Amérique, Canada, États-Unis, Havane, Rio-de-la-Plata. 2 vol.

Lettres sur l'Islande et Poésies, Reikiavick, le Geyser et l'Hécla, instruction publique, découverte de l'Islande, 4e édition. 1 vol.

Voyage en Californie, description de son sol, de son climat, de ses mines d'or, par E. Bryant, dernier alcade de San Francisco; traduit par M. X. Marmier, et augmenté de divers renseignements sur l'état de la Californie. 1 vol.

Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro, Satnt-Gall, Schwytz, le lac des Quatre-Cantons, le Saint-Gothard, Milan, Venise, Trieste, les Zichi, la Dalmatie, Spalato, Raguse, les bouches du Cattaro, etc. 2 vol.

Du Danube au Caucase, voyages et littérature, 1 vol.

Du Rhin au Nil. Souvenirs de voyages: Tyrol, Hongrie, Provinces Danubiennes, Syrie, Palestine, Egypte. 2 vol.

Lettres sur l'Algérie. 1 vol.

Les Ames en Peine. Contes d'un voyageur. 1 vol.

4e Série. — Volumes, au lieu de 3 fr. 50 et 1 fr. 75; net, 1 fr. 50

Lettres sur l'Angleterre (Souvenirs de l'Exposition universelle), par Edmond Texier. 1 vol.

Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de Las-Cases. Nouvelle édition, revue par l'auteur. 9 vol. avec gravures.

Fragoletta, par H. de Latouche. Naples et Paris en 1799. 2 vol.

Une Journée d'Agrippa d'Aubigné, drame en 5 actes, en vers; par Edouard Foussier. 1 vol.

Inondations de 1856. Voyage de S. M. l'Empereur, par Ch. Robin. 1 joli v.

Les Satiriques des dix-huitième et dix neuvième siècles. 1 vol. contenant Gilbert, Despaze, M. J. Chénier, Rivarol.

Comédies de S. A. R. la princesse Amélie de Saxe, traduites par Pitre-Chevalier. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE BLEUE

Histoire de Fortunatus, suivie de **l'Histoire des Enfants de Fortunatus.** 1 vol. grand in-18 . . . 2 fr.

Histoire des Quatre Fils Aymon, DE JEAN DE CALAIS, ET DE JEAN DE PARIS. 2 vol. à. . . . . 2 fr.

Histoire de Robert le Diable, suivie de **Richard sans Peur,** de **Pierre de Provence** et de la **Belle Maguelonne.** 1 vol. gr. in-18. . . . 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE

Par une Société de gens de lettres et d'érudits. La bibliothèque de poche, variétés curieuses et amusantes des lettres, des sciences et des arts, se compose des 11 volumes suivants, format grand in-18, le volume.. . . 2 fr.

Curiosités littéraires, par Ludovic LALANNE. 1 vol.

Curiosités bibliographiques, par Ludovic LALANNE. 1 vol.

Curiosités biographiques. 1 vol.

Curiosités militaires. 1 vol.

Curiosités de l'Archéologie et des Beaux-Arts. 1 vol.

Curiosités philologiques, géographiques et ethnologiques. 1 vol.

Curiosités historiques. 1 vol.

Curiosités des Inventions et des Découvertes. 1 vol.

Curiosités anecdotiques. 1 vol.

Curiosités des Sciences occultes, par P. L. JACOB, bibliophile.

Curiosités théologiques, par G. BRUNET, bibliophile. 1 vol.

Curiosités de l'Économie politique, par LOUVET. 1 vol.

JACOB (P. L.). **Curiosités de l'Histoire des Croyances populaires au moyen âge.** Les Superstitions et les Croyances populaires. — Le Juif-Errant, etc.

JACOB (P.L). **Curiosités de l'Histoire du vieux Paris,** contenant : les Vieilles Rues de la Cité, les Rues honteuses, etc. Bicêtre. 1 vol.

— **Curiosités de l'Histoire des Arts,** contenant : Notice sur le papier et le parchemin. La Reliure avant le seizième siècle, etc. 1 vol.

— **Curiosités de l'Histoire de France.** *Première série.* 1 vol. Contenant : la Fête des Fous, le Roi des Ribauds, les Francs-Taupins, les Fous des Rois de France, etc.

Deuxième série. 1 vol. Contenant le Procès du maréchal de Rais, la Veuve de Molière. les deux Marat, André Chénier, etc.

FOURNEL. (V.). **Curiosités théâtrales.** Contenant : les Origines du théâtre, mise en scène des mystères, moralités, farces et soties, costume au théâtre, etc. 1 vol.

WARÉE. Curiosités judiciaires, historiques et anecdotiques, recueillies et mises en ordre par B. WARÉE. 1 vol.

VAUX-DE-VIRE D'OLIVIER BASSELIN, poëte normand du quinzième siècle, et de JUAN LE HOUX, poëte virois, suivis d'un choix d'anciens vaux-de-vire et d'anciennes chansons normandes. Nouvelle édition. 1 vol.

ŒUVRES DE M. FLOURENS

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française, etc.

Il serait inutile d'insister ici sur le mérite des œuvres de M. FLOURENS. Leur succès et leur débit en disent plus que tous les éloges. La vogue populaire ne leur est pas moins assurée que le succès scientifique.

Format grand in-18 jésus à 3 fr. 50

De l'unité de la Composition et du Débat entre Cuvier et Saint-Hilaire. 1 vol,

Ontologie naturelle, ou Étude philosophique des êtres. 5e édition revue et en partie refondue. 1 vol.

Examen du livre de M. Darwin, sur l'origine des Espèces. 1 vol.

Psychologie comparée, deuxième édition, revue et en partie refondue. 1 vol

De la Phrénologie et des études vraies sur le cerveau. 1 vol.

De la vie et de l'intelligence. 2e édition. 1 vol.

Circulation du sang (histoire de sa découverte). Deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol.

De la Longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe. 3e édition, revue et augmentée. 1 vol.

De l'Instinct et de l'intelligence des animaux. 4e édition, entièrement refondue et augmentée. 1 vol.

Histoire des travaux et des idées de BUFFON. 2e édition, revue et augmentée. 1 vol.

Des manuscrits de Buffon, avec des fac-simile de Buffon et de ses collaborateurs. 1 vol.

Cuvier. — Histoire de ses travaux. 3e édition, revue et augmentée. 1 vol.

Éloges historiques, lus dans les séances publiques de l'Académie des sciences. 3 vol.

Même format, volume à 2 fr.

Éloge historique de François Magendie, suivi d'une discussion sur les titres respectifs de MM. Bell et Magendie à la découverte des fonctions distinctes des racines des nerfs. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

BONS LIVRES POUR TOUS LES AGES

TRADUITS DU SUÉDOIS

Mlle BREMER. Les Voisins. 4e édition. 1 vol. in-18. . . . . . . 3 50

— **Le Foyer domestique** ou chagrins et joies de la famille. 5e édit. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

— **Les Filles du Président.** 3e édit., 1 vol. in-18. . . . . 3 »

La famille H. 2e édit. 1 vol. in-18. 3 »

— **Un Journal.** 2e édition, 1 vol. in-18. 3 »

— **Guerre et paix.** 1 vol. in-18. 1 50

— **Le Voyage de la Saint-Jean.** 1 vol in-18 . . . . 1 50

Mme la baronne KNONRRING. Les Cousins. 2e édit., 1 vol. in-18. 3 50

Mme E. CARLEN. Une femme capricieuse. 2 vol. in-18. . . . . . . 7 »

L'ONCLE ADAM L'Argent et le Travail. 1 vol 3 50

Mme SCHWARTZ La Veuve et ses enfants. 1 vol. in-18 . . . 3 »
Charmant roman d'éducation.

Carl. BERNHARD. Les Chroniques du temps d'Érich de Poméranie. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Mlle BREMER La Vie de famille dans le Nouveau-Monde. Trois vol. Chacun 3 50

— **Abrégé des Voyages de Mlle Bremer dans l'Ancien et le Nouveau Monde, Palestine et Turquie.** 3 »

CLASSIQUES FRANÇAIS

Format in-32, imprimés par MM. Didot, à 1 fr. 50 c. le vol.; net, 75 c.

Esprit des Lois de Montesquieu. 6 vol.

Œuvres diverses de Montesquieu. 2 vol.

Œuvres choisies de Regnard. 4 vol.

Œuvres de Ducis. 7 vol.

Œuvres choisies de Destouches. 3 vol.

La Nouvelle Héloïse. 6 vol.

Œuvres choisies de Saint-Réal. 2 vol.

Épîtres, stances et odes de Voltaire. 2 vol.

Temple du Goût et poésies mêlées, par Voltaire. 1 vol

Voltaire, poëmes et discours. 1 vol.

Œuvres choisies de J. B. Rousseau. 2 vol.

LE DROIT USUEL OU L'AVOCAT DE SOI-MÊME.

Nouveau Guide en Affaires, contenant toutes les notions de droit et tous les modèles d'actes dont on a besoin pour gérer ses affaires, soit en matière civile, soit en matière commerciale, etc., par DURAND DE NANCY. 1 beau volume grand in-18. . . . . 4 fr. 50

NOUVEAU GUIDE USUEL DU PROPRIÉTAIRE

Et du locataire ou fermier, contenant les règles et les formules des baux à loyer, à ferme et à cheptel, la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique et la solution de toutes les difficultés qui peuvent survenir entre les propriétaires et les locataires ou fermiers, par A. BOURGUIGNON. 1 vol. grand in-18 . . . . 2 fr.

NOUVEAU GUIDE PRATIQUE DES MAIRES,

Des Adjoints, des Secrétaires de mairie et des Conseillers municipaux, contenant l'Exposé des lois, décrets, arrêtés, circulaires et décisions du Ministre de l'intérieur, ainsi que les arrêts du Conseil d'État et de la Cour de cassation 2e édition, entièrement refondue et augmentée, par DURAND DE NANCY. 1 fort volume grand in-18 de 700 pages. . . . . 5 fr.

DE LA TENUE DES LIVRES DES AGENTS DE CHANGE

Et des courtiers de commerce, par EDMOND DEGRANGE, auteur de plusieurs ouvrages sur le commerce. 1 vol. in-8 de 72 pages. . . . . 4 fr.

LE JARDINIER DE TOUT LE MONDE

Traité complet de toutes les branches de l'horticulture, par A. YSABEAU. 1 fort vol. grand in-18, illustré de gr. sur bois dans le texte. . . . . 4 fr. 50

LE JARDINIER DES APPARTEMENTS

Des fenêtres, des balcons et des petits jardins, suivi d'un aperçu sur la pisciculture et les aquariums, par MAURICE CRISTAL. 1 joli vol. gr. in-18. 2 fr.

LE CUISINIER EUROPÉEN

Ouvrage contenant les meilleures recettes des cuisines françaises et étrangères pour la préparation des potages, sauces, ragoûts, entrées, rôtis, fritures, entremets, desserts et pâtisseries, complété par un chapitre sur les dessertes ou *l'art d'utiliser les restes d'un bon repas;* le service de table, la meilleure manière de faire les honneurs d'un repas, et de servir les vins, les confitures, les sirops, les bonbons de ménage, les liqueurs, les soins à donner à une cave bien montée, par JULES BRETEUIL, ancien chef de cuisine. 1 fort volume grand in-18, illustré d'environ 300 gravures sur bois dans le texte de 800 pages. 2e édition, entièrement refondue. . 5 fr.

LE CUISINIER DURAND

Cuisine du Midi et du Nord. 8e édition revue et augmentée par C. DURAND, petit-fils de l'auteur. 1 vol. in-8 . . . . 5 fr.

LA MÉDECINE USUELLE

GUIDE MÉDICAL DES FAMILLES, par YSABEAU. 1 vol. de 500 pages environ. 4 fr. 50

CHOIX DU CHEVAL

Ou description de tous les caractères à l'aide desquels on peut reconnaître l'aptitude des chevaux aux différents services, par J. H. MAGNE, directeur de l'École impériale vétérinaire d'Alfort, professeur de zootechnie à la même école. 1 vol. in-18 jésus, avec vignettes intercalées dans le texte. . 2 fr.

DES FUMIERS ET AUTRES ENGRAIS ANIMAUX

Par J. Girardin, correspondant de l'Institut, doyen et professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lille, etc. Ouvrage adopté par le Conseil général de la Seine-Inférieure, par la Société centrale d'agriculture de Rouen, par l'Association normande et couronné par la Société d'agriculture du Cher. 6e édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-12 avec 62 figures dans le texte . . . . 2 fr. 50

LE PÊCHEUR A LA MOUCHE ARTIFICIELLE

Et le Pêcheur à toutes lignes, par Charles de Massas. Troisième édition, revue et augmentée. 1 beau vol. grand in-18 jésus. . . . . . . 2 fr. 25

BIBLIOTHÈQUE D'UN DÉSŒUVRÉ

SÉRIE D'OUVRAGES IN-32, FORMAT ELZÉVIRIEN

Œuvres complètes de Béranger, avec ses 10 dernières chansons, 1 vol. in-32. . . . . 3 fr. 50

Œuvres posthumes de Béranger en un seul volume, contenant les dernières chansons et Ma Biographie, avec un Appendice et un grand nombre de notes inédites de Béranger sur ses chansons. 1 vol. in-32, fr. . 3 fr. 50

Chansons populaires de la France anciennes et modernes, classées par ordre chronologique et par noms d'auteurs, avec biographies, et notices par M. Louis Montjoie. 1 vol, 3 fr.

Chansons et Poésies de Désaugiers, nouvelle édition précédée d'une notice sur Désaugiers, par Merle, avec portr. et vig. 1 fort vol. in-32. . 3 fr,

Chansons et Poésies de Pierre Dupont. Troisième édition, augmentée. de chants nouveaux, 1 vol. in-18. 3 fr.

Lettres d'Amour, avec portraits et vignettes. 1 vol. . . . . 3 fr

Drôleries poétiques, avec portraits et vignettes. 1 vol. . . . . 3 fr.

Académie des Jeux, contenant l'historique, la marche, les règles, conventions et maximes des jeux. 1 vol. illustré. . . . . 3 fr.

La Goguette ancienne et moderne, choix de chansons guerrières, bachiques, philosophiques, joyeuses et populaires. Joli vol. orné de portraits et vignettes. . . . . 3 fr,

Alfred de Bougy. Un million de rimes gauloises, fleur de la poésie drôlatique et badine depuis le quinzième siècle, recueillie, annotéee 1 charmant vol. in-32, de prés de 600 pages. . . . . 2 fr.

Reliure toile, fers spéciaux, dorés sur tranche, à 1 fr. le vol. des 8 ouvrages ci-dessus.

PAUL DE KOCK

Le Barbier de Paris, 2 vol. — Un Bon Enfant, 2 vol. — Georgette, 2 vol. — Madeleine, 2 vol. — L'Amoureux transi, 2 vol. — André le Savoyard, 2 vol. — Ni Jamais, ni Toujours, 2 vol. — Frère Jacques, 2 vol. — Zizine, 2 vol. Chipolata, 2 vol. — Jean, 2 vol. — L'Homme de la nature, 2 vol.

LES OUVRAGES CI-DESSUS SE VENDENT SÉPARÉMENT 2 FR. 50 LE VOLUME.

VOYAGE DANS LE DISTRICT DES DIAMANTS

ET SUR LE LITTORAL DU BRÉSIL

Suivi de notes sur quelques plantes caractérisques, et d'un Précis de l'histoire des révolutions de l'empire Brésilien, depuis le commencement du règne de Jean VI jusqu'à l'abdication de D. Pedro, par Auguste de Saint-Hilaire. 2 vol. in-8.. . . . . 15 fr.

HYGIÈNE DE LA DIGESTION

Suivie d'un nouveau Dictionnaire des aliments, par le docteur Gaubert, médecin du ministère de l'intérieur. — Règles de la digestion pour tous les climats, les saisons, la puberté et l'âge critique chez la femme, pour les vieillards, pour les estomacs débiles 1 fort vol. 10 fr.; net. . . . . 4 fr.

CORRESPONDANCE DE F. LAMENNAIS

Contenant les notes et souvenirs de l'éditeur sur l'auteur, sa correspondance de 1818 à 1840, suivie d'un appendice. 1859. 2 vol. in-8, 12 fr.; net. 4 fr.

LE TRÉSOR DE LA CUISINIÈRE
ET DE LA MAITRESSE DE MAISON

3e édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol in-12. . . . . 2 fr.

PETIT TRAITÉ DE LA POLITESSE FRANÇAISE

Code des bienséances et du savoir-vivre, par M. Muller. 1 v. gr. in-18. 2 fr.

LE PETIT SECRÉTAIRE FRANÇAIS

Par M. Armand Dunois. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 2 fr.

LE LIVRE DU JOUR DE L'AN

Recueil de compliments et de lettres pour fêtes anniversaires, à l'usage des enfants et des adolescents. 1 vol. grand in-18.. . . . . 2 fr.

ŒUVRES DE P. J. PROUDHON

Format grand in-18 anglais

Du principe de l'Art et de sa destination sociale. 1 volume grand in 18. 3 fr. 50

De la Célébration du dimanche. 1 vol. . . . . 75 c.

Qu'est-ce que la Propriété ? 1 vol. 2 fr. 50 c.

Avertissement aux propriétaires, ou Lettres à M. Considerant sur une défense de la Propriété. . . . . 1 fr.

Idées révolutionnaires (les Malthusiens, la Réaction, Programme révolutionnaire, Question étrangère, la Présidence, Argument à la Montagne, le Terme, Toast à la Révolution. etc., etc.) 1 vol. . . . . 2 fr. 50

Résumé de la Question sociale. Banque d'échange, avec une préface et des notes, par Alfred Darimon, ancien rédacteur en chef du *Peuple*. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. 25

Les Confessions d'un révolutionnaire, pour servir à l'histoire de la Révolution de février. 3e édit., revue, corrigée et augmentée par l'auteur. 1 vol. . . . . 2 fr, 50

Intérêt et Principal, discussion entre MM. *Proudhon* et *Bastiat*, sur l'intérêt des capitaux. 1 vol. . . . . 1 fr. 50

Idée générale de la Révolution au XIXe siècle, choix d'études sur la pratique révolutionnaire et industrielle. 1 vol. . . . . 3 fr.

La Révolution sociale démontrée par le coup d'État du 2 décembre. 1 vol. 2 fr. 50

Manuel du spéculateur à la Bourse, 4e édition, revue et augmentée. 1 fort vol. gr. in-18. . . . . . . 3 fr. 50

Des Réformes à opérer dans l'exploitation des Chemins de fer, et des conséquences qui peuvent en résulter, soit pour la réduction des dépenses et l'augmentation du revenu des Compagnies, soit pour l'abaissement général des prix de transport. 1 vol. grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Rapport du citoyen Thiers, précédé de la proposition du citoyen Proudhon, relative à l'impôt sur le revenu, et suivi de son discours prononcé à l'Assemblée nationale le 31 juillet 1848. (Conforme au *Moniteur universel*). 1 vol. . . . . 75 c.

OUVRAGES SUR LA CHASSE ET LA PÊCHE

Chasses et Pêches anglaises (variétés de pêches et de chasses). 1 volume in-8. prix. . . . . 7 fr. 50

Causeries chevalines, par A. Gaume, propriétaire-éleveur. 1 v. grand in-18. 3 fr. 50.

Guide du Chasseur au chien d'arrêt, sous ses rapports théoriques, par Ferd. Cassassoles. 1 vol, in-18. 3 fr. 50

Le Tir au pistolet, par d'Houdetot. In-18 . . . . 2 fr.

Voyage dans l'Afrique australe, notamment dans le territoire de Natal, dans celui des Cafres Amazoulons et Makatisses, et jusqu'au tropique du Capricorne, exécuté durant les années 1838, 1839, 1840 à 1844, accompagné de dessins et cartes, par Adolphe Delegorgue (de Douai). 2 forts volumes grand in-8, 24 fr.; net. . . . 18 fr.

Dictionnaire du Pêcheur. Traité de pêche en eau douce et en eau salée. par Alphonse Karr. 1 vol. . 3 fr. 50

Atlas de 25 Cartes, accompagné de tableaux élémentaires de géographie; revu par M. Th. Soulice.

Cet atlas, composé de la géographie ancienne et moderne, comme le précédent, est augmenté des cartes : Gaule — France par provinces — Colonies françaises — Grande-Bretagne — Russie — Hollande et Belgique — Prusse, Pologne, Autriche — Suisse — Espagne et Portugal — Italie — Turquie et Grèce, etc.

Colorié sans tableaux. . . . 3 fr.

Colorié avec tableaux. . . . 4 fr.

Autorisé par l'Université.

Atlas de géographie ancienne et moderne, à l'usage des collèges et de toutes les maisons d'éducation, dressé par MM. Monin et Vuillemin, recueil grand in-4, composé de 46 cartes parfaitement gravées et coloriées. Cet Atlas comprend, outre les cartes ordinaires : la Cosmographie, la France en 1789, l'Empire français, la France actuelle, l'Algérie, l'Afrique orientale, occidentale et méridionale, et toutes les cartes de la Géographie ancienne. C'est par conséquent le plus complet, le plus exact de tous les Atlas classiques, et le mieux adapté aux études suivies de nos jours dans l'enseignement universitaire. . . . . . 12 fr,

Atlas classique de Géographie moderne (extrait du précédent), à l'usage des jeunes élèves des deux sexes; composé de 20 cartes. . . . 7 fr. 50

Planisphère terrestre, indiquant les nouvelles découvertes, les colonies européennes et les parcours maritimes des bâtiments à vapeur qui desservent les principaux ports de commerce, dressé par A. Vuillemin, géographe. 1 feuille grand monde, coloriée avec soin. . . . . 5 fr.

Nouvelle Carte de France, indiquant les routes de poste, les routes impériales et départementales avec les distances, les chemins de fer, les canaux et les phares. Dressée par Charle. 1 feuille colombier. . . . . . . 2 fr.

Nouvelle Carte physique et politique du Mexique, pour servir à l'intelligence des opérations militaires de l'armée française, dressée d'après Humboldt, Berghaus, Kiepert et Colton; par A. Vuillemin, géographe, et gravée par Pepin-Malherbe. 1 feuille grand colombier . . . . 3 fr.

Carte physique et politique de l'Algérie, indiquant les divisions administratives et militaires, la circonscription des territoires civils. Dressée d'après les documents les plus récents, par A. Vuillemin, 1 feuille colombier. pliée en forme de volume. . . 3 fr.

Europe, en une feuille grand monde, revue par Klaproth. . . . . . 4 fr.

France routière et administrative, réduite d'après Cassini, et celle des ponts et chaussées. 1 feuille grand monde . . . . 4 fr.

OUVRAGES COMPLETS AU RABAIS

Bibliothèque Cazin

1 FR. LE VOLUME; NET, 75 CENT.

Godwin W.). Caleb Williams, traduit de l'anglais. 3 vol.

Eugène Sue. Paula Monti. 2 vol.
— Thérèse Dunoyer. 2 vol,
— Mathilde. 6 vol.
— Arthur. 4 vol.
— Deleytar. 1 vol.
— La Salamandre. 2 vol.
— La Coucaratcha. 2 vol.

Tressan Roland furieux, traduit de l'Arioste. 4 vol.

Benjamin Constant. Adolphe, suivi de la tragédie de Wallstein, 1 vol.

Karr (Alphonse). Sous les Tilleuls, 2 vol.

Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, par Louis Reybaud. 2 vol.

Art de conserver la beauté (l'). 1 joli vol. in-32, papier vélin.

Onéirocritie (l'), ou l'Art d'expliquer les Songes, suivie du Dictionnaire des Songes. 1 joli vol. in-32 jés. vélin.

Bénard. Les Crimes de l'Amour. 1 joli vol. in-18, papier vélin, glacé, satiné.

Cryptographie (la), ou l'Art d'écrire en chiffres. 1 joli vol. in-32, papier vélin, orné de chiffres et caracteres gravés exprès.

Pelloquet (Théodore). Dictionnaire de poche des Artistes contemporains (les Peintres). 1 joli vol. in-18. papier vélin, glacé.

Champion (M.) **La Fin du monde** et les Comètes au point de vue historique et anecdotique. 1 vol. in-18, papier vélin, glacé, satiné.

Revel (Th., de Lorient). **Manuel des Maris**, ou Philosophie du mariage. 1 joli vol. in-18 vélin, glacé, satiné.

— **Du rôle des coups de bâton** dans les relations sociales et en particulier dans l'histoire littéraire, suivi de la Liste des auteurs bâtonnés. 1 joli vol. in-18, papier vélin, glacé, satiné.

PETITE BIBLIOTHÈQUE ANGLAISE

CHOIX DE BONS OUVRAGES EN CETTE LANGUE

PUBLIÉS PAR CORMON ET BLANC

Au prix de 1 fr. 50 cent. à 2 fr. le volume; net, 50 cent.

EDGEWORTH'S.	**Moral Tales.**	2 vol
STERNE'S.	**Sentimental Journey.**	1 vol.
IRVING'S (Washington).	**Alhambra.**	2 vol.
IRVING'S (Washington).	**Sketch Book.**	2 vol.
INCHBALD'S.	**Simple Story.**	2 vol.
MACKENZIES'.	**Man of Feeling.**	1 vol.
BYRON'S.	**Select poetical Works.**	1 vol.
* *	**Beauties of Ancient English Poetry.**	1 vol.
* *	**Beauties of Modern English Poetry.**	1 vol
SHERIDAN'S.	**Select Dramatic Works.**	1 vol.
MILTON'S.	**Paradise Lost.**	2 vol
FÉNELON.	**Telemachus.**	2 vol.

Manuel polyglotte, ou Dialogues en quatre langues: française, espagnole, italienne et anglaise. 1 vol.

Nouveau Manuel de conversations anglaises et françaises, d'après Perrin, Poppleton, Bellenger, etc. 1 vol. in-18.

Lettere d'una Peruviana, da Deodati, coll accento. 1 vol. in-18.

Paris. —Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Ce, rue des Poitevins, 6.

ŒUVRES DE ED. MENNECHET

MATINÉES LITTÉRAIRES. **Cours complet de Littérature moderne.** Troisième éd[illegible] 4 vol. grand in-18 jésus. 14

— Nouveau Cours de **Littérature grecque et romaine**, revu et complété par M. CH[illegible]PENTIER, inspecteur honoraire de l'Académie de Par[illegible], agrégé à la Faculté des lettres. 2 grand in-18 jésus, à 3 fr. 50 c.

Histoire de France, depuis la fondation de la monarchie. 2 vol. grand in-18 jésus. 7
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Cours de lecture à haute voix. 1 volume in-18 broché. 3

Histoire de France, depuis la fondation de la monarchie, par MENNECHET, illustrée d[illegible] gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française, gravées par F. DELA[illegible] MASSARD, OUTHWAITE, DESJARDINS, WOLFF, AUBERT, etc. 1 volume grand in-8 jesus. 20

REIMPRESSION DES CLASSIQUES LATINS DE LA COLLECTION PANCKOUC[illegible]

Format grand in-18 jésus — 3 fr. 50 cent. le volume.

1. **ŒUVRES COMPLÈTES D'HORACE.** Nouv. édit., précédée d'une *Étude*; par H. RIGAULT. 1 vol.
2. **ŒUVRES COMPLÈTES DE SALLUSTE.** Traduction par DUROZOIR. Nouv. édition. revue par MM. CHARPENTIER et F. LEMAISTRE; précédée d'un nouveau travail sur Salluste, par M. CHARPENTIER. 1 vol.
3. **ŒUVRES CHOISIES D'OVIDE (les Amours, l'Art d'aimer, etc.).** Nouv. édit, revue par M. F. LEMAISTRE, précédée d'une *Étude*, par M. J. JANIN. 1 vol.
4. **ŒUVRES DE VIRGILE.** Nouv. édit., revue par M. F. LEMAISTRE; précédée d'une *Étude* sur Virgile, par M. SAINTE-BEUVE, 1 vol. Par exception. . 4 fr. 50
5-8. **ŒUVRES COMPLÈTES DE SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE.** Nouvelle édition, revue par MM. CHARPENTIER et F. LEMAISTRE. . . . . 4 vol.
9. **CATULLE, TIBULLE ET PROPERCE,** traduits par MM. HÉGUIN DE GUERLE, VALATOUR et GENOUILLE. Nouv. édit., revue par M. VALATOUR. 1 vol.
10. **CÉSAR.** Commentaires sur la *Guerre des Gaules*, avec les réflexions de Napoléon I^er^, suivis des Commentaires sur la *Guerre civile* et de la *Vie de César*, par SUÉTONE, traduction d'ARTAUD, nouvelle édition, très-soigneusement revue par M. FÉLIX LEMAISTRE; précédé d'une *Étude* sur César, par M. CHARPENTIER. 1 fort vol. Par exception. . . . . 4 fr. 50
11. **ŒUVRES COMPLÈTES DE PÉTRONE,** traduites par M. HÉGUIN DE GUERLE. . . . . . 1 vol.
12. **ŒUVRES COMPLÈTES DE QUINTE-CURCE,** avec la traduction de MM. AUG. et ALPH. TROGNON, revue avec le plus grand soin par M. PESSONNEAUX, professeur au lycée Napoléon. . . . 1 vol.
13. **ŒUVRES COMPLÈTES DE JUVÉNAL.** Trad. de DUSSAULX, revue par MM. JULES PIERROT et F. LEMAISTRE. . . . . 1 vol.
14. **ŒUVRES CHOISIES D'OVIDE. — Les Fastes, les Tristes.** Nouvelle édition, revue par M. E. PESSONNEAUX. . . . . 1 vol.
15-20. **ŒUVRES COMPLÈTES DE TITE-LIVE,** traduites par MM. LIEZ, DUBOIS, VERGER et CORPET. Nouv. édit., revue par MM. E. PESSONNEAUX, BLANCHET et CHARPENTIER; précédée d'une *Étude*, par M. CHARPENTIER. . . . . 6 vol.
21. **ŒUVRES COMPLÈTES DE LUCRÈCE,** avec la traduction de LAGRANGE; revue avec le plus grand soin, par M. BLANCHET. . . . . 1 vol.
22. **LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN.** Traduction française d'ARNAUD D'ANDILLY, très-soigneusement revue et adaptée pour la première fois au texte latin, avec une introduction, par M. CHARPENTIER. 1 vol. Par exception. . . . 4 fr. 50
23. **ŒUVRES COMPLÈTES DE SUÉTONE.** Traduction de LA HARPE, refondue avec le plus grand so[illegible] par M. CABARET-DUPATY. . . . . 1 vol.
24-25. **ŒUVRES COMPLÈTES D'APULÉE,** traduites en français par M. VICTOR BÉTOLAUD. Nouvelle édition, entièrement refondue. . . . . . 2 vol.
26. **ŒUVRES COMPLÈTES DE JUSTIN** [illegible] duites par MM. J. PIERROT et E. BOITARD. N[illegible] revue par M. PESSONNEAUX. 1
27. **ŒUVRES CHOISIES D'OVIDE. — Métamorphoses.** Nouvelle édition, revue [illegible] M. CABARET-DUPATY, avec une préface par M. C[illegible]PENTIER. 1 fort vol. Par exception. 4
28-29. **ŒUVRES COMPLÈTES DE TAC[illegible]** Traduction de DUREAU-DELAMALLE, revue par M. C[illegible]PENTIER. . . . .
30. **LETTRES DE PLINE LE JEUNE,** trad[illegible] par MM. DE SACY et J. PIERROT. Nouvelle édit. par M. CABARET-DUPATY. . . . .
31-32. **ŒUVRES COMPLÈTES D'AULU-GELLE.** Nouvelle éd., revue par MM. CHARPENTI[illegible] BLANCHET. . . . .
33-35. **QUINTILIEN.** OEuvres complètes, tra[illegible] par M. C. V. OUIZILLE. Nouvelle édition rev[illegible] M. CHARPENTIER. . . . .
36. **TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE,** trad. [illegible] GRESLOU. Nouvelle édition revue par M. CAB[illegible] DUPATY. . . . .
37-38. **VALÈRE MAXIME.** OEuvres comp[illegible] trad. de C. A. F. FRÉMION. [illegible] édition rev[illegible] M. PAUL CHARPENTIER. . . . .
39. **LES COMÉDIES DE TÉRENCE,** trad[illegible] nouv. par M. VICTOR BÉTOLAUD. 1 très-fort vo[illegible] exception. 4
40-41. **MARTIAL.** Œuvres complètes, avec la [illegible] de MM. V. VERGER, N. A. DUBOIS et J. MANGEAR[illegible] velle édition revue avec le plus grand soin, p[illegible] LEMAISTRE et M. N. A. DUBOIS, et précédée de[illegible] *moires de Martial*, par M. JULES JANIN. . . . .
42. **FABLES DE PHÈDRE,** traduites en fra[illegible] par M. PANCKOUCKE, suivies des œuvres d'Avia[illegible] Denys Caton. de Publius Syrus, traduites pa[illegible] SEUR et J. CHENU. Nouvelle édition, revue par [illegible] PESSONNEAUX, et précédée d'une Etude par M. [illegible]PENTIER. . . . .
43. **VELLEIUS PATERCULUS.** Traduct[illegible] DESPRÉS, refondue avec le plus grand s[illegible] M. GRÉARD, professeur au lycée Bonap[illegible] **ŒUVRES DE FLORUS.** Traduites par [illegible]GON, précédées d'une *Notice* sur Florus, par M[illegible] LEMAIS[illegible]. . . . .
44. **CORNÉLIUS NÉPOS,** avec une traduc[illegible] velle, par M. AMÉDÉE POMMIER.—**EUTROPE.** [illegible] *de l'histoire romaine*, traduit par M. N. A. D[illegible] Nouvelle édition, revue avec le plus grand so[illegible] le traducteur. . . . .
45. **LUCAIN. — La Pharsale,** traduction [illegible]MONTEL, revue et complétée avec le plus gra[illegible] par M. H. DURAND, professeur au lycée Charl[illegible] précédée d'une étude sur la Pharsale, par M. [illegible]PENTIER. . . . .

Sous presse : **Œuvres complètes de Cicéron.**

Paris. — Typ. BOURDIER, CAPIOMONT fils aîné et C^ie^, rue des Poitevins, 6.

Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: August 2006

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 088 499 1